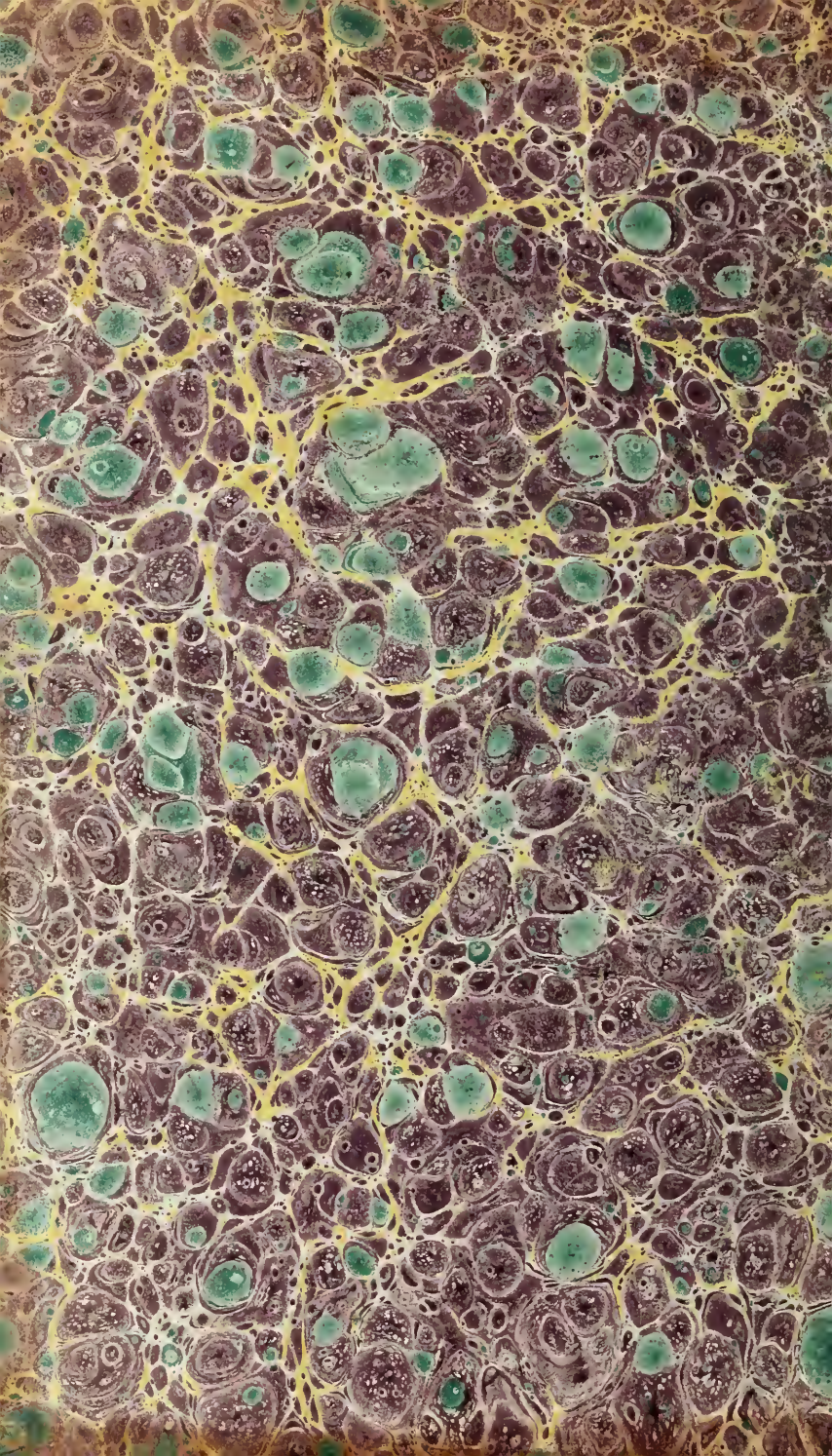
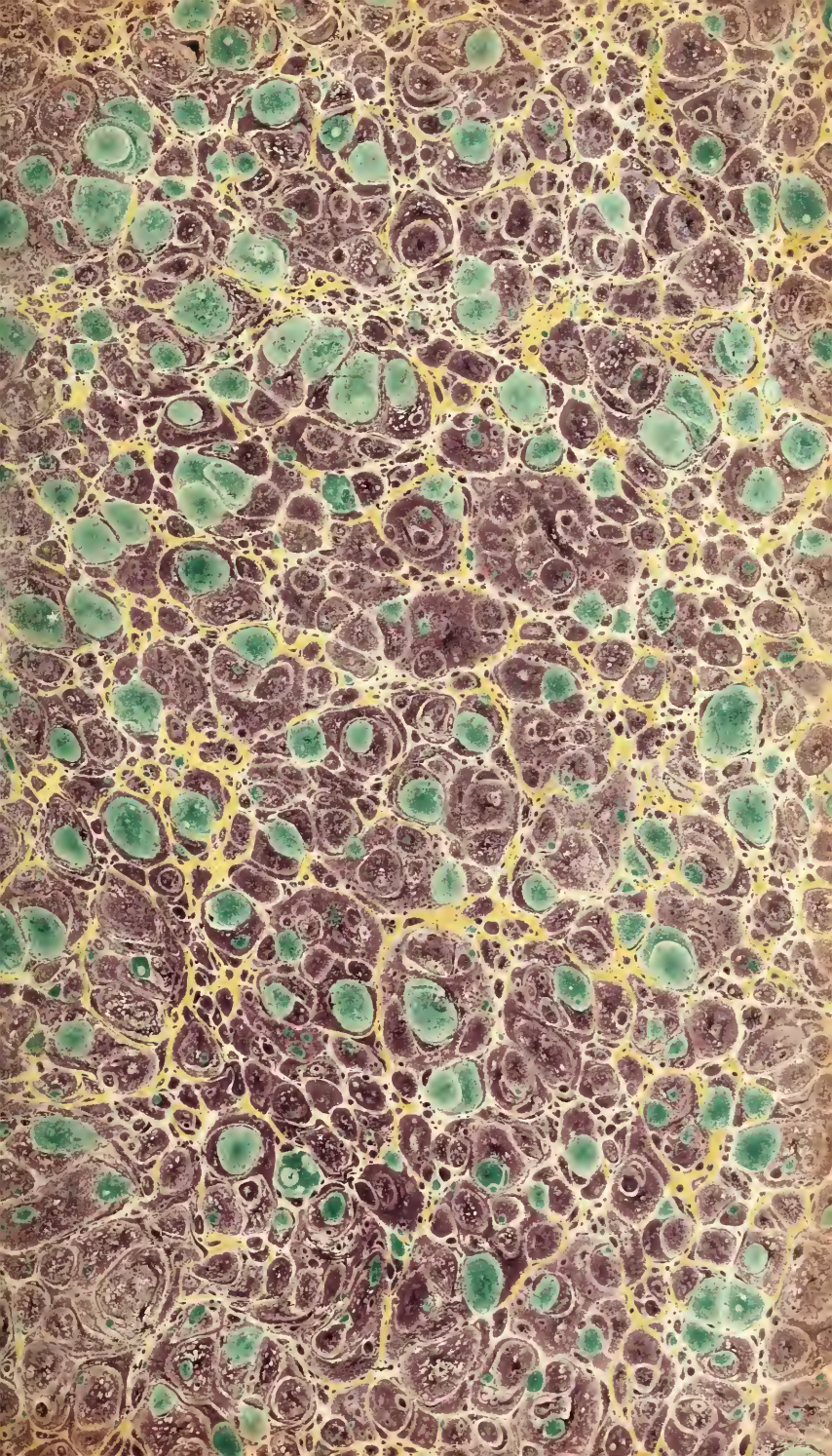




Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mlangesdephilo05fele

MÉLANGES.

TOME V.

PARIS.—IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

MÉLANGES

DE

PHILOSOPHIE,

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE,

PAR M. CH.-M. DE FÉLETZ,

DE L'ACADÉMIE-FRANÇAISE.

Alterius sic
Altera poscat opem res, et conjurat amicè.
HOR., *de Art. poet.*, 410.

TOME CINQUIÈME.

MÉMOIRES PARTICULIERS. — CORRESPONDANCES. — VOYAGES.

PARIS.

GRIMBERT ET DOREZ, LIBRAIRES,

RUE DE SAVOIE, N° 14.

1830.

PRÉFACE.

Je ne dois point, je le sais, de préface au public ; et je sais encore bien mieux que le public ne m'en demande pas. Les deux volumes que je publie aujourd'hui ne sont, en effet, que la suite et le complément des quatre volumes de *Mélanges philosophiques, littéraires, historiques*, que je publiai il y a quinze mois ; ils sont, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, dominés, comme les quatre premiers, par la préface qui est à la tête du premier volume, et qui leur est commune à tous ; ils y sont même annoncés, avec un rapide aperçu des objets divers dont ils doivent se composer.

C'est toutefois sur les matières qui entrent dans la composition de ces deux volumes que je prierai les lecteurs de me permettre de leur donner encore quelques mots d'explication. Le cinquième volume est rempli, 1° par des *Mémoires*, dont je donne des analyses et des critiques, sujet qui occupait déjà

près des deux tiers du quatrième volume ; 2° par des *Correspondances*, qui sont encore des sortes de Mémoires ; 3° par des *Voyages*, qui ont plus d'un rapport avec le même genre d'ouvrage.

Je me suis conformé au goût que le public a toujours eu, mais que, dans ces dernières années, il a fait éclater plus vivement que jamais pour les Mémoires. Je parle d'un grand nombre d'ouvrages de ce genre : ceux dont je lui offre des analyses, des extraits et des critiques, sont tous des *Mémoires* réels, vrais, authentiques. Un assez grand nombre sont des monumens précieux de notre histoire ; d'autres, moins importans, sont pourtant l'objet et de quelque intérêt et d'une curiosité raisonnable ; tous ont, dans un auteur avéré et connu, un garant des opinions et des sentimens qu'ils expriment, des faits qu'ils racontent. Je ne me suis pas occupé, même pour les flétrir, de ces misérables productions qui ont été publiées depuis les *Mémoires de la Contemporaine*, jusqu'aux *Mémoires du Bourreau :* tristes extrêmes, entre lesquels ont paru je ne sais quelle quantité d'ouvrages de la même nature, de la même décence et de la même vérité ; spéculations honteuses d'une avide cupidité, mais dont il faut aussi rendre responsable l'insatiable et trop peu difficile curiosité des lecteurs.

Je n'ai donc rien, ou presque rien supprimé de

ce que j'ai écrit sur les *Mémoires*, et même, pour faire place à mes nombreux articles sur les publications de ce genre, j'en ai retranché un très-grand nombre sur l'*histoire* proprement dite. Oserai-je dire que j'en regrette plusieurs? J'avais parlé de l'histoire particulière et de l'histoire générale; de l'histoire étrangère et de l'histoire nationale; de l'histoire ancienne et de l'histoire moderne. Que de questions intéressantes peuvent être et sont nécessairement soulevées par le critique dans cette immense carrière! Et, pour ne parler que de la dernière division que j'ai assignée, d'où naît ce grand et vif intérêt de l'histoire ancienne? Pourquoi cette supériorité des historiens anciens sur les historiens modernes? Le génie, toujours prodigue à leur égard, a-t-il été toujours avare envers ceux qui ont écrit nos annales? Non, sans doute, mais la position des historiens fut meilleure; ils furent entourés de moindres difficultés, ils se servirent d'instrumens plus heureux. Ils écrivirent, dans des langues riches et harmonieuses, des faits glorieux à leur patrie, peut-être quelquefois inventés par eux, ou du moins très-facilement adoptés, parés des charmes de l'éloquence, quelquefois même de la poésie. Débarrassés du cortége d'une chronologie exacte, d'une sèche érudition, d'une critique rigoureuse qui allonge tout, qui refroidit tout, ils livrèrent ainsi des histoires passionnées à des lecteurs passionnés. Cela

était sans doute plus commode pour l'écrivain, plus agréable pour le lecteur.

Heureux l'Athénien et le Spartiate, qui, en lisant trois ou quatre volumes pleins d'agrément et d'intérêt, savait toute l'histoire qu'il voulait connaître ! Heureux le Romain, à qui il n'en fallait lire que sept ou huit pour satisfaire la même ambition ! Nous, pour bien connaître seulement l'histoire ancienne de ces deux peuples, il nous faut lire des bibliothèques entières, tant la philosophie, la critique, la méthode et les systèmes ont enflé les récits historiques, et ont étendu le domaine de l'histoire ! Que serait-ce si je parlais des accroissemens qu'il a reçus de la succession des temps et de la multiplicité des peuples et des nations qui sont entrés dans ce domaine avec plus ou moins d'éclat et de gloire ?

Remarquons en passant qu'il en était de même de presque toutes les autres branches des connaissances humaines, d'où il suit que les esprits, moins accablés de lectures et de livres, pouvaient bien y perdre quelques jouissances et quelque instruction ; mais, débarrassés de modèles et de copies, d'idées communes et communiquées, ils restaient plus originaux, plus vigoureux, plus créateurs.

Ces graves questions, et plusieurs autres du même genre, traitées gravement comme il convenait, valaient peut-être mieux que certains articles frivoles sur des matières frivoles que j'ai conservés. On met-

tra vraisemblablement de ce nombre tous ceux qui sont compris dans la section des *Romans*, par laquelle s'ouvre le sixième volume. On ne travaille pas vingt-cinq ans à un Journal, sans être obligé de parler souvent au public de romans. C'est le genre de littérature le plus cultivé; c'est celui qui produit le plus de livres, et dont les lecteurs, et surtout les lectrices, demandent le plus qu'on les entretienne. Mais, c'est aussi dans cette partie que j'ai fait le plus de réformes, de retranchemens, de suppressions : je n'ai conservé que les romans qui sont du domaine de la littérature, ou que protége encore la célébrité de leurs auteurs.

Assurément, une *Collection de Romans grecs* appartient à la littérature; et, ce qui la rend plus littéraire encore, c'est un Discours préliminaire de M. Villemain, qui traite les matières d'érudition avec tant de grâce et de goût, et les orne d'idées si ingénieuses et si piquantes, qu'il exprime avec une rare élégance. Qui pourrait me blâmer d'avoir conservé un article où je parle de ces romans grecs, mais dont la dissertation de M. Villemain est le principal sujet, comme les citations qu'il me fournit en sont le principal ornement? Les *Mille et Une Nuits*, monument curieux d'un peuple célèbre; *Don Quichotte* et les *Nouvelles* de Cervantes, créations d'un rare génie; un roman de Fielding, heureux rival de Cervantes; les romans de mesdames de La

Fayette et de Tencin, qui firent une révolution dans le genre; ceux de Marivaux, doivent certainement compter parmi les productions littéraires : j'ai conservé, en les abrégeant quelquefois, les articles que je leur avais consacrés. Enfin, de nos jours, mesdames de Staël (1), de Genlis, de Souza, en France; miss Edgeworth, lady Morgan, madame de Montolieu, en Angleterre et en Suisse, se sont acquis une grande et juste renommée dans ce genre. Je n'ai pas conservé tout ce que j'ai dit de ces féconds auteurs, mais je n'ai pas tout rejeté non plus. J'ai supprimé tout le reste : ce sont les seuls romans et auteurs de romans dont je parle (2).

Une section assez étendue de *Polygraphie* succède à la section des Romans. Là, sont indistinctement placés un assez grand nombre d'articles qui, n'ayant pas de caractère distinctif, n'ont pas été classés dans les diverses divisions de ces *Mélanges*. La plupart, je dois en convenir, n'ont pas un fond moins frivole que les romans. Ce sont souvent de pauvres auteurs immolés, de misérables productions livrées à la risée publique. Dans cette revue générale de la littérature de l'époque, je n'ai pas cru devoir

(1) J'ai placé *Corinne* dans la section des Voyages.

(2) J'oubliais un roman de M. Benjamin Constant, et le *Lépreux de la vallée d'Aoste*, de M. de Maistre, refait par une dame française.

passer entièrement sous silence ce qui en forme une partie si considérable, du moins par le nombre et la masse. D'ailleurs, quelques-unes des absurdités dont j'avais prétendu faire justice reparaissent, et sont même érigées en systèmes et en doctrines : quelques-unes de ces extravagances sont proclamées comme des inventions nouvelles et sublimes, comme de nouveaux dogmes littéraires. M. Urbain Domergue trouve dans M. Marle un plus hardi novateur, un propagateur plus audacieux de la *réforme ortografique;* M. Mercier a des successeurs qui montrent un plus grand mépris encore de Racine et de Boileau.

Toutefois, dans cette partie même, consacrée à ces articles, où j'ai cru pouvoir me servir de l'arme du ridicule comme la mieux accommodée à de pareils sujets et à de pareils auteurs, je reviens assez souvent à des matières plus graves. J'ai remarqué, en effet, que les lecteurs sont plus graves qu'on ne le croit communément, que peut-être ils ne le croient eux-mêmes. Au fond, il n'y a que le sérieux qui soit un peu durable ; car lorsque la plaisanterie l'est, c'est qu'elle a un côté philosophique et moral, et par conséquent sérieux. Voilà pourquoi les plaisanteries de Molière sont plus durables que celles de Regnard.

Ce sixième volume complètera définitivement mes *Mélanges ;* on peut être rassuré contre de nouvelles publications de ma part ; si quelqu'un objec-

tait que c'est encore trop, et que ce recueil est trop volumineux, je répondrai que si j'ai publié six volumes, j'en ai retranché neuf. Pour un auteur, ce n'est pas se montrer trop amoureux de ses ouvrages.

MÉLANGES

DE

PHILOSOPHIE,

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE.

SECTION PREMIÈRE.

MÉMOIRES PARTICULIERS.

Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Condé, ouvrage imprimé sur les manuscrits autographes, contenant la vie du grand Condé, écrite par feu monseigneur le prince de Condé, et la Correspondance de ce prince avec tous les souverains et princes des familles royales de l'Europe.

La France, qui, dans son amour pour ses rois, portait ses vives affections sur tous les membres et sur toutes les branches de cette famille auguste, montrait depuis près de trois siècles, pour les princes de la maison de Condé, un intérêt d'une nature particulière, déterminé par le caractère particulier des grands hommes et des héros qui, dans une suite d'illustres générations, avaient porté ce beau nom.

L'éclat des talens guerriers, qui éclipse tous les autres chez une nation guerrière, des qualités brillantes, et quelquefois de brillans défauts, quelquefois même des fautes éclatantes, mais vaillamment soutenues ou glorieusement réparées, devaient particulièrement intéresser un peuple vif et léger, sensible à la gloire et à la renommée, aimant l'audace et la témérité, ne haïssant ni les entreprises hasardeuses, ni les héros un peu aventureux, et très-porté à pardonner des torts qui ne peuvent être le partage des âmes communes, et qui font merveilleusement ressortir de grandes qualités et de grands caractères.

Plus éloignés du trône, les princes de cette maison s'étaient davantage rapprochés des Français; plus d'une fois ils avaient épousé des Françaises, et s'étaient alliés avec les Montmorencys, les Maillés, les Rohans; il en était résulté plus de rapports mutuels, plus de liens communs, plus d'intérêts réciproques : si la révolution détruisit violemment ces rapports, brisa ces liens, proscrivit ces intérêts, on peut remarquer toutefois qu'un des premiers actes qui marquèrent le terme de l'époque sanglante de ses fureurs, fut un souvenir de la gloire des Condés et un hommage au prince de cette maison qui en soutenait si bien l'antique illustration et la haute renommée. De pareils souvenirs et de pareils sentimens ne pouvaient être étrangers à des soldats français, quelque soin qu'on eût pris de les étouffer. Ce fut donc une armée française qui la première les fit éclater. Elle salua le prince de Condé à la tête de ses faibles, mais intrépides légions, dont elle n'était séparée que par le Rhin. Les deux rives du fleuve retentirent de ses acclama-

tions ; et il est probable que dès-lors, si les destinées de la France eussent pu dépendre de la franchise et de la loyauté de ces braves guerriers ; si elles n'eussent pas été malheureusement soumises à des hommes intéressés par les places qu'ils occupaient, les rôles qu'ils avaient joués, et surtout par leurs crimes, à prolonger les malheurs de la révolution et de l'anarchie, les soldats des deux partis, qui avaient appris à s'estimer dans les combats, réunis sous les mêmes drapeaux, auraient marché vers le même but, le rétablissement de la paix, de l'ordre et de la monarchie.

L'amour des lettres, ainsi que la protection accordée à ceux qui les cultivent, étaient héréditaires dans la maison de Condé comme la gloire des armes. Ce *superbe Chantilly*,

De héros en héros, d'âge en âge embelli,

fut toujours un heureux et magnifique séjour ouvert aux gens de lettres. Le grand Condé y recevait Bossuet, Racine, Boileau ; ses illustres descendans n'eurent pas sans doute le bonheur d'y accueillir des hommes de cette trempe et de ce génie ; mais ils y attirèrent constamment ceux qui honorèrent le plus les sciences et les lettres. Le dernier prince de Condé avait lui-même l'esprit très-orné, le goût de la bonne littérature ; il écrivait purement sa langue, et avait le talent d'exprimer en bon style de saines et nobles idées ; une rare modestie accompagnait, voilait même ces heureuses qualités. Il appliqua ces dons de la nature, cultivés par l'étude, à écrire l'histoire du héros de sa race. C'était en faire un noble usage,

digne de lui, digne du héros qu'il célébrait; c'était au reste une simple étude pour lui-même, et il ne destinait point au public cet ouvrage, qu'il ne composait que pour mieux connaître l'héroïque modèle dont il a reproduit la valeur, et quelquefois même les talens, sur le champ de bataille. L'ouvrage fut néanmoins publié en l'absence et à l'insu de son illustre auteur : le succès ne pouvait en être douteux. Si les Romains lurent avec tant d'intérêt la vie d'Agricola écrite par son gendre, avec quel intérêt plus vif devait être accueillie par des Français l'histoire du grand Condé écrite par son petit-fils !

Mais l'homme qui s'était assis sur le trône des Bourbons ne pouvait souffrir qu'on retraçât à la mémoire des Français les exploits d'un héros issu du sang de nos rois. Il avait fait lâchement assassiner le dernier espoir de cette race illustre : il proscrivit l'ouvrage de celui qui, après en avoir vaillamment soutenu la gloire et la renommée dans les camps, consacrait ses loisirs à raconter les hautes actions de celui de ses ancêtres qui jettera sur elle le plus vif éclat dans la postérité la plus reculée. C'est cet ouvrage qu'on reproduit aujourd'hui, mais infiniment plus complet, purgé d'une infinité de fautes qui avaient dû se glisser dans une édition pour ainsi dire subreptice, et augmentée d'une foule de pièces intéressantes. Je ne parle pas encore d'un second volume entièrement neuf, et que je ferai connaître après avoir dit un mot du premier.

C'est ce premier volume, sans doute, qui restera toujours la partie la plus importante et la plus essentielle de l'ouvrage ; cependant je m'y arrêterai peu,

parce qu'il n'est point absolument nouveau, et qu'à l'époque de sa première publication, il s'en répandit un assez grand nombre d'exemplaires dans le public, malgré les rigueurs de la censure impériale. Je me bornerai donc à dire que cette histoire du grand Condé a le premier mérite de toute histoire; elle est très-exacte : l'illustre auteur a puisé, à des sources qui ne pouvaient être ouvertes qu'à lui, ou quelques faits nouveaux, ou le redressement de quelques erreurs anciennes. Son style, pur et correct, et toujours sans recherche, sans affectation, est remarquable par une élégante simplicité ; ses pensées sont pleines de sens et de justesse, ses sentimens pleins d'élévation et de noblesse. Ce n'est point un panégyrique qu'il fait, c'est une histoire impartiale ; cette histoire est même souvent sévère. Le héros de la fidélité ne pouvait être indulgent pour la faute unique, mais grave, qui ternit la vie du grand Condé : il ne pallie point cette faute, il ne lui cherche point des excuses, il n'adoucit point les expressions qui la caractérisent ; il appelle son aïeul un *rebelle*, et peint son *aveuglement*. Ce n'est que lorsque le héros a lui-même reconnu sa coupable erreur, et qu'elle lui a été pardonnée par Louis XIV, que l'historien pardonne aussi, se relâche du moins un peu de sa sévérité, et continue ainsi : « Telle fut la fin glo-
« rieuse des malheurs et de la rebellion de Monsieur
« le prince. Il serait à désirer sans doute que l'his-
« toire nous montrât toujours les grandes fautes
« punies. Cependant, il faut l'avouer, un grand
« homme dont le cœur est pur, mais qui se laisse
« entraîner dans l'erreur, s'en sépare, en quelque

« sorte; de la manière dont il la soutient. Des talens « ordinaires ne désarment point la sévérité du lec- « teur; mais l'admiration le force à l'indulgence; « il gémit de la faute, mais il s'intéresse au coupa- « ble; il désapprouve le rebelle, mais il s'attache « au héros; et bientôt il finit par se dire avec une « sorte de satisfaction : Le malheur des temps a « causé son erreur, mais la force de son âme l'en a « fait sortir avec gloire. »

L'historien du grand Condé, digne lui-même d'occuper de belles et honorables pages dans l'histoire, a déjà trouvé et trouvera sans doute encore des historiens qui transmettront à la postérité les belles actions de sa vie et les nobles qualités de son caractère. M. de Sevelinges, qui eut l'honneur de servir sous ses ordres pendant la guerre de l'émigration, a rassemblé les principaux traits de la vie entière de son illustre chef, et en a composé un intéressant tableau qui forme une partie considérable du second volume de cet ouvrage. Le prince de Condé, avant nos cruelles discordes, avant ces derniers et malheureux événemens qui ont immortalisé sa fidélité, sa valeur, sa constance et ses talens militaires, avait mérité de la renommée et de la gloire; peut-être n'avait-il pas obtenu dans l'opinion publique toute celle qui lui était réellement due; peut-être faudrait-il en accuser le génie révolutionnaire qui dominait la France même avant la révolution, et qui tendait à obscurcir les qualités des princes, à étouffer la reconnaissance des peuples. Dans une guerre malheureuse, le prince de Condé avait eu constamment des succès, et combattu avec avantage les plus célè-

bres généraux de l'Europe. Dans sa vie privée, il s'était montré bon, affable, généreux, magnifique; dans sa vie publique, il fut toujours sujet respectueux et soumis, citoyen ferme et éclairé. Dans les temps difficiles où notre antique magistrature tombait sous les coups du despotisme, il tint une conduite également éloignée et de cette soumission servile qui approuve sans examen, et de cette morgue hautaine qui blâme sans modération et avec insolence. Dans des temps plus difficiles encore, il donna de bons avis, prévit de grands malheurs, et prit pour y porter remède un parti que la fortune abandonna sans doute, mais que l'honneur, auquel il fut toujours fidèle, n'abandonna jamais.

Ce n'est point ici le lieu de retracer les événemens qui marquèrent ces guerres mémorables et désastreuses; on sait que le faible corps que commandait le prince de Condé se fit remarquer par son intrépidité au milieu des innombrables armées qui se choquaient avec fureur; on sait que le chef se distinguait parmi les plus braves, et qu'on le vit, à l'âge de soixante ans, mettre pied à terre, et, à la tête de quelques gentilshommes, attaquer l'épée à la main et emporter des retranchemens formidables. C'est à la suite de cette brillante action et de plusieurs autres qui signalèrent les campagnes de 93 et 94, que le prince de Condé adressait à ses braves et fidèles soldats ces nobles et touchantes paroles: « C'est avec la plus grande satisfaction que j'exprime « aujourd'hui à l'armée tout l'intérêt, tout l'atta- « chement, toute l'admiration que m'inspirent ces « sacrifices si méritoires et si soutenus, cette pa-

« tience à toute épreuve, cette valeur tantôt ardente « et tantôt froide, et toujours à propos, dont j'ai « été assez heureux pour être témoin. Avec de pareils « soldats, un général a bien peu de choses à faire ; « il les suit plutôt qu'il ne les mène ; il partage leurs « succès, mais il leur doit tous les siens. »

Des étrangers même payèrent à cet illustre chef et à cette brave armée un tribut d'admiration, et lui rendirent une justice que lui refusent des Français ; et c'est le cas de répéter ce qui les a déjà tant choqués, que ces étrangers se montrèrent plus Français qu'eux. Des membres de l'opposition ayant demandé au ministère anglais de quelle utilité pouvait être *cette petite armée de Condé*, M. Windham leur répondit : « Allez donc le demander à ces grandes « armées autrichiennes, que *cette petite armée* a « plus d'une fois sauvées d'une destruction totale. » Lorsqu'à son retour de Russie cette brave armée traversa la ville de Prague, cinquante coups de canon la saluèrent à son entrée ; les factionnaires portaient les armes à ces soldats gentilshommes. Le général autrichien ne chercha point à dissimuler son émotion, en voyant confondus dans les rangs, des chevaliers, des commandeurs de Saint-Louis et de Malte, des officiers blanchis sous les armes, portant gaîment le sac sur le dos, et sur l'épaule un fusil russe de dix-huit livres ; il s'écria, en se tournant vers les officiers de la garnison, qui ne paraissaient pas moins émus que lui : « Eh bien ! messieurs, en « pareille circonstance en eussions-nous fait au- « tant ? » Des gestes d'admiration furent leur réponse. Les femmes, sensibles à la gloire, à l'honneur

et au dévouement, furent encore plus vivement touchées d'un pareil spectacle, se portèrent en foule aux fenêtres ou sur des gradins établis dans les rues; elles firent éclater par leurs acclamations tout l'enthousiasme dont elles étaient pénétrées.

Un des plus grands avantages de cette édition, et qui en fait un ouvrage nouveau, c'est la nombreuse correspondance qu'elle contient : un de ses plus agréables ornemens, ce sont les *fac simile* nombreux qui accompagnent les lettres. Cette seule partie de l'ouvrage pourrait fournir d'intéressans matériaux pour un second article. En lisant une lettre chevaleresque du roi de Suède Gustave III, et la réponse que le prince de Condé lui adressait au moment même où expirait ce monarque, dont la loyauté et le courage auraient suffi peut-être pour arrêter la marche de la révolution et des révolutionnaires, et dont l'assassinat fut leur triomphe, s'il ne fut leur ouvrage, on est tenté de demander à ceux qui sont si fiers des succès de cette révolution, si ces succès ne sont pas plutôt dus au crime, à la fatalité, ou plutôt aux profonds desseins de la Providence, qu'à l'habileté et au génie des hommes qui y ont joué les principaux rôles. Obligé de passer sous silence, même sans les indiquer, une foule de choses curieuses et intéressantes que j'avais recueillies dans cette correspondance, je terminerai ce long article par le fragment d'une lettre qu'une main auguste adressait au prince de Condé, et dans laquelle la noblesse du style répond à la noblesse de la pensée. Le roi, prêt à partir pour l'asile que Paul Ier lui avait offert dans ses États, annonce son prochain départ; mais tout

à coup un généreux espoir se trace à sa pensée ; sa majesté se reprend et s'écrie : « Que dis-je, je pars ? « Si l'oppression sous laquelle gémit en ce moment « la Suisse (c'était en 1798) la portait à se sou- « lever contre ses tyrans, et à embrasser le seul « parti qui lui reste, de réunir l'arc de Guillaume « Tell au panache de Henri IV, pour sauver à la fois « ma couronne et la liberté, ce ne serait point à « Mittaw que j'irais, ce serait chez nos braves et « anciens alliés ; et l'âme noble de Paul Ier jouirait « plus de me voir me montrer digne de son amitié, « qu'en goûter les fruits. » Pourquoi ces nobles vœux, pourquoi tant d'autres nobles vœux, formés par les Bourbons, ne furent-ils point exaucés !

Tableaux de genre et d'histoire, peints par différens maîtres, ou *Morceaux inédits sur la régence, la jeunesse de Louis XV et le règne de Louis XVI*, recueillis et publiés par M. *Barrière*.

Le premier titre de cet ouvrage est très-obscur, mais le second est très-clair. L'énigme est bientôt éclaircie ; mais pourquoi la proposer ? A quoi bon ce premier titre ? Pourquoi l'éditeur, M. Barrière, esprit clair, net et facile, a-t-il ainsi embarrassé et obscurci ce qui doit être le plus dégagé d'obscurité et de nuages, le titre d'un livre ? Ceci est une autre énigme qu'il n'est pas très-difficile de pénétrer. M. Barrière adresse son livre à M. Schnetz, par une épître dédicatoire qui, par son étendue et par les réflexions justes et piquantes qu'elle contient, peut être regardée comme un des chapitres agréables de l'ouvrage.

Tout le monde sait que M. Schnetz est un de nos peintres dont le pinceau original et fécond est le plus aimé du public, et a eu le plus de succès aux dernières expositions. Tout le monde se rappelle ce jeune pâtre qui fut depuis Sixte-Quint; ce pélerin épuisé de fatigue au terme de son pélerinage; cette pauvre mère implorant le ciel pour sa fille expirante; Condé victorieux, Boëce captif, Mazarin mourant, etc.; ce sont d'excellens *tableaux de genre*. M. Barrière a voulu lui en envoyer d'un autre genre; ce titre est pour son ami et non pour le public. Le tort est bien léger, mais je crois que l'excuse n'est pas suffisante. Mais peut-être mon tort est-il plus grave de m'arrêter aussi long-temps à une circonstance si indifférente, et j'aurais de la peine à l'excuser même aussi bien.

Le second titre, celui qui est clair, nous annonce d'abord quelques nouvelles révélations sur la *régence*. On n'attend de cette époque rien de moral ni d'édifiant, et peut-être ne sait-on déjà que trop d'anecdotes du Palais-Royal et de la cour de ce prince si brave, si éclairé, si aimable, si spirituel, qui corrompit par insouciance et par légèreté tant d'heureux dons et tant de qualités brillantes. Celle qu'on a découverte aujourd'hui, et dont on nous donne un long récit et une histoire très-détaillée, est une brouillerie d'amans, une rupture et un raccommodement. Le régent, irrité contre madame de Parabère, l'exile dans une de ses terres en Normandie; il exile Béringhem, qu'il croit son rival, en Bourgogne; puis il charge Béringhem d'aller trouver madame de Parabère en Normandie, et de la ramener

à Paris ; et il choisit pour négocier tout cela un des hommes les plus sages et les plus vertueux de sa cour, où l'on en trouvait encore quelques-uns de tels, le chevalier de Brissac.

Voilà toute l'anecdote ; mais elle ne se passe pas sans dialogues et sans conversations. Ces dialogues sont certainement très-spirituels ; mais comment les a-t-on recueillis? J'aurais presque défié les interlocuteurs eux-mêmes, au sortir de ces conversations si vives, si animées, où les reparties sont si imprévues, où les éclairs d'esprit se croisent, et où les étincelles jaillissent, éblouissent et se multiplient à l'infini, de les reproduire dans un récit exact, ou de les fixer avec fidélité sur le papier. Le régent fut sans doute, dans cette occasion comme toujours, très-spirituel ; ses reproches furent vraisemblablement très-vifs, ses épigrammes très-piquantes, et puis sa faiblesse excessive : madame de Parabère fut probablement très-impertinente, et abusa le plus qu'elle put, c'est-à-dire infiniment, de son empire sur un prince subjugué ; mais il y a mille manières d'être tout cela. Avons-nous la vraie ? Non ; du moins je ne le crois pas ; mais celle que nous avons vaut bien, selon toute apparence, la vraie.

Peut-être est-elle même, en quelques endroits, plus spirituelle, comme toute conversation faite à loisir ; mais aussi elle est moins naturelle ; elle est quelquefois plus entortillée, et veut être aussi quelquefois plus savante et plus profonde. Je crois que madame de Parabère ne fit point, en cette occasion, cette allusion aux douze Césars ; et ce n'est pas parce que la citation n'est pas très-décente que je ne la lui

attribue pas. Je crois aussi que mesdames de Duras et de Ventadour s'occupaient moins des systèmes économiques de du Tott et de Melon ; que le régent, en envoyant Brissac à la poursuite de madame de Parabère, s'est moins étendu sur les systèmes politiques de Boulainvilliers, sur le caractère du duc de Saint-Simon, sur les soupçons affreux et si indignes de son caractère généreux, auxquels il fut long-temps exposé ; mais tout cela vaut bien ce qu'il lui dit, en se renfermant beaucoup plus strictement dans l'objet de la commission qu'il lui donnait.

Nous devons donc probablement toutes ces digressions à l'historien de cette petite anecdote et de ces longues conversations. Le nom de cet historien n'est point un mystère : j'ai ouï dire assez généralement que nous la devions à un des hommes qui avaient le plus brillé par leur esprit à la cour de Louis XV et de Louis XVI ; et qui, connu pendant près de quatre-vingts ans sous le nom de comte de Lauraguais, est mort, il y a peu d'années, duc de Brancas et pair de France : toujours aimable, toujours spirituel, plein de vieux souvenirs qu'il racontait agréablement, mais avec beaucoup de digressions, parce qu'il voulait ramener dans un seul cadre et beaucoup de faits, et beaucoup d'anecdotes, et beaucoup d'observations et de réflexions. Quelque vieux qu'il fût, il n'était pas contemporain du petit événement dont il nous fait le récit. Tout cela s'était passé au moins vingt ans avant sa naissance ; il en avait bien au moins dix quand on le lui raconta, et c'est sur ces souvenirs qu'il raconte, qu'il étend, brode et ima-

gine fort agréablement. L'histoire, en général, n'a pas de meilleurs fondemens, et celle-là ne mérite pas d'être transmise avec plus de fidélité.

Un autre de ces *tableaux de genre*, ou fragmens historiques contenus dans ce recueil, était pareillement attribué à M. le comte de Lauraguais ou duc de Brancas : c'est une conversation plus piquante que polie entre le duc de Choiseul, l'ancien ministre de Louis XV, et madame la princesse de Guémenée. Mais il est évident que ce morceau n'est pas de lui. Là, point de digression, point d'écart, rien d'étranger au sujet ; tout marche au but que se propose un des interlocuteurs, le duc de Choiseul, qui dirige à son gré et domine la conversation : ce n'est pas ainsi que l'eût racontée M. de Lauraguais. Il eût été également spirituel, mais plus subtil, quelquefois un peu obscur, mais surtout plus vague et moins précis. Mais voici au juste comment cette conversation est passée du cabinet de bain, et même de la baignoire de madame de Guémenée, qui est justement le lieu de la scène, jusque dans le livre que publie M. Barrière. Le duc de Choiseul la raconta à sa sœur, la duchesse de Grammont, en l'embellissant vraisemblablement un peu ; celle-ci la raconta à son tour au cardinal de Brienne, en l'ornant probablement encore de quelques circonstances de sa façon ; et la tournant de plus en plus à l'avantage de son frère ; enfin le cardinal l'écrivit, et la perfectionna certainement s'il put. C'est ainsi qu'elle est tombée dans les mains de M. Barrière, qui a obtenu des manuscrits du cardinal une richesse plus importante sans doute et plus précieuse, les *Mémoires de*

Brienne (1), qu'il a donnés au public. Mais celle-ci n'est nullement méprisable ; la conversation est certainement très-curieuse.

C'est tout ce que j'en dirai, et je vais parler d'une autre conversation très-courte, mais charmante. Madame la duchesse de Tallard raconte dans son cercle quelques particularités touchant Samuel Bernard, très-riche financier de cette époque. Louis XV veut emprunter au millionnaire quelque quinze millions; le duc de Noailles se charge de les lui demander. Samuel Bernard répond avec assez de fierté et de raison en même temps, que cela vaut bien la peine que le roi les demande lui-même. Cette prétention ne paraît point déplacée, et le duc de Noailles se charge de mener le banquier à Choisy. Il y arrive lorsque le roi est prêt à partir pour la chasse. « Vous « voyez, M. Bernard, dit sa majesté en traversant un « corridor, que je pars pour la chasse; la promenade « convient mieux à votre âge : aussi vous laissé-je « entre les mains du duc de Noailles; il vous mènera « voir tout ce que vous voudrez, vous donnera à « dîner ensuite, et vous parlera de l'argent dont j'ai « besoin et que je vous demande. » Bernard se confond en révérences, et avant qu'il soit redressé, le roi est déjà parti. Le duc de Noailles s'acquitte parfaitement de la commission, et la duchesse de Tallard n'en raconte pas moins bien tous les détails. C'est bien là le ton leste et dégagé d'un grand seigneur faisant les honneurs de la cour à un financier de cette

(1) *Voyez* tome IV de ces Mélanges, page 271.

époque, c'est-à-dire à une espèce de Turcaret, qu'il veut étonner, séduire et subjuguer. « Vous avez en-
« tendu les ordres du roi, dit le duc de Noailles ; il
« faut les accomplir. Je vous dirai donc, et d'abord,
« qu'il ne couche jamais dans la chambre où nous
« sommes, quoique vous y voyiez un lit ; mais il s'y
« habille. Passons maintenant cette porte ; elle s'ou-
« vre dans un cabinet qui précède la chambre du
« conseil ; car vous saurez que, tout jeune qu'il est,
« le roi s'occupe partout, *et particulièrement de*
« *finances*. Plus loin, disait le duc de Noailles, en
« marchant toujours, est un salon assez beau, comme
« vous voyez... Il faut aller actuellement dans l'inté-
« rieur que le roi habite réellement, et dans lequel
« pénètrent seulement le service intime et les entrées
« familières... Là se trouve un cabinet, mais nous
« n'y saurions entrer ; le roi y met ses papiers, et en
« a toujours la clef dans sa poche ; enfin, puisqu'on
« ne saurait rien vous cacher, vous voyez ce corridor
« et cette porte à gauche, etc.

« Vous en savez maintenant autant que nous ; il
« ne nous reste plus à présent qu'à parcourir les
« jardins. Nous y entrerons par cette porte dérobée,
« et nous trouverons bientôt de l'ombre. Mais, en
« attendant, mettons nos chapeaux. Voici un par-
« terre que le roi a fait ; mais il trouve fort bon
« qu'on n'en soit pas content. Ceci vous plaira da-
« vantage... Mais prenons ce chemin, il nous con-
« duira à la faisanderie ; vous y verrez beaucoup de
« faisans de la Chine. Rien n'est plus rare ; mais si
« vous mouriez d'envie d'en avoir, le roi vous en
« donnerait, et je me chargerais volontiers de lui en

« demander pour vous. A présent, je crois que nous « avons gagné assez d'appétit pour aller dîner. » Les quinze millions furent prêtés. On trouvera peut-être étonnant que, dans un livre où il y a beaucoup d'anecdotes curieuses, j'aie choisi une si longue citation de ce genre; mais, je l'avoue, je préfère une peinture vraie et naturelle à une anecdote; et c'est à regret que j'ai abrégé et gâté, en l'abrégeant, la promenade du duc et du banquier (1).

Mais je n'ai pas fini avec Samuel Bernard. La duchesse de Tallard avait prié, le jour même de cette promenade, le duc de Noailles de le lui amener à souper. Elle le voit arriver dans son salon; tout le monde crut que c'était le *bourgeois gentilhomme*. « Au-dessus d'une assez belle figure, dit-elle, il avait « une perruque immense, et sur sa grande taille, un « habit, ou plutôt une espèce de pourpoint de ve- « lours noir, veste et doublure de satin cramoisi « bordées en or, et une grande frange à crépines « d'or au bas de sa veste. Que sais-je? une cravate « de dentelle, des bas blancs brodés en or et roulés « sur ses genoux; enfin des souliers carrés avec la « pièce rouge. » La duchesse de Tallard le place à une table de jeu avec des femmes charmantes. Bernard perd noblement, et même exprès, des sommes énormes que ces dames gagnent moins noblement peut-être; tout en jouant et perdant de plus en plus,

(1) Le duc de Saint-Simon rapporte que Louis XIV reçut dans son cabinet Samuel Bernard, pour le même objet, et avec le même succès. Faut-il admettre que le même fait se soit répété sous Louis XV? cela est peu probable.

Bernard prouve que s'il veut bien perdre son argent avec de belles dames, il ne veut pourtant pas le leur donner pour rien; mais il faut voir cela dans le livre même.

Je n'observe point l'ordre que l'éditeur a suivi dans la distribution des matières, et j'épuise tout de suite, et sans interruption, toutes les *conversations*. J'en trouve une encore, et l'importance des interlocuteurs en fait pressentir tout l'intérêt. Un de ces hommes trop rares à l'époque où croulait la monarchie, un homme plein d'honneur, d'un caractère ferme et énergique, et qui, dans une guerre récente, avait acquis de la gloire, montré de l'habileté, de la résolution et des talens très-distingués, M. le marquis de Bouillé, cherchant à perfectionner encore ses connaissances militaires, va à une grande école, à celle du grand Frédéric. Il trouve le prince à Postdam, le suit à Berlin, à Neiss, à Breslau, partout où est l'image de la guerre, et où Frédéric va tenir des camps, passer des troupes en revue, exécuter de grandes manœuvres. Un autre prince qui, au défaut des grandes qualités qui donnent la gloire, en a du moins le goût et l'émulation, Joseph II, imite avec jalousie le roi de Prusse. Il est à Prague, à la tête d'un camp et de troupes nombreuses, qu'il fait pareillement manœuvrer, et qu'il exerce à une petite guerre et à des combats simulés. M. de Bouillé va à Prague et revient à Berlin; il s'entretient avec les deux monarques, qui l'accueillent avec la plus grande distinction. Le roi de Prusse surtout fait les allusions les plus aimables et les plus spirituelles aux exploits qui ont distingué le marquis de Bouillé

dans l'Amérique ; il lui parle long-temps guerre, et l'interroge avec grâce sur certaines parties de l'art dans lesquelles M. de Bouillé avait excellé. « Vous avez professé dans cette partie, » lui dit-il obligeamment. La conversation est au reste très-variée et toujours fort intéressante. Le roi de Prusse, tout en buvant du vin de Bergerac, car c'est à table surtout qu'il s'entretient, passe en revue les puissances de l'Europe, apprécie leurs forces et leurs ressources, parle des personnages célèbres, morts ou vivans ; de la religion, que défendent, contre ses attaques, l'évêque de Breslau et un abbé Bastiani, défenseur peu digne d'une aussi belle cause ; des jésuites, des capucins dont la sonnerie l'incommode pendant la nuit, mais qu'il ne veut pourtant pas faire cesser. Il parle surtout de Louis XIV, et en parle avec beaucoup d'admiration. Un pareil suffrage, dont l'expression fut toujours constante, et a été souvent répétée par Frédéric, venge bien la mémoire de Louis XIV du peu de justice que lui rendent quelques mauvais écrivains et quelques mauvais Français.

Frédéric raconte aussi des anecdotes curieuses sur le czar Pierre le Grand, que dans sa jeunesse il avait vu passer à Berlin, entre autres celle-ci. Un jour, après le dîner, le czar se mit à un balcon où il considérait les gens qui passaient. Tout à coup on le voit grincer des dents. L'impératrice Catherine cherche à deviner la cause de cette fureur, et tout à coup elle s'écrie : Faites éloigner cet homme qui est sous le balcon, et qui a une perruque blonde. On fit retirer l'homme à la perruque, et le czar reprit son sang-froid. Catherine avait encore un moyen de

calmer les fureurs de son terrible mari ; elle lui grattait la tête. Frédéric, après avoir raconté ces traits et quelques autres, dit à M. de Bouillé : « Voilà, « monsieur, les grands hommes. » Je suis véritablement piqué de m'être tant arrêté sur Samuel Bernard. J'avoue qu'il aurait mieux valu réserver plus de place pour Frédéric le Grand. Mais je suis obligé de l'abandonner, ainsi que l'intéressant récit de M. de Bouillé, pour faire connaître quelques autres parties de ce recueil.

Après les conversations, ou parmi les conversations, l'éditeur a placé des lettres de différens correspondans, et toutes également inédites. Les premières sont de Diderot : il les adresse au sculpteur Falconnet. Soit conviction sincère, soit amour du paradoxe, Falconnet dit et écrit à Diderot, qu'à la vérité il ambitionne les suffrages de ses contemporains, ainsi que les louanges et les éloges qu'il peut connaître et entendre ; mais qu'il se soucie très-peu de l'avenir, de la postérité, de la renommée, et de la gloire dans les âges futurs ; sentiment qui serait peu honorable chez tout homme, mais qui serait incompréhensible chez un artiste enthousiaste de son art, comme paraissait l'être Falconnet, et dont le génie actif, ardent même, avait plus d'une ambition, et voulait s'illustrer dans plus d'une carrière. Diderot s'élève contre cette pensée peu élevée de son ami Falconnet : il en plaisante et s'en indigne tour à tour : ici, il discute et raisonne ; là, il s'exalte et s'échauffe, et est tantôt sage philosophe, tantôt orateur éloquent, tantôt enthousiaste bizarre, quelquefois écrivain de fort mauvais goût, mais toujours assez curieux et

assez amusant. Assurément il est passablement ridicule lorsqu'il écrit : « Avez-vous le diable au corps, « monsieur Falconnet, de me faire saboter comme un « pot, et d'enfourner dans un courant d'étude ma tête « que d'autres êtres appellent? » Mais il exprime avec chaleur un sentiment moral et généreux, lorsqu'il s'écrie : « Postérité sainte et sacrée, soutien des « malheureux qu'on opprime! toi qui es juste, toi « qu'on ne corrompt point, qui venges l'homme de « bien, qui démasques l'hypocrite, idée consolante, « éclaire-moi, guide-moi, ne m'abandonne jamais! » Puis il redevient un peu burlesque lorsque, pour piquer d'honneur le sculpteur son ami, il représente cette même postérité s'avançant dans la suite des siècles, et criant toujours : Falconnet! Falconnet!

Voici une anecdote que racontait Diderot, et que je ne crois pas. Un jeune homme vient le trouver, lui remet un manuscrit, en le priant de le corriger; puis il sort, et revient quelques jours après. Le manuscrit était une satire odieuse contre Diderot, « Mon- « sieur, dit celui-ci au jeune homme, je ne vous « connais point, je n'ai pu vous blesser en rien; ap- « prenez-moi le secret d'une pareille conduite. » Le secret du jeune homme était la misère; il espérait que Diderot lui donnerait quelques louis pour l'engager à supprimer sa satire; mais le philosophe lui donne un conseil plus profitable : « Allez trouver, « lui dit-il, M. le duc d'Orléans qui est à Sainte- « Geneviève, et qui me hait parce qu'il est dévot; « dédiez-lui votre satire, et il vous donnera des se- « cours. » Le jeune homme trouve le conseil bon, mais ne sait comment faire la dédicace. Diderot le

tire d'embarras : « Asseyez-vous, lui dit-il, et je vais la faire. » Le jeune homme accepte, s'assied, attend, et emporte son manuscrit et sa dédicace. Il va chez le duc d'Orléans, reçoit vingt-cinq louis, et vient remercier le généreux et complaisant philosophe. Diderot assurément eût pu se conduire ainsi ; mais le jeune homme ! Cela me paraît impossible.

Aux lettres d'un philosophe enthousiaste et emphatique succèdent les lettres d'un homme du monde très-frivole, et qui veut être exclusivement léger. Le chevalier de Lille, que sa réputation d'homme d'esprit avait introduit dans la très-haute société, écrit au prince de Ligne, dont la réputation sous le même rapport est encore mieux établie, et s'est plus long-temps soutenue. Ses lettres ont pour objet les petites anecdotes de la ville et de la cour ; elles nous entretiennent des grands seigneurs et des belles dames de cette époque, et s'étendent depuis 1779 jusqu'en 1783. Quel temps ! Quelles mœurs ! Quel langage ! Quels hommes ! Quelles femmes ! C'est pitié de voir cette génération se jouer si gaiment, si follement, quelques minutes avant sa destruction, et à quelques pas du gouffre qui va l'engloutir. Les mœurs ne sont pas bonnes, mais le langage est peut-être pire encore, et le goût se corrompt au moins autant que la morale. Des femmes de la plus haute naissance trouvent bon qu'un capitaine d'infanterie les appelle *ma bergère, ma bichette,* etc. Le prince de Ligne trouve bon qu'il lui écrive des plaisanteries du plus mauvais ton, et quelquefois tout-à-fait cyniques. Il paraît qu'il écrit lui-même du même style ; car le chevalier de Lille le prie de se modérer un peu sur

ce point, parce que ses lettres sont lues par les plus jolies femmes de la cour, qui en rient beaucoup, mais qui rougissent un peu. Dans tout cela il y a de l'esprit, sans doute : ce n'est pas l'esprit qui manquait aux hommes et aux femmes de cette époque.

Ce volume, très-varié, comme on voit, dans les élémens dont il se compose, se termine par une lettre non-seulement *inédite*, mais *secrète*, que Mirabeau écrivit peu de mois avant sa mort au roi vertueux et malheureux dont il avait beaucoup contribué à ébranler le trône. Mais ce trône, il voulut le raffermir. La difficulté était grande ; le génie de Mirabeau se serait peut-être montré égal aux difficultés. La lettre, grave et noble, dit peu de choses, mais elle en annonce de grandes. Ce n'est que la préface d'une correspondance du plus haut intérêt. Cette correspondance était restée problématique ; elle ne l'est plus. M. Barrière en établit la certitude, et en donne l'historique dans une préface qui, comme toutes celles qu'il a répandues dans le volume, n'en est pas un des moindres ornemens ni une des moins agréables lectures.

Souvenirs et Portraits, 1780 — 1789 ; par M. *de Lévis*. Avec cette épigraphe :

> Il serait à souhaiter que ceux qui ont été à portée de connaître les hommes, fissent part de leurs observations.
>
> DUCLOS, *Cons. sur les Mœurs*.

ARTICLE PREMIER.

Peut-on écrire l'histoire contemporaine ? Est-il convenable de parler des personnages qui ont mar-

qué dans l'ordre politique, qui ont influé sur la destinée des États, aussitôt après qu'ils ont fermé les yeux à la lumière, devant la génération qui les a connus, et les a jugés le plus souvent avec plus de passion que de justice; en présence de leurs familles non encore consolées de leur perte, et toujours disposées à accuser l'historien d'ignorance et d'injustice? Est-il possible que dans de pareilles circonstances le portrait des personnes soit ressemblant et fidèle, le tableau des événemens impartial et sincère? Un de nos anciens historiens s'excuse de n'avoir pas continué son ouvrage au-delà du règne de Louis XII : « Pour « ce que, dit-il, ceux qui écrivent l'histoire de leur « temps sont contraints de mentir apertement, et ne « peuvent hardiment courir en la campaigne de vé- « rité, hardiesse et liberté de leur langage. » Plutarque, qui a écrit beaucoup d'histoires, semblerait pourtant décourager de l'écrire, tant il trouve de difficulté, soit à raconter les événemens et à peindre les hommes dont nous sommes séparés par un long intervalle de temps, soit à parler de ceux dont nous avons été les contemporains. « Voilà pourquoi, dit- « il (vie de Périclès, traduction d'Amyot), il est à « mon avis bien difficile et mal aysé d'avoir une « entière connaissance de la vérité par les monumens « des historiens, attendu que les successeurs ont la « longueur du temps qui leur brouille et offusque « la nette intelligence des affaires, et l'histoire qui « est escripte du vivant des hommes dont elle parle, « et du temps des choses dont elle fait mention, quel- « quefois par hayne et par envie, et quelquefois par « faveur et par flatterie, desguise et corrompt la vé-

« rité. » Mais je ne sais si ce sont là les plus grandes difficultés qu'ait à surmonter l'historien qui écrit l'histoire de son temps. Il ne lui suffit pas de connaître la vérité, et d'avoir le courage de la dire ; il faut qu'il lutte encore contre les préjugés, les passions, les préventions, les intérêts de la génération contemporaine comme lui des faits qu'il raconte, des hommes qu'il juge ; et dans de pareilles circonstances, quelque difficile qu'il soit d'être un écrivain franc, sincère, impartial, un historien fidèle, je crois qu'il est encore plus aisé de l'*être* que de le *paraître*. Lorsqu'en effet l'historien, après beaucoup d'efforts, de sacrifices même, et une sorte de victoire remportée sur ses propres inclinations et ses affections particulières, sera parvenu à se dégager de toute passion contraire à la vérité, trouvera-t-il des lecteurs qui aient fait le même travail sur eux-mêmes, et qui aient triomphé comme lui de leurs dispositions secrètes, de leurs sentimens les plus chers ? ne rejetteront-ils pas comme faux tout ce qui combattra ces sentimens et ces dispositions ? ne s'élèveront-ils pas avec chaleur contre tous les faits, tous les jugemens qui accuseront ou le parti ou les personnes qu'ils aiment ? L'écrivain sera donc diversement jugé d'après ces diverses impressions des lecteurs. C'est surtout aux mémoires, et à tous les ouvrages historiques des époques extrêmement récentes, qu'il faut appliquer cet adage connu :

Pro captu lectoris habent sua fata libelli.

Pour échapper jusqu'à un certain point à ces grandes difficultés, à ces graves inconvéniens, l'au-

teur des *Souvenirs et Portraits* n'a fait, à proprement parler, ni une histoire, ni des mémoires. Le récit des grands événemens qui ont signalé la fin du dix-huitième siècle n'entre point dans son plan, quoique souvent il en indique avec sagacité quelques-unes des causes, par des réflexions qui, sans être l'objet essentiel et principal de son livre, sortent cependant assez naturellement de son sujet, et lui donnent plus d'intérêt, plus d'importance, plus de gravité. Son but est de peindre la société telle qu'elle était dans les années qui précédèrent, et au moment où éclata la révolution. Mais c'est par les hommes qui y ont marqué, qui y ont influé, qu'on peut peindre les hommes et la société ; et ici se présente une partie des écueils que j'ai signalés plus haut, et contre lesquels doivent souvent heurter l'historien, le faiseur de mémoires, l'écrivain qui trace des *portraits* ou transmet des *souvenirs*. La plus grande adresse ne saurait les éviter tous, et je ne sais si M. de Lévis y est parvenu, quoique cette adresse ne lui manque point, et qu'il y ait joint, ce qui vaut bien mieux, toute la circonspection dictée par les convenances sociales, toutes les réticences qui s'accordent avec le but qu'il s'est proposé, beaucoup de bonne foi, et une heureuse justesse distributive. Parle-t-il, en effet, des hommes publics, de ceux qu'on a vus diriger le timon des affaires, et qui, par leurs places, étaient plus particulièrement chargés d'assurer la prospérité de l'État, de prévoir et d'écarter les maux qui le menaçaient, ses jugemens sont plus sévères, ses révélations plus entières : « La presse, nous dit-il dans des réflexions préliminaires aussi justes que

bien exprimées, « la presse remplace aujourd'hui « dans toute l'Europe le tribunal égyptien, chargé « de juger les rois aussitôt après leur mort..... Si la « mémoire des souverains n'est point exempte de « cette juridiction populaire, à quels titres leurs « ministres prétendraient-ils s'y soustraire ? En s'ex- « posant volontairement aux regards du public, ils « lui ont donné le droit de les juger. L'on a vu de « tout temps les spectateurs décider sans ménage- « ment du mérite des pièces et du talent des acteurs :

C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant.

« Nous payons bien plus cher les fautes des hommes « en place ; il paraît donc juste que nous puissions « nous plaindre librement de leurs vices ou de leurs « faiblesses, lorsque la mort nous en a délivrés. « Cette vengeance ne nuit point à l'ordre, et peut « servir de frein à leurs successeurs. »

Mais c'est avec beaucoup plus d'égards et de réserve que M. de Lévis parle des personnes, hommes ou femmes, qui, n'appartenant point réellement à l'histoire, appartiennent cependant a son sujet, parce que par l'éclat de leur naissance, de leur rang, de leur fortune ou de leur esprit, elles ont influé sur les mœurs et la société de l'époque ou elles vécurent. Alors l'auteur des *Souvenirs et Portraits* se fait un devoir de ne dire que la vérité ; mais il s'en fait un aussi de ne pas dire toutes les vérités, celles surtout qui, appartenant bien plus à la chronique scandaleuse qu'à l'histoire, sont plutôt l'aliment de la malignité qu'un fond solide d'instruction et de réflexions. En général, quoiqu'il fasse suffisamment connaître les personnes dont

il parle, il indique plus franchement leurs qualités que leurs défauts ; il décrit complaisamment les unes, ne fait que soulever le voile qui couvre les autres, et souvent les laisse plutôt soupçonner ou deviner qu'il ne les révèle. Assurément, il est impossible de lui faire le reproche de malignité et d'envie que Salluste craignait d'encourir en écrivant l'histoire de son temps : *Plerique, quæ delicta reprehenderis,* MALEVOLENTIA ET INVIDIA *dicta putant.* « J'essaie, dit-il « lui-même, la solution d'un problème que bien des « gens croient impossible à résoudre : *Composer un « ouvrage sur les personnes, qui soit sans malignité, « et qui cependant ne paraisse pas insipide.* »

M. de Lévis établit, dans sa préface, ses titres à la confiance dans le nouvel ouvrage qu'il donne au public : il a vécu avec ces personnages dont il parle, dans cette cour qu'il veut peindre : *il n'y était point inférieur,* nous dit-il, *aux personnes du rang le plus élevé.* « On ne saurait nier, ajoute-t-il, que dans le « genre dont il s'agit (et dans ce genre seulement, « je m'empresse de le dire, de peur du *genus irrita- « bile vatum*) le degré de mérite a presque toujours « été en raison de la qualité des auteurs. » J'avoue que je ne sens pas le sel de la parenthèse renfermée dans cette phrase ; mais la phrase en elle-même est très-juste ; c'est une vérité de fait que M. de Lévis prouve par d'illustres exemples. Les anciens Romains voulaient même que toute espèce d'histoire fût écrite par les premiers de la république ; avant le temps de Pompée, nul n'avait entrepris de transmettre à la postérité le souvenir des affaires publiques, s'il n'était illustre par sa naissance, et par la part qu'il avait

prise aux affaires. Lorsque le précepteur de ce grand homme voulut écrire l'histoire du père de son élève, et de son élève lui-même, Suétone nous insinue qu'on regarda cette entreprise comme une nouveauté peu séante, non que le précepteur ne fût un très-habile homme, mais parce que c'était un affranchi.

Le reste de la préface de M. de Lévis roule sur le style en général, et sur le style particulier de son ouvrage. Il se plaint qu'on attache aujourd'hui *trop d'importance au style,* opinion qu'il n'est, ce me semble, nullement intéressé à soutenir, et qui le conduit à une sorte d'injustice envers Buffon. « On voudrait, « dit-il, faire passer en axiome cette maxime de « Buffon : *le style fait tout l'homme ;* je crois que « rien n'est moins exact. » D'abord il fallait citer exactement Buffon qui ne dit point, *le style fait tout l'homme*, mais *le style est l'homme même;* ce qui est très-différent : la phrase, telle qu'elle est citée par M. de Lévis, ne signifie absolument rien ; telle qu'elle est dans Buffon, elle est un peu obscure, citée isolément ; mais elle s'éclaircit par l'ensemble du discours, et elle n'a assurément pas le sens que lui prête l'auteur des *Portraits et Souvenirs*. En effet, pour réfuter Buffon, il s'attache à prouver que le style n'est point dans une vaine pompe de mots, dans un futile enchaînement de périodes harmonieuses qui retentissent agréablement à l'oreille, sans rien dire à l'esprit et à la raison. Il fait profession de mépriser ce vain luxe d'agrémens superficiels, s'ils ne servent à orner des pensées justes, des sentimens vrais et naturels ; doctrine excellente assurément, mais c'est aussi celle de Buffon : c'est celle qu'il établit dans tout son discours ; c'est celle

qu'il a résumée dans la phrase attaquée par M. de Lévis. « Ceux qui, comme vous, dit-il aux acadé-« miciens à qui il adresse son discours, ont le goût « délicat, comptent pour rien *le vain son des mots;* « *il faut des pensées, des choses, des raisons.* » Il veut que les *pensées* soient justes et solides, et réprouve « la recherche de ces idées sans consistance, « qui, comme la feuille du métal battu, ne prennent « de l'éclat qu'en perdant de la solidité. Plus on met-« tra, ajoute-t-il, de cet esprit mince et brillant « dans un écrit, moins il y aura de nerf, de lumière, « de chaleur *et de style.* » Plus loin, il plaint ceux qui passent leur temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes. « Ce défaut, dit-il, est celui des « esprits cultivés, mais stériles; ils ont des mots en « abondance, mais point d'idées; ils travaillent donc « sur les mots, et s'imaginent avoir combiné des idées « parce qu'ils ont arrangé des phrases; et épuré le « langage, lorsqu'ils l'ont corrompu..... » *Les écrivains n'ont point de style;* n'est-ce pas là la doctrine de M. de Lévis et de tous les bons esprits, et n'est-il pas clair que l'auteur des *Portraits et Souvenirs* a plutôt jugé le discours de Buffon d'après un vague souvenir que d'après une lecture récente et réfléchie ?

ART. II.

C'est par M. de Maurepas que M. de Lévis ouvre cette galerie de portraits et cette suite de souvenirs que la jeunesse de l'auteur, au moment de la révolution, a renfermées dans un trop court espace. M. de Maurepas avait beaucoup d'esprit et peu de carac-

tère ; il était léger et insouciant ; assez éclairé pour voir ce qui était bon et utile à l'État, assez honnête pour le vouloir, il n'était ni assez ferme pour vaincre les obstacles, ni assez généreux pour compromettre, en luttant contre eux, ses intérêts, et sacrifier sa place et ses dignités ; mais il aurait sacrifié tout cela à un bon mot, et au plaisir de faire quelques épigrammes. Rappelé au ministère, long-temps après, et à l'avénement de Louis XVI au trône, par le crédit et l'influence de Mesdames, tantes du roi ; toujours aimable, spirituel, et du plus agréable commerce dans la société privée, mais devenu dans sa vieillesse encore plus insouciant et plus égoïste, résolu cette fois à tout immoler, même son penchant à la plaisanterie qu'il conservait cependant toujours, à la conservation de sa place qu'il ne voulait quitter qu'avec la vie ; il se laissa bien plus entraîner par le mouvement des affaires et de l'opinion qu'il ne s'appliqua à le diriger, et mourut, selon l'objet de ses désirs, dans le cours et l'exercice d'un ministère paisible, et avant les grands orages politiques ; mais sans avoir rien fait pour les prévenir, pour les dissiper, peut-être même, comme nous le verrons bientôt, après avoir pris des mesures propres à les faire bientôt éclater.

En nous dépeignant à peu près ainsi le caractère de M. de Maurepas, M. de Lévis ne peut pas se flatter de nous apprendre grand'chose ; il nous rappelle tout au plus nos souvenirs, et dit fort bien ce que cent autres avaient dit avant lui, tantôt mal, tantôt bien. Ce n'est point par la nouveauté qu'on peut se flatter de nous frapper, de nous intéresser, en nous

offrant le portrait de physionomies extrêmement connues, et souvent présentées à nos regards. Aussi ce n'est point à ces traits familiers à presque tous les lecteurs, ni à quelques anecdotes plus ou moins piquantes, que se borne l'article de ce vieux ministre. Des réflexions et des discussions politiques qui s'y rattachent très-naturellement, lui donnent un intérêt plus grave et plus solide. Deux événemens fort importans marquèrent le ministère de M. de Maurepas; le rappel des parlemens, premier sacrifice fait à l'opinion, premier acte d'un ministre qui voulait encore plus plaire à la nation que la servir; et la guerre contre les Anglais pour soutenir l'indépendance des Américains, guerre dont son influence décida l'entreprise et les premières hostilités, et dont sa vieillesse ne lui permit pas de voir la fin et le succès. M. de Lévis s'élève contre ces deux principales opérations du ministère de M. de Maurepas. Je n'entrerai point en discussion avec lui sur ce double sujet; il faudrait pour l'approfondir de longs développemens, de grandes lumières, un espace qui me manque, et des connaissances politiques qui me manquent plus encore. J'observerai seulement que M. de Lévis paraît s'être attaché à défendre son opinion sur le rappel des parlemens, par des raisonnemens d'autant plus solides, qu'il a dû prévoir que cette opinion déplairait à une classe assez nombreuse de lecteurs, et serait vivement attaquée et combattue par des hommes qui, ayant l'habitude de parler et d'écrire, ne sont point dans l'usage de se taire lorsqu'on choque leurs intérêts, leurs prétentions, l'honneur du corps. Quant à moi qui peux me tromper, mais qui suis du moins fort impartial

dans tout ceci, il m'a semblé que des parlemens qui entravaient sans cesse, depuis leur rappel, la marche déjà trop lente de l'administration; qui, par leurs oppositions intempestives, augmentaient les incertitudes et la faiblesse d'un gouvernement déjà trop faible et trop incertain, ont beaucoup contribué, contre leurs vœux sans doute, à la dissolution et à la ruine de ce gouvernement. Mais je ne me rends pas aussi facilement à l'opinion de M. de Lévis sur la guerre pour l'indépendance des États-Unis; cette guerre était honorable dans son principe, puisqu'elle tendait à effacer la honte d'un ancien traité; elle fut glorieuse dans plusieurs de ses chances, et même dans son résultat, malgré l'événement funeste du 12 avril 1782. Si elle fut dispendieuse, la France était en état de soutenir des dépenses où sa gloire était intéressée; et c'est la mauvaise administration des finances qu'il faut accuser, si elle en parut accablée. M. de Lévis avoue lui-même qu'il fallait faire une guerre sourde aux Anglais, et couvrir d'un voile les secours accordés aux Américains: cependant, n'était-il pas plus digne et d'un roi généreux, et d'une nation puissante, de faire une guerre ouverte, et de déclarer hautement son appui, sa protection, ses desseins? M. de Lévis aurait désiré du moins qu'on eût donné une autre direction à la guerre; il pense qu'il eût mieux valu attaquer la Jamaïque que l'île de Grenade, conquête plus brillante qu'utile; il eût voulu qu'on eût mieux soutenu les efforts d'Hider Aly et de Tippou-Saheb dans l'Inde; qu'on eût mieux profité des dispositions des habitans du Canada, dont les cœurs étaient encore tout français, et qu'une armée envoyée dans

cette partie septentrionale de l'Amérique, l'eût engagée à se déclarer en notre faveur. J'appuierais bien volontiers de mon suffrage tous ces plans de M. de Lévis, si mon suffrage était quelque chose. Je soupçonne néanmoins que des motifs particuliers engagent naturellement l'auteur des *Souvenirs* à tourner ses vues vers le Canada, dans son plan de campagne en Amérique. Cette colonie fut long-temps le théâtre de la valeur du chevalier de Lévis, son père, depuis maréchal de France; ce fut lui qui prit le commandement de l'armée française après la mort du marquis de Montcalm; il tenta long-temps de rétablir dans cette contrée nos affaires presque désespérées; et si le succès trompa son habileté et son courage, il succomba, non sans honneur, dans cette lutte longue et difficile. Je le répète : cette circonstance peut influer, même à l'insu de M. de Lévis, sur ses vues militaires et politiques; et je hasarde cette conjecture avec d'autant moins de scrupule, que cette secrète influence n'aurait rien que d'honorable. Il est beau de confondre dans un même sentiment, et l'honneur de sa patrie et celui de ses pères!

Je me suis étendu sur cet article de M. de Maurepas, parce qu'il peut donner une idée de la manière dont l'auteur envisage ses différens sujets : en général, il se montre plus penseur qu'historien, et surtout que chroniqueur. On reconnaît, dans tous les écrits de M. de Lévis, l'auteur des *Maximes et Essais sur différens sujets de morale et de politique*, premier ouvrage qui l'ait fait connaître honorablement dans la république des lettres, et dont quatre éditions rapides ont prouvé le mérite. Presque tous les articles

des *Souvenirs et Portraits* sont la source de réflexions politiques, philosophiques, morales; quelques-uns même n'en sont que le prétexte. Tel est l'article du baron de Bezenval, rempli d'idées extrêmement justes sur l'intime liaison qui réunit quelquefois les petites choses aux grandes; par exemple, la dignité des souverains dans leurs manières et l'étiquette des cours, avec la subordination des sujets, et la stabilité des États. Une foule d'autres articles plus nourris de faits sont encore le texte de beaucoup de réflexions; tels sont ceux du maréchal de Richelieu, du roi de Suède Gustave III, de M. Necker, de Mirabeau. Ordinairement ces réflexions sortent du récit de quelque événement, de quelque anecdote; quelquefois elles n'y tiennent que faiblement, quelquefois même elles précèdent tout récit, et sont une sorte de prologue de tout l'article; tel est le début du chapitre dont le maréchal de Richelieu est le sujet. Ce début a cependant quelque chose de trop solennel, de trop tendu, et même d'emphatique; la composition et l'effort s'y font trop sentir. Je préfère le préambule de l'article sur M. de Malesherbes : c'est une application spirituelle et ingénieuse d'un mot singulier d'un célèbre écrivain anglais. Le lecteur me saura gré de le citer. « Le docteur Johnson, que les Anglais com-
« parent, pour l'esprit et la fécondité, à Voltaire,
« dit quelque part, en parlant de la grande muraille
« de la Chine, que le petit-fils d'un homme qui l'au-
« rait vue, pourrait encore tirer quelque vanité de
« cette circonstance. Cette exagération, orientale
« comme le sujet, me paraîtrait plus excusable si,
« au lieu des monumens, elle s'appliquait aux grands

« hommes ; pour moi, j'avoue que je suis fier d'avoir « vu plusieurs personnages illustres, même sans « avoir été honoré de leur amitié. Je sais bien que, « pour les avoir contemplés, pour les avoir enten- « dus, on n'en est pas plus recommandable. Mais ne « tirons-nous pas vanité de choses qui ne nous ont « pas coûté davantage, et qui ne nous rendent pas « meilleurs, des dons de la fortune et des hasards « de la naissance ? J'ajouterai même que si le souve- « nir des traits et des paroles des hommes vertueux, « en gravant leur image plus profondément dans notre « cœur, nous porte d'autant plus à les imiter, il « n'est pas indifférent de les avoir connus. » Il me semble que voilà une heureuse introduction à un article sur M. de Malesherbes.

Quelques anecdotes, les unes connues, mais agréablement rappelées au souvenir des lecteurs, d'autres plus neuves, viennent varier et égayer ce fond solide de réflexions. Je n'en rapporterai qu'une. Le duc de Lauzun, dans une discussion plus sérieuse que celles qui faisaient le sujet de ses conversations habituelles, soutenait qu'on ne pouvait parler très-bien, ni parfaitement entendre une langue étrangère ; comme son opinion était combattue, pour la prouver, ou plutôt pour plaisanter, il raconta, et vraisemblablement imagina l'anecdote suivante : « Milady B... « avait eu la bonté de me donner un rendez-vous « au bois de Boulogne, et l'inhumanité d'y man- « quer. Au bout de deux heures, je m'ennuyai « de l'attendre, et, de retour chez moi, je lui « écrivis pour me plaindre. Par malheur, il y avait « dans mon billet qu'il était bien cruel de m'avoir

« ainsi fait *croquer le marmot*. Milady, pour qui « cette expression est nouvelle, prend son diction- « naire, et trouvant que *croquer* signifie manger, « et *marmot* un enfant, la voilà qui conclut que, « dans ma fureur, j'avais mangé ou voulu manger « un enfant. Aussi, dit-elle à une de ses amies, qui « entrait chez elle : C'est un monstre que ce duc de « Lauzun, je ne veux le voir de ma vie; lisez ce « qu'il m'écrit. »

Sans autre transition, et pour ménager l'espace, je ferai un petit nombre d'observations critiques. Quelque heureuse que fût la position de M. de Lévis, comme il le remarque lui-même dans sa préface, pour bien connaître la vérité sur les personnages dont il parle, il a commis une erreur assez grave dans l'article du cardinal de Rohan. En effet, pour expliquer les causes de la disgrâce de ce prélat, il s'exprime ainsi : « Il (le cardinal de Rohan) eut encore « la maladresse d'écrire d'une manière défavorable « sur le compte de la jeune princesse destinée à régner « sur la France; elle le sut, et ne lui pardonna ja- « mais. » Cette explication, qui n'aurait rien de très-honorable, ni pour le caractère de la reine, ni pour celui du cardinal de Rohan, est, ce me semble, démentie par un fait bien positif; c'est que le cardinal de Rohan ne fut ambassadeur à Vienne qu'environ deux ans après le mariage de Marie-Antoinette; c'était le marquis de Durfort qui était ambassadeur en 1770, époque du mariage. Le baron de Breteuil fut nommé au même poste en 1770, et le cardinal de Rohan lui succéda en 1772, ou tout au plus à la fin de 1771. J'ai pour toutes ces assertions deux auto-

rités bien irréfragables, la *Gazette de France* d'alors, et les Almanachs royaux. Je crois d'autant plus utile de relever cette erreur, qu'elle a été et est encore souvent répétée par des historiens qu'on vante tous les jours. On pourrait remarquer quelques autres inexactitudes moins importantes dans les *Souvenirs*, y reprendre quelques articles tronqués, et d'autres, quoique très-courts, encore trop longs pour les personnes qui en sont le sujet. Les nombreux portraits que présente M. de Lévis sont ordinairement écrits avec soin ; mais la forme n'en est pas assez variée ; ce sont toujours de petites nuances délicates où l'on pourrait soupçonner quelquefois un peu de subtilité ; j'en donnerai quelques exemples. Il dit de M. Necker : « Ses manières étaient plus graves que nobles, plutôt « magistrales qu'imposantes : » et de madame Necker: « Ses manières étaient plutôt réservées que nobles. « Madame Necker avait la tête plus vive que le cœur « tendre; elle était plus exaltée que passionnée, plus « enthousiaste que sensible. » De M. d'Aranda : « Il avait plus de jugement que d'esprit, plus de tête « que d'habileté. » Du maréchal de Richelieu : « A « la guerre plus brillant qu'habile, en amour plus « séduisant que passionné, etc., etc. » On pourrait aussi reprendre quelques incorrections dans son style, ordinairement si correct ; quelque défaut de justesse dans ses réflexions ordinairement si justes ; je ne partage pas, par exemple, son opinion sur la prééminence du génie poétique qu'il attribue aux peuples du nord sur les peuples du midi. « J'opposerai, dit « M. de Lévis, aux compositions d'Homère, de Vir- « gile, du Tasse, du Camoëns, le sublime Ossian,

« les poésies erses et le fameux Edda. » Assurément, jusqu'ici la balance est loin de pencher en faveur des poètes du nord, et je ne crois pas que Milton même, que M. de Lévis place de leur côté, puisse rétablir l'équilibre.

Mais je demande pardon encore plus aux lecteurs qu'à M. de Lévis de ces chicanes. Pour terminer par quelque chose qui les intéressera davantage, je leur annoncerai un second volume de ces *Souvenirs et Portraits*, recueillis dans les voyages du même auteur, chez divers peuples de l'Europe, ou dans diverses cours étrangères. Cette promesse n'est, à la vérité, que conditionnelle dans la préface de M. de Lévis ; mais je la donne comme positive et absolue, puisque cette condition est le succès du premier volume.

Mémoires sur Voltaire et sur ses ouvrages, par Wagnières et Longchamps, ses secrétaires; suivis de divers écrits inédits de madame du Châtelet, du président Hénault, de Piron, d'Arnaud-Baculard, Thiriot, etc., tous relatifs à Voltaire.

Les OEuvres de Voltaire forment à peu près cent volumes; cent autres volumes au moins se composeraient des ouvrages que remplit le nom de Voltaire, sous les titres divers de *Vies*, de *Biographies*, d'*Histoires*, de *Mémoires*, d'*Éclaircissemens*, d'*Additions*, de *Réfutations*, de *Critiques*, d'*Apologies*, etc., etc. Tout cela formerait une bibliothèque presque entière. Heureusement, par le procédé des éditions compactes, ces deux cents volumes peuvent

se réduire à deux. On a déjà par ce moyen mis en un seul volume les cent volumes dont il est l'auteur. Rien n'empêche que, par une semblable opération, on ne réduise également à un les cent volumes dont il est le sujet. Quoi qu'on ait dit contre les éditions compactes, il faut bien, lorsque les livres se multiplient à ce point, trouver quelque moyen de les resserrer dans le moins d'espace possible; car enfin il est bon d'en laisser un peu pour quelques autres livres encore, quelque intérêt qu'on attache à ceux qu'a faits Voltaire, et à ceux qui parlent de Voltaire.

Mais sur ce simple début, ne va-t-on pas m'accuser d'être un détracteur de Voltaire? Eh non! sans doute je ne suis point un détracteur de Voltaire. Je ne suis peut-être que trop sensible, et vraisemblablement plus sensible que la plupart de ceux qui m'accuseront, aux grâces légères et piquantes de cet esprit si vif, si brillant, si fécond, si original. J'aime sa prose claire, correcte, spirituelle, pleine de naturel et d'agrément. Dans le genre léger, gracieux et badin, je le reconnais pour le premier de nos poètes, par le nombre, la variété de ses poésies, par les pensées ingénieuses et délicates qui y sont semées avec une grande richesse, par les saillies charmantes qui y abondent, par le choix et le bonheur de l'expression, par les formes élégantes dont l'imagination brillante du poète sait les revêtir. Dans le genre noble et sérieux, je le regarde encore comme un de nos plus illustres poètes, quoiqu'il n'égale pas la perfection de nos grands poètes. Heureux si toutes les productions qui ont illustré sa plume facile, ingénieuse et brillante, étaient avouées par la morale, la décence,

le goût, les convenances sociales et l'honnêteté publique !

Quant au caractère de Voltaire et à ses qualités morales, pourquoi ne leur rendrais-je pas justice comme à ses ouvrages ? Le constant accord de la vertu et du génie est un tableau qui me plairait autant qu'aux plus enthousiastes partisans de Voltaire. J'aime à reconnaître dans la vie de cet illustre écrivain plusieurs actions nobles et généreuses ; mais que de petitesses, de travers, de torts tout-à-fait inexcusables ! Quelle irascibilité ! quelle violence ! quelles haines implacables ! quel mépris de la vérité et de la justice ! quelle duplicité dans ces lettres flatteuses, adressées à certaines personnes qu'il dénigre cruellement dans des lettres écrites à d'autres ! quel acharnement contre de grands écrivains ! quelle profusion d'éloges et de flatteries pour de médiocres, ou même de pitoyables auteurs ! quelles adulations à de grands seigneurs, au parlement Maupeou, et non-seulement à madame de Pompadour, mais à madame du Barry ! Enfin, combien de fois Voltaire se montre-t-il mauvais Français ! Il hait la France ; il sacrifie toujours les Français aux Anglais ; il félicite le roi de Prusse d'avoir battu l'armée française à Rosbach, dans une prose coupable, et dans des vers plus coupables encore, puisqu'ils réunissent au sentiment le plus antipatriotique, le cynisme le plus révoltant. Et cependant Voltaire n'aimait pas alors le roi de Prusse ; dans le fond, il aurait voulu qu'il fût battu, non pour le bien de sa patrie et la gloire de la France, mais pour sa vengeance particulière. Comment des hommes qui se disent si *éminemment Français* peu-

vent-ils lui pardonner des torts aussi graves? Comme ils triompheraient, s'ils trouvaient d'aussi coupables sentimens exprimés dans un écrivain religieux! Pensent-ils donc qu'un Français ne doive s'intéresser à la gloire de la France que depuis la prise de la Bastille!

Forcés d'avouer la justesse des reproches faits au caractère et à la conduite de Voltaire, et oubliant que toute grandeur réelle est accompagnée de sagesse et de raison, quelques-uns de ses apologistes prétendent que ces torts, ces travers, ces écarts, cette fougue et ces emportemens qui marquèrent trop souvent la vie de Voltaire, sont la preuve, l'indice, l'apanage du génie; et que c'est dans sa prodigieuse irritabilité qu'était la source de ses beaux talens. C'est une des fausses opinions du dix-huitième siècle. Alfieri, qui en avait besoin pour son propre usage, l'adopte et la développe dans ses mémoires; madame de Staël paraît avoir la même idée : « Le génie, dit-elle dans son « ouvrage sur l'Allemagne, est comme une fièvre « ardente qui ne peut être adoucie que par les jouis- « sances de la gloire; il faudrait s'en faire traiter « comme d'un mal, si les hommes ne l'admiraient « pas. » Avouons du moins que le génie est une maladie rare, et ne conseillons à personne de s'en faire guérir. De pareilles idées sont aussi fausses en elles-mêmes que flétrissantes pour l'esprit, le talent et le génie. Quand je considère les hommes les plus illustres de tous les âges, poètes, orateurs, philosophes, je vois un merveilleux accord entre la noblesse de leur caractère, la dignité de leur conduite et la beauté de leur imagination, l'éclat de leur génie. Cet accord

est surtout remarquable dans les grands hommes qui ont honoré les lettres et la France dans le siècle de Louis XIV. Non, les caprices, les bizarreries, les torts de conduite et de caractère n'annoncent point les dons brillans de l'esprit et de l'intelligence ; c'est beaucoup qu'ils ne les excluent pas.

Mais d'autres apologistes plus déterminés encore prennent un autre parti : ils ne trouvent jamais rien que de louable, ou même de digne d'admiration, dans toutes les actions, dans toute la conduite, dans tout le cours de la vie de cet écrivain célèbre : tels sont Wagnières et Longchamps, qui furent, à des époques différentes, ses secrétaires ; et j'avouerai que Wagnières, tout en m'ennuyant, m'a quelquefois donné meilleure idée du caractère moral de Voltaire, et a dissipé quelques préventions que j'avais contre lui. Longchamps a aussi quelquefois produit le même effet, et même sans m'ennuyer. Collini, autre secrétaire dont on publia aussi des mémoires il y a une quinzaine d'années, y suit aussi la même méthode d'apologie constante et de panégyrique continuel. Et n'est-ce pas déjà un heureux préjugé en faveur de Voltaire, que cette fidélité à l'épreuve et cet inaltérable attachement de trois serviteurs qui, par leurs fonctions de tous les instans, étaient si bien à même de connaître l'humeur, le caractère et les défauts de leur maître, et dont deux avaient été congédiés, à leur grand regret, vingt ans avant sa mort ?

Wagnières, le dernier de ces trois secrétaires, et qui en exerça les fonctions jusqu'à la mort de Voltaire, commence et remplit le premier les deux

volumes qu'on vient de publier, et s'étend même un peu dans le second. Wagnières n'écrit pas précisément des mémoires : il commente, il développe, il explique, il réfute les mémoires des autres, et divers écrits qui ont Voltaire pour objet, et dont il est plus ou moins content, suivant qu'ils louent plus ou moins son cher maître. Il commence par un écrit de Voltaire lui-même. Cet homme extraordinaire résolut en effet, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, de donner lui-même des matériaux de sa propre histoire, sous le titre de *Commentaire historique sur les Œuvres de l'auteur de la Henriade*. Il fit publier ce commentaire par son secrétaire, comme l'ouvrage d'un anonyme. Mais qui pouvait s'y méprendre? Qui pouvait attribuer à M. Durey, à M. Christin, ou à Wagnières, un écrit si agréable, si spirituel, si rempli de plaisanteries charmantes, de moqueries ingénieuses, de louanges délicates? On est ordinairement long et diffus à quatre-vingts ans, surtout lorsqu'on parle de soi : Voltaire est vif, rapide, court et précis : il dit du mal de ses ennemis avec assez de mesure, du bien de lui-même avec assez de goût et de convenance. Son écrit n'a guère que cent pages : ce n'est pas avec cette discrétion que nos auteurs publient aujourd'hui leurs mémoires.

Wagnières a trouvé cela beaucoup trop court, et il l'a fort allongé, à peu près du double : on sent bien qu'ici il ne réfute pas ; sa tâche est de confirmer et d'amplifier les éloges. Une femme d'esprit comparait les auteurs qui écrivent leurs mémoires à un homme qui, parmi les vertus chrétiennes, ne possédant pas celle de l'humilité, avait laissé par son tes-

tament dix mille écus pour les frais de sa canonisation : la comparaison est assez juste. Les écrivains, en effet, ne mettent pas beaucoup plus de modestie dans leurs mémoires, et chacun d'eux veut aussi se faire passer pour un petit saint à sa manière. Mais Wagnières trouve que Voltaire a été trop modeste, trop sobre d'éloges, et il y supplée. Il éclaircit aussi quelques passages un peu obscurs et trop peu développés du commentaire; il fait connaître quelques nouvelles anecdotes. Il nous apprend, par exemple, que le roi de Prusse avait eu la fantaisie d'envoyer Voltaire à Rome comme son chargé d'affaires auprès du saint père. C'est peut-être à cette occasion que Voltaire disait au prince de Baufremont, s'il faut en croire Wagnières, *que le roi de Prusse n'était guère moins puissant* ni moins malin que le diable.

Les éditeurs de ces mémoires, qui sont peut-être moins puissans et certainement moins malins, vont cependant plus loin encore : il ne tiendrait pas à eux que nous crussions qu'il a existé un projet de faire Voltaire cardinal. Madame de Pompadour serait entrée dans ce projet, ainsi que le duc de La Vallière. Condorcet avait déjà glissé, avec quelque circonspection cependant, une phrase ou deux, dans sa Vie de Voltaire, à l'appui de cette opinion singulière. La Harpe, assez bien instruit de ce qui regardait Voltaire, et dans un temps où il était un de ses plus fervens disciples, déclara formellement qu'il n'en croyait rien ; nous pensons comme La Harpe, d'autant mieux que ni Condorcet, ni les éditeurs de ces nouveaux mémoires, n'apportent aucune preuve d'un projet tellement bizarre, qu'on ne

pourrait y croire qu'après la plus évidente démonstration.

Clément XIV, qui occupait alors avec tant de dignité la chaire de saint Pierre, avait eu avec Voltaire quelques relations pleines d'égards et de bonté ; mais je crois qu'il eût été peu disposé à en faire un membre du sacré collége. Wagnières rapporte qu'un Anglais, passant à Ferney et allant à Rome, demanda à Voltaire ses commissions pour cette ville. « Rapportez-moi, lui dit celui-ci, les oreilles du « grand inquisiteur dans un papier de musique. » Le pape eut connaissance de ce propos, au moins léger ; et, avec une douce tolérance et un esprit aimable, il chargea à son tour l'Anglais de dire à M. de Voltaire que sa commission était impossible à faire, attendu que le grand inquisiteur n'avait plus d'yeux ni d'oreilles. Cette anecdote était déjà connue ; les éditeurs en recherchèrent péniblement quelques traces à peine sensibles dans la Correspondance générale de Voltaire. Ils auraient pu en trouver de claires et d'évidentes dans le Supplément de cette correspondance, imprimé en deux volumes chez Xhrouet, en 1808. Voltaire, à qui ces détails furent transmis, craignit qu'au fond Clément XIV n'eût été choqué de son indiscrète plaisanterie : il écrit, pour s'en informer, au cardinal Quirini, ou au cardinal Passionéi (car je n'ai pas actuellement le Supplément sous les yeux); et, peu rassuré par la réponse gaie et spirituelle du pape, il cite et parodie, dans sa lettre, un vers de Virgile : *Timeo Danaos et dona ferentes, et Romanos ridentes :* « Je crains les Grecs, même lorsqu'ils font « des présens, et les Romains qui plaisantent. »

Ce commentaire du *commentaire* de l'auteur de *la Henriade*, qui me fournirait bien d'autres réflexions, si j'avais plus d'espace, est suivi d'une lettre qu'un M. Bourcet cadet adresse de Pondichéry à Voltaire, et dans laquelle il relève le plus poliment du monde vingt erreurs que cet historien du siècle de Louis XV a commises dans le seul chapitre qu'il a consacré, dans cet ouvrage, aux affaires de l'Inde, et à la part qu'y prirent le comte de Lally, Dupleix, La Bourdonnais et Bussy : tant il est difficile d'écrire l'histoire! Bourcet cadet offre obligeamment ses services à Voltaire, pour lui aider à faire mieux une autre fois.

Wagnières quitte pourtant un instant le rôle d'annotateur et de commentateur pour faire un récit de lui-même, et à lui tout seul. C'est la relation du dernier voyage à Paris que fit Voltaire, âgé de quatre-vingt-quatre ans, en 1778. Wagnières l'y accompagna, et il était tellement résolu à rester avec lui, qu'il menace de descendre dans sa chambre, et de se brûler la cervelle, si on veut l'en séparer. Il le quitta néanmoins dans les derniers jours de sa maladie et de sa vie, par les intrigues de madame Denis : aussi en dit-il beaucoup de mal. Collini, autre secrétaire, ne la traite pas mieux, et Longchamps, troisième secrétaire, la traite plus mal encore, et ne lui épargne pas même quelques traits de la chronique scandaleuse, pour la rendre tout à la fois ridicule et méprisable. Je ne défendrai point madame Denis qui ne m'a jamais paru digne de beaucoup d'intérêt. Que de récits nous avons du voyage et du séjour de Voltaire à Paris, en 1778, et de sa mort! Wagnières ne donne pas beau-

coup de nouveaux détails ; mais témoin oculaire, et très-attaché à son maître, il nous fait mieux connaître les tracasseries intérieures et domestiques, et même les mauvais procédés qu'il eut à souffrir de la part des siens, de ceux qu'il avait le droit de croire ses amis, qui l'avaient attiré à Paris, et qui l'y retinrent contre son gré, et aux dépens de sa vie, qu'ils abrégèrent. Protestant, et protestant irréligieux, Wagnières parle avec beaucoup d'injustice et d'aigreur de quelques démarches dictées par le zèle et par le devoir à M. le curé de Saint-Sulpice et à quelques autres ecclésiastiques (je ne parle que de ce qui fut fait avant la mort de Voltaire). Dans ses préventions contre eux, il impute la chute de la tragédie d'*Irène aux abbés*. Je crois que les abbés ne firent point tomber *Irène*, et je crois qu'ils auraient eu beaucoup de peine à la soutenir.

Cette tragédie d'*Irène* tient à cœur au secrétaire : il veut encore la défendre contre les critiques de Bachaumont, qui n'était point un abbé, et qui la traite trop bien encore. Ici Wagnières reprend la tâche de commentateur, et suit pas à pas tous les articles contenus dans les mémoires de Bachaumont, recueil indigeste, qui, fait par diverses mains, et tantôt l'ouvrage des admirateurs de Voltaire, et tantôt de ses détracteurs, contient tour à tour des éloges outrés ou des satires injustes, et le plus souvent des anecdotes fausses et hasardées. Le même fait y est très-diversement rapporté; le même ouvrage y est prôné et déchiré tour à tour. Wagnières accepte les éloges et y ajoute; il repousse avec humeur les satires et les critiques. Il est un peu plus embarrassé pour-

tant, lorsque Voltaire compare madame du Barry à la nymphe Égérie ; cela est un peu difficile à vanter ou même à défendre. Quant aux injures grossières que Voltaire prodigue à ses ennemis, et dont il souille ses ouvrages, Wagnières prétend le justifier en disant qu'il n'a jamais attaqué le premier, qu'il a toujours été provoqué. Cela serait difficile à prouver ; mais admettons le fait : supposons, par exemple, que J.-J. Rousseau ait eu les premiers torts, cela justifierait-il *la Guerre de Genève*, et ces plaisanteries cyniques sur une maladie cruelle de Rousseau ; et cet acharnement avec lequel il demande au ministre des affaires étrangères la permission de faire imprimer des lettres outrageantes pour le citoyen de Genève, qui ont été dérobées dans ce ministère ? et c'est M. et madame d'Argental, *ses anges*, qu'il charge de cette commission diabolique !

Le secrétaire Wagnières occupe tant d'espace, qu'il ne m'en reste plus pour le secrétaire Longchamp. Celui-ci exerçait ses fonctions à Cirey, et avait même passé du service de madame du Châtelet à celui de Voltaire. Il est donc presque autant question, dans ses mémoires, de la *belle Emilie*, que de l'illustre écrivain qui l'a tant célébrée, et rendue si célèbre ; il en raconte des traits qu'il me serait difficile de raconter. A ces anecdotes près, il est assez favorable à madame du Châtelet, qu'il trouve très-aimable, très-spirituelle, très-séduisante, et qu'il peint comme très-sensible aux charmes des belles-lettres et de la poésie. Il faudrait retrancher ce dernier éloge, si l'on en croit une anecdote rapportée par Chamfort : « M. de « Voltaire, dit-il, se trouvait avec madame la du-

« chesse de Chaulnes : celle-ci, parmi les éloges « qu'elle lui donnait, insistait principalement sur « l'harmonie de sa prose. Tout d'un coup, voilà « M. de Voltaire qui se jette à ses pieds : Ah ! ma- « dame, je vis avec un cochon qui ne sait ce que « c'est qu'harmonie, mesure, etc. » Le *cochon* dont il parlait, c'était son *Émilie*. Le propos n'est pas anacréontique. Je ne sais si madame du Châtelet était aussi dépourvue d'oreille et de goût, et si elle méconnaissait aussi complétement les qualités qui distinguent la prose de Voltaire : ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne mettait dans la sienne ni harmonie ni délicatesse. Longchamp nous donne un *factum* qu'elle fit pour Voltaire contre l'abbé Desfontaines. Voici comment elle commence ce lourd plaidoyer : « Les « naturalistes recherchent avec soin les monstres « que la nature produit, et les recherches qu'ils font « sur leurs causes n'est qu'une simple curiosité qui « ne peut nous en garantir. Mais il est une autre « sorte de monstres dont la recherche est bien plus « utile, et dont l'extirpation serait bien plus néces- « saire. » On sent que l'abbé Desfontaines appartient à cette seconde classe de monstres. Un petit trait d'érudition termine ce beau plaidoyer : « Socrate re- « merciait Dieu d'être homme et non pas brute, « Grec et non pas Barbare : M. de Voltaire doit le « remercier d'avoir un ennemi si méprisable. » Mais Socrate remerciait encore Dieu d'être homme et non pas femme. Madame la marquise du Châtelet a passé sous silence ce troisième sujet de reconnaissance, sans doute par égard pour Socrate.

Vie privée de Voltaire et de madame du Châtelet, pendant un séjour de six mois à Cirey; par madame de Graffigny. Suivie de cinquante Lettres inédites en vers et en prose, de Voltaire.

Je ne sais si madame de Graffigny a une réputation d'esprit assez solidement établie pour pouvoir résister à l'effet que doit naturellement produire la lecture de cet ouvrage posthume qu'on vient de publier sous son nom; je ne sais s'il y a assez d'agrémens et de délicatesse dans les *Lettres péruviennes* pour faire oublier ou pardonner, ou pour compenser tout ce qu'il y a de commun, de trivial ou même de grossier dans les lettres très-peu françaises qu'elle écrit de Cirey pendant un séjour de deux mois qu'elle y fait, et non de six, comme semblerait l'indiquer le titre de ce volume. Mais ce séjour n'est encore que trop long, et pour elle qui s'y ennuya beaucoup, et finit presque par y être battue, et pour les lecteurs, qu'elle n'ennuie guère moins par toutes les pauvretés qu'elle leur raconte, d'un style plus pauvre encore que le sujet, c'est-à-dire que tous les insipides commérages dont elle remplit ses lettres.

Jamais plus misérables tracasseries n'ont été plus misérablement racontées. Ce n'est ni dans sa vie *privée*, ni comme amoureux, que Voltaire est intéressant. Madame du Châtelet, savante impérieuse et acariâtre, physicienne pédante, n'ayant ni les goûts ni les grâces de son sexe, et ne se montrant femme que par quelques faiblesses auxquelles elle ne paraît entraînée ni par le cœur ni par le sentiment, est

bien moins intéressante encore. Il ne faut pas parler de M. du Châtelet, qui joue dans tout cela un si triste rôle. Les héros sont donc très-petits dans cette partie de leur histoire, et les événemens très-communs, ou d'une bizarrerie et d'une extravagance qui n'est nullement amusante ; mais, il faut l'avouer, l'historien est encore au-dessous des héros et des événemens. Enfin, pour compléter ce tableau, et donner au lecteur, et l'idée de tous les personnages qui passeront sous ses yeux en lisant ce livre, et la mesure de l'intérêt qu'il doit leur accorder, le correspondant de madame de Graffigny est l'homme le plus nul, le plus insignifiant, le plus inconnu. C'est un M. Deveaux, lecteur du roi Stanislas, que trois lettres noyées et perdues dans la volumineuse correspondance de Voltaire, et qui lui sont adressées, ne peuvent tirer de son obscurité. Collé, qui en parle dans son *Journal historique*, dit, avec cette franchise d'expression un peu brutale qui lui est familière : « C'est bien le plus sot homme, et l'esprit « le plus faux qui soit dans la nature, une vraie « caillette. » Il le peint ensuite comme le complaisant de toutes les femmes de qualité qui voulaient l'avoir à leur suite *comme un animal privé*. Madame de Graffigny tutoie ce correspondant ; elle l'appelle *Pampan*, *Pampichon*, lui parle d'un de leurs amis communs, qu'elle désigne sous le nom de *Gros-Chien* ou *Chien-Blanc ;* et, par toutes ces gentillesses de bon goût, donne à son style, déjà si bourgeois et si commun, des grâces plus communes et plus bourgeoises encore. Voltaire appelait aussi, il est vrai, M. Deveaux *Pampan ;* mais Voltaire relève tout,

donne de l'agrément à tout. Heureusement que Pampan ou Pampichon ne répond point à madame de Graffigny, ou plutôt l'éditeur nous fait grâce de ses réponses ; mais il envoie quelquefois des vers, et madame de Graffigny se permet de les corriger : quels vers ! et quelles corrections !

Cependant madame de Graffigny admire beaucoup, sinon ses corrections, du moins les vers de Pampan ; elle le gronde, parce qu'il ne se rend pas assez de justice, et ne se croit pas *du génie*. « Si tu appelles « cela point de génie, lui écrit-elle, que veux-tu « donc, cher favori des Muses ? » Elle lit, relit et copie ces vers, et *pleure, repleure,* et *repleure encore !* Ailleurs elle se plaint de ce qu'il envoie ses charmantes épîtres à d'autres, et non pas à elle : « Tu es un vrai coquin, lui écrit-elle agréablement ; « tu as bien senti que j'envierais les épîtres que tu « envoies..... Il faut te le dire : j'attendais que c'é- « tait pour moi, et je n'en faisais pas mine..... Je « fus piquée comme un chien de voir que je m'étais « trompée. »

En général, madame de Graffigny, qui paraît dans ces lettres une bonne femme beaucoup plus qu'une femme d'esprit, est naturellement très-portée à l'admiration. Elle commence d'abord par admirer le château de Cirey, dont elle fait la description la plus détaillée, ainsi que des ameublemens, sans oublier un fauteuil, une chaise, un tabouret ; et elle nous apprend qu'il n'y avait pas de bergères. Madame du Deffant, dans un portrait satirique de madame du Châtelet, prétend qu'elle mettait tout à contribution pour relever la beauté qu'elle croyait avoir : « Fri-

« sures, pompons, pierreries, verreries, tout est à « profusion; mais, comme elle veut être belle en « dépit de la nature, et qu'elle veut être magnifique « en dépit de la fortune, elle est obligée, pour se « donner le superflu, de se passer du nécessaire, « comme chemises et autres bagatelles. » Il paraît que madame du Châtelet traitait son château comme sa personne : elle le remplissait de colifichets et d'ornemens d'assez mauvais goût. Cependant, tant de magnificence étonne madame de Graffigny ; elle était née sans fortune, et a presque toujours vécu dans la détresse. La pauvreté n'est point un tort sans doute ; mais les détails mesquins dans lesquels elle fait entrer madame de Graffigny appauvrissent encore ses idées et son style déjà si pauvres. Elle mande à Pampan qu'elle n'a pas le sou, qu'elle a acheté une robe qui lui a coûté un louis; qu'il a fallu en acheter une autre qui lui a coûté *presque autant* pour sa femme de chambre, qui, par parenthèse, est peu reconnaissante et fort insolente : elle conseille à Pampan d'acheter un habit, s'il vient à Cirey, parce que son habit de drap est *trop vilain*, et que l'*autre*, qu'elle appelle *sa belle urne*, est d'été; ce qui, en effet, ne fait rien au mois de janvier; enfin elle l'engage à lui écrire souvent, attendu qu'elle ne paie pas les ports de lettres : c'était une des magnificences de la dame du château ; mais elle n'affranchissait pas celles que madame de Graffigny écrivait à Pampan, et c'est ce qui le désola; car il est certain que madame du Châtelet aurait dû payer le port de toutes, puisque, comme nous verrons, elle commençait par les lire toutes.

De l'admiration du château de Cirey, madame de Graffigny passe à l'admiration des hôtes qui l'habitent, et, quoique ce sentiment soit ici mieux placé et plus juste, il n'est cependant pas toujours fondé, et il est toujours bien mal exprimé. Parle-t-elle de madame du Châtelet : « Notre sexe, dit-elle, devrait lui « élever des autels. C'étaient de belles crasseuses, que « ces Athénaïs et ces autres bégueules si renommées ! « Ah ! quelle femme ! que je suis petite ! Si ma « *diminution* s'étendait sur le corps, je passerais par « le trou d'une serrure. » Elle serait même tentée de mettre madame du Châtelet au-dessus de Voltaire. « Il est vrai, ajoute-t-elle, que quand les femmes se « mêlent d'écrire elles surpassent les hommes : « quelle prodigieuse différence ! » Les hommes ne contesteront point cette supériorité; mais ils se vengeront de madame de Graffigny, qui humilie ainsi leur amour-propre, en disant qu'elle ne le prouve point par son exemple. Parle-t-elle de Voltaire, dont elle vient de lire quelques fragmens d'un ouvrage historique : « Parlons-en, dit-elle, de cette « histoire, devant laquelle toute histoire doit se « cacher. Les Rollin, les Fléchier, les Vertot, ne « sont que des cuistres. Dieu ! on la lirait à genoux, « tant elle est belle ! »

Toutes les conversations du château de Cirey sont fidèlement, et surtout longuement transmises à Pampan, dans des lettres qui n'en finissent point; aussi madame de Graffigny s'écrie-t-elle ingénieusement : « Je suis aveugle, *tant je babille.* » Tous les bons mots de Voltaire sont rapportés et gâtés, toutes les anecdotes qu'il contait avec légèreté et finesse sont

pesamment rendues dans le style du plus plat commérage. Il paraît, au reste, que Voltaire, sans respect pour la pudeur de ces dames, leur racontait des anecdotes très-scabreuses, et en nommant les choses par leur nom le plus grossier. Madame de Graffigny, fidèle historienne, se contente cependant de mettre des initiales; mais quelles initiales, grands dieux! et comment une femme peut-elle se les permettre! A la vérité, et cela même ne l'excuse pas suffisamment, elle croyait n'écrire toutes ces gentillesses qu'à *Pampichon* ou à *Gros-Chien*, et elle ne s'attendait point qu'un indiscret éditeur spéculerait, au bout de quatre-vingts ans, sur ces épanchemens par trop naïfs de l'amitié, et livrerait au public ces lettres qui n'étaient destinées qu'à deux lecteurs tout au plus; et c'était encore trop.

Elles en eurent même dès-lors un troisième, qui bien certainement était de trop; c'était madame du Châtelet, qui, avant de les faire mettre à la poste, trahissant indignement la confiance dans un de ses plus respectables asiles, dans le secret des lettres, ouvrait et celles que lui confiait madame de Graffigny, et les réponses de son correspondant. Madame de Graffigny était bavarde, Pampan fut indiscret. Il répandit dans Nancy quelques vers de *la Pucelle*, qui lui avaient été envoyés de Cirey, un Chant peut-être tout entier. La perfide manœuvre de madame du Châtelet lui dévoila cette indiscrétion, ainsi qu'à Voltaire, qui n'ouvrait point les lettres, mais qui ne dédaignait pas d'apprendre par madame du Châtelet ce qu'elles contenaient. Personne ne fut plus audacieux que Voltaire dans ses compositions; mais per-

sonne ne fut plus timide dans leur publication, surtout à cette époque, où il n'était point encore aguerri; dans ses terreurs, il s'emporta donc vivement contre madame de Graffigny ; mais madame du Châtelet arrivant pour le seconder, l'auxiliaire devint bientôt le principal agresseur, et la fureur de Voltaire tomba devant la fureur bien plus énergique de madame du Châtelet. Ce fut une véritable scène des halles. Les plus grossières injures furent vomies avec des gestes menaçans, le poing sous le nez, et les coups allaient suivre, si Voltaire n'y avait dérobé madame de Graffigny, en prenant madame du Châtelet à travers le corps, et la forçant ainsi de s'éloigner. En général, Voltaire se montre toujours dans ses lettres plein de bonté, d'égards et de politesse pour madame de Graffigny. Celle-ci reprend un peu de dignité dans cette scène humiliante. Elle excite de l'intérêt : son style même s'en ressent, et devient moins trivial. Quant à madame du Châtelet, elle est dans cette occasion une vraie mégère, et même de bas étage.

Il paraît que ce n'est pas dans cette seule occasion qu'elle se montra d'une violence extrême. Marmontel, dans ses mémoires, dit que Voltaire et elle étaient souvent *à couteaux tirés*. Je n'avais regardé cette expression que comme une façon de parler proverbiale; mais une anecdote rapportée dans ce volume prouverait qu'il ne faut point la prendre au figuré. Un jour, madame du Châtelet montra à Voltaire des vers qu'elle prétendait avoir faits : Voltaire nie qu'elle en soit l'auteur. Alors elle s'emporte avec une sorte de rage; Voltaire devient furieux, prend un couteau, et la menaçant, lui dit : « Ne me regarde pas tant

« avec tes yeux hagards et louches. » Les tendres propos ! les douces amours ! les aimables amans !

La seule anecdote un peu plaisante qu'on trouve dans ce volume, et encore la trouverait-on ailleurs, est celle d'un valet de chambre de Voltaire, qui, copiant, citant ou récitant les vers de son maître, les brouillait dans sa mémoire et dans ses citations d'une manière assez singulière. Un personnage d'une des tragédies de Voltaire, dit :

Je me croirais haï d'être aimé faiblement.

Le valet de chambre veut appliquer ce vers passionné à une jeune fille qu'il aime, et il lui écrit :

Je me croirais haï d'être aimé *fortement*.

Voici comment il avait retenu et récitait le portrait de Jeanne d'Arc :

Trente-deux dents brillent à fleur de tête ;
Deux grands yeux noirs, d'une égale blancheur,
Font l'ornement d'une bouche vermeille
Qui va prenant de l'une à l'autre oreille.

Voltaire avait écrit ces deux vers :

Ah ! croyez-moi, mon fils : voyez ces cheveux blancs ;
La triste expérience est le fruit des vieux.....

Le mot *ans* était oublié ; mais le valet de chambre ne voyant que le défaut de la rime, et voulant la rétablir, avait ainsi corrigé :

Ah ! croyez-moi, mon fils : voyez ces cheveux *bleus ;*
La triste expérience est le fruit des vieux.

A la suite de ces lettres, on en lit une de mademoiselle de Launay (madame de Staal), dont le style vif, léger, spirituel, forme un grand contraste avec le style commun, terne et plat de madame de Graffigny. Mademoiselle de Launay se moque agréable-

ment de madame du Châtelet, qui, arrivant à Sceaux, bouleverse tout le château pour meubler sa chambre à sa guise, et y transporte surtout une grande quantité de tables de toutes les dimensions et de toutes les grandeurs ; « d'immenses pour étaler ses papiers, « de solides pour soutenir son nécessaire, de plus « légères pour ses pompons et ses bijoux ; » elle change d'appartement à chaque instant, se plaignant de la fumée, quoiqu'elle ne fît pas de feu : *de la fumée sans feu*, dit mademoiselle de Launay, n'est-ce pas là son emblème? Elle ne traite guère mieux Voltaire, qui, ayant oublié quelques scènes d'une parade qu'il avait fait jouer à Sceaux, prend de grandes précautions pour qu'on ne les copie pas, et recommande qu'on les enferme *sous cent clés*. « J'aurais cru, dit « mademoiselle de Launay, *un loquet* suffisant pour « garder ce trésor. » On voit qu'elle ne ménage personne ; il est vrai qu'elle se trouve alors dans un grand accès de misanthropie. « O ma reine! s'écrie-« t-elle (elle écrit à madame du Deffant, à l'humeur « de qui elle veut peut-être se conformer), que les « hommes et les femmes sont de plaisans animaux! « Je ris de leurs manœuvres le jour que j'ai bien « dormi ; quand le sommeil me manque, je suis « prête à les assommer. Cette variété de nos dispo-« sitions fait voir que je ne dégénère pas de mon « espèce. »

Je ne parlerai point des lettres de Voltaire qui suivent ; la plupart sont adressées au comte d'Argental, et il me semble qu'on a assez vu de ces lettres où l'on cajole les *divins anges* (M. et madame d'Argental), où l'on *baise le bout de leurs ailes*, où

l'on *se met à l'ombre de leurs ailes*, etc. Il faut, d'ailleurs, me réserver un peu d'espace pour dire quelques mots de monsieur l'éditeur, et de ses notes, et de ses préfaces.

Dans tout cela il montre beaucoup d'humeur; mais son humeur n'est pas plaisante comme celle de mademoiselle de Launay. Suivant l'expression banale des écrivains de son école, il accuse d'être les *détracteurs* de Voltaire des littérateurs et des critiques qui, vraisemblablement, apprécient mieux que lui tout ce qu'il y a d'ingénieux, de spirituel, de fin, de délicat, de grand et d'élevé dans les ouvrages de cet homme doué de talens si prodigieux, mais qui en fit si souvent un déplorable usage; il outrage, dans des notes grossières, des écrivains qui ont eu le malheur de déplaire à son idole, et admet sans examen, sans critique et sans justice, toutes les imputations calomnieuses qu'il trouve contre eux dans les ouvrages de cet écrivain, le plus passionné et le plus irritable qui fut jamais. Dans d'autres notes, il tombe dans des méprises tout-à-fait risibles. Je n'en citerai qu'un exemple. Madame de Graffigny se plaint, dans une lettre, d'un mal aux yeux qui lui interdit toute application, et l'empêche d'écrire long-temps; mais, ajoute-t-elle, ne me plaignez pas, *je fais des nœuds*. Là-dessus, l'éditeur cherchant, comme on dit, midi à quatorze heures, met en note : « On sait qu'au moyen de nœuds ou « *quipos*, la tendre Zilia, dans les *Lettres d'une* « *Péruvienne*, s'entretient avec son infidèle Aza. » De sorte qu'il s'imagine que madame de Graffigny s'entretient, par le moyen des *quipos*, avec son fidèle

Pampan, tandis que tout simplement elle passe son temps à faire des nœuds avec une navette. Si j'osais donner un conseil à monsieur l'éditeur, ce serait de ne plus faire d'éditions; mais s'il veut absolument faire des éditions, je le supplierai de ne pas y mettre de notes; et si enfin il tient irrésistiblement à faire des notes, je le conjurerai, du moins, de nous faire grâce des préfaces.

Journal historique, ou *Mémoires critiques et littéraires, depuis* 1748 *jusqu'à* 1772; par Ch. Collé, auteur de *la Partie de Chasse de Henri IV*.

Voici encore sur le dix-huitième siècle une nouvelle moisson d'anecdotes vraies et fausses, de médisances et de calomnies, d'épigrammes, de vers et de prose, de jugemens assez graves et assez fidèles, et de puérilités indécentes et quelquefois même licencieuses; monument singulier d'amour-propre et de modestie, d'esprit et d'un abus souvent coupable de l'esprit; mélange anecdotique, littéraire et scientifique, qui, comme tous les mélanges, contient plus de choses mauvaises et inutiles, qu'utiles et bonnes; et qui, de trois épais in-8°, serait devenu un assez mince volume, si l'on n'avait voulu y conserver que ce qui est digne de l'attention de lecteurs raisonnables; mais, ainsi réduit, il se vendrait trois fois moins, et ne se vendrait guère. Tel qu'il est, il se vendra trois fois plus cher, et se vendra beaucoup. Cela est décisif, et en général les éditeurs calculent trop bien pour ne spéculer que sur les lecteurs raisonnables.

On se fera une idée de tout ce qu'il doit y avoir

d'inutile, de frivole, de puéril même dans ces mémoires, quand on connaîtra la manière dont ils ont été composés. Il paraît que chaque fois Collé écrivait ce qu'il avait vu, ce qu'il avait entendu, et les réflexions que lui inspiraient les petites nouvelles et les petits événemens du jour et de sa petite société : c'est là son livre, et ce n'est pas le moyen de dire des choses vraies ni des choses intéressantes. Tout le monde sait que les bruits du jour sont souvent démentis par ceux du lendemain, qui ne se trouvent pas moins faux que ceux de la veille; on sait aussi dans quelle faible proportion se succèdent chaque jour et les anecdotes curieuses, et les particularités intéressantes, comparées avec celles qui ne le sont pas. Celles même qui nous paraissent dignes d'attention aujourd'hui, auront-elles le même mérite aux yeux de la postérité, et même à nos propres yeux dans quelques années? On est trop porté, en effet, à mesurer l'intérêt que nos descendans attacheront et que nous attacherons nous-mêmes, au bout d'un certain temps, à tel événement, sur celui qu'il nous inspire dans toute sa fraîcheur et sa nouveauté; et c'est une grande illusion dont ne se garantissent même pas assez tous les chroniqueurs et auteurs de journaux historiques ou de mémoires. Ces jolies femmes ne sont plus, ces gens d'esprit ont disparu, et avec eux s'est évanoui tout le prix que de tels acteurs donnent à toute pièce où ils jouent un rôle.

Il faut avouer, d'ailleurs, que Collé se donnait la peine d'écrire une foule de petits événemens, de petits projets, de petits riens, qui ne pouvaient in-

téresser à aucune époque, et quels qu'en fussent les acteurs. Comment, en effet, peut-il se résoudre à dire, soit à ses contemporains, soit à la postérité : « Je suis à la campagne, je ne reviendrai à Paris « que le 27.... » A deux ou trois pages plus loin : « Je suis revenu à Paris le 25, deux jours plus tôt que « je ne comptais... On a affiché *Cénie*, et non *Célie*, « pièce en cinq actes et en prose de madame de Graf- « figny... Le 18 la Seine a débordé... Je fus le 20 aux « tours Notre-Dame ; le temps, par malheur, était « nébuleux, ce qui m'ôta le plaisir que j'aurais eu « à voir pleinement un spectacle *si beau et si singu-* « *lier*... Le 28, mon frère, entreposeur de tabacs à « Marseille, est arrivé à Paris ; il y avait treize ans « que je ne l'avais vu : c'est un fort honnête garçon ; « il a été trois ans soldat, et six ou sept ans commis « aux aides, sans avoir fait une seule action basse « ou douteuse, quoique ma mère l'eût abandonné, « et qu'il manquât de tout. » Il me semble que Collé aurait pu se dispenser d'apprendre ces particularités de famille aux siècles à venir, et de faire ainsi l'éloge de monsieur son frère, aux dépens de madame sa mère.

Collé sentait parfaitement lui-même tous les défauts de son livre, et tous les reproches qu'on pouvait adresser à l'auteur. Par une petite ruse qui est assez commune, il s'accuse lui-même, espérant ainsi ôter aux autres le droit de l'accuser : « A la tête « de chacun des volumes de ce journal, dit-il, il me « semble que je me dois à moi-même une sorte d'a- « mende honorable, de ce que je les écris avec tant « de négligence, de vitesse et si peu de soin. Les

« journaux ne sont qu'un mémorial dont je ne fais « guère plus de cas que du *Mercure de France*... » « Au fond, dit-il ailleurs, tout ceci n'est qu'un amas « indigeste de faits, *farrago libelli*. »

C'est un petit mérite que de valoir mieux que le *Mercure de France* de cette époque, et même de presque toutes les époques, et nous partagerons volontiers avec Collé l'opinion de la préférence qu'il semble accorder à son livre. Il sait du moins relever les niaiseries que trop souvent il raconte, par un tour original, par une facilité aimable, un abandon qui plaît lorsqu'il n'est pas excessif, et une naïveté d'expression propre surtout à ce genre d'écrits, mais qui, dans celui-ci, dégénère trop souvent en trivialité basse, et même quelquefois grossière. Joignez à ces qualités quelques anecdotes amusantes, quelques chansons bien gaies, mais la plupart connues; quelques traits plaisans, et il en résultera un livre pire peut-être que s'il était ennuyeux. S'il était tel, en effet, on l'abandonnerait bien vite; mais le lecteur entraîné par l'attrait de la paresse dans une lecture qui ne demande aucune contention d'esprit; par celui de la méchanceté dans une production qui offre une foule de traits caustiques et amers, par l'agrément de quelques anecdotes, par l'espérance d'en trouver de plus amusantes encore, lit ces trois énormes volumes jusqu'au bout, et, arrivé à ce terme, il s'aperçoit qu'il a à peu près entièrement perdu son temps. Tel est, il est vrai, le but de la plupart des lecteurs, et on peut dire qu'il est peu d'ouvrages plus propres à le remplir.

Chansonnier aimable, agréable convive, joyeux

épicurien, Collé, renommé par sa gaîté, son esprit, ses bons mots, était lié avec des hommes non moins gais et non moins spirituels que lui, tels que Piron, Crébillon fils, Panard, Laujon et quelques autres moins connus, et répandus dans les sociétés libres et joyeuses, comme lui. Là, on chantait des couplets satiriques, on faisait des épigrammes, on jugeait malignement les auteurs, on se moquait de ses ennemis et même de ses amis; on contait des anecdotes souvent plus plaisantes que vraies; le soir, Collé, rentré chez lui, écrivait tout cela sur son journal, et l'arrangeait à sa manière, sans beaucoup d'ordre, sans un choix bien scrupuleux, et souvent avec une licence d'expressions inexcusables, mais aussi sans prétention, avec toute la négligence et l'abandon d'une conversation vive et spirituelle. Un pareil recueil doit être, sans contredit, rempli de contradictions, parce que nos humeurs, nos goûts, nos sentimens changent, et que tous les objets changent autour de nous. Ainsi, lorsqu'au lieu de partir d'un point, pour ainsi dire indivisible, pour pouvoir peindre tout cela, nous le peignons successivement, et à plusieurs reprises, dans le cours d'une vie assez longue, nos couleurs doivent varier avec nous et ce qui nous environne. Enfin, on doit y trouver beaucoup de traits malins, méchans même, parce que dans la vie du meilleur homme du monde, il y a des jours où il n'est pas trop bon (il est vrai qu'il y a trop de ces jours-là dans la vie de Collé); parce qu'enfin, lorsqu'on parle à peu près de tous les hommes qu'on connaît, et qu'on rapporte tous les petits événemens qu'on sait, on a à parler de beau-

coup plus d'hommes ridicules ou méprisables que d'hommes aimables et vertueux; de beaucoup plus d'événemens scandaleux ou puérils, que d'actions intéressantes ou louables. Toutefois, l'esprit malicieux et gai de Collé lui sauve souvent l'apparence de la méchanceté, et lui suggère des tournures délicates ou moins odieuses pour dire des choses fort désagréables et fort dures. Ainsi a-t-il à parler de deux hommes, dont l'un a de l'esprit et l'autre est fort éloigné d'en avoir? Il ne dira pas de celui-ci tout crûment qu'il est une bête; mais il dira du premier: « Il a de l'esprit, *lui.* »

Collé, dans ses Mémoires, n'envisage les choses que du côté plaisant ou ridicule; les événemens publics, les affaires politiques n'entrent point dans son plan; il introduit même rarement sur la scène, les princes, les ministres, les grands seigneurs : on voit qu'il ne les aime pas. Son amour-propre, assez pointilleux, est choqué de la supériorité qu'ils ont dans la société. Entraîné sur cela, comme sur d'autres points, par l'esprit philosophique de son siècle qui influait sur ceux même qui, tels que Collé, s'en étaient défendus, il se permet quelques déclamations contre le gouvernement, et en faveur de l'égalité. Il est vrai que trente ans plus tard, il écrit en note : « Ce que les prétendus philosophes modernes ont « écrit sur *l'égalité des hommes et des conditions*, « m'a fait réformer mon jugement sur cette matière; « leurs traités vains et orgueilleux sur ce sujet, au « lieu de m'affermir dans mon sentiment, m'en ont « fait changer. »

Cependant Collé avait été parfaitement traité par

les princes et par les grands, surtout par le duc d'Orléans et le prince de Clermont. Le premier le fit prier, un jour, de venir chez lui faire la lecture d'une de ses pièces. « J'étais, dit Collé, revenu de « la vanité de montrer mes ouvrages..... A mon « âge, on est défait de ce sot amour-propre : c'est un « ridicule que je ne voulais pas ajouter à ceux que « je m'étais donnés déjà. » Mais ce qui diminue beaucoup le mérite de cette belle philosophie, c'est le parti que sut en tirer Collé, et le prix qu'il y attacha. Il répondit : « Que si M. le duc de Chartres voulait « lui donner sa parole de demander pour lui des sous-« fermes pour 50 ou 60 mille francs, alors ce motif « *d'ambition raisonnable* qui le sauverait du ridicule « de la vanité d'auteur, et de cette sotte gloriole, le « déterminerait sur-le-champ. » J'aimerais encore mieux la *vanité d'auteur*. Le prince, au reste, promit ce que Collé désirait; mais comme cette négociation traîne un peu en longueur, il y revient souvent dans ses Mémoires. « On m'assure, dit-il, « que mon affaire des sous-fermes va bien, mais je « ne le croirai que quand je les tiendrai; cela ne « m'empêchera pas cependant de boire frais, car je « soupe chez moi, et mon vin est à la glace... Cela « me vaudra, dit-il ailleurs, de 20 à 30 mille francs.» Puis il ajoute en note : « Cela m'en a valu 100,000, « soit dit entre nous. » Voilà assurément une lecture bien payée !

D'après ses dispositions peu favorables aux grands seigneurs, Collé ne les met en scène que d'une manière assez désavantageuse; il faut cependant en excepter le maréchal de Saxe, qui, à la vérité, mé-

rilait bien une exception. Il rapporte plusieurs traits de caractère de cet homme célèbre, entre autres celui-ci : « Le maréchal devait sa guérison au mé-« decin Senac : dans les commencemens de sa conva-« lescence, il le menait partout avec lui. Un jour « qu'au siége d'une ville, le maréchal voulut aller « reconnaître lui-même quelques ouvrages, il fit « avancer jusqu'à demi-portée du canon son car-« rosse dans lequel était le bon médecin : il en des-« cend, monte à cheval, et dit à ce cher Esculape : « Attendez-moi là, docteur, je serai bientôt de re-« tour. Mais, monseigneur, lui dit Senac, et le « canon ! Je vois d'ici des canonniers qui vont pren-« dre pour but votre carrosse, et moi qui suis de-« dans !... Vous n'avez qu'à lever les glaces, lui dit « militairement le maréchal, et il part. » On sent bien que le médecin Senac ne se contenta pas d'éle-ver, entre le canon et lui, cette sorte de rempart que lui indiquait le maréchal.

Un des hommes de lettres dont Collé parle le plus souvent et dit le plus de bien, c'est Fontenelle, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, et conservant tou-jours son esprit, sa douce gaîté, toutes ses facultés, celle surtout de dire de bons mots. C'était alors la mode de faire des *amphigouris*, sorte de pièces, dont les rimes étaient fort riches, mais dont la raison et le bon sens étaient bannis; et qui, sous l'apparence de développer quelque idée, quelque sentiment, de dire enfin quelque chose, n'étaient qu'un vrai gali-matias. Collé en avait fait une qui remplissait par-faitement toutes les conditions du genre; on la chan-tait chez madame de Tencin. Fontenelle crut à peu

près l'entendre, et demanda qu'on la répétât, afin de mieux en saisir le sens. « Eh ! grosse bête, lui dit « madame de Tencin, ne voyez-vous pas que c'est « un amphigouri, et que cela ne veut rien dire ? « — Ma foi, madame, répondit le malin vieillard, « cela ressemble si fort à tous les vers que j'entends « lire ou chanter ici, qu'il n'est pas étonnant que je « m'y sois mépris. »

Un des écrivains, au contraire, contre lesquels il s'acharne le plus, c'est Marmontel. Ennemi de tout ce qui est bas et honteux, il déteste la flatterie, et il ne peut pardonner à Marmontel d'avoir comparé le financier Bouret à Alexandre, ce qui, à la vérité, est bien ridicule; mais il le lui reproche souvent. Quant à lui, il dit et il prouve qu'il n'aime point à *louailler*. Il dit aussi qu'il n'aime pas davantage la satire ; mais il ne le prouve pas aussi bien. On le justifierait mal en disant que la plupart des objets de sa satire et de ses aversions en étaient dignes ; quelques-unes de ces préventions étaient d'ailleurs bien injustes ; il le reconnaît quelquefois lui-même, et donne les plus grands éloges à ceux qu'il a le plus amèrement déchirés. En général, son recueil est un singulier assemblage où se réunissent tous les contraires : des jugemens graves et sains, et des puérilités indécentes ou même licencieuses; des traits singuliers d'amour-propre, des traits non moins remarquables de modestie ; de la philosophie, et les plus vives déclamations contre les philosophes ; enfin toutes les contradictions de l'homme qui, sur la plupart des objets dont il parle, n'a ni idées arrêtées, ni sentimens fixes; toutes les bizarreries de

l'esprit le plus inconstant, le plus léger, le plus divers. Je l'ai déjà observé, mais il est difficile de ne pas répéter une observation qui se présente si souvent en lisant ce livre.

La partie la plus intéressante du journal de Collé, c'est celle où il rend compte des ouvrages représentés de son temps. Amateur passionné du théâtre, ayant beaucoup d'esprit, du goût, et l'habitude de la scène, pour laquelle il a travaillé lui-même avec succès, il juge ordinairement très-bien et les acteurs et les pièces; il est vrai que tous les acteurs sont morts, et qu'à l'exception de trois ou quatre, Le Kain, Molé, dont Collé vit les débuts, mademoiselle Clairon et mademoiselle Dumesnil, ils n'ont laissé aucune renommée. Il est vrai encore que la plupart des pièces ne sont pas moins *mortes* et oubliées que les acteurs; mais cependant alors deux grands rivaux, Voltaire et Crébillon, se disputaient la scène. Collé préfère Crébillon; on voit aussi qu'il préfère Corneille à Racine; cette dernière préférence pourrait du moins mieux se justifier. Il appelle les vers brillans de Voltaire des *vers luisans*. Il critique amèrement *Sémiramis, Mahomet, Tancrède, Oreste* surtout, qu'il trouve très-inférieur à *l'Électre* de Crébillon. On peut voir au contraire, dans La Harpe, qu'Oreste est un chef-d'œuvre, et qu'Électre est une rapsodie; et selon l'usage des hommes prévenus et passionnés, La Harpe et Collé ont tort tous deux, en se jetant dans des extrémités opposées; mais avec cette différence, que La Harpe assomme par sa longueur, et que Collé est du moins plus léger et plus court. S'il faut en croire ce dernier, on n'applaudissait aux piè-

ces de Voltaire que parce qu'il achetait tous les billets pour les donner à des applaudisseurs à gage, encore était-il obligé de les exciter de la voix et du geste. On le voyait, dit-il, dans une loge, plonger ses regards perçans sur le parterre, et s'il s'élevait quelque murmure, s'écrier : *Arrêtez, barbares !* ou si l'on n'applaudissait pas : *Ah ! les barbares ! ils ne sentent pas la beauté de cela : Battons des mains, mes chers amis ; applaudissons, chers Athéniens !* A la première représentation d'Oreste, qui tomba, Voltaire avait fait graver sur les billets les lettres O, T, P, Q, M, V, D. *Omne Tulit Punctum, Qui Miscuit Utile Dulci.* Un plaisant interpréta ainsi les lettres initiales : *O*reste, *T*ragédie *P*itoyable *Q*ue *M*onsieur *V*oltaire *D*onne. Collé se plaint, au reste, qu'on ne siffle plus, et il renouvelle souvent cette plainte. « Le public, dit-il, est devenu Mithridate ; « à force de lui donner du poison, on l'y a accoutumé. « Dans ma jeunesse on sifflait les pièces qui le méri- « taient, témoin la tragédie de Tibère ; j'y étais, et « *je sifflai fort bien.* » On peut là-dessus s'en rapporter à lui.

Je ne sais si c'est cette haine qu'il porte à Voltaire qui le porte à haïr madame du Châtelet, mais il en dit beaucoup de mal, et s'égaie fort mal à propos, et beaucoup trop plaisamment sur la mort, et surtout sur la cause de la mort de *cette grande physicienne*.

Collé s'élève fortement contre les drames qui font *pleurnicher*, et il oublie que *Dupuis et Desronais* et même, dans quelques scènes, *la Partie de Chasse de Henri IV*, tendent aussi à faire *pleurnicher ;* il est pourtant constant dans cette doctrine, y revient sou-

vent; et à la fin de sa carrière, c'est-à-dire plus de trente ans après avoir exprimé pour la première fois ce sentiment dans son journal, il écrit en note : « Je ne me dédis point de mon jugement sur le genre « larmoyant. Admirateur de Molière et partisan de « la bonne comédie, je mourrai dans ces sentimens, « et je les soutiendrai toute ma vie jusqu'au feu in- « clusivement... Je n'exige pas non plus que l'on brûle « les auteurs dramatiques, tels que Diderot, etc.; « mais leurs drames seulement. » Voilà certes de la modération.

Sous la plume de Collé la satire devient encore plus amère lorsqu'il parle des comédiens : aucun ne lui plaît, aucun ne le désarme : il dit peu de bien de mademoiselle Clairon, un peu plus de mademoiselle Dumesnil; mais Le Kain surtout le met en fureur, et l'expression de cette fureur est quelquefois bien plaisante. « Juste ciel ! à quoi nous réduis- « tu, s'écrie-t-il ! C'est un Le Kain, le plus laid, le « plus maussade des comédiens qui est notre premier « acteur ! Le seigneur nous humilie cruellement ! » Il n'aime pas beaucoup plus les musiciens : « Tout « *musicien est une bête*, » prononce-t-il durement. Cette proposition est trop générale; mais aujourd'hui ces messieurs prennent leur revanche, et ne sont pas éloignés de dire : Tout homme qui n'est pas musicien est une bête, proposition qui n'est pas moins générale, et qui peut-être est tout aussi injuste.

Après les comédiens, ceux que Collé a le plus en aversion, ce sont les *philosophes encyclopédistes;* il leur fait une guerre qui admet bien peu de trêve, et leur reproche vivement leur despotisme, leur

prétention, leur orgueil. « Ils prétendent, dit-il, que l'orgueil accompagne toujours un grand talent ; mais ces chers messieurs commencent toujours à bon compte par avoir *le grand orgueil.* » Il censure très-justement quelques-uns de leurs ouvrages, tels que *Bélisaire*, le livre *de l'Esprit ;* il leur reproche justement de porter un coup funeste à la gaîté française, dont il était un des derniers soutiens, et même à l'amour de la patrie, en vantant sans cesse les étrangers, et en introduisant un goût qu'il appelle *d'étrangéromanie*, qui nous empêche de louer ce qui est national, et d'applaudir à nos compatriotes. Mais il faut avouer que sur ce dernier point, il en donne par trop l'exemple. Collé paraît du moins de bonne foi quand il se trompe, et même lorsque dans la mobilité de son esprit il se contredit. Ce qui le prouve, c'est que plus d'une fois il rend hautement justice à ceux qu'il hait le plus, et qu'il réforme plusieurs des jugemens injustes qu'il avait portés. Ainsi on trouvera dans son recueil quelques éloges du talent et de l'esprit de Voltaire, beaucoup plus flatteurs que tout ce qu'en ont dit ses plus aveugles admirateurs. Ainsi Collé ayant jugé dans un moment d'humeur que Beaumarchais était un sot, met en note, quelques années après : « C'est moi qui suis une bête, d'avoir « jugé Beaumarchais sans esprit. »

Dans cette longue galerie de portraits, l'homme que Collé peint le mieux, c'est lui-même, puisque souvent même il se peint en peignant les autres ; et auteur dramatique, on sent bien qu'il a sa dose de vanité, mais il a aussi ses accès de modestie, ce qui devient de plus en plus rare. Cette modestie

paraît franche, et quelquefois Collé ne s'exprime pas moins durement sur lui que sur les autres : « Je « croyais, dit-il, en parlant d'une pièce de lui qui « était tombée, je croyais que cette petite pièce ne « pouvait manquer de réussir : je fus bien étonné « d'être le premier à la condamner : elle me paraît « *dégoûtante.* » Il en appelle rarement des jugemens du public : docile à la critique, il consultait sur ses ouvrages des amis qui, selon son expression, n'étaient pas *tendres*, et il les priait de le critiquer *à feu et à sang.* Enfin, quand la vanité l'emporte et prend le dessus, elle est du moins gaie et amusante. On prétend qu'un de ses amis voulant un jour l'exciter et le piquer, lui dit : « Savez-vous bien, « Collé, qu'il y a des gens qui préfèrent *La Bataille* « *d'Ivry* de du Rosoy à votre *Partie de Chasse de* « *Henri IV?*» *Ce n'est pas moi, toujours,* répondit-il vivement. Il y a dans cette réponse irréfléchie une naïveté charmante, et c'est sous de pareils traits que se produit le plus souvent l'amour-propre de Collé.

Mémoires de Marmontel.

ARTICLE PREMIER.

L'impulsion du génie et des talens, l'amour du bien public et des vérités utiles dictent peut-être la millième partie des ouvrages qui paraissent : l'amour-propre et la vanité dictent tout le reste. Ce poète, qui, dans son froid dithyrambe, ou dans son élan pindarique, se prétend embrasé par un feu inconnu, entraîné par l'ascendant irrésistible d'Apollon et des

Muses, ne l'est que par le vain désir d'une vaine gloire. Ce philosophe, qui, à l'entendre, consacre sa vie à la défense de la vérité et de la justice, n'a d'autre ambition que de faire un vain bruit. Cet écrivain qui rédige des *Mémoires* pour l'instruction de la postérité, ou plus modestement encore pour celle *de ses enfans*, n'a d'autre but que d'échapper à la mort qui le menace tout entier, et d'occuper un peu les vivans, trop disposés à l'oublier.

Les Mémoires ! voilà sur-tout un genre d'ouvrages qui rentre presque entièrement dans le domaine de la vanité et de l'amour-propre. Il n'y a qu'un grand rôle joué par le personnage qui les écrit, et de grandes choses exécutées à travers de grandes difficultés, qui puissent leur donner un noble motif, ou déguiser du moins celui qui les dicte presque tous. Ce sont ces circonstances brillantes qui recommandent les *Commentaires* de César, les *Mémoires* de Sully, et ceux de quelques illustres capitaines, de quelques négociateurs habiles, ou de quelques vertueux magistrats, dont la fidélité, la fermeté et le patriotisme furent éprouvés dans des temps difficiles et orageux.

Personne ne devait moins méconnaître ces vérités incontestables que Marmontel, qui, dans ses *Élémens de littérature*, article *Mémoire*, s'est écrié : « Combien peu de gens ont le droit de faire un livre « de leurs *mémoires !* Ce n'est pas, avait-il ajouté, « que si nous en voulions croire notre vanité, les « choses les plus communes ne nous parussent mé- « morables, dès qu'elles nous seraient personnelles ; « mais c'est la première illusion dont il faut savoir

« se préserver. » Et voilà comment il s'en préserve ; il a voulu la déguiser du moins, par un motif apparent et un but respectable. Ce n'est point, s'il faut l'en croire, un ouvrage fait pour le public ; ce sont de simples *Mémoires* rédigés par un *père pour l'instruction de ses enfans*. Mais cette attention de répéter qu'on n'écrit pas pour le public, prouve qu'on espère être lu par le public. En effet, dans tout le cours de ces *Mémoires*, on distingue bien plus encore l'auteur que le père ; et il est aisé de prouver que cet ouvrage, assez inutile à tous, mais agréable à tous, est un mauvais livre pour ceux à l'instruction desquels Marmontel prétend le destiner.

Qu'y verront-ils en effet ? un père, dont les intentions paraissent, à la vérité, droites et pures, dont le caractère est bon et loyal ; mais dont le jugement, quoique doué d'une certaine rectitude naturelle, est bientôt faussée par les dangereuses maximes qui dominaient à l'époque où vivait Marmontel ; par les préjugés du corps auquel il appartenait, par la corruption des sociétés qu'il fréquentait. Et quelle *instruction* trouveront-ils alors dans ces *Mémoires* ? des jugemens le plus souvent faux sur les personnes et sur les choses ; des louanges outrées données libéralement sans aucune restriction à des hommes qui corrompirent les mœurs, aigrirent les esprits, les disposèrent à la révolte contre toute religion, toute autorité, et préparèrent ainsi de grands crimes et de longs malheurs ; l'insulte et le mépris prodigués sans ménagement à quelques hommes estimables qui, par la sagesse de leurs écrits ou de leurs opinions, s'efforcèrent d'opposer une digue à ce torrent dé-

vastateur d'ouvrages immoraux, de livres dangereux, de maximes séditieuses; enfin la perpétuelle contradiction d'un homme qui a le malheur d'adopter de faux principes, et qui a la bonne foi et la probité d'en désavouer et d'en détester les conséquences.

Qu'y verront-ils encore? un père long-temps livré aux illusions et aux égaremens d'une passion séduisante, esclave de l'amour, traîné au char, tantôt de mademoiselle Navarre, tantôt de mademoiselle Clairon, tantôt de mademoiselle Verrières; insinuant qu'il pourrait en nommer beaucoup d'autres encore, mais qu'il ne veut, à l'exemple de madame de Staël, *se peindre qu'en buste*, et racontant tous ces détails avec un air de complaisance qui perce à travers le ton austère d'un homme de soixante-quinze ans, lequel prétend écrire pour l'*instruction* de ses enfans! Marmontel croyait-il que quelques lignes de bonne morale détruiraient tout l'effet de ce mauvais exemple? Sa philosophie et son expérience ne lui avaient-elles pas appris que l'attrait du vice et l'exemple d'une mauvaise conduite exercent une influence bien plus puissante que toute l'éloquence d'un bon sermon? Et quel est d'ailleurs le sermon prêché par Marmontel? Après avoir appris à ses enfans qu'il avait enlevé une actrice au maréchal de Saxe, il raconte les dangers auxquels l'exposait le ressentiment du maréchal irrité, et il ajoute : « Ah! frémissez comme « moi des dangers que m'a fait courir une trop ar- « dente jeunesse, pour une liaison fortuite et passa- « gère, sans autre cause que l'attrait du plaisir et « de l'occasion; *j'ai cru devoir vous marquer l'écueil « pour vous préserver du naufrage.* » Eh quoi! di-

ront les *enfans*, ne peut-on avoir une maîtresse sans l'enlever à un héros? et toute la moralité qu'ils tireront de cette *leçon*, c'est qu'il faut tâcher de faire des conquêtes un peu moins périlleuses.

Il est donc évident que Marmontel, pour se donner assez maladroitement quelques fausses apparences de modestie, et pour sauver quelques convenances, en a blessé de beaucoup plus graves. Il a voulu raconter ses *Mémoires* au public; il a voulu surtout les raconter longuement, entrer dans des détails qui paraissent minutieux; et pour avoir ce droit, il a prétexté une excuse premièrement fausse, secondement inutile : fausse, parce que ces petits détails, tels que la querelle de Goutelongue et de Pigalon; celle de l'auteur pour les ailes de perdrix, l'omelette et les épinards de madame Geoffrin, et une foule d'autres, ne peuvent servir d'*instruction* à personne : inutile, parce que le public lira presque tous ces détails avec plaisir, les trouvera agréables, et loin d'en faire un reproche à l'auteur, lui saura gré de les lui avoir donnés. On aime à voir le contraste de nos mœurs avec celles qui dominaient, il y a près d'un siècle, dans une petite et pauvre ville du Limousin; de l'éducation dure et plus que frugale qu'on recevait dans le petit collége situé au pied des montages d'Auvergne, avec celle de nos brillantes pensions de Paris; enfin, de ces commencemens difficiles et laborieux de Marmontel, qui, pendant vingt-cinq ans, fut un des hommes de France qui passa par les plus rudes épreuves de la pauvreté, qui fit la plus mauvaise chère et mangea le plus de fromage, avec cette vie douce, molle et voluptueuse

qu'il mena dans les palais de la capitale et des environs.

L'auteur a d'ailleurs parfaitement senti que toutes ces petites circonstances avaient besoin d'être relevées par le mérite du style ; et sa diction, souvent trop négligée, lorsque les actions de sa vie lui paraissent plus importantes, est extrêmement soignée dans le récit de ses enfantillages, et de sa vie domestique ; on aperçoit le dessein très-visible d'imiter le ton de Jean-Jacques dans ses *Confessions;* et quoique cette comparaison ne soit pas à l'avantage de Marmontel, ses efforts cependant, pour atteindre à une certaine grâce de pensées, à une certaine harmonie de style, sont souvent assez heureux.

Si ce dessein trop marqué d'imiter Rousseau donne à sa manière un air d'affectation, on n'en aperçoit jamais dans la peinture de ses sentimens du premier âge ; c'est avec nature et franchise qu'il parle de ses petites vertus domestiques, et de son attachement pour ses parens. C'est par ce ton de vérité qu'il nous attache à son père, à sa mère, à ses tantes, à ses grand'mères, à ses bisaïeules ; il nous présente ainsi dans sa petite chaumière, quatre générations vivantes de gens tous parfaits, phénomène qu'on trouvera peu vraisemblable ; mais enfin ce sont de ces choses qu'on voyait peut-être il y a un siècle, dans la petite ville de Bort, sur la Dordogne.

Ce qui paraît certain par les *Mémoires* de Marmontel, c'est que dans sa jeunesse, tout le monde était bon et honnête. Il dit en effet du bien de tout le monde, de ses parens, de ses camarades, de ses maîtres et de ses professeurs ; des curés qui l'héber-

gent, des nièces qui le soignent ; son cœur reconnaissant n'oublie pas un bienfait ; il paraît que dans la suite il n'oublia pas une injure. De ces deux dispositions, l'une est très-louable, l'autre peut être très-naturelle et très-commune ; mais elles sont toutes les deux suspectes dans un historien ; elles lui présentent et l'engagent à peindre ses amis sous des couleurs trop favorables, ses ennemis sous des couleurs trop odieuses, et on trouvera plus d'un exemple de cette partialité dans la suite de ces *Mémoires*, lorsque Marmontel, transporté sur un plus vaste théâtre, et jouant un plus grand rôle, a des occasions plus nombreuses et plus importantes de se livrer aux séductions de l'amitié, et à l'aigreur du ressentiment.

L'abbé Marmontel flottait à Toulouse entre la dévotion d'un séminariste et la dissipation d'un homme du monde, entre les devoirs de son état et l'attrait du plaisir, entre un bénéfice et mademoiselle B..., entre une faible vocation à l'état de jésuite, et une faible vocation à l'état d'ecclésiastique séculier. Sa mère le fixe du moins sur cette dernière irrésolution, et par la lettre la plus éloquente qui soit jamais partie de la poste de Bort, le détourne de se faire jésuite. Au milieu de cette fluctuation d'idées, de cette incertitude de desseins, Marmontel fait de méchans vers qui obtiennent de grands succès, et enlèvent toutes les fleurs et toutes les couronnes des *Jeux floraux*. Ces vers, qu'il n'a pas daigné recueillir et insérer dans ses œuvres complètes, où assurément il ne s'est pas montré difficile, il les envoie à Voltaire. Celui-ci, trop souvent détracteur jaloux des grands talens, et flatteur des talens mé-

diocres, persuade à Marmontel que, s'il voulait se donner la peine de venir à Paris, il y deviendrait le favori des Muses, et même celui de la Fortune. Une lettre aussi flatteuse, et cinq ou six couronnes aux jeux floraux, il n'en fallait pas tant pour tourner la tête d'un jeune homme naturellement présomptueux. Il s'embarque assez légèrement sur la foi de ces promesses, et arrive à Paris, où il est assailli par la misère, contre laquelle il était, à la vérité, accoutumé à lutter avec courage.

Dans l'embarras de cette position, il fait une tragédie, puis une seconde, puis une troisième, puis une quatrième; celle-ci est impitoyablement sifflée: Marmontel en accuse un verre de vin de trop que l'actrice principale, mademoiselle Dumesnil, avait bu dans les entr'actes. Les autres tragédies, qui ne valaient guère mieux, avaient été fort applaudies. Quelques gens de lettres s'élevèrent avec raison contre cet injuste succès; Marmontel se met dans une colère risible et les accable d'injures; il les appelle des *guêpes* et de *vils écrivains*, qui, depuis Fréron jusqu'à l'abbé Aubert, se sont vengés de *ses mépris* par leur déchaînement contre ses ouvrages : langage odieux et trop ordinaire aux écrivains médiocres qui ne peuvent répondre aux bonnes critiques par de bons ouvrages. Quel est le crime de ces gens de lettres si indignement traités ? de s'être élevés contre un succès usurpé; d'avoir eu plus de goût que leur siècle; d'avoir devancé le jugement de la postérité qui a confirmé le leur, en n'admettant sur la scène aucune des tragédies de Marmontel; et d'avoir eu, sinon le talent de faire de bonnes tragédies, du moins le

bon esprit de ne pas en faire et de ne pas en applaudir de mauvaises.

Cependant ces succès peu mérités, et peut-être des succès d'un autre genre, donnèrent à Marmontel une vogue prodigieuse. Bientôt il est accueilli par les plus grands seigneurs, par les femmes les plus célèbres ; il est admis dans les sociétés des gens de lettres, dans celle des artistes, dans celle des philosophes, dans les salons de toutes les femmes qui tenaient alors bureau d'esprit; et là Marmontel retrouvait encore tous les rangs de la société, tous les divers genres de talens. C'est alors que commence dans ces Mémoires un récit tellement attachant, qu'on a peine à quitter le livre. Cette galerie de portraits, où l'on voit passer en revue et planer sur la scène les courtisans, les ministres, les financiers, les académiciens, les philosophes, les comédiens, les femmes célèbres, tous ceux qui ont fait beaucoup de bien ou beaucoup de mal, ou simplement beaucoup de bruit ; les aventures et les intrigues de tant de divers personnages jetés dans le tourbillon de la société la plus active de l'univers ; l'histoire particulière d'une époque tellement récente que nous en avons vu les acteurs, ou dont nous avons tant de fois entendu parler, qu'il nous semble les voir encore ; cette histoire, écrite par un homme qui avait mission de la faire, puisque pendant un demi-siècle il fut lui-même acteur ou témoin de ce qu'il raconte : voilà sans doute de quoi intéresser la curiosité et amuser l'oisiveté de toutes les classes de lecteurs.

Mais si l'on ne se contente pas de s'amuser, et qu'on veuille juger l'objet de son amusement, il s'é-

lèvera plus d'un reproche contre l'auteur de ces Mémoires, et même contre tout auteur de *Mémoires* particuliers. Ne portent-ils pas trop loin la liberté, ou, pour mieux dire, la licence de ce genre d'écrits? Peut-on justement dérober des personnages qui ne sont point historiques, et des faits qui ne sont point du domaine de l'histoire, à l'obscurité qui leur convient peut-être, et à laquelle ils ont certainement droit? A-t-on celui de flétrir, par une aigre censure ou un mépris injurieux, des personnes encore vivantes, ou appartenant à des familles respectables? A-t-on même celui de donner certains éloges qui peut-être ne sont nullement du goût de ceux qui les reçoivent, et qui d'ailleurs, une fois livrés au public, peuvent y devenir un sujet de contestation peu agréable aux personnes intéressées? Ces questions demanderaient plus de développemens que je ne veux ici leur en donner. Peut-être aurai-je quelque autre occasion d'y revenir.

A ces reproches généraux on peut en adresser de particuliers à Marmontel. Tous ces portraits sont faits avec soin, souvent avec recherche, presque jamais avec impartialité. Sa bienveillance ou ses ressentimens, telle est trop souvent la règle de ses éloges ou de ses injures. On a vu celles qu'il a prodiguées à des hommes de goût, uniquement parce qu'ils ne trouvaient pas ses tragédies admirables. Le cardinal de Bernis ne le traite pas avec toute la considération qu'il croyait mériter, n'adopte pas un plan de politique rédigé par lui; dès-lors le cardinal de Bernis n'est qu'un abbé *poupin*, *jouffu*, *un fat sous la pourpre*, *malhonnête* et *méconnaissant envers sa*

créatrice, ce qui n'est pas français : c'est ainsi qu'est traité cet homme dont les dernières années furent très-honorables, dont la carrière politique ne fut pas sans quelques talens, la carrière littéraire sans quelques succès, et qui, dans sa correspondance avec Voltaire, déploya un autre caractère et une autre dignité que Marmontel. Je ne parle pas de cette ridicule familiarité avec laquelle l'auteur dit tout simplement *Bernis* ou *l'abbé* : c'est un ton de mauvaise compagnie et de parvenu, qu'il prend avec les noms les plus illustres.

Comme littérateur, Lefranc de Pompignan était, par l'étendue et la profondeur de ses connaissances, supérieur à Marmontel ; il lui était bien plus supérieur encore comme poète, puisqu'il a laissé quelques belles odes, quelques strophes sublimes, et une tragédie qui vaut mieux qu'*Aristomène* ou *Cléopâtre*. Il est risible de voir avec quel air de hauteur et de dédain Marmontel traite cet homme estimable. L'abbé d'Olivet était un académicien plus utile que Marmontel, puisqu'il défendait les véritables règles du goût contre les paradoxes de Marmontel et des autres novateurs. L'abbé Batteux était encore un littérateur sage et utile. Marmontel les traite comme la plus sotte espèce, et il leur attribue un trait odieux dont l'explication n'est pas claire, ni la vérité démontrée.

Pour qui donc Marmontel réserve-t-il tous ses éloges? pour les d'Holbach, les Raynal, les Diderot, pour les philosophes les plus emportés et les plus audacieux, pour ceux qui enfantèrent les systèmes les plus corrupteurs et les plus monstrueux. Ceux qui connurent quelque sagesse et quelque retenue

sont loués avec plus de réserve. Buffon, par exemple, l'est très-peu ; à peine lui accorde-t-on la gloire de bien écrire ; ce n'est qu'un *poète descriptif*. Rousseau est représenté comme un fourbe, un envieux, un hypocrite ; je ne sais si ces accusations sont justes : mais il est injuste de lui reprocher les belles pages de son *Émile* contre les athées ; il ne fallait pas lui faire un crime de s'être élevé contre l'athéisme de la société d'Holbach, parce qu'il remplissait en cela les devoirs d'un bon citoyen. Peut-être Rousseau eut-il des torts envers Diderot ; mais il ne faut pas vanter la modération de la conduite de Diderot, parce qu'on n'est pas modéré, lorsqu'on a fait un libelle aussi infâme que *la Vie de Sénèque*.

L'amitié a sans doute ses droits, mais ces droits ont leurs bornes. Que Marmontel exagère les talens de son ami Thomas ; qu'imitant l'emphase et les défauts de celui qu'il loue, il dise qu'il *savait donner de l'éclat et de l'ampleur aux vérités connues*, cela n'est que ridicule ; qu'il ait une trop haute opinion de son ami M. Necker, cela est très-permis, et on lui saura gré de l'abandonner, lorsque ce ministre, par son ambition et son impéritie, fait le malheur de la France : mais pourquoi n'abandonne-t-il pas aussi ceux qui préparèrent ce malheur ? Lorsque nos amis ont des torts aussi graves, nous devons ou nous taire sur leur compte, ou avoir le courage de dire la vérité tout entière.

Il est encore un autre personnage à qui Marmontel prodigue ses éloges et sa bienveillance, et ce personnage, c'est lui-même. Nous allons recueillir les traits divers de ce curieux et constant panégyrique.

Art. II.

Marmontel, après avoir fait en huit pages (ce qui est un peu long) le portrait de madame Geoffrin chez qui il logea pendant dix ans, chez qui il dînait les lundis avec les artistes, les mercredis avec les gens de lettres; chez qui il soupait avec les plus belles femmes de Paris, et que, malgré tant de faveurs, il a l'air d'aimer très-peu, après avoir fait le portrait de tous ces artistes, de tous ces auteurs, de toutes ces jolies femmes, fait aussi le sien en ces termes : « Quant à moi, j'y tenais mon coin, ni « trop hardi, ni trop timide, gai, naturel, *même* « *un peu libre* (n'était-ce pas être trop *hardi ?*), « bien voulu dans la société, chéri de ceux que « j'estimais plus... Pour madame Geoffrin, je n'é- « tais pas le premier dans sa faveur, non qu'elle ne « me sût bon gré d'égayer... nos dîners et nos en- « tretiens, ou par de petits contes ou par des traits « de plaisanterie. Mais... elle était avec moi sur un « ton de bonté soucieuse et mal assurée...; cepen- « dant elle me voyait réussir avec tout son monde; « et à son dîner du lundi, je n'étais pas moins bien « accueilli qu'à son dîner des gens de lettres. Les « artistes m'aimaient, etc. Parmi les amateurs..... « je n'étais pas en peine de varier la conversation, « ni de la ranimer lorsqu'elle languissait, et ils me « semblaient assez contens de ma façon de causer « avec eux. » Il ne réussissait pas moins avec *la belle comtesse de Brionne, la belle marquise de Duras, et la jolie comtesse d'Egmont, semblables*

aux déesses du mont Ida. « Vous croyez bien qu'à « ces petits soupers mon amour-propre était en jeu « avec tous les moyens que je pouvais avoir d'être « amusant et d'être aimable. Les petits contes que « je faisais alors, et dont ces dames avaient la pri- « meur, étaient une lecture amusante pour elles. « J'avoue que jamais succès ne m'a tant flatté que « celui qu'avaient mes lectures dans ce petit cercle, « où l'esprit, le goût, la beauté, toutes les grâces « étaient mes juges, ou plutôt mes applaudisseurs. « Le plaisir que je causais avait l'air du ravisse- « ment. »

C'est une ambition assez commune de vouloir briller précisément par les qualités qu'on n'a pas. Marmontel n'était point connu dans la société pour un homme d'une conversation aimable, légère et brillante, et il veut se faire cette réputation dans ses Mémoires. Il envie à Bernard l'épithète de *gentil*, et il voudrait insinuer qu'elle lui convenait mieux à lui-même. Il envie à Marivaux sa réputation de finesse et d'esprit, et il ne tient pas à lui qu'on ne lui en croie bien davantage. Il nous apprend que, lorsqu'il s'élevait quelques nuages entre madame Geoffrin et lui, un souper, où *il était aimable*, les avait bientôt dissipés. Il se représente comme également recherché par les hommes et les femmes de tous les caractères et de tous les goûts. « Or, après « les dîners joyeux que je venais de faire avec ces « messieurs-là, qu'on s'imagine me voir passer à « l'école des philosophes et au spectacle des bouffons, « dans le fameux coin de la reine, me glisser parmi « les Diderot, les d'Alembert, les Turgot, les

« d'Holbach, les Helvétius, les Rousseau... On dira « de moi en petit ce qu'Horace a dit d'Aristippe :

« *Omnis Aristippum decuit color et status et res.*

« Oui, j'en conviens, tout m'était bon; le plaisir, « l'étude, la table, la philosophie. J'avais du goût « pour la sagesse, je me livrais volontiers à la folie, « j'adorais la vertu, etc., etc. »

Ce désir de passer pour un homme supérieur dans le commerce ordinaire de la société, engage l'auteur des Mémoires à travailler avec beaucoup de soin son rôle dans les différentes conversations qu'il rapporte; il s'y montre toujours avec un grand avantage sur les autres. Là on a plus ou moins d'esprit, selon qu'on est plus ou moins son ami; et ses ennemis sont toujours très-bêtes. Tel est cet abbé de Chauvelin, qui avait joué, dit-il, *le rôle odieux d'avoir dénoncé les jésuites*, dont Marmontel se montre le plus vif partisan dans ses *Mémoires* particuliers, et le plus cruel détracteur dans ses *Mémoires de la régence*. Tels sont tous les autres personnages qui, chez mademoiselle Clairon, dans une séance, à la vérité très-plaisante et très-comique, veulent juger un de ses ouvrages : tels sont les docteurs de Sorbonne qui veulent censurer un de ses romans.

Quant à lui, toutes ses reparties ont de l'esprit, de la grâce, et même quelquefois la chaleur des mouvemens de l'éloquence; mais elles n'ont point le caractère d'*impromptu*, qui est celui de la conversation; elles sentent le travail du cabinet, on voit que Marmontel les y a rédigées à loisir; l'esprit est sans naturel, la grâce est un peu apprêtée; l'éloquence sent le rhéteur et l'académicien; et ce qu'il

y a de pis, c'est qu'elle est très-souvent déplacée : telle est à mon avis celle qu'il déploya un jour dans une classe du collége de Mauriac, où, à l'occasion d'une querelle qu'il eut avec son professeur, il soulève tous les écoliers par la plus violente philippique, entasse figures sur figures, et prodigue tous les mouvemens oratoires. Je n'ai point eu l'honneur de faire mes études à Mauriac; mais je sais bien qu'à vingt lieues de là nous aurions éclaté de rire au nez du rhéteur ampoulé qui nous aurait parlé avec cet apprêt et cette emphase ; et je crois que telle est la première disposition de tous les écoliers de l'univers.

Qu'un jeune rhétoricien cède au désir de faire une belle amplification, qu'il ne connaisse pas toutes les convenances, cela n'est pas étonnant; mais ce qui l'est beaucoup, c'est que Marmontel, homme du monde, n'en ait pas assez appris les usages, pour savoir qu'il était tout-à-fait déplacé de haranguer dans le cabinet d'un ministre, et à l'occasion d'un Mercure dont on lui avait enlevé le privilége; de réciter emphatiquement chez le duc de Choiseul, des vers de Corneille, de *prendre à témoins le ciel et la nature*, de parler de *victimes innocentes égorgées*, d'accumuler les apostrophes, les points d'exclamation, les réticences. Cependant tout ce phébus eut le plus grand succès; car d'abord il fit pleurer Marmontel, ensuite il fit pleurer le duc de Choiseul; et ce ministre, ajoute l'auteur des Mémoires, *dînant avec moi dix ans après, m'assura que de sa vie il n'avait entendu un homme aussi éloquent que je le fus dans ce moment-là.*

La conduite de Marmontel fut, au reste, dans

cette circonstance de sa vie, très-noble et très-généreuse. Je sais bien que tout le monde ne raconte pas comme lui la suite des événemens qui le mirent en possession du Mercure, et de l'intrigue qui l'en dépossédа ; mais j'aime mieux croire à son propre récit. Il a d'ailleurs pour témoin l'abbé Barthélemy, qui, dans ses Mémoires, à quelques légères différences près, s'accorde parfaitement avec lui. Mais on est fâché de ne trouver dans le récit qu'il nous fait de ses belles actions, ni simplicité, ni naturel ; il leur donne toujours un air théâtral, toujours il semble jouer un rôle. Il y a toujours dans toutes ses actions un grand mouvement, un grand fracas et un vain étalage de beaux sentimens. Voyez ce combat de générosité qu'il a avec Thomas, à l'occasion de leur concurrence à l'Académie. Voyez l'histoire de ses démêlés pour le Mercure, et mille autres exemples. A travers tout ce faste de philosophie et de stoïcisme, s'échappe presque toujours quelque trait de vanité puérile. C'est ainsi que, lorsque M. de Sartines lui dit : *Le roi vous ôte le Mercure*, Marmontel répond fièrement : *Tant pis pour le Mercure*. Et remarquez qu'il n'avait nullement le droit de faire cette fière réponse : que le Mercure fut entre ses mains un ouvrage très-médiocre, comme il a toujours été, quand il n'a pas été pis.

Veut-on voir un exemple encore plus singulier de cette vanité ? On avait formé le beau dessein de donner pour maîtresse au roi une amie de Marmontel. Celui-ci peint le mouvement que ce projet donne à la cour, tous les châteaux en Espagne de l'ambition

qui s'élèvent : « On voyait, dit-il, la jeune comtesse « toute-puissante, tous ses amis comblés de faveurs, « *moi-même* honoré de la confiance de la maîtresse, « et par elle *inspirant et faisant faire au roi tout le* « *bien que j'aurais voulu.* » Ainsi, telle était la haute opinion qu'on avait de Marmontel, que tandis que chacun s'occupait de sa fortune particulière, on le voyait, lui, uniquement occupé du bien public. Cela est très-beau, très-vraisemblable, et surtout très-modeste de la part de celui qui le raconte.

On doit se figurer quelle haute idée un amour-propre si exalté devait lui donner de ses productions littéraires. Aussi le voit-on dans tout le cours de ses Mémoires parler avec une complaisance vraiment paternelle, et de ses tragédies qu'on ne représente plus, et de ses poésies qu'on ne lit plus, et de ses contes qu'on lit beaucoup moins ; et de ses *Incas* qu'on n'a guère jamais lus, et de sa *Poétique*, et de ses *Élémens de littérature*, dans lesquels il y a de bonnes choses, mêlées de paradoxes insoutenables ; et même de sa traduction de Lucain. Mais celui de ses ouvrages dont j'ai été le plus étonné de trouver l'éloge dans des Mémoires que Marmontel a dû revoir jusqu'à sa mort, c'est *Bélisaire*.

Une des phrases les plus comiques qu'on trouve dans la correspondance de Voltaire, c'est celle où, parlant d'un mauvais roman philosophique, il dit à son auteur : *Sans le quinzième chapitre de Bélisaire, le siècle eût été dans la boue*, à peu près comme il écrivait à La Harpe : *L'Europe attend Mélanie ;* à Thomas : *Il y aura sans doute une philosophie sublime dans votre poème ; le siècle est monté à ce*

ton, et vous n'y avez pas peu contribué ; et à tel petit poète, dont j'ai oublié le nom, *qu'il était son successeur.* Il est à croire que Voltaire se jouait un peu des personnages auxquels il adressait ces phrases magnifiques. Le persifflage semble même percer à travers ces emphatiques éloges : mais les auteurs qui les recevaient, les prenaient à la lettre, et Marmontel ne voulant pas que le *siècle fût dans la boue,* défendait opiniâtrément son *Bélisaire,* et surtout son *quinzième chapitre,* contre tous les avis, toutes les critiques, toutes les censures. Enflé du succès que l'esprit novateur et philosophique ne manquait pas de donner alors aux plus médiocres productions, et l'attribuant au mérite de son ennuyeux roman, il annonce fastueusement que dans l'espace de quelques mois, quarante mille exemplaires se sont répandus dans toute l'Europe ; compte qu'il est permis de croire fort exagéré : il parle d'un libraire qui avait fait une grande fortune en faisant des contrefaçons de ses ouvrages, et surtout de *Bélisaire,* et il dit à ses enfans : « Pour me dédommager de ses larcins, « il me fit présent de la petite édition de *Molière*, « que vous lisez ; *elle me coûte dix mille écus.* » Enfin, il prétend que les *souverains de l'Europe* appelaient son roman *le Bréviaire des rois :* j'aime à croire que les souverains de l'Europe ne disent pas leur *bréviaire*, et ils ont raison.

Les dépositaires de la religion et de la foi firent tout ce qui était en leur pouvoir pour éviter à Marmontel le scandale d'une censure. On ne saurait user de plus de ménagement envers un orgueilleux auteur : le censeur dont il avait voulu surprendre la religion,

s'excusa avec une politesse excessive de lui donner son approbation; des docteurs eurent avec lui des conférences particulières; l'archevêque de Paris le conjura avec une bonté paternelle de supprimer quelques pages peu orthodoxes : rien ne put fléchir son âpreté philosophique. Historien de ces conférences, il fait débiter aux docteurs de Sorbonne une foule de sottises. On peut faire parler les morts comme on veut, et peut-être a-t-on usé envers Marmontel de ce droit qu'il se donne envers les autres; mais il ne persuadera jamais à personne que des hommes qui avaient quelque sens commun n'aient dit que des choses ridicules, dans une circonstance où ils avaient tant de choses raisonnables à dire.

Deux prélats, les évêques d'Autun et de Noyon, qui se mêlèrent aussi de ces débats, ne disent pas du moins des choses ridicules comme les docteurs de Sorbonne; leurs discours, au contraire, sont pleins de sens, de raison, de solidité; mais la morgue philosophique de Marmontel ne cède pas plus aux observations judicieuses qu'il met dans leur bouche, qu'aux sottises qu'il a fait débiter aux docteurs. Il répond avec fierté aux évêques, je dirais même avec insolence; il leur dicte leurs devoirs, il leur dit que puisque les prêtres ne remplissent pas la plus belle de leurs fonctions, c'est aux philosophes à prêcher aux rois. (Quels sermons ils leur ont prêchés!) A l'entendre, les théologiens sont *fanatiques,* la théologie est *atrabilaire:* telles sont les leçons qu'il donne à ses enfans.

Que Marmontel, ivre de succès et de philosophie, ait tenu un pareil langage, cela se conçoit facilement;

mais ce qu'on a peine à concevoir, c'est que Marmontel, éclairé par nos malheurs sur le danger de ces déclamations philosophiques, sur les funestes conséquences de ces attaques directes ou indirectes contre la religion, sur la prétendue *tolérance* de ceux qui accusaient les autres d'être intolérans, ait laissé subsister dans des mémoires dont la révision dut occuper le reste de sa vie, ce monument d'une fidélité coupable à des drapeaux qu'une funeste expérience et sa probité naturelle lui avaient fait déserter. Ce qu'on a peine à concevoir, et ce qu'on ne pourrait jamais concilier avec l'opinion que tout Paris a de Marmontel, revenu dans les dernières années de sa vie à des sentimens religieux et chrétiens, qu'il professa lui-même hautement à la tribune du conseil des anciens, ce sont les boutades philosophiques qu'il laisse échapper jusqu'à la fin de ses jours.

Croirait-on, par exemple, que Marmontel fuyant les horreurs et les massacres de Paris, et trouvant un asile chez un vénérable chartreux, après avoir fait le portrait le plus touchant de ce pieux cénobite, ajoute : « Il se permettait rarement de dîner avec « nous; mais une heure l'après-dîner, et un peu « plus long-temps le soir, il venait nous entretenir « des grands objets qu'il méditait sans cesse : de la « Providence divine, de l'immortalité de l'âme, de « la vie à venir, de la morale évangélique... Il y au- « rait eu de la cruauté à lui *marquer des doutes* sur « ce qui faisait la consolation de sa vieillesse et de sa « solitude... Il nous était aussi doux de nous y élever « (au ciel) avec lui, qu'il aurait été *inhumain* de vou- « loir l'en faire descendre. » Eh quoi! ce n'était donc

que par politesse et par *humanité* que vous ne combattiez pas les doctrines consolantes et célestes de ce bon religieux? Et sur quoi donc auraient porté *les doutes* philosophiques que par condescendance vous vous absteniez de lui proposer? Sur *l'immortalité de l'âme?* Vous étiez donc moins avancé alors que Socrate, que Platon, que Cicéron et tous les plus grands philosophes du paganisme? sur *la Providence?* Quoi! vous consentiez encore à vous reposer dans la doctrine désespérante de l'athéisme et du néant, et vous ne sentiez pas le besoin d'espérer dans une Providence qui réparât le scandale de la vertu opprimée et du crime oppresseur et triomphant? Sur *la vie à venir?* et quelle autre croyance pouvait vous consoler des malheurs affreux de la vie présente? Enfin sur *la morale de l'Évangile?* et quelle était donc la morale que vous lui préfériez? était-ce celle qui avait préparé le bouleversement de l'État, celle qui dominait sur ses ruines?

J'ai trouvé encore dans ces Mémoires d'autres sujets d'étonnement, moins importans à la vérité, mais que je rapporterai néanmoins, parce que c'est en les combinant les uns avec les autres, qu'on peut avoir, je crois, l'explication de tous. Comment se fait-il, par exemple, que Marmontel, qui parle à chaque instant de d'Alembert, ne dise pas un mot de Condorcet, intimement lié avec d'Alembert, et plus intimement lié encore avec les événemens de la révolution? Comment cet académicien zélé, qui nous parle si souvent de l'Académie, et de ses séances, et de ses élections, passe-t-il sous silence l'élection la plus fameuse de son temps, celle où l'esprit philoso-

phique se divisant entre deux rivaux, Condorcet et Bailly, l'un sectateur fougueux, l'autre partisan plus modéré de la philosophie, partagea l'Académie en deux sections égales? Comment dans la relation des querelles entre les Gluckistes et les Piccinnistes, ne nomme-t-il pas l'abbé Arnaud qui fit pleuvoir sur lui tant d'épigrammes, auxquelles il répondit par un poème entier de douze chants? Réfléchissant alors à cette foule de détails qui devraient être dans les Mémoires de Marmontel, et qui n'y sont pas; à cette foule de réflexions qui ne devraient pas y être, et qui y sont; à ce ton et à cet esprit général qui ne devraient pas y régner, et qui y dominent, j'ai fait divers rapprochemens qui me donnent peut-être la solution du problème. J'ai pensé, par exemple, que cet abbé Arnaud, ennemi de Marmontel, était néanmoins l'ami de ses amis qui vivent encore; que cette philosophie irréligieuse, appréciée et abandonnée par Marmontel, était encore la marotte de quelques personnes de sa société la plus intime, qui la défendent avec un zèle vraiment digne d'une meilleure cause; que ces Mémoires... Mais je m'arrête; et puisque j'ai fait ma conjecture, les lecteurs peuvent bien se donner la peine de faire la leur.

Telles sont les réflexions impartiales que m'a inspirées une lecture très-attentive de ces Mémoires, lus avidement par tout le monde, et pour quelques jours encore sujet de toutes les conversations : ils sont faits pour inspirer cette curiosité générale; ils sont du genre de ces ouvrages qui occupent agréablement l'esprit sans le fatiguer : cette suite d'anecdotes gaies, comiques ou intéressantes; cette foule

de portraits de personnages de tous les états, de toutes les conditions, de tous les caractères, ministres, grands seigneurs, princes, gens de lettres, philosophes, femmes aimables, femmes galantes, source intarissable d'amusement pour un esprit oisif; tous les symptômes de la faiblesse du gouvernement, de sa décadence; des traits curieux sur l'audace des gens de lettres, sur le despotisme qu'ils exerçaient en criant au despotisme; des preuves multipliées de la corruption générale et du désordre des idées publiques, source d'instruction pour les esprits plus réfléchis; enfin un style souvent trop recherché, souvent trop négligé, mais cependant toujours assez agréable : telles sont les qualités qui recommandent cet ouvrage à toutes les classes de lecteurs; et l'on peut dire de ces Mémoires que, malgré leurs défauts, ils font plaisir; et que, malgré ses torts, ils font aimer leur auteur (1).

Mémoires de l'abbé Morellet, de l'Académie-Française, sur le 18me siècle et sur la révolution, précédés de *l'Éloge de l'abbé Morellet*, par M. Lemontey.

ARTICLE PREMIER.

L'abbé Morellet a eu de grands avantages pour écrire de longs et intéressans mémoires. Le premier

(1) Ce jugement, dans son ensemble, est peut-être trop sévère. Tel était alors le ton de la critique (1805) : toutefois je n'y dissimule pas l'intérêt de ces Mémoires, le plus agréable ouvrage qu'ait composé Marmontel.

de tous ; et le fondement de la plupart des autres, c'est d'avoir vécu très-long-temps. Venu très-jeune à Paris, et au sortir de ses premières études, il y a passé environ quatre-vingts ans, au milieu de trois ou quatre générations de sociétés, choisies parmi tous les hommes que rendirent célèbres, dans ce long intervalle, les lettres, les sciences et la philosophie ; et, sinon dans le tourbillon des affaires politiques et administratives, du moins dans le fracas des querelles que suscitèrent les théories qu'on voulut y faire prévaloir ; et parmi les combattans les plus chauds, les plus vifs, les plus opiniâtres. L'abbé Morellet eut en effet presque toujours les armes à la main ; dans toutes les questions de théologie, de politique, de littérature, d'administration, c'est toujours la partie querelleuse qui sembla avoir pour lui le plus d'attraits, non, je veux bien le croire, qu'il y fût excité par une humeur hargneuse et un mauvais caractère ; mais il fut entraîné dans cette polémique habituelle et presque non interrompue, par un ardent amour de la vérité, qu'il crut toujours voir et connaître ; et pour les intérêts de la raison, que, comme à peu près tous les hommes, et sans doute avec plus de droits que beaucoup d'entre eux, il confondit toujours avec ses sentimens et ses opinions. Il se crut une vocation particulière pour être le redresseur de tous les torts littéraires, politiques, philosophiques ; il combattit non-seulement pour les principes, mais pour les personnes, et quelquefois malgré elles, tant il était possédé du désir de faire triompher la justice partout où il croyait la voir. Il prit donc part à presque toutes les discussions de son temps ;

c'est une grande partie de l'histoire de cette époque ; les agitations qu'elles excitèrent à leur naissance, annonçaient, préparaient la plus violente des agitations, la plus terrible des secousses. L'abbé Morellet, déjà vieux, parcourut encore cette longue et douloureuse période, et la parcourut honorablement. Si un inflexible attachement à tout ce qu'il avait dit et écrit avant cette funeste époque, si son opiniâtre constance dans toutes les doctrines que lui et ses amis avaient professées dans les trente dernières années de la monarchie, l'empêchèrent toujours de voir et le danger de ces doctrines, et la fatale influence qu'elles eurent sur la révolution, qu'il détesta ensuite de si bonne foi ; si même il fut un peu tardif à reconnaître tout ce que cette révolution avait de menaçant, d'injuste et d'odieux ; si ses intérêts compromis, froissés et blessés, parurent faire jaillir le premier trait de lumière qui dessilla enfin ses yeux un peu trop long-temps fascinés, du moins, il revint très-franchement et de bonne foi ; il détesta les conséquences qu'il n'avait pas su prévoir : dès cet instant, il se montra toujours, et dans sa conduite, et dans ses discours, et dans ses ouvrages, un adversaire très-déclaré de la révolution ; et comme pour effacer les apparences un peu intéressées que pouvaient présenter la date et les commencemens de son opposition, il soutint dans la suite, avec beaucoup de noblesse, de courage et de désintéressement, des causes qui n'étaient nullement les siennes.

Voilà sans doute une réunion de circonstances très-propres à faire espérer au public des mémoires très-intéressans : une longue carrière, des événe-

mens multipliés, parmi lesquels il y en a de peu communs et d'extraordinaires; tous les hommes remarquables d'une longue époque mis en scène; d'illustres étrangers, vus non-seulement à Paris, mais visités chez eux, et l'intérêt des voyages s'ajoutant à tous les autres intérêts, que de motifs pour exciter la curiosité! que de raisons pour espérer qu'elle sera satisfaite! L'a-t-elle été pleinement et entièrement? Je pense que non, si j'en juge du moins par l'impression que j'ai éprouvée, et qui n'a certainement pas répondu à celle que j'attendais de cette lecture. Sans m'être fait une très-haute idée de l'esprit de l'abbé Morellet, je lui croyais plus d'esprit; sans avoir conçu une opinion extrêmement avantageuse de son talent, je lui croyais plus de talent; il m'a fallu en rabattre encore un peu; ou, du moins, pour atténuer, autant qu'il est en moi, ce qu'il y a de dur et de tranchant dans cette décision, il me paraît prouvé que son esprit et son talent dont il peut, dans d'autres occasions, avoir donné de meilleures preuves, n'étaient pas de ceux qui sont les plus propres à produire des mémoires curieux, agréables et piquans.

Il n'appartient pas, en effet, à tout le monde, il appartient même à très-peu de personnes, de savoir bien parler de soi : faire un livre dont on est le héros, est une entreprise assez difficile. On peut avoir très-bien parlé de blé, de commerce, d'exportation de toiles peintes, de la compagnie des Indes, et très-mal parler de ses petites aventures, de ses grandes prétentions, de ses grands succès et de ses beaux ouvrages; on peut même avoir fait des écrits assez ingénieux et des brochures assez spirituelles

contre ses adversaires et ses ennemis, et manquer d'esprit en écrivant sa propre histoire ; il est plus aisé de bien dire du mal des autres que de dire agréablement du bien de soi, et tel est l'objet des mémoires. Il faut, pour y bien réussir, une sorte d'esprit et un genre de talent dont l'abbé Morellet me paraît un peu trop dépourvu.

L'abbé Morellet était écrivain, homme du monde et honnête homme ; mais comme écrivain, son style n'a ni légèreté ni couleur ; comme homme du monde, son esprit est sans finesse et sans grâce ; enfin, comme honnête homme, ses qualités nobles et solides manquent quelquefois de cette délicatesse exquise qui devrait les orner, les décorer. Il n'a pas un tact sûr et parfait des convenances ; j'en pourrai peut-être donner quelques exemples. Ce sont des vertus de convention, si l'on veut ; mais elles donnent beaucoup d'agrémens et de charmes aux vertus réelles : la société y tient trop, peut-être ; mais c'est un tort de les mépriser, et un malheur d'en être dépourvu. On chercherait vainement, dans les Mémoires de l'abbé Morellet, les vrais ornemens des petits récits et des petites choses, dont, comme la plupart des mémoires, ils se composent en grande partie : le tact délicat de toutes les convenances, les grâces de l'esprit, la finesse de la pensée, l'agrément du style ; cette dernière partie est surtout extrêmement négligée. Le style de l'abbé Morellet est lourd, diffus et bavard, sans imagination ni dans la pensée ni dans l'expression ; il est commun, quelquefois jusqu'à la trivialité ; ainsi, par exemple, il *commence à en découdre* avec un de ses adversaires ;

il s'apprête à *donner sur les oreilles* à un autre qui est un théologien ; il a *maille à partir* avec un troisième; on lui *en écrit de bonnes* sur un quatrième. Il parle d'une défiance *courtisanesque ;* il appelle sa sœur et sa nièce, avec lesquelles il demeurait, *mes femmes,* etc., etc.

Mais si Pline a pu dire que l'histoire nous plaît de quelque manière qu'elle soit écrite, on peut à bien plus forte raison, et avec plus de vérité, appliquer cette maxime aux mémoires. Il y a, d'ailleurs, dans le style de l'abbé Morellet, une simplicité qui, sans doute, n'est pas assez ornée, mais qui a cependant son prix ; un naturel qui n'est pas assez heureux, et qui est dépourvu de grâce, mais qu'il faut toujours préférer à la recherche et à l'affectation. Il y a dans ses récits une bonne foi qui plaît ; il raconte sans esprit ; mais il parle de tant d'hommes qui en ont beaucoup, et dont il rapporte des mots, ou des discours, ou des lettres, qu'il y a du moins quelquefois dans son livre, comme dans les compilations de l'abbé Trublet, *l'esprit d'autrui.* Il a été, en effet, dans des relations habituelles avec les hommes qui en ont eu le plus en France pendant les quatre-vingts dernières années qui viennent de s'écouler. Arrêtons-nous avec lui sur quelques points principaux de cette longue période.

L'abbé Morellet vint à Paris en 1741 pour continuer ses études, qu'il termina par tous les cours et tous les grades théologiques, et couronna par le bonnet de docteur de Sorbonne ; il conserva toujours un vif sentiment d'attachement et de reconnaissance pour cette maison. Philosophe et encyclopédiste, il

confesse que c'est aux bonnes et solides études qu'il a faites en Sorbonne, qu'il doit la vigueur de sa dialectique, dont il est un peu fier, et dont il fait quelquefois un usage peu conforme à l'objet des leçons qu'il a reçues, et aux intentions des docteurs qui les lui ont données :

Non hos quæsitum munus in usus.

Turgot, qui faisait aussi avec l'abbé Morellet ses études théologiques en Sorbonne, et depuis, comme lui, philosophe, économiste, encyclopédiste, et comme lui très-content de sa puissante dialectique, lui disait souvent dans la suite : « Mon cher abbé, « il n'y a que nous, qui avons fait notre licence, qui « sachions raisonner exactement. » L'abbé Morellet est assez de cet avis, et il s'étend fort au long sur les avantages de ces études que des écrivains très-légers et très-ignorans affectent de mépriser, sans savoir en quoi elles consistent; et c'est peut-être faute d'avoir fait ces études, que leur logique, à eux, ne va pas jusqu'à savoir que, pour avoir le droit de mépriser, il faudrait du moins connaître.

L'abbé Morellet quitte les docteurs de Sorbonne, pour aller prendre la leçon d'un docteur d'une autre espèce, de Diderot; il y va en cachette, à la dérobée, pour ne pas se compromettre, et s'y trouve nez à nez avec un autre jeune homme, pareillement échappé aux écoles de théologie; ce qui les embarrasse, les fait rougir l'un et l'autre, et amuse beaucoup le philosophe. C'est un personnage bien extraordinaire que ce Diderot; nous avons quinze gros volumes de ses œuvres que nous ne lisons point; à quelques pages

près, il nous paraît obscur, inintelligible, entortillé, paradoxal, faux, bizarre; la corruption même du cœur et le libertinage de l'esprit ne peuvent engager à lire ses licencieux romans; et cependant nul écrivain n'eut de son temps plus d'influence, n'excita plus d'enthousiasme, ne s'est loué avec plus d'exagération. L'abbé Morellet se joint ici à ses admirateurs. La conversation de Diderot, brillante, éloquente même, lui créa, dit-on, cette foule d'admirateurs, ce cortége d'enthousiastes. Cependant, quel charlatanisme dans cette conversation! quelles manies étranges et bizarres! Je ne citerai point La Harpe, qui nous le peint prenant une figure extatique, fermant les yeux, et, après avoir fait un raisonnement amphigourique, jetant son bonnet à l'extrémité de son cabinet, et allant le ramasser, en s'écriant : *Il n'y a rien à répondre à cela!* La Harpe pourrait être regardé comme un ennemi; c'est, au contraire, dans un de ses partisans les plus exaltés que je prendrai une de ces scènes extravagantes que Diderot donnait à ses nombreux adeptes, et qui les jetaient dans des transports d'admiration. Je serai malheureusement obligé de l'abréger, et c'est dommage.

M. Garat, que, par parenthèse, l'abbé Morellet, peu reconnaissant de ce que cet écrivain, dans d'autres mémoires, avait tant vanté et son café et ses déjeûners, maltraite fort, raconte dans un ouvrage imprimé il y a quarante ans, et assez rare, ce qui excusera un peu ma digression, qu'étant allé chez Diderot, qu'il ne connaissait point du tout, celui-ci ne lui demande pas son nom, ne lui donne point le temps d'expliquer l'objet de sa visite. « Il devine,

« dit-il, et m'épargne la peine de balbutier gauche-
« ment tout cela.....; il se lève, ses yeux se fixent
« sur moi, *et il est très-clair qu'il ne me voit plus*
« *du tout.* Il commence à parler, mais d'abord si
« bas et si vite, que, quoique je sois auprès de lui,
« quoique je le touche, j'ai peine à l'entendre et à le
« suivre... Peu à peu sa voix s'élève et devient dis-
« tincte et sonore; il était d'abord immobile, ses
« gestes deviennent fréquens et animés; il ne m'a
« jamais vu que dans ce moment; et, lorsque nous
« sommes debout, il m'environne de ses bras;
« quand nous sommes assis, il frappe sur ma cuisse
« comme si elle était à lui. Si les liaisons rapides et
« légères de sa conversation amènent le mot de *lois*,
« il me fait un plan de législation; si elles amènent
« le mot *drame*, il me donne à choisir entre cinq
« ou six plans de drames ou de tragédies. A propos
« de tableaux qu'il est nécessaire de mettre sur le
« théâtre, il se rappelle que Tacite est le plus grand
« peintre de l'antiquité, et il me récite ou me tra-
« duit les *Annales* et les *Histoires*. Mais plusieurs
« chefs-d'œuvre de ce grand homme sont perdus, et
« là-dessus il s'attendrit sur la perte de tant de
« beautés qu'il regrette et qu'il pleure comme s'il
« les avait connues; mais on pourra les retrouver,
« et cette espérance le transporte de joie..... Il me
« joue une scène entière de Térence, il chante
« presque plusieurs chansons d'Horace... Beaucoup
« de monde entre alors dans son appartement, et
« le bruit des chaises le fait sortir de son enthou-
« siasme et de son monologue; il me distingue au
« milieu de la compagnie, et vient à moi comme

« à quelqu'un que l'on retrouve après l'avoir vu au-
« trefois avec plaisir ; *il a connu qu'il y avait beau-*
« *coup à gagner dans ma conversation*..... En me
« quittant, il me donne deux baisers sur le front,
« et arrache sa main de la mienne avec une douleur
« véritable. » Je ne sais qui, dans cette scène et ce récit, étonnera le plus les lecteurs, ou de Diderot ou de M. Garat.

L'abbé Morellet parle sans doute beaucoup plus sagement de Diderot ; il compare sa conversation à une *rivière douce et limpide*. Je l'aurais plutôt crue un torrent impétueux ; en effet, Diderot reproche quelque part à La Harpe de ne pas *arracher sa rive, et de n'entraîner avec lui ni les arbres, ni les hommes, ni les habitations*. Il est donc probable qu'il s'efforçait lui-même d'*arracher la rive*, et de produire tous ces terribles effets. La société de Diderot entraîna naturellement l'abbé Morellet à écrire dans l'*Encyclopédie*, dont le projet venait d'éclore et le *prospectus* de se répandre ; comme docteur de Sorbonne, il en fut le théologien. Il avait fait auparavant, ou fit à cette époque quelques petits écrits dont il voudrait bien conserver et perpétuer le souvenir, mais dont la mémoire conserve tout au plus les titres. Telle est la *Vision de Palissot*, pamphlet dont la forme ne lui appartient pas, et dont le fond est bien plus injurieux et grossier qu'il n'est piquant et spirituel.

Les encyclopédistes, ne respectant rien, exigeaient fort impérieusement qu'on les respectât en tout ; ils se plaignirent vivement à M. de Malesherbes des critiques qu'on se permettait contre leurs ouvrages.

D'Alembert surtout *criait, tempêtait, jurait*, nous dit l'abbé Morellet. M. de Malesherbes écrivit à ce sujet à l'abbé Morellet et à d'Alembert deux lettres qui sont admirables. Il fait sentir très-finement au plus déraisonnable d'entre eux, à d'Alembert, que c'est moins les reproches d'irréligion qui lui sont faits par Fréron, que les critiques de sa traduction de Tacite, qui l'irritent : il lui prouve que la critique littéraire doit être permise, et que ce n'est point au magistrat à juger si elle est équitable et juste, qu'il est impossible de défendre la cause de la religion sans démasquer ceux qui l'attaquent. « Ces prin-« cipes, ajoute-t-il, vous paraîtront sûrement fort « durs, et je connais trop la sensibilité des auteurs « sur ce qui intéresse leur amour-propre, pour me « flatter que ni vous, ni aucun homme de lettres, « maltraité par la critique, les adopte; mais, après « y avoir long-temps réfléchi, j'ai trouvé que ce sont « les seuls que je puisse suivre avec justice, et sans « m'exposer moi-même à tomber dans la partialité.» Lui-même s'abandonne noblement à la critique, même dans ses fonctions de ministre : « S'il y a quelque « partie de mon administration qu'on trouve répré-« hensible, ceux qui s'en plaignent n'ont qu'à dire « leurs raisons au public. Je les prie de ne me pas « nommer, parce que ce n'est pas l'usage en France; « mais ils peuvent me désigner aussi clairement « qu'ils voudront. » Ne fût-ce que pour lire ces deux lettres, il faudrait avoir les Mémoires de l'abbé Morellet. Nous verrons, dans un second article, si nous trouverons encore quelque autre motif de se les procurer.

Art. II.

On est fâché lorsqu'on voit un homme estimable devenir un homme ridicule par ses prétentions et son amour-propre; c'est un malheur auquel sont généralement exposés tous les écrivains; mais parmi les écrivains, ceux qui y sont le plus exposés, ce sont sans contredit ceux qui écrivent leurs *Mémoires;* et parmi ceux-ci, personne ne devait moins éviter cet écueil presque inévitable, que l'abbé Morellet, non qu'il eût peut-être plus de vanité qu'un autre; mais d'abord il en avait beaucoup, et puis il savait moins qu'un autre la dissimuler. Son esprit, peu délicat, ne s'enveloppe point, et ignore ces tours adroits, ces formules ingénieuses, ces précautions habiles qui ne trompent pas précisément, mais qui annoncent toutefois quelque pudeur dans l'orgueil, et quelques ménagemens pour celui des autres. L'abbé Morellet dit grossièrement le bien qu'il pense de lui, comme il dit grossièrement le mal qu'il pense de ses adversaires; ses *Mémoires* sont donc très-vaniteux, comme ses pamphlets sont très-injurieux. Je n'ai aucun plaisir à faire ressortir ce ridicule; je ne suis nullement l'ennemi de l'abbé Morellet, comme m'en accuseront peut-être quelques-uns de ses aveugles et injustes partisans; je lui sais gré de beaucoup de qualités estimables que je ne dissimulerai point : je lui sais gré surtout de ce qu'il déteste bien vigoureusement la détestable révolution, qu'il avait d'abord, comme tant d'autres, appelée de ses vœux; mais je rends

compte de ses *Mémoires*, et je dois les faire connaître au public.

Tout fier du sobriquet que lui avait donné Voltaire, qui, travestissant assez bizarrement son nom, l'avait appelé *Mords-les*, l'abbé Morellet se crut en effet obligé de *mordre* ou de harceler tous les adversaires de la philosophie, de l'Encyclopédie, de l'économie politique, ou des *économistes ;* on le vit attaquer successivement Palissot, Linguet, Lefranc de Pompignan, l'abbé Galiani, Necker, et jusqu'à Brissot, pour défendre le marquis de Chastellux qui le priait de ne pas le défendre, et une foule d'autres. Toujours il a *vaincu*, terrassé ses adversaires, et leur a *donné sur les oreilles ;* il les a *mis à leur place*. S'il ne peut se dissimuler que la plupart de ces pamphlets, ouvrages de circonstance, sont totalement effacés de la mémoire des hommes, il assure du moins qu'ils *ont fait du bien* dans le temps, et il ne désespère pas de quelques-uns qu'ils en *feront encore*. Il croit naïvement que les petits succès que lui fait l'esprit de parti sont des succès dus à son talent et à son mérite : il recueille et rapporte tous ces mots obligeans qu'on ne manque jamais de dire dans la société à tout homme qui a produit quelque chose, et semble les prendre pour de vrais jugemens. Buffon lui dit, après avoir lu quelques-uns de ses ouvrages, qu'il *écrira bien ;* et il consigne aussitôt ce compliment pour l'avenir, dans lequel il aurait pu tout aussi bien voir une épigramme pour le passé et le présent. Quoi qu'il en soit, la prédiction ne s'est point accomplie.

Jusque-là l'abbé Morellet ne s'était cru qu'un

puissant raisonneur et un vigoureux dialecticien : les succès de coterie lui persuadèrent qu'il était né plaisant, en quoi il se trompe fort ; il n'était qu'âpre, dur et mordant. Il voulut même rivaliser avec Voltaire ; et celui-ci ayant fait circuler contre Lefranc de Pompignan une *facétie* intitulée *les Quand*, l'abbé Morellet, pour faire, dit-il, passer Pompignan par les particules, fit *les Si* et *les Pourquoi*. D'Alembert lui mande que le roi de Prusse Frédéric préfère *les Si* et *les Pourquoi* aux *Quand*, ce que probablement il n'écrivit point à Voltaire. La vérité est que ni *les Quand*, ni *les Si*, ni *les Pourquoi* ne valent grand'chose ; mais Voltaire prit bientôt sa revanche, et lança dans le public une foule de ces facéties, dont quelques-unes sont très-plaisantes, en quoi l'abbé Morellet ne l'imita point. En général, sa plaisanterie n'a qu'un ton ; c'est toujours l'ironie, de toutes les figures, la plus froide et la plus fatigante, quand elle se prolonge. Sa méthode est d'exagérer les principes de son adversaire, ainsi que les conséquences de l'opinion qu'il combat, et d'y applaudir ironiquement. Il a même porté sa prédilection pour cette méthode, jusqu'à vouloir l'employer de la manière la plus déplorable et la plus opposée au goût et aux convenances. Il nous apprend qu'au sortir de la terreur, il avait fait un pamphlet contre les révolutionnaires, où il les engage à ne pas se contenter de tuer, d'égorger, de fusiller, de mitrailler leurs concitoyens, mais de les faire bouillir, rôtir, et de les manger..... Je m'arrête, et n'ose donner une plus longue analyse de l'analyse qu'il nous a laissée lui-même de ce gracieux écrit ; car, pour le

texte entier de l'ouvrage, il l'a supprimé d'après les conseils d'un homme plein de goût, M. Suard, qu'une pareille lecture dut beaucoup révolter ; mais ce n'est qu'à regret, et par un grand sacrifice, que l'abbé Morellet cède à ces sages conseils; il les réfute même, justifie sa brochure, et, s'il ne l'a pas fait imprimer, il la garde soigneusement, avoue qu'il serait fâché qu'elle se perdît, et nous assure qu'on la trouvera dans ses papiers. Ah ! qu'elle y reste !

Un excessif amour-propre donne deux travers et deux ridicules. On ne se contente pas d'enfler prodigieusement ses succès et ses talens, on nie les succès des autres, on rabaisse leurs talens, on témoigne pour leurs écrits un mépris tout-à-fait injuste. L'abbé Morellet n'a nullement le droit d'exprimer ce mépris pour les ouvrages de Linguet, qu'il traite sans façon de *mauvais écrivain*. Linguet n'est pas sans doute un écrivain pur et classique ; mais il a bien plus d'esprit que l'abbé Morellet ; il est plus amusant, plus vif ; il est même meilleur littérateur et meilleur critique. L'abbé Morellet prétend l'avoir *tué ;* mais Linguet ne se tient pas pour mort : non moins dur que son dur adversaire, il décoche contre lui, dans ses Annales, comme signes de vie, des traits sanglans, dont on voit que celui-ci lui garde encore dans ses *Mémoires* et souvenir et rancune. Il n'avait pas oublié la fable des *deux Geais et de l'Ane au convoi de la Pie,* dans laquelle Linguet tourne en ridicule la douleur un peu fastueuse, et les discours de d'Alembert, de Thomas et de l'abbé Morellet après la mort de madame Geoffrin. La fable est brutale ; mais dans le genre de la satire

violente et qui ne garde aucune mesure, elle n'est pas mal tournée : « Il y avait bien long-temps, dit « Linguet, que je n'avais fait de vers; mais j'ai « voulu essayer si je retrouverais encore quelques « rimes et un peu de raison, et je serai toujours « empressé de faire hommage de mes petits talens « à M. l'abbé Morellet. »

Il était difficile de dire d'un autre adversaire, l'abbé Galiani, qu'il était un sot : aussi l'abbé Morellet ne le dit-il pas; mais il déclare *mauvais* l'ouvrage de l'abbé napolitain, qu'il veut réfuter. Turgot est de meilleure foi, quoiqu'un peu plus intéressé dans cette cause (la libre exportation des grains), qui est proprement la sienne; il fait le plus pompeux éloge de ce livre, qu'il regarde comme un *phénomène*, et avoue qu'il est extrêmement difficile de le réfuter. *Vous n'avez pas le temps*, écrit-il très-poliment à l'abbé Morellet; et dans une autre lettre écrite à une autre personne, mais qui doit lui être montrée, il s'exprime ainsi : « Les économistes sont « trop confians pour combattre contre un si adroit « ferrailleur. *Pour l'abbé Morellet, il ne faut pas* « *qu'il y pense;* il se ferait un tort réel de se détour- « ner encore de son Dictionnaire. » Il est aisé d'entendre ce langage : l'abbé Morellet ne l'entendit point. M. Turgot parle d'économistes *confians;* mais qui était plus *confiant* que l'abbé Morellet? Il se met donc à combattre *l'adroit ferrailleur*, et proclamant aussitôt sa victoire : *Je ne laisse pas debout*, dit-il, *un seul de ses sophismes*. L'abbé Galiani, de son côté, se moque beaucoup et des prétentions et de la réfutation de l'abbé Morellet, qu'il appelle *Panurge*.

Sa correspondance est pleine de traits piquans et plaisans contre lui ; d'abord il feint de croire que cette réponse n'est pas de l'abbé Morellet. « Car « enfin, écrit-il à madame d'Épinay, Panurge a dîné « dix ans avec nous, et à moins qu'il n'ait une toile « cirée sur sa tête, quelques gouttes de bon sens et « de philosophie auraient dû percer à travers dans « dix ans !..... » Je ne sais, pour le fond de la question, qui des deux a raison ; mais, en les lisant l'un et l'autre, on s'aperçoit aisément, à travers toutes les pasquinades et les bouffonneries de l'abbé Galiani, qu'il a une tête autrement pensante, autrement profonde que celle de l'abbé Morellet.

L'histoire de ces longues querelles est semée de quelques anecdotes ; mais plusieurs étaient connues. J'avais plus d'une fois entendu l'abbé Delille, qui parlait beaucoup mieux que n'écrit l'abbé Morellet, nous peindre le *désappointement* de mademoiselle Lespinasse, lorsqu'elle vit pour la première fois M. de Buffon, dont son enthousiasme et son imagination lui grossissaient encore le mérite et la réputation : elle était tout yeux et tout oreilles pour le voir et l'écouter ; mais quelle fut sa surprise, je dirai presque son abattement et sa consternation, lorsque interrogé sur les qualités du style, et particulièrement sur la clarté, elle lui entend dire, *la tête haute, les yeux à moitié fermés,* et d'un air moitié niais, moitié inspiré : « Oh, diable ! pour ce qui « est de clarifier son style, c'est une autre paire de « manches. » J'ai parlé dans mon premier article du grand avantage qu'il y a de vivre long-temps pour écrire de longs et intéressans mémoires : il y a

quelques inconvéniens aussi. Durant cette longue vie, un grand nombre de nos contemporains meurent, et quelques-uns d'entre eux écrivent aussi, et publient des mémoires qui retracent les mêmes faits que vous avez à raconter; d'autres ont été répétés et se sont usés pendant un demi-siècle de conversation dans cent salons divers. Par cette double voie toute la primeur de vos mémoires, s'il est permis de parler ainsi, vous est enlevée.

Voici, par exemple, une anecdote que j'avais déjà lue dans Grimm, que je n'avais point crue, et que je ne crois pas davantage après l'avoir lue encore dans l'abbé Morellet, qui la raconte d'après le baron d'Holbach; c'est celle par laquelle ces messieurs voulaient expliquer leur brouillerie avec J.-J. Rousseau, en rejetant sur lui tout l'odieux de cette scandaleuse rupture : « Il dînait chez moi (c'est le baron « d'Holbach qui parle) avec Diderot, d'Alembert, « Marmontel, l'abbé Raynal et un curé, qui, après « le dîner, nous lut une tragédie de sa façon. Elle « était précédée d'un discours sur les compositions « théâtrales, dont voici la substance. Il distinguait « la comédie et la tragédie de cette manière : Dans « la comédie, disait-il, il s'agit d'un mariage, et « dans la tragédie d'un meurtre; toute l'intrigue, « dans l'une et dans l'autre, roule sur cette péripé- « tie : Épousera-t-on? n'épousera-t on pas? tuera- « t-on? ne tuera-t-on pas? On épousera et on tuera; « voilà le premier acte. On n'épousera pas, on ne « tuera pas; voilà le second acte. Un nouveau moyen « d'épouser et de tuer se présente, et voilà le troi- « sième acte. Une difficulté nouvelle survient à ce

« qu'on épouse et à ce qu'on tue, et voilà le quatrième « acte. Enfin, de guerre lasse, on épouse et on tue; « c'est le dernier acte. Nous trouvâmes cette poé- « tique très-originale..... J'avouerai même que, « moitié riant, moitié gravement, je persiflai le « pauvre curé. Jean-Jacques n'avait pas dit le mot, « n'avait pas souri..... Tout à coup il se lève fu- « rieux, et, s'élançant vers le curé, il lui arrache « le manuscrit, le jette par terre, et dit à l'auteur « effrayé : « Votre pièce ne vaut rien, votre discours « est une extravagance; ces messieurs se moquent « de vous; sortez d'ici, et retournez vicarier dans « votre paroisse. » Le curé se lève alors non moins « furieux, vomit toutes les injures possibles contre « son trop sincère avertisseur; et des injures il aurait « passé aux coups et au meurtre tragique, si nous « ne les avions séparés. Rousseau sortit dans une « rage que je crus momentanée, mais qui n'a fait « que croître depuis, etc. » Est-ce bien là le vrai motif de cette haine violente et profonde qui, de part et d'autre, a laissé de si honteux monumens? *Credat judæus Apella.*

L'abbé Morellet arrive ainsi, de querelles en querelles, de brochures en brochures, à l'Académie; il parle, avec une modestie qui paraît sincère, de sa réception à l'Académie; il parle très-bien de la révolution, et peint avec beaucoup d'énergie quelques révolutionnaires. Quelques années auparavant, il avait connu Franklin, dont il fait son héros, et qu'il nous présente comme un homme charmant, ce qui peut être; mais malheureusement les plaisanteries qu'il en cite sont d'un goût détestable. Je ne suivrai

point l'abbé Morellet dans le récit qu'il nous fait de plusieurs scènes révolutionnaires. Il les peint avec les couleurs qui leur conviennent, c'est-à-dire avec une vive indignation. Quelques-unes, dont le ridicule l'emporte encore, s'il est possible, sur l'atrocité, sont plus plaisamment racontées que ne le promet le ton ordinaire de ses *Mémoires :* tel est le récit, toutefois un peu long, de ses démarches infructueuses et des interrogatoires qu'on lui fit subir pour obtenir un certificat de civisme. La bonne foi de l'abbé Morellet ne fait pas la partie la moins plaisante de ce tableau; il semble croire que les membres odieux de la commune de Paris n'ont besoin que d'être éclairés pour être justes; et il ne paraît pas douter un instant que la force de ses raisonnemens et la puissance de son argumentation ne portent la conviction et la lumière dans leur âme. Pour mieux y réussir, il porte dans un sac tous ses ouvrages, neuf à dix volumes, à ce qu'il prétend (qui est-ce qui connaît neuf à dix volumes de l'abbé Morellet ?), et se met à les lire pour prouver qu'il fut toujours un ami de la liberté, un ennemi du despotisme. Dans cette situation, il se compare très-gaîment au curé faisant la revue de la bibliothèque de don Quichotte en présence du barbier. Ce n'est pas précisément devant un barbier que l'abbé Morellet fait la revue des siens: c'est devant un coiffeur de femmes, son juge principal, et juge très-inflexible, contre lequel échouèrent et tous les ouvrages de l'abbé Morellet, et sa puissante dialectique.

Si les révolutionnaires ne lui tinrent aucun compte des écrits qu'il avait composés avant la révolution,

les gens de bien et les royalistes lui sauront toujours gré de ceux qu'il composa pendant la révolution. *Le Cri de famille, la Cause des pères, la Loi des ôtages*, honoreront toujours sa mémoire. Il avait droit de les rappeler au public, qui ne les oublie point; peut-être aurait-il mieux fait de ne pas parler, et de quelques récompenses mesquines qu'il en avait reçues, et de celles qu'il avait espérées, et de ses mécomptes à cet égard. Ce sont des objets qu'il ne sait pas traiter avec cette délicatesse, cette sorte de pudeur, ce tact des convenances qu'ils exigent; on avait déjà pu remarquer l'absence de ces qualités dans son éloge de madame Geoffrin.

Quelques chansons terminent ces mémoires : il ne s'agit point ici de poésie; mais on aime la gaîté et la philosophie sociale et bienveillante d'un vieillard nonagénaire.

Une correspondance de l'abbé Morellet a été ajoutée à une seconde édition de ses *Mémoires*, au frontispice de laquelle on n'a pas manqué d'ajouter *considérablement augmentée;* matériellement parlant, cette *augmentation* est très-réelle, et même très-facile à déterminer : elle est de cent trente-six pages. Les acquéreurs de cette seconde édition possèderont donc cent trente-six pages de plus de l'abbé Morellet; cela est incontestable.

On ne peut pas évaluer d'une manière aussi positive, aussi précise, aussi claire et aussi nette, la valeur morale et littéraire de ce nouveau trésor trouvé, sinon dans le porte-feuille de l'abbé Morellet, du moins échappé ou plutôt péniblement arraché de sa plume presque nonagénaire, que conduit et force à

écrire, l'appât d'une pension et la perspective de quelques écus napolitains. C'est en effet de quelques lettres adressées au ministre des finances de l'homme que le malheur des temps, la violence et l'abus de la force avaient momentanément transporté sur le trône de Naples, que se composent toutes les additions de cette seconde édition. Cette correspondance était censée passer sous les yeux de ce roi éphémère; elle était du moins payée par lui; mais je crois qu'elle n'était lue ni par le roi ni par le ministre. L'abbé Morellet avait eu le tort de mendier cette correspondance; mais je crois que c'est de bonne foi qu'il est ensuite fâché d'avoir obtenu cette faveur, et qu'il en paraît embarrassé.

Il avoue avec une franchise, que son amour-propre rend bien méritoire, qu'il est incapable de remplir cette tâche avec quelque agrément et quelque intérêt, pour l'*auguste* prince qui a bien voulu l'agréer pour son correspondant; il est vrai que, par un subterfuge de ce même amour-propre, c'est à son âge seul qu'il attribue la sécheresse d'esprit qu'il éprouve toutes les fois qu'il se met en mesure de remplir ses nouvelles fonctions. Sans doute, son extrême vieillesse augmentait cette sécheresse, et rendait plus pesante la faveur qu'on avait prétendu lui faire: mais, dans aucun temps, l'abbé Morellet ne posséda ni la grâce de l'esprit, ni la légèreté du style, ni la variété de connaissances littéraires, ni la sûreté de goût, ni toutes les autres qualités nécessaires pour fournir une correspondance soutenue et tout à la fois instructive, agréable, amusante et intéressante. Dans tous les temps, il aurait voulu trop

entretenir *son prince*, et de commerce de blés, et d'exportation, et de toiles peintes, et de la compagnie des Indes, et de machines et de manufactures, et de ses querelles particulières; dans tous les temps, il aurait été un froid dialecticien, un lourd raisonneur et un plus lourd plaisant, et un mauvais écrivain.

C'est aussi de cette manière qu'il veut nourrir sa correspondance avec le ministre et le roi de Naples(1). Dans sa stérilité, il tire de son vieux porte-feuille de vieux rogatons d'économie politique, et y mêle quelques anecdotes du temps, assez communes, assez mal racontées. Il sent lui-même la pauvreté de tout cela, et à chaque instant, il s'accuse et s'excuse; il avoue qu'une pareille correspondance ne peut pas remplir les intentions de *sa majesté*, de *l'auguste* prince; à chaque instant il demande au ministre son avis là-dessus, et le prie de le rassurer sur des craintes aussi bien fondées; mais le ministre ne répond ni à cela ni à autre chose, et cela est peu poli et même un peu dur. Mais un grand seigneur de la révolution croyait avoir assez fait pour un respectable vieillard de lui avoir fait donner quelque argent. L'abbé Morellet continue donc sa correspondance, au milieu de justes et continuelles défiances, sans pouvoir obtenir un mot qui le tranquillise. Bientôt il s'aperçoit même qu'il faut changer de ton avec le personnage intermédiaire, le ministre auquel les lettres étaient adressées. Il l'appelait d'abord : *Mon ami, mon cher ami, mon vieux ami, mon disciple, mon collègue, mon confrère.* (Ce silencieux ministre était comme

(1) Joseph Bonaparte.

lui membre de l'Institut.) Bientôt après, par une sorte de transition à des formules plus révérencieuses, il l'appelle *eccellenza*, en italien. Cela ne tire pas encore beaucoup à conséquence; c'est ainsi qu'il marque les progrès de la distance à laquelle le place l'élévation et le silence plein de morgue du ministre; mais enfin il faut franchir le pas tout entier, et ne plus l'appeler que très-respectueusement *votre excellence* en bon français. Il continue donc, et s'efforce à gagner tant bien que mal sa pension de correspondant littéraire. Cette position de l'abbé Morellet attriste: on désirerait que sa fortune l'eût placé au-dessus de ces misérables tentations; on voudrait surtout que la dignité de son caractère l'en eût affranchi; on est fâché que sa délicatesse n'ait pas été jusque-là.

Tout ce qu'il est possible d'extraire de cette correspondance, ce sont deux anecdotes académiques : l'Académie alors fort divisée d'opinions, offrait réellement deux partis ennemis (1). Il faut rendre justice à l'abbé Morellet, il combattait avec courage dans les rangs des esprits sages, modérés, amis de l'ordre, mais ceux-ci n'étaient pas les plus forts. *Nous avons été tondus*, *Suard et moi*, dit-il avec son élégance accoutumée. Il y avait un côté droit et un côté gauche; les séances étaient orageuses, et les discussions n'étaient pas plus polies que partout où il se trouve un côté droit et un côté gauche. En voici un petit échantillon : l'abbé Morellet désirant rendre

(1) En conservant ces anecdotes, je crois rendre hommage à l'union et à l'harmonie qui règnent actuellement au sein de l'Académie, et à l'exquise politesse que conservent toujours dans leurs discussions tous les membres qui la composent.

les assemblées publiques de l'Académie plus intéressantes, croyait à tort ou à raison qu'un bon moyen serait d'engager les poètes de l'Académie à lire quelques pièces de vers, quelques fragmens de leurs ouvrages, afin, dit-il dans son style toujours commun, de *renvoyer les convives sur la bonne bouche.* Il épuisait donc tous les moyens de persuader ces poètes académiciens, et allait même jusqu'à leur en faire une sorte d'obligation, en disant qu'ils acquitteraient ainsi une *dette* envers le public et l'Académie. A ce mot de *dette,* M. Chénier, dit l'abbé Morellet, prit la parole avec le ton rogue qui lui était habituel : il prétendit que les académiciens avaient déjà payé leurs dettes par leurs ouvrages; et que si l'abbé Morellet ne s'en croyait pas quitte, il n'avait qu'à chanter à la première assemblée publique sa chanson de soixante-dix-sept couplets. Le trait était piquant : l'abbé Morellet le sentit vivement. « Cependant, dit-il, pour ne pas inter-
« rompre la délibération, je lui ai répliqué qu'il
« était envers moi bien gratuitement injurieux; que
« ma proposition n'était pas plus relative à lui qu'au
« reste de nos confrères, dont aucun ne se tenait
« offensé. Mais après la séance, je me suis approché
« de lui, et je lui ai répété combien il était injuste
« et déraisonnable, etc. *Il m'a répondu* que je vou-
« lais toujours régenter l'Académie. *Je lui ai répondu*
« que je ne voulais régenter personne, mais qu'il
« aurait grand besoin d'être régenté. — Ah! re-
« prend-il, ce ne sera pas par vous. — Certes, ai-je
« répliqué, je ne m'en chargerais pas, car vous êtes
« incorrigible. Tout le monde lui a jeté la pierre,

« et Ségur et autres l'ont prêché, mais c'est bien « peine perdue. »

La dignité de l'Académie était quelquefois bien humiliée par les hauteurs d'un maître impérieux qui se faisait cependant proclamer par toutes les bouches de la renommée le protecteur des lettres. Un jour, le chevalier de Boufflers entre dans le salon de Saint-Cloud avec l'habit de l'Institut : l'huissier vient lui dire qu'il a ordre de ne laisser entrer personne *avec ce costume*. M. de Boufflers représente qu'il a toujours été admis à faire sa cour à *leurs majestés* avec cet habit : l'huissier demeure inflexible. Pendant ce débat, le cardinal Maury entre ; le chevalier de Boufflers espère faire une diversion qui lui sera favorable en s'entretenant avec lui, mais l'huissier le prend par le bras, et dit : « Monsieur, vous ne pouvez pas « rester ici, *et sortez.* » Car, ajoute douloureusement l'abbé Morellet, *ce dernier mot a été prononcé.* Supposez actuellement qu'un pareil événement arrivât dans le palais de nos rois, ce qui est certainement impossible avec des princes si accessibles, si populaires, si amis des lettres, quels cris ! quelles fureurs ! quels ressentimens implacables et éternels ! Que fit-on alors ? D'abord on se tut, on cacha l'affront, puis on chercha à démêler si l'ordre avait été donné par le maréchal Duroc, ou si c'était un nouvel *arrangement ordonné par l'empereur lui-même ;* et comme cet empereur partit à cette époque pour Mayence, on attendit son retour *pour savoir à quoi s'en tenir.* Quelle patience ! quelle docilité ! quelle résignation !

Personne, au reste, ne dut ressentir cette mor-

tification plus vivement que l'abbé Morellet, car il était très-bon académicien, en ce sens qu'il était très-zélé pour les intérêts, l'honneur, la gloire et la dignité de l'Académie; ce zèle va même jusqu'à lui faire abjurer ses principes les plus chers. Ainsi, l'abbé Morellet, qui avait écrit en faveur de la liberté de la presse sous les verroux de la Bastille; qui, quarante ans plus tard, défendit la même cause contre le républicain Chénier, traite d'*insolentes* les critiques qu'on se permettait dans ses vieux jours contre l'Académie, et trouve qu'*on leur a malheureusement laissé un trop libre cours;* ainsi il n'eût pas trouvé mauvais qu'un édit du prince eût défendu de critiquer l'Académie et les académiciens. Il faut avouer que l'abbé Morellet fut malheureux : il n'y avait qu'un point sur lequel il voulût enchaîner la presse, et ce fut justement le seul point qui lui fut abandonné, et sur lequel elle put librement s'exercer.

Dans de courtes observations que l'abbé Morellet avait présentées contre la correspondance de Grimm, où il est fort maltraité, et que, par parenthèse, il ne cite pas très-fidèlement quand il la réfute, ce qui n'est pas philosophique, il s'élève avec beaucoup de force contre la publication de ce genre d'écrits. « En « divulguant, avait-il dit, ce que le correspondant « ne destine qu'à celui qui l'emploie, on change la « nature des choses : des *lettres en libelles*, des *légè-* « *retés en noirceurs*, des *bavardages en diffama-* « *tions*. » Ces réflexions pourraient être appliquées à la publication de cette correspondance; mais on ne pourrait point faire tomber sur l'abbé Morellet le reproche de contradiction, puisque ce n'est

pas lui qui l'a livrée à l'impression ; je suis même persuadé qu'il en aurait vu la publication avec beaucoup de regret. On pourrait se demander ici jusqu'à quel point cette publication est exacte et entière, et former quelques doutes à cet égard. Je vois dans une lettre une critique annoncée d'une *cantate* de M. Arnault. Cette critique n'a point été publiée, et l'éditeur se contente de dire en note qu'elle est perdue. Plus loin, une autre critique d'un ouvrage du savant et respectable M. Bernardin, est pareillement annoncée ; mais celle-là n'est point perdue, et on nous la donne bien fidèlement. N'a-t-on retrouvé et perdu que ce qu'on a voulu ? Au reste, quand je fais cette réflexion, ce n'est pas que je réclame ce qui a pu être omis, supprimé, retranché ; à Dieu ne plaise !

Mémoires inédits de madame la comtesse de Genlis, sur le 18^me^ siècle et la révolution française, depuis 1766 jusqu'à nos jours.

ARTICLE PREMIER.

Le public, toujours embarrassé de la longueur des jours et de la durée du temps, et qui trouve dans la lecture des *Mémoires* un moyen commode de l'employer ou de le perdre, attendait avec beaucoup d'impatience ceux de madame de Genlis, annoncés depuis plusieurs mois. Le libraire-éditeur, qui, moins qu'un autre, devait mettre en doute cette impatience, croit aussi lui devoir quelques excuses, et même quelques explications. On avait, dit-il, perdu la *première préface* de madame de Genlis. Mais, d'abord, il ne faut

pas perdre les préfaces de madame de Genlis ; et puis, quand on a eu ce malheur, la réparation en est si facile, et peut-être si prompte, qu'elle ne doit pas retarder l'impression de ses ouvrages. Cette préface ne peut-elle se retrouver dans les papiers et les manuscrits de l'auteur ? Et si madame de Genlis a livré l'original, et n'en a point conservé de copie, ne l'a-t-elle pas, du moins, fidèlement gardée dans son souvenir, elle qui nous apprend, dans ses *Mémoires*, qu'elle a si bonne mémoire, qu'il lui a suffi de lire une seule fois une pièce de cent trente vers pour la savoir parfaitement par cœur ? Assurément, il est bien plus facile de retenir une préface de quelques pages qu'on a composée et écrite. Enfin cette *première* préface est-elle irrévocablement perdue ? Alors je la regretterai, car je suis persuadé qu'elle était fort bonne. A-t-elle été enfin retrouvée ? et est-ce celle qu'on nous donne aujourd'hui ? Dans ce cas, il ne fallait pas perdre tant de temps à la chercher et à la retrouver, car elle ne vaut pas grand'chose.

Madame de Genlis établit dans cette préface qu'elle est la première qui ait publié ses Mémoires *de son vivant*, et qu'en cela elle donne un très-bel exemple, ou du moins un *très-utile exemple*. La première de ces assertions n'est pas exacte ; la seconde peut être justement contestée. Il n'y a rien, dit-on, qui n'ait son bon côté : je crois qu'il est encore plus vrai de dire qu'il n'y a point de thèse qui ne puisse être soutenue par d'assez bons ou d'assez spécieux raisonnemens. Madame de Genlis les trouve plus facilement encore qu'un autre pour défendre les siennes ; elle se jette pourtant ici dans une rhéto-

rique un peu ampoulée, qui n'est pas son défaut ordinaire, et dans de grands mots, tels que l'*asile de la tombe* et la *pierre sépulcrale,* qui ne prouvent pas grand'chose. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'elle dissimule avec soin les raisons qu'on peut lui opposer. Je mets au premier rang ces convenances qui ont engagé plusieurs de ceux qui nous ont laissé des écrits de ce genre, non-seulement à ne pas vouloir les publier *de leur vivant,* mais même à recommander à leurs héritiers de ne les laisser paraître qu'à une époque fixée par eux, et assez long-temps après leur mort. Il n'est point de Mémoires qui n'offrent une ample moisson de bonnes médisances pour le moins. C'est de ses contemporains qu'on y médit; plusieurs vivent encore lorsque l'auteur publie ses Mémoires *de son vivant,* et ceux-là ne partageront certainement pas l'opinion de madame de Genlis; ceux même qui sont morts le sont récemment, et ont vraisemblablement laissé après eux un mari, une femme, un fils, un frère, quelques amis tendrement attachés à leur mémoire : ceux-là ne partageront point encore l'avis de madame de Genlis. Enfin, ceux même qui sont loués se plaindront; ils n'ont pas été loués de la manière qu'ils voulaient, autant qu'ils voulaient : quelques-uns peut-être ne voulaient pas être loués du tout, et ne demandaient qu'à rester dans leur obscurité, inconnus ou oubliés.

Mais, dit madame de Genlis, un auteur vivant *répond de son ouvrage,* et c'est là un grand avantage : elle sera sûrement fort étonnée, lorsque je lui dirai que c'est au contraire un très-grand désavantage pour des Mémoires, et un très-grand obstacle à l'intérêt

dont ils sont susceptibles : et d'abord je ferai observer qu'il faudrait, pour que cette responsabilité fût entière, que non-seulement l'auteur, mais encore tous ceux dont il parle, fussent vivans. Je me servirai ici des armes même de madame de Genlis, et j'invoquerai aussi en leur faveur *l'asile de la tombe* et *la pierre sépulcrale*. Je voudrais, par exemple, que madame de Genlis pût se trouver en présence de madame de Montesson, du vicomte de Custine, de madame de La Haie, et d'une foule d'autres. Voilà ce qu'il faudrait pour ceux qui veulent de la responsabilité; mais pour moi, je n'en veux point. La responsabilité rend très-circonspect, et la circonspection tue les Mémoires, puisqu'elle ôte ou diminue du moins la franchise, qui est leur qualité première, leur attrait principal. L'auteur qui publie ses Mémoires de son vivant, ne parlera aussi sincèrement ni de lui ni des autres. Sans doute on ne peut jamais attendre de lui une sincérité parfaite sur son compte, ni une confession générale; mais que d'aveux on consent à faire à la postérité, qu'on ne voudrait jamais faire à ses contemporains ! Que de ménagemens il faut garder avec ceux-ci tant qu'on vit, et dont la nécessité, fort affaiblie après la mort, disparaît même tout-à-fait avec le temps ! Je crois donc que les amateurs de Mémoires feront peu de cas d'une *responsabilité* qui doit nécessairement leur dérober beaucoup de révélations, et même un peu de scandale.

Je suis donc pour les Mémoires *posthumes*, mais je suis toutefois enchanté que madame de Genlis ait publié ses Mémoires *de son vivant*. Je ne sais si, dans aucun temps, et pour les lecteurs d'une autre généra-

tion, elle eût consenti à en dire davantage; mais ce qu'elle veut bien dire pour ceux de celle-ci, les amusera, les intéressera et les occupera, comme généralement ils aiment à être occupés. Ils trouveront dans ses Mémoires beaucoup d'anecdotes singulières et plaisantes, beaucoup d'aventures de société, beaucoup de ces frivolités, de ces inutilités qui en sont les passe-temps et les amusemens, et par conséquent la principale affaire; beaucoup d'intrigue, passablement de commérage, une grande quantité de noms propres, une foule de portraits; et on connaîtra toutes les femmes qui, il y a soixante ans, avaient de belles dents et de belles mains, parmi lesquelles il faut compter madame de Genlis, qui pardessus le marché avait de beaux yeux, une belle taille et des cheveux superbes.

En effet, madame de Genlis ne dissimule ni les avantages de sa figure, ni les dons brillans de son esprit, ni les succès nombreux de ses talens variés, ni les qualités de son âme, de son cœur, de son caractère, et je trouve cela tout simple. La condition d'une femme écrivant ses Mémoires serait trop triste, s'il lui était défendu de se rendre justice sur ces points divers. Un homme a plus de ressources pour dissimuler son amour-propre. S'il a été général d'armée, il raconte les actions militaires qu'il a dirigées, les batailles où il s'est trouvé; s'il a été diplomate, il rend compte de ses négociations; s'il a été voyageur, il parle de ses courses, de ses dangers, de ses découvertes, ainsi du reste : l'éloge de ses qualités, de ses talens, de son esprit, sort naturellement de ses récits. Mais les actions d'une femme ayant moins de

publicité et d'éclat, elle est forcée de se louer plus directement. Il faut, par exemple, qu'elle dise en propres termes, ou en termes équivalens : Je suis, ou j'étais jolie, sans quoi cela pourrait ne pas se savoir, ou se moins savoir, ou s'oublier : J'adoptai tel costume, à cause de ma grande et belle taille ; je me coiffai de telle manière, à cause de mes beaux et longs cheveux, ainsi du reste. Madame de Genlis use de ce droit incontestable : *Je dois dire à ma louange, — je dirai à ma louange, car je le mérite.....* Telles sont ses formules favorites, et souvent, sans ces formules, elle dit beaucoup de choses *à sa louange.*

Madame de Genlis ne peut certainement ni trop se louer, ni rien nous apprendre sur l'agrément et la fécondité de ses talens littéraires. Elle est d'ailleurs devenue auteur assez tard, et les deux premiers volumes de ses Mémoires nous conduisent à peine à cette époque. C'est principalement comme auteur dramatique, comme actrice et comme musicienne qu'elle y brille ; mais ces talens furent extrêmement précoces en elle. Dès l'âge de sept à huit ans, elle faisait de petites comédies, elle les jouait, elle les improvisait même avec de petits acteurs de son âge, ou plutôt elle formait une troupe à elle toute seule ; car ses petits camarades s'acquittaient fort mal de leurs rôles, et lui laissaient assez ordinairement le fardeau tout entier. S'il y a quelque chose d'aussi étonnant que la précocité de ses compositions et de ses talens, c'est la précocité des sentimens qu'elle inspira. Elle ne paraissait avoir que huit ans environ, quoiqu'elle en eût réellement onze, lorsqu'elle fut l'objet d'une passion violente. Un jeune homme de dix-huit ans

devint éperdûment amoureux d'elle, et osa le lui déclarer; ce qui la choqua prodigieusement, parce qu'il n'était pas *gentilhomme:* préjugé gothique, dont elle a bien l'air de sentir aujourd'hui tout le ridicule. Ce jeune homme était un des acteurs de la troupe de madame de Genlis, ou plutôt de mademoiselle de Saint-Aubin, ou plutôt encore de madame la comtesse de Lancy; car déjà elle portait ce titre, ayant été reçue chanoinesse du chapitre noble d'Alix, circonstance qu'elle reproche beaucoup à ses biographes d'avoir ignorée ou négligée. C'est donc en jouant la comédie avec elle, que ce jeune homme en devint si passionnément amoureux, et probablement en lui voyant jouer le rôle de l'*Amour* qu'elle jouait à ravir. Elle avait un habit très-leste et très-galant, couleur de rose, et qui ne lui descendait qu'aux genoux; de charmantes bottines paille et argent, et des ailes bleues. Cet habit lui allait si bien, qu'elle ne voulut plus le quitter. Elle avait son habit d'Amour des jours ouvriers, et son habit d'Amour des dimanches; seulement, quand elle allait à la messe, on lui ôtait les ailes bleues. Il faut avouer que si madame de Genlis montrait, dès cet âge, beaucoup de grâces, de dispositions, d'esprit et de talent, ses parens ne montraient pas beaucoup de bon sens.

Madame de Genlis imite deux hommes qu'elle n'aime pas, J.-J. Rousseau, contre lequel elle a rompu plus d'une lance dans sa carrière polémique; et Marmontel, qu'elle a poursuivi, et qu'elle poursuit encore avec un peu trop d'acharnement peut-être. Marmontel s'est si bien conduit à une époque où tant d'autres se conduisaient si mal!

Comme ces deux écrivains, elle nous raconte tous les petits événemens, disons-le encore, toutes les puérilités de son enfance. Elle les raconte bien, sans doute, mais peut-être avec moins d'intérêt et de charme que ses deux modèles. Elle est cependant bien plus étonnante qu'eux, car Marmontel et Rousseau ne furent que des enfans assez ordinaires. Il lui arrive aussi des choses plus extraordinaires. A peine elle était née, qu'un gros bailli, presque aveugle, faillit à s'asseoir sur elle et à l'étouffer; puis elle tomba dans l'eau, puis elle tomba dans le feu, puis elle tomba sur quelque chose de fort dur qui lui ouvrit la tête. A travers ces accidens, son esprit se développe rapidement; comme nous avons déjà vu, son jugement se développa et se forma d'une manière étonnante. Son coup d'œil (le coup d'œil d'un enfant) est admirable. Elle voit un monsieur de Châlons, que tout le monde prend pour un saint : elle déclare que c'est un hypocrite, et elle ne se trompe point; c'est même un scélérat, dont la vie est un tissu de forfaits, et dont l'histoire ressemble au conte de *Barbe-Bleue*. Elle voit (plus tard il est vrai) un abbé de Lacoste; elle le montre du doigt, et dit : *Voyez-vous cet abbé? il sera pendu.* L'abbé ne fut pas pendu, mais il fut envoyé aux galères. Quel tact et quel pronostic! Madame de Genlis a soin de remarquer que cet abbé Lacoste n'était point ecclésiastique, quoiqu'il en portât l'habit. Elle avait un frère qui prenait aussi cet habit dans son enfance; ce frère, que madame de Genlis déclare avoir beaucoup d'esprit et même du génie, lui était cependant inférieur, et elle abusait de sa supériorité jusqu'à lui

faire porter la queue de sa robe, lorsqu'elle se promenait dans le bois de Vincennes. L'habit de petit abbé rendait la chose plus ridicule encore; et cela est encore plus étrange que l'habit d'Amour qu'elle porta si long-temps et jusque dans l'église.

La passion de madame de Genlis pour la musique rivalisait avec sa passion pour les compositions et les représentations dramatiques; elle jouait de la harpe cinq heures, six heures, quelquefois douze heures par jour. Partout sa harpe la suit: elle la porte presque toujours avec elle; partout on lui demande de jouer de la harpe; partout elle obtient les plus grands succès. A quelque page qu'on ouvre le livre, on est à peu près sûr d'y trouver le mot de harpe. Le talent de madame de Genlis sur la harpe est aussi incontestable que ses talens littéraires, mais peut-être en parle-t-elle un peu trop fréquemment dans ses Mémoires. On s'étonne qu'il puisse lui rester un peu de temps après tout celui qu'elle consacre à la musique, aux proverbes, aux comédies, aux enfantillages de la première jeunesse, et plus tard au tourbillon de la société, et qu'elle puisse en trouver encore pour faire autre chose. Et pourtant que de lectures! que d'extraits! que d'études qui même n'entrent pas dans l'éducation des femmes, entre autres celle de l'anatomie! Cependant madame de Genlis ne dissèque point; elle n'étudie pas le corps humain sur la nature elle-même, mais sur des imitations en cire très-bien faites par une demoiselle Biron ou Biheron; bien différente en cela d'une dame de sa connaissance, qui avait toujours quelque cadavre chez elle, et qu'on accusait même d'en emporter

dans la vache de sa voiture, lorsqu'elle voyageait.

Madame de Genlis montait à cheval aussi, et supérieurement, et avec une hardiesse qui faisait frémir les hommes les plus exercés et les plus intrépides. Un jour même elle voulut faire vingt-cinq lieues de poste à franc étrier, et les faire faire de la même manière à sa femme de chambre; il est vrai que c'était pour aller rejoindre son mari. Déjà elle avait pris des bottes fortes, après s'être fait *empailler* les jambes; déjà mademoiselle Victoire, sa femme de chambre, s'était revêtue d'une culotte prêtée par un laquais, et elles allaient s'élancer sur les chevaux, lorsque l'exécution de ce beau projet manqua, comme disent les jurisconsultes, par des circonstances indépendantes de sa volonté.

J'aime à faire voir madame de Genlis, auteur grave, moral, religieux, controversiste, ascétique même, dans ces situations qui contrastent avec l'idée que se sont formée de son caractère la plupart de ceux qui ont lu ses ouvrages. Elle se plaît à raconter elle-même les espiègleries de son enfance et de sa jeunesse, et les innocentes folies qui attestent toute la gaîté de son humeur. Déjà mariée, et logée, pendant l'absence de son mari, dans un couvent où par parenthèse elle joua la comédie, donna des bals et montra un courage héroïque, elle s'habillait la nuit en diable, avec des cornes, et allait effrayer les jeunes religieuses; elle entrait chez les vieilles qui étaient sourdes et profondément endormies, et leur mettait du rouge et des mouches sans les éveiller. Le lendemain, habillées à la hâte et sans miroir, elles découvraient mutuellement ces agrémens nouveaux sur

leurs visages décrépits, et croyaient au diable plus fermement encore que les jeunes. A ces mystifications succèdent de longues et trop longues mystifications faites à un barbouilleur de Saint-Quentin, qui se croyait un Raphaël, et qui, en cette qualité, voulut peindre madame de Genlis. Une fois en train de nous conter des facéties, elle ne dédaigne pas même de nous dire qu'un soir très-tard elle alla avec son frère frapper à la porte de tous les cabarets du village de Genlis, demandant du *sacré chien* (eau-de-vie), et disputant l'un l'autre à qui prononcerait le mieux ce joli mot. Je crois que l'auteur des Mémoires est par trop scrupuleux, et aurait pu nous dérober cette anecdote.

Transportée à Paris, et surtout au Palais-Royal, madame de Genlis a d'autres choses à nous raconter; et ses Mémoires, sans cesser d'être toujours très-frivoles, ont cependant moins de futilité, de puérilité même; mais, futiles, puérils ou frivoles, ils amusent toujours. C'est ici surtout que commence une galerie de tableaux d'hommes et de femmes, que les hommes un peu vieux de notre génération ont connus, dont on connaît du moins les enfans, les petits-enfans, les familles. Cela excite toujours la curiosité et l'intérêt, surtout lorsque le peintre est aussi bon que madame de Genlis. Une des premières personnes qu'elle peint est madame la duchesse de Mazarin, personne singulière, qui était belle, bonne, obligeante, avait un bon cuisinier, donnait de superbes fêtes, et ne plaisait à personne, et ne pouvait réussir à rien. Elle ne se décourageait jamais cependant. Un jour, elle veut donner une fête champêtre dans un appartement ma-

gnifique, et décoré de glaces qui s'élevaient du parquet jusqu'au plafond; de vrais moutons, bien lessivés, bien blancs, ornés de rubans couleur de rose et conduits par une bergère de l'Opéra, se voyaient à travers les carreaux dans un cabinet voisin; mais tout à coup ils échappent à leur bergère, entrent dans les salons, épouvantent les danseuses, excitent le rire des danseurs, et, à grands coups de tête et de cornes, brisent toutes les glaces. On avait raison de dire que la fée *Guignon Guignonant* avait présidé à la naissance de cette pauvre duchesse. Elle avait un teint brillant des couleurs les plus vives; mais la maréchale de Luxembourg, qui ne l'aimait pas, voulant lui enlever cet avantage, dit qu'elle avait la fraîcheur, non de la rose, mais de la viande de boucherie. « Ce mot cruel prit, dit madame de Genlis, et voilà une fraîcheur déshonorée. »

Madame de Genlis assure que, dans ses récits, ses tableaux, ses portraits, elle n'est dirigée que par la justice, la vérité, l'équité, et jamais par le ressentiment ni le souvenir des mauvais procédés, et de toutes les petites passions qui agitent la société. Je suis persuadé qu'elle est de bonne foi, qu'elle le croit; mais je crois aussi qu'elle se trompe, comme il arrive à presque tous les hommes lorsqu'ils parlent de ceux qu'ils n'aiment pas, ou dont ils ont ou croient avoir à se plaindre. Elle assure que madame de Coislin, dont elle écrit mal le nom, comme celui de presque toutes les personnes de la société, ce qui est extraordinaire pour une femme qui la connaît si bien, et qui a fait le *Dictionnaire des Etiquettes,* et cela est contre l'étiquette; elle dit donc que madame de Cois-

lin avait peu d'esprit. Ce jugement paraîtra singulier ; mais il est certain que madame de Coislin, de son côté, parlait assez mal de madame de Genlis, sans dire toutefois qu'elle n'avait pas d'esprit. Il est ensuite des personnes qu'une conduite noble et héroïque et que de grandes infortunes rendent respectables et sacrées, et doivent mettre à l'abri des petites médisances des *Mémoires :* telles sont madame la princesse de Lamballe, M. le prince de Condé. La manière dont madame de Genlis parle de l'amie dévouée et sublime de la reine, et du valeureux et illustre chef des braves émigrés, ne paraîtra nullement convenable.

Je ne prendrai point le parti de sa tante, madame de Montesson, dont elle dit beaucoup de mal. J'aime mieux raconter une petite aventure fort singulière qui arriva à madame de Genlis lorsque M. de Montesson mourut. Les héritiers, qui n'avaient aucun égard pour la jeune veuve qui avait épousé leur vieux parent à l'âge de près de quatre-vingts ans, firent apposer les scellés au moment même de sa mort, et au milieu de la nuit. Le commissaire, revêtu de sa longue robe, parcourut tous les appartemens, sans respecter la chambre à coucher de madame de Genlis, qui était dans son lit. Effrayée de cette apparition, elle se lève en sursaut et en chemise ; puis, rougissant, elle ne trouve d'autre parti que de s'envelopper dans la robe du commissaire : celui-ci, peu courageux, à ce qu'il paraît, s'effraie encore plus que madame de Genlis, et crie au secours. On accourt : qu'on juge de la surprise et de la gaîté qu'excite un pareil spectacle, au milieu de la triste cérémonie des

scellés, et non loin du lit du mort ! Cependant, madame de Genlis, embarrassée de sortir décemment de la robe du commissaire, se fait apporter des vêtemens ; on l'habille dans la queue même de cette robe, qui lui sert de cabinet de toilette.

Il y a beaucoup d'autres anecdotes singulières, curieuses, plaisantes, amusantes, que j'aurais voulu mettre sous les yeux des lecteurs, s'il en est encore qui ne les aient pas déjà lues dans l'ouvrage même. J'aurais désiré surtout reproduire dans cet article tout le bien que madame de Genlis est forcée de dire d'elle, soit pour sa justification, soit pour celle des personnes qui lui sont chères, soit pour les intérêts de la justice et de la vérité, soit pour d'autres raisons encore ; mais l'occasion pourra s'en représenter. Nous n'avons encore en effet que le quart de ces Mémoires ; dépassant les bornes ordinaires des ouvrages de ce genre, ils s'étendront jusqu'à huit volumes qu'il faudra ajouter à la nombreuse collection de madame de Genlis, et qui n'en seront pas la partie la moins intéressante. Un savant bibliographe du dix-septième siècle n'évalue qu'à 400 le nombre des ouvrages faits par les femmes, dans les temps anciens et modernes, et conservés jusqu'à l'époque où il écrivait, vers 1670. Combien, depuis un siècle et demi, se sont accrues et le nombre des productions et la gloire littéraire des femmes ! Madame de Genlis n'y a pas peu contribué pour sa part, et la liste de ses ouvrages enflerait beaucoup et n'enrichirait pas moins ce catalogue si glorieux pour elles.

AU RÉDACTEUR
DU JOURNAL DES DÉBATS.

Brives-la-Gaillarde, 20 septembre.

Monsieur,

Par des circonstances qu'il serait aussi long que peu intéressant d'expliquer, je n'ai reçu qu'hier la troisième livraison des *Mémoires de madame de Genlis*. Toutefois, par la promptitude avec laquelle ils sont arrivés à l'adresse que je vous avais indiquée à mon départ de Paris, j'ai vu l'empressement que vous aviez mis à me les envoyer. Recevez-en, je vous prie, tous mes remercîmens.

Je n'ai donc point lu encore ces deux nouveaux volumes; seulement, j'ai parcouru une longue table qui précède chacun d'eux, et j'y ai vu une foule innombrable de noms propres. Toute la génération actuelle, et même les générations qui se sont éteintes depuis soixante ans, sont passées en revue par madame de Genlis. Cette liste est tellement complète, que je m'y trouve. J'en demande pardon à tous ceux qui sont nommés dans ces mémoires, mais c'est par moi que j'en ai commencé la lecture. Je désire, au reste, pour l'intérêt de l'ouvrage, que les autres aient été pour madame de Genlis le sujet d'articles plus agréables et surtout plus vrais.

C'est à l'occasion du roman intitulé *: le Siége de la Rochelle*, que madame de Genlis me met en scène. Elle assure que c'est celui de ses romans qui a eu le plus de succès, ou, ce qui revient au même, *le plus de débit;* et cependant qu'aucun autre n'a été si *maltraité* par les critiques, et *nommément* par

moi. Je dirai dans la suite un mot sur cette accusation ; mais je veux d'abord m'occuper du motif auquel elle attribue les injustes rigueurs qu'elle me reproche.

« M. de F... *m'en voulait*, dit-elle, *parce que* « j'avais repoussé les éloges qu'il m'avait donnés *sur* « *une relation* de mon voyage à Ferney, et qui se « trouve dans le premier volume de mes Souvenirs ; « *parce qu'il* avait fait *de ces éloges* une compa- « raison et une critique très-amère du même voyage « fait par madame Suard ; et je n'ai jamais aimé les « louanges qu'on m'a données aux dépens des au- « tres. Je ne connaissais point madame Suard ; son « mari avait toujours été mon ennemi. Mais je ré- « pondis à M. de F..., dans un journal, d'une ma- « nière fort sèche pour lui, et très-obligeante pour « madame Suard, qui, pour toute reconnaissance, « fit, un an après, *Madame de Maintenon peinte* « *par elle-même ;* ouvrage fort mal écrit, dans le- « quel elle a pillé toutes mes recherches et quelques- « unes de mes réflexions, sans jamais me citer. »

J'ai voulu mettre sous les yeux du lecteur ce morceau tout entier ; on y verra d'abord que j'ai le malheur d'inspirer très-mal madame de Genlis, et que son style, ordinairement pur et élégant, devient lourd et incorrect lorsqu'elle parle de moi. On y verra ensuite que, si elle ne veut pas qu'on la loue aux dépens d'un autre, elle se réserve sans doute ce privilége pour elle. Assurément, je n'ai rien dit contre madame Suard d'aussi amer que ce paragraphe dans lequel madame de Genlis semble prendre fait et cause pour elle.

Au reste, je confesse que j'ai eu tort de sacrifier madame Suard à madame de Genlis; mais lorsque madame de Genlis attribue le ressentiment et la rancune qu'elle me suppose contre elle, à ce tort dont je conviens, et à la réponse *sèche* qu'elle me rappelle et que j'avais parfaitement oubliée, elle me prouve qu'elle écrit ses *Mémoires* avec une mémoire bien infidèle.

Je vais essayer de lui prouver que la mienne est un peu meilleure. Ce fut au commencement de 1803 que parut sa note *sèche*. Deux ans après, en 1805, on publia une nouvelle édition de ses *Contes moraux*, 4 volumes in-8°. J'en fis le plus grand éloge. Madame de Genlis m'écrivit une lettre que je ne porte pas toujours avec moi; je ne l'ai donc pas dans la province éloignée où je suis; mais je me la rappelle assez pour pouvoir la citer, sans doute avec quelque inexactitude dans l'expression, mais avec une grande fidélité dans le sens. Au reste, si madame de Genlis niait cette fidélité et faisait quelque réclamation à cet égard, je vous demanderais la permission, à mon retour à Paris, de faire imprimer textuellement dans ce journal la lettre qu'elle me fit l'honneur de m'adresser. Voici donc à peu près cette lettre, datée de l'Arsenal, le 30 juin 1805 :

« Je viens, monsieur, de lire dans le *Journal des*
« *Débats* un article charmant (madame de Genlis
« y était extrêmement louée); mais j'avoue que j'é-
« prouve quelque embarras à vous faire tous les
« remercîmens que je vous dois. Je crains que vous
« ne vous mépreniez sur les motifs de ma reconnais-
« sance. Non, monsieur, ce n'est point l'amour-

« propre d'un auteur si naturellement flatté de votre « suffrage qui vous remercie, c'est une femme sen- « sible à un bon procédé. *Le vôtre décide aujourd'hui « un petit procès qui existait entre nous, et ce n'est « assurément pas moi qui le gagne.* » (Le petit procès était la réponse *sèche*, et mon procédé *prouvait* assurément que je n'avais pas de rancune.) La phrase soulignée est textuelle; j'aurais pu, à l'exemple de madame de Genlis, mettre au bas de la page : *Historique.*

Ce n'est pas tout : quelque temps après, madame de Genlis, en m'adressant une curieuse dissertation de M. le comte Alexandre de Laborde *sur la musique des anciens*, m'écrivit une autre lettre qui contenait un grand éloge du *Journal des Débats*, et une phrase tellement flatteuse pour moi, que je n'ose pas la citer. De mon côté, je ne demeurai pas en reste : une nouvelle édition de *madame de la Vallière* me fournit l'occasion de nouveaux éloges. *Madame de Maintenon* fut également louée sans restriction, et peut-être sans mesure.

Comment donc cette rancune pour la note *sèche*, si évidemment et si long-temps assoupie, se serait-elle tout à coup réveillée à l'apparition du *Siége de la Rochelle?* La vérité est que ce n'est point la rancune, mais bien les droits de la justice littéraire et de la critique qui se sont réveillés. Je les avais quelque temps sacrifiés à la politesse, à la courtoisie, au désir d'effacer une injuste opinion que madame de Genlis avait conçue et manifestée à mon égard. Mais je crus que mes preuves étaient enfin faites; madame de Genlis publiait trop d'ouvrages pour qu'on pût

toujours conserver à son égard ce ton d'éloges continuels et sans restriction, que la galanterie fait prendre envers des femmes moins fécondes. Je pensai qu'il était plus digne de son talent, et même plus flatteur pour elle, de la juger comme un auteur distingué, et d'après les lois d'une critique juste et impartiale ; je crus même qu'elle m'en saurait gré ; mais je me trompai bien.

C'est d'après ces principes que je rendis compte du *Siége de la Rochelle*, le 6 janvier 1807. Je louai beaucoup de choses dans cet ouvrage ; je repris quelques invraisemblances, et il en fourmille ; je terminai par un trait extrêmement flatteur qui n'eut pas plus de succès auprès de madame de Genlis que le reste. Un an après, elle fit paraître *Bélisaire*, où elle attacha une violente préface contre moi. Cependant ce n'était pas alors, comme aujourd'hui, moi qui étais le plus coupable ; c'était feu M. Esménard. Elle reproduit aujourd'hui dans ses Mémoires les reproches qu'elle me fit dans sa préface. J'y répondis dans le *Journal des Débats*, et le public put nous juger dans un temps où il s'occupait encore un peu du *Siége de la Rochelle*. Je ne reproduirai point ma réponse dans un temps où il ne s'en occupe plus ; j'observerai seulement qu'il y aurait eu bien de la maladresse de ma part, de reprocher à tort une invraisemblance à madame de Genlis, en rendant compte d'un ouvrage où il y en a tant.

Madame de Genlis observe que sa compilation des *Mémoires de Dangeau* ne fut pas trop maltraitée par les journalistes ; ce qui, dans son langage, veut dire qu'elle fut bien traitée. Elle aurait pu dire que

c'est moi qui en rendis compte dans le *Journal des Débats*, ce qui aurait encore prouvé mon peu de rancune. Je rendis compte également de *Bélisaire*, des *Battuécas*, des *Madianites*, de *la Victime des Arts*, des *Parvenus;* et elle n'en dit rien, ce qui prouve qu'elle n'eut pas à s'en plaindre ; car elle ne dissimule point ses plaintes : enfin elle désira elle-même que je rendisse compte de *Jeanne de France*, désir assurément très-flatteur, et auquel je regrettai de ne pouvoir répondre, mais qui prouve qu'elle me croyait tout-à-fait sans rancune.

Peut-être madame de Genlis se plaindra-t-elle que j'aie rendu publique une lettre qu'elle m'a adressée ; et j'ai, je l'avoue, éprouvé quelque répugnance à le faire. Mais mon scrupule a cessé quand j'ai songé que cette lettre était d'un auteur de Mémoires. Ce n'est pas en effet aux écrivains de ces sortes d'ouvrages qu'il appartient de former de semblables plaintes, eux qui livrent au public et les lettres, et les conversations, et les épanchemens, et l'intérieur des familles, et la vie privée des membres de la société. Si madame de Genlis prétendait que tout cela n'est permis qu'aux faiseurs de Mémoires, je la prierais alors de considérer cette lettre comme un fragment de mes Mémoires que je publierai peut-être un jour.

Mon article, dans cette troisième livraison, ne se borne pas au paragraphe que j'ai cité ; il y a encore une première note de monsieur l'éditeur, que je n'ai pas l'honneur de connaître. Il y dit de moi du bien et du mal, mais je n'accepte ni l'un ni l'autre, et je crois en vérité que monsieur l'éditeur aurait mieux rencontré en disant précisément le contraire de ce qu'il dit.

La seconde note est de madame de Genlis; elle est très-aimable, très-flatteuse, et je l'en remercie. J'accepte une partie du bien qu'elle dit de moi, et je voudrais mériter l'autre; mais ma reconnaissance n'a pas dû m'empêcher de repousser une accusation de petitesse, de ressentiment et de rancune, tout-à-fait indigne du *caractère estimable* qu'elle veut bien m'accorder.

Je ne sais, monsieur, si je vous enverrai un article sur cette livraison; peut-être attendrai-je la quatrième, qu'on annonce comme très-prochaine, pour parler des deux à la fois, et jeter un coup d'œil sur l'ensemble de ces Mémoires.

Ce serait d'ailleurs une grande témérité, de s'engager à composer et à publier un article sur chaque volume, ou même sur chaque paire de volumes que compose et publie madame de Genlis, et je n'ai point pris ni ne veux prendre cet *engagement téméraire*. En attendant, pour lui prouver que je persiste toujours à être *sans rancune*, j'extrairai de la livraison que j'ai sous les yeux un charmant portrait qui me paraît plein de grâce et de vérité :

« Durant ce même hiver, dit l'auteur des Mé-
« moires, je voyais souvent madame la marquise de
« Montcalm..... Cette personne si intéressante par
« ses malheurs, sa conduite, son esprit et son ca-
« ractère, est jeune encore ; mais toujours malade,
« souffrante, ne pouvant marcher, et toujours sur
« une chaise longue. Sa pieuse résignation est de-
« venue en elle un sentiment si profond, si vrai,
« qu'il semble ne lui rien coûter ; elle a un beau vi-
« sage et une physionomie touchante qui va au cœur.

« On croirait que M. de La Harpe, dans ses vers « sur la mélancolie, a voulu peindre l'expression de « ses yeux lorsqu'il dit :

Son regard triste et doux implore la pitié !

« mais ses discours ne la demandent point ; elle ne « parle jamais de ses souffrances ; elle est toujours « prête à partager celles des autres. Il y a dans toute « sa personne un calme d'autant plus frappant qu'il « contraste avec sa situation ; ce calme n'est jamais « insipide, parce qu'il est toujours uni à la sensi- « bilité ; c'est la paix d'une belle âme et non l'insou- « ciance de l'égoïsme ; son esprit a de la justesse, de « la finesse ; sa conversation est toujours douce, at- « tachante et solide. »

Je crois que j'aurais ajouté quelques traits à l'éloge de cette conversation, qui est aussi animée, vive et piquante ; je crois aussi que le regard est quelque chose de mieux que *triste et doux*. J'aurais donc changé quelque chose à ce portrait. J'y aurais surtout ajouté beaucoup, mais je ne l'aurais sûrement pas fait aussi bien que madame de Genlis.

Art. II.

Je n'ai point abusé des *Mémoires de madame de Genlis* pour faire des articles. Cinq livraisons ont été publiées, dix tomes ont paru, et je n'en ai encore parlé que deux fois (1) ; car je ne compte pas la lettre précédente, qui n'est qu'une explication parti-

(1) Je supprime un de ces articles.

culière et personnelle, dont je n'aurais point osé entretenir le public, si le nom de madame de Genlis ne donnait de l'importance aux plus petites choses; et si, lorsqu'il est question d'elle, on n'avait pas le droit de parler de tout, comme elle le prouve dans toute l'étendue de ses Mémoires, mais particulièrement dans ces deux derniers volumes. Par cette sobriété d'articles, je me suis rangé dans la classe des critiques bienveillans. On a pu en effet le remarquer : tous les amis de madame de Genlis ont peu parlé de ses Mémoires, du moins dans les journaux; leurs articles ont été rares et courts. Les miens, à la vérité, rares aussi, ont été fort longs; c'est un défaut dont je ne puis me corriger, et dont je ne me corrigerai peut-être pas même dans celui-ci. Ce sont les ennemis de madame de Genlis qui se sont acharnés sur ses Mémoires, qui en ont fait le texte de leurs commentaires caustiques, de leurs insinuations malignes, de leurs observations satiriques, de leurs rapprochemens piquans, soit avec d'autres mémoires du temps, soit même avec d'autres ouvrages de madame de Genlis : ce sont eux qui ne tarissaient pas sur cet objet, et qui multipliaient les articles; ils en faisaient deux, trois, quatre sur chaque livraison; et j'en connais un qui en a fait dix sur les deux premières seulement, et qui a écrit environ deux cents pages sur les quatre volumes dont elles se composent.

Toutefois, dans les dispositions polies, et, j'ose le répéter encore, bienveillantes, qui m'animaient et qui m'animent encore pour la dernière production d'une femme à qui de rares talens, une foule d'ouvrages remarquables, et son âge avancé (madame de

Genlis avait atteint quatre-vingts ans quand cet article parut), doivent concilier des égards et du respect, j'ai mal distribué mes articles. Puisque je n'en faisais point sur chacune des livraisons, c'était sur la dernière qu'il fallait m'abstenir d'en faire; et c'est justement de celle-là que j'ai pris l'engagement de parler, et même de jeter un coup d'œil sur l'ensemble de l'ouvrage. Je fus mal inspiré à Brives-la-Gaillarde lorsque, peu satisfait de la troisième livraison, et espérant mieux des suivantes, je pris cet *engagement* que j'appelai dès-lors *téméraire*.

On ne peut se dissimuler, en effet, que l'intérêt de cet ouvrage ne va pas en croissant. Les ennemis de madame de Genlis, et même quelques-uns de ses amis, lui ont bien reproché les enfantillages des premiers volumes; mais je crois qu'ils valent mieux et qu'ils sont plus amusans que les commérages des derniers. Pour moi, je ne balance pas, et je préfère à la plupart des choses que madame de Genlis raconte dans ces derniers volumes, à ce qu'elle y dit, écrit et transcrit (car elle copie souvent dix pages du livre d'un de ses amis, vingt pages d'un autre, et j'aime encore mieux les siennes), je préfère, dis-je, à tout cela les puérilités tant reprochées aux premiers volumes, et ces *habits d'Amour couleur de rose* dont elle aimait à se parer dans son enfance, avec les ailes d'azur, supprimées seulement les dimanches; et les leçons de déclamation qu'elle donnait du haut de la terrasse aux petits polissons rassemblés dans les fossés du château de Saint-Aubin; et ses promenades enfantines au bois de Vincennes, où la queue de sa robe était portée par l'abbé Ducrest son

frère; je ne parle pas du *sacré chien* demandé par le frère et la sœur à la porte des cabarets. Quoiqu'on en ait un peu ri et plaisanté, qui n'aimerait pas mieux ces scènes un peu grotesques où madame de Genlis, devenue plus raisonnable, et déjà mariée, veut monter un cheval de poste et courir à franc étrier pour aller joindre son mari, précédée ou accompagnée de sa femme de chambre, à qui elle a fait prendre les culottes et les grosses bottes de son laquais; où elle fait des moustaches aux jeunes religieuses d'un couvent, et met du rouge et des mouches aux vieilles pendant leur sommeil. Mais ce qu'on aime mieux surtout, c'est le tableau de la vie du Palais-Royal, quelques années avant la révolution, et les portraits quelquefois assez caustiques qu'elle nous trace de plusieurs personnages de cette époque, sans oublier sa tante, madame de Montesson, dont elle ne dissimule ni les torts ni les ridicules; ce qui est assez amusant, quoique cela ne soit pas très-chrétien et ne soit nullement excusé, quoi qu'en dise madame de Genlis, par sa délicatesse pour l'honneur de madame sa mère et la réputation de monsieur son frère, qui n'y paraissent en aucune manière intéressés.

Déjà l'intérêt décroît dans la seconde livraison; il est cependant encore un peu soutenu par les détails, à la vérité un peu longs, d'éducations importantes, de discussions domestiques, mais élevées et éclatantes; par les efforts plus ou moins habiles que fait madame de Genlis pour tourner toutes ces discussions à son avantage, avec toutes les apparences de l'impartialité, et même du respect pour son illustre

adversaire ; par ses efforts non moins pénibles pour prouver une parfaite unité dans ses sentimens, ses opinions, ses actions et sa conduite, pendant tout le cours de la révolution ; enfin, par son émigration, ses voyages, ses aventures en pays étranger, les traverses qu'elle y essuie, les petites vengeances qu'elle en tire ; ses observations de mœurs, souvent pleines de vérité et d'agrément, et même ses succès prodigieux et les vives passions qu'elle inspire à un âge que je n'ose pas dire ; mais il y a environ vingt-cinq ans : c'est aux lecteurs à compter.

Le temps de ces succès est enfin passé, lorsque madame de Genlis revient à Paris ; mais d'autres l'y attendent : elle publie ouvrages sur ouvrages ; ces ouvrages ont été loués, ont été critiqués. Madame de Genlis réfute les critiques, ou s'en plaint ; elle ajoute aux éloges. Elle dit avec vérité que ses romans, ses nouvelles, ses livres d'éducation, ont été attendus avec empressement, ont été beaucoup achetés, beaucoup lus ; elle remarque tout le bien qu'ils ont fait, toute l'influence qu'ils ont eue, toutes les réformes qu'ils ont produites dans les mœurs, le langage, ou dans quelques habitudes répréhensibles et peu convenables ; tout le parti qu'en ont tiré un grand nombre d'auteurs qui n'ont publié de bon que ce qu'ils lui ont pillé, dérobé. Je ne contredis aucune de ces assertions, je les rapporte. Les succès littéraires de madame de Genlis, qui sont incontestables, continuent donc de donner quelque intérêt à la troisième livraison de ses Mémoires. Mais déjà on s'aperçoit que cet ouvrage a été étendu outre mesure ; un grand vide s'y fait sentir, et il est rempli par des prédica-

tions hors de propos, et des sermons éternels qui ne portent aucun fruit, parce qu'ils ennuient, et qui ennuient parce qu'ils sont déplacés, et qu'on ne les cherchait ni ne les attendait là ; par les détails communs de la vie commune, par les éloges fastidieux, quoique souvent mérités, de toutes les personnes qu'elle voit, qu'elle reçoit, chez qui elle va, soit à la ville, soit à la campagne, ou même en province ; par toutes les politesses qu'on s'est mutuellement faites, et les madrigaux qu'on a échangés ; toutes choses fort agréables dans la société et les cercles où elles se passent, mais qui ont un grand désavantage à en sortir pour être transportées dans un livre.

Hélas ! je viens de faire la table et le sommaire des tomes sept et huit de ces Mémoires. Il est difficile de livrer au public, avec moins de sobriété, des détails domestiques et familiers. Madame de Genlis donne jusqu'à l'adresse des apothicaires qui lui ont donné des pillules, dont elle s'est bien trouvée ; mais elle avertit qu'il faut demander ces pillules *comme pour elle*. Quoi ! ces apothicaires ou cet apothicaire, donneraient-ils de mauvaises pillules aux autres ? Elle nous fait connaître et ses femmes de chambre dont elle change quelquefois, et ses appartemens dont elle change souvent, et les principaux locataires qui presque tous sont charmans.

On sent bien que les amis ne sont pas oubliés ; et quelle foule d'amis a madame de Genlis, quoiqu'elle se plaigne à chaque instant de ses ennemis ! Que d'éloges elle leur prodigue ! Mais ces éloges ne perdent-ils pas de leur prix par leur profusion, et si j'ose m'exprimer ainsi, par leur banalité ? Je le

demande à trois ou quatre de ses amis, et surtout de ses amies que j'honore autant qu'elle peut les honorer, que je trouve aussi aimables qu'elle peut les trouver, et par conséquent dignes de toutes les louanges qu'elle leur donne, seront-elles bien flattées d'entrer en partage et en communauté de magnifiques éloges avec un si prodigieux nombre de personnes, et surtout peut-être avec quelques-unes de ces personnes? Ce point est délicat, et je ne le touche qu'en passant. « J'ai vu ce matin une telle femme, « elle est charmante; j'ai vu ce soir un tel homme, « il est plein de génie. » Telles sont, ou dans des termes équivalens, les formules de madame de Genlis. Tout auteur qui va chez elle est plein de talens; tout livre qu'on lui envoie est excellent : sur ce dernier point elle est bien heureuse, et j'envie beaucoup son bonheur. Je voudrais seulement qu'elle ne copiât pas dans ses Mémoires tant de pages de ces *excellens* livres; elle ne sait pas même toujours très-bien les noms de ceux qu'elle loue si prodigieusement, témoin M. Ballange qui ne s'appelle point ainsi. Quant à moi, je ne nommerai point ces grands hommes : ce n'est pas leur faute s'ils sont loués sans discrétion, et si d'éternelles pages de leurs productions sont citées sans discernement et sans mesure; mais à quoi madame de Genlis les expose!

Si madame de Genlis aime bien ses amis, il faut avouer qu'elle en est bien aimée aussi. Un jour elle annonce son départ de Paris; elle va s'en éloigner de six ou sept lieues : aussitôt l'un d'eux la *gronde*, l'autre *soupire*, un troisième *pleure*. Autrefois, lorsqu'on résolvait des problèmes de ce genre, et qu'on

soutenait des thèses sur la tendresse et le sentiment, on aurait pu longuement disputer avant de pouvoir déterminer lequel des trois amis est le plus sensible. Chacun d'eux aurait pu alléguer en sa faveur de fortes raisons et de puissans argumens.

Le genre des mémoires devient assurément très-facile, si l'on prend pour modèle ceux de madame de Genlis, et elle est faite pour en servir. Tout le monde à peu près peut en faire autant, tout le monde en effet a des amis qu'il peut louer, lit des livres qu'il peut citer et copier, fait et reçoit des visites, reçoit et écrit des lettres; tout le monde en un mot a des aventures à peu près semblables à celles que raconte madame de Genlis, ou du moins qui ont un semblable degré d'intérêt. A la vérité, tout le monde n'a pas le mérite, les talens, la réputation et la célébrité de madame de Genlis. Je n'ignore pas que l'importance des personnages donne de l'importance aux petites choses qui ont quelque rapport avec eux; c'est un principe incontestable: mais madame de Genlis n'en a-t-elle pas un peu abusé?

Boileau prétendait, dit-on, que La Bruyère, en secouant le joug des transitions, s'était affranchi d'une des plus grandes difficultés de l'art d'écrire. Madame de Genlis a fait comme La Bruyère, quoiqu'elle n'y semblât point autorisée par ce genre d'ouvrage qui devrait avoir de la suite, de l'ordre, de la liaison, et qui a un enchaînement naturel. C'est encore une facilité de plus qu'elle a donnée à tous les faiseurs de mémoires qui voudront la prendre pour modèle. Il est impossible, en effet, d'y

faire moins de façon. Veut-elle, par exemple, introduire un nouveau personnage sur la scène : elle se contente d'écrire son nom comme un titre : *Monsieur un tel*, et puis elle nous parle de ce *monsieur-là*. Elle met aussi, sans la moindre formule préparatoire, à côté les uns des autres, les objets les plus disparates, et passe d'un grave sermon au plus futile récit, qui aura pour objet ou sa femme de chambre, ou un morceau de pain d'épices qui lui a donné la colique.

Madame de Genlis a voulu donner l'immortalité dans ses Mémoires à tous ceux dont elle croit avoir à se louer ; à ses serviteurs, à ses médecins, à ses libraires, à ses amis, à ceux qui ont lu avec plaisir ses ouvrages, à ceux qui lui en ont parlé obligeamment, à ceux qui lui ont écrit quelque billet aimable, à tous ceux qui ont causé avec elle et qui l'ont écoutée avec plaisir. On sent combien ce nombre doit être grand. Aussi, que de noms propres dans ses Mémoires ; mais que de noms obscurs, ignorés, sans intérêt ! et que de choses sans intérêt racontées de ceux qui sont plus connus ! Il y a sans doute un caractère de bienveillance et d'obligeance dans cette manière d'écrire des mémoires ; mais les lecteurs en sont un peu les victimes.

Mais, me demandera-t-on, ces lecteurs ne sont-ils pas dédommagés, dans tout le cours de ces deux volumes, par quelques morceaux d'un intérêt un peu plus vif et un peu plus réel ? Je les cherche de mon mieux, et j'y trouve de loin à loin quelques tableaux de mœurs, quelques comparaisons entre la société actuelle et la société avant la révolution. Ma-

dame de Genlis réussit toujours bien dans ce genre d'observation ; elle est en général *laudatrix temporis acti*. Je puis citer Horace à madame de Genlis ; car j'ai vu dans cette dernière livraison de ses Mémoires, qu'elle entendait le latin, et j'en suis désolé, parce qu'en rendant compte d'un de ses derniers romans, et craignant qu'une observation que j'avais à lui faire ne lui déplût, j'appelai à mon secours ce même Horace, espérant qu'elle ne m'entendrait pas ; je vois qu'elle m'entendit fort bien, et je lui en demande pardon. Mais elle peut très-bien entendre la citation que je fais aujourd'hui, et elle n'en sera point choquée. Elle ne dissimule point en effet la préférence qu'elle donne au ton de la société d'autrefois, et aux manières polies et élégantes qui distinguaient les hommes et les femmes au temps de sa brillante jeunesse et de ses beaux jours. Elle met en contraste notre ton et nos manières, et peut-être les peint-elle un peu en caricature ; mais en général son pinceau est aussi fidèle que piquant. Nos bruyantes conversations politiques lui déplaisent fort et avec raison ; mais puisqu'elle a continué ses Mémoires jusqu'au mois d'octobre 1825, elle aurait pu dire que cette manie fatigante, presque antisociale, ou du moins très-antifrançaise, avait infiniment diminué. Je suis persuadé que madame de Genlis ne verrait plus aujourd'hui des généraux et des pairs la quitter, la laisser dans un coin, et s'asseoir au milieu du salon, dans des fauteuils exactement placés en rond, pour parler politique, et lui présenter en perspective, ce dont elle se plaint amèrement et très-justement, *un demi-cercle de dos*, terminé en

rcle parfait par un autre *demi-cercle de figures*.

Si dans cette livraison on ne voit pas, comme dans les précédentes, paraître successivement de nouveaux ouvrages de madame de Genlis, et les détails qui accompagnent leur publication, leur succès prodigieux, leur débit immense, du moins on y lit souvent l'annonce d'ouvrages qu'elle nous prépare en grand nombre, et qu'elle a déjà faits en grande partie; et l'on est de plus en plus confondu de tout ce qu'a écrit dans sa vie, et de tout ce que veut encore écrire madame de Genlis. Ce n'est rien que les cent volumes et peut-être plus de ses œuvres que nous connaissons : que de manuscrits donnés à des amis et à des amies et qui n'ont point vu le jour! que d'extraits faits pour elle et pour ses éducations et ses élèves! que de plans d'ouvrages à moitié exécutés! que de projets plus ou moins avancés! Je ne parlerai que d'un de ces projets, mais on conviendra qu'il en vaut bien un autre : c'est celui de refaire l'Encyclopédie tout entière, à l'exception des mathématiques. Madame de Genlis rattachait ce projet à un autre plan politique, elle proposait au gouvernement de s'attacher le peuple et de le *charmer* par l'établissement de bains froids et gratuits sur la Seine, dont le bâtiment superbe serait orné de madrépores et de coraux, au milieu de feuilles d'acanthe, de joncs et de plantes marines, tandis qu'elle charmerait la bonne compagnie et les gens instruits par la publication de sa nouvelle encyclopédie; ainsi tout le monde, sans exception, serait charmé ou par les bains froids, ou par l'encyclopédie.

Je ne veux pas finir cet article sans dire que ma-

dame de Genlis n'est point ultramontaine, quoiqu'elle ait quelques amis fort ultramontains. L'un d'eux, ancien élève de l'École polytechnique, avait même, s'il faut l'en croire, la fantaisie de succéder à Pie VII et d'être pape, mais il paraît qu'il a échoué. Madame de Genlis les prêche tout doucement, et veut les convertir aux libertés de l'Église gallicane, sur lesquelles elle disserte *ex professo;* mais elle se trompe lorsqu'elle dit que ces libertés ont été accordées à l'Église de France comme une sorte de privilége par les papes. Ces libertés sont un reste de l'antique discipline, que notre Église a précieusement conservée.

Quelque latitude que madame de Genlis ait donnée à ses Mémoires, et quoiqu'elle ne se soit pas montrée difficile sur le choix des matériaux qu'elle y a fait entrer, cependant, pour remplir tant de volumes, il a fallu avoir recours à d'autres compositions. Aussi le dernier volume de cette livraison se termine par des morceaux littéraires et par cent huit quatrains à la Pibrac, sur la botanique. Je n'ai pas lu les quatrains; les morceaux de littérature ne contiennent point d'idées neuves, malgré la prétention contraire, mais des idées généralement assez justes. Ils seraient meilleurs, sans l'acharnement de l'auteur contre Marmontel, qui était plus recommandable que ne semble le croire madame de Genlis, et comme homme, et comme littérateur; et contre Voltaire, dont on ne saurait trop détester plusieurs ouvrages, mais dont il faut reconnaître l'esprit prodigieux et l'admirable talent. A quoi bon critiquer quelques mauvais vers de ses opéras? Qui est-ce qui

les lit, qui est-ce qui les défend ? Pourquoi revenir pour la troisième fois à ces quatre vers sur des pilules purgatives, que madame de Genlis ne peut digérer. La première fois elle avait dit que Marat et Robespierre n'avaient jamais rien dit d'aussi horrible ; la seconde fois ces quatre vers n'étaient qu'odieux ; la troisième fois ils ne sont qu'*indignes d'un nom si fameux*. Cela est du moins plus raisonnable. Madame de Genlis prétend que dans le genre des poésies légères et fugitives, Voltaire est au-dessous de Gresset ; cela est bien fort : elle prétend que les lettres de Voltaire sont mal écrites ; cela est trop fort.

Madame de Genlis a raison d'admirer Buffon ; mais elle a tort de le mal citer. Buffon, dans un discours célèbre, a dit cette phrase célèbre, quoiqu'un peu obscure : « Le style est l'homme même. » Des écrivains, qui s'extasiaient sur cette phrase, sans l'entendre, lui ont fait dire : *Le style est tout l'homme ;* mais jusqu'à madame de Genlis, on ne lui avait pas fait dire : *Tout l'homme est dans le style*. A la vérité, elle trouve un peu d'exagération dans cette sentence : je le crois.

Madame de Genlis ne dédaigne pas de donner des conseils aux journalistes, et de fort bons conseils : j'ai fait mon possible pour en profiter. Il en est un pourtant que je ne suivrai pas. Les lettres A, B, C, D, etc., que ces messieurs mettent au bas de leurs articles, lui déplaisent ; elle voudrait qu'ils signassent leur nom tout entier, et prétend qu'ils seraient plus polis. Je puis l'assurer que pour mon compte du moins, la lettre dont je signe n'y fait

rien ; qu'elle ne me rend point impoli, et que, si par malheur je le suis, ce n'est point elle qu'il faut accuser. Madame de Genlis ne veut point de préambule ; je n'ai point fait de *préambule*. Elle désire qu'on aille au fait ; j'ai été tout de suite *au fait*. Elle dit que le vrai talent du critique *consiste à donner une idée juste et précise de la production qu'il annonce ;* je n'ai rien négligé pour donner une idée *juste* et *précise* de ses *Mémoires*.

Mémoire sur la vie et la puissance d'Ali-Pacha, visir de Janina.

Le pacha de Janina est un des hommes dont depuis vingt ans parlent le plus les gazettes. On n'est pas fâché de connaître un peu les personnages dont on entend si souvent parler. On voudrait savoir du moins si ce fameux pacha qui fait tant de bruit est un pacha à trois queues, ou seulement à deux, ou même à une. On saura cela et bien d'autres choses, en lisant le mémoire que j'annonce. L'auteur a été à portée de voir, de connaître, d'interroger, d'observer, et il observe bien : ses études et ses fonctions administratives, et beaucoup de raison naturelle, fortifiée par l'expérience, l'ont rendu très-propre à juger avec justesse les événemens, les hommes et les choses. Conduit par la part qu'il prenait aux affaires publiques dans l'île de Corfou, pendant l'existence éphémère de cette république septinsulaire que tant d'événemens plus importans pour nous ont presque effacée de notre souvenir, il y connut beaucoup de Français qui, dans les événemens si divers d'une

guerre universelle et d'une conflagration générale, s'étaient battus contre le pacha, ensuite pour lui, et avaient été d'abord dans ses prisons, puis dans ses armées, ensuite dans ses conseils, et enfin dans son intimité et à sa cour. Tous s'empressèrent de satisfaire aux questions, et de répondre aux intentions de l'auteur; ils lui confièrent les notes qu'ils avaient rédigées, les renseignemens qu'ils s'étaient procurés, et c'est d'après ces matériaux et quelques autres recherches particulières, qu'il a composé ce Mémoire.

Un de ces Français lui racontait un jour un trait qui peint tout à la fois et le caractère du pacha, et l'effroi qu'il inspire à ses malheureux sujets, et la considération qu'il accordait à nos compatriotes. Traversant la principale rue de Janina, ce Français voit tout à coup la population entière disparaître et se précipiter en fuyant dans les boutiques, dans les maisons, dans tous les asiles qui lui sont ouverts, ou qu'elle peut se faire ouvrir, comme pour échapper à un effroyable danger. Lui-même, cédant pour un moment au mal contagieux de la peur par une sorte de mouvement involontaire, se réfugie dans une allée. Bientôt il apprend que la cause de cette terreur est l'apparition du terrible pacha qu'on a vu à cheval à l'extrémité de la rue. La frayeur qu'il inspirait habituellement était encore redoublée ce jour-là par l'exécution de quarante-deux personnes pendues la veille par ses ordres. Cependant le Français, un peu honteux d'avoir partagé la commune terreur, sort de cette allée et continue son chemin. Le pacha s'avance rapidement vers lui, et lui demande s'il n'a

pas peur comme les autres. « Si bien traité par vous, « répond le Français, j'aurais tort de craindre. — « C'est bien pour toi, réplique le pacha ; mais as-tu « remarqué comme les Grecs me redoutent, et « comme ils fuient à mon approche ? » En disant « cela, observe l'auteur du Mémoire, il riait, et « paraissait aussi fier, aussi enorgueilli d'inspirer « l'effroi et l'horreur, que peut l'être un bon roi « dont la présence excite l'enthousiasme et la joie « publique. » Ce contraste est piquant, et cette observation est juste. Comme dans tout le reste, en fait d'amour-propre, les goûts sont forts divers ; on sait que Henri IV mettait le sien à être entouré, et pour ainsi dire embarrassé dans sa marche par ses sujets, qui se pressaient autour de lui, et qu'il répondait à l'ambassadeur espagnol, qui s'en étonnait : « Si vous « les voyiez un jour de bataille, ils me pressent « bien davantage. » Cet amour-propre était un peu différent de celui du pacha de Janina.

Au reste, il ne faut point s'étonner que de malheureux Grecs qui n'avaient aucune défense contre un homme féroce tel qu'Ali-Pacha, entouré de satellites non moins féroces que lui, tremblassent et prissent la fuite à son aspect ; on eut tremblé à moins. Je ne suivrai point l'auteur du Mémoire dans cette liste épouvantable de crimes qu'il dévoile à nos yeux, et qui forment le tissu de la vie du pacha de Janina. J'avoue que, malgré la confiance que m'inspirent l'esprit très-judicieux de l'auteur du Mémoire et sa raison éminemment solide, je serais tenté de croire qu'il a chargé ce tableau de quelques circonstances incroyables qu'il aura adoptées trop légèrement. La Harpe

dit quelque part, en faisant une éloquente apologie de Tacite, qu'il est difficile de calomnier Tibère ou Néron. Je crois qu'il est fort difficile aussi de calomnier le pacha de Janina. Toutefois l'esprit révolté admet plus difficilement encore qu'il y ait un monstre capable, après la prise d'une ville, de faire mettre à la broche des hommes qui lui ont courageusement et légitimement résisté, de les faire rôtir, de présider lui-même à cette affreuse barbarie, et de repaître ses yeux de cet horrible spectacle.

Il est des cruautés qui ne sont guère moins grandes, mais qui sont infiniment plus croyables, parce qu'elles sont conseillées par les passions les plus tyranniques du cœur humain, celle de l'amour méprisé et d'une frénétique jalousie. Qu'on juge les effets de ces deux passions presque toujours inséparables, et réunies dans une âme aussi féroce que celle du pacha de Janina ! L'auteur de ce Mémoire en rapporte un terrible exemple. Une belle Grecque, nommée Euphrosine, vivait à Janina au sein d'une famille dont elle faisait l'ornement et le bonheur ; les grâces de son esprit égalaient celles de sa taille et de sa figure ; les Grecs modernes aimaient à la comparer à Aspasie, et lui en donnaient le nom. Mais Euphrosine différait beaucoup d'Aspasie par la régularité de sa conduite et la décence de ses mœurs ; elle était aussi vertueuse que belle. Le farouche pacha la vit, il en fut épris ; il supplia, et tenta tour à tour et de séduire et d'effrayer. Ses vœux, ses promesses, ses menaces, tout échoua devant l'inflexible vertu d'Euphrosine. Il était déjà trop malheureux pour elle d'avoir à redouter un si terrible amant ; ce ne fut

pas tout-cependant, et sa funeste étoile lui en fit trouver un second non moins redoutable dans cette odieuse famille. Mouctar, le fils aîné d'Ali, devint le rival de son père; mais comme lui, dédaigné, il fut encore plus audacieux que lui; il entre à main armée dans l'appartement d'Euphrosine, et, le pistolet sur la gorge, il triomphe par la force de celle qu'il ne put vaincre par la séduction. Il semble que cette infortunée, par un raisonnement inexcusable sans doute, mais qui pourrait n'être qu'une fausse conséquence déduite par une délicatesse excessive, ait jugé qu'une femme souillée par un pareil crime, ne valait plus la peine d'être disputée et défendue, elle se livra donc dans la suite sans résistance à son lâche ravisseur. Cependant Ali-Pacha, instruit de ce commerce, ressent tous les transports d'une jalousie telle qu'elle doit s'allumer dans une âme comme la sienne. Il s'élance de son palais au milieu de la nuit, accompagné de quelques satellites; il court à la maison d'Euphrosine, fait appliquer des échelles aux fenêtres de son appartement, monte et pénètre jusqu'au lit où reposait cette mère infortunée à côté de ses enfans. Le pacha, furieux, l'accable de brutales invectives, l'arrache de son lit, l'entraîne nue et mourante, et la remet à ses satellites pour qu'ils la conduisent à la mort. Mais voulant se donner les apparences de venger, non sa querelle particulière et son amour offensé, mais la morale outragée par les désordres de ses propres enfans, il fait prendre seize autres femmes qu'on dit à tort ou à raison être leurs complices et avoir des liaisons criminelles avec eux, il les réunit à la malheureuse Euphrosine, et les fait

toutes précipiter dans le lac de Janina. Une de ces femmes est enceinte, le déclare, et n'en est pas moins précipitée avec les autres : elle avait été dénoncée et livrée par son propre mari. Une femme d'Euphrosine veut absolument périr avec sa maîtresse adorée; elle s'attache à elle, s'opiniâtre à ne point en être séparée, et est jetée avec elle dans les flots. Ainsi, dans cette scène d'horreur, se réunissent tous les contrastes et tous les intérêts, la vertu et le crime, la trahison et le dévouement, la scélératesse et l'héroïsme.

L'amour, qui inspira un crime si horrible à Ali-Pacha, n'est cependant pas la passion qui le domine le plus; c'est la cupidité, c'est l'ambition. On prétend que le vieux maréchal de Villeroi disait assez plaisamment sous le régent : « Quel que soit le mi-« nistre des finances qui soit nommé, je déclare « d'avance que je suis son serviteur, son ami, et même « un peu son parent. » Cela est, sinon très-noble, du moins assez gai; mais le pacha de Janina n'est point gai du tout, lorsque bâtissant des généalogies imaginaires il se déclare le parent, et partant l'héritier de tous les hommes riches qui meurent sans enfans. Si le défunt est musulman, c'est par son père qu'Ali doit hériter, à titre de parent: s'il est Grec, c'est par sa grand'mère qui était grecque : il n'y a pas moyen d'échapper; et quel est le vivant qui oserait nier cette parenté? On voit, au reste, que le pacha de Janina a lu l'histoire; car cette plaisanterie léonine est renouvelée d'un empereur romain. L'ambition lui suggère une politique qui n'est ni moins tortueuse, ni moins criminelle; c'est lui qui soulève contre la Porte tous les pachas des environs pour

tâcher de s'agrandir et d'affermir sa puissance à travers ces divisions et l'occupation qu'elles donnent au chef de l'empire ottoman.

Trompant ensuite les ministres de cet empire, ou les corrompant par son or, il se fait donner la commission de réduire par la force des armes le pacha rebelle; il feint de le poursuivre, l'autre feint de fuir, et au milieu de ces feintes évolutions, la province est également ravagée par les deux armées. On l'a vu pourtant quelquefois, lorsqu'il était de son intérêt de donner quelques preuves de sa fidélité, atteindre l'ennemi, lui faire couper la tête, et punir ainsi un rebelle d'une rebellion à laquelle il l'avait poussé. Dans la fameuse révolte de Paswan-Oglou, il se fit donner le commandement d'une des divisions de l'armée qui devait réduire ce rebelle. Comme son intérêt demandait la prolongation des troubles, il fait semblant, à la lueur faible et incertaine du crépuscule, de prendre une des divisions de l'armée pour l'ennemi. Il tombe avec impétuosité sur elle; la troisième division veut séparer les combattans, d'où résulte une bataille générale entre les soldats de la même armée. C'est ainsi que la campagne échoua, qu'une bicoque ne put être réduite par une armée de cent mille combattans, et qu'on laissa échapper un ennemi dangereux.

C'est par ces crimes et ces fourberies que le pacha de Janina a élevé une puissance redoutable à la Porte. Cet empire, jadis si formidable à toute la chrétienté, tremble actuellement devant un pacha révolté. Qu'est devenu le temps où ses flottes dominaient la Méditerranée, où ses armées pénétraient en Hongrie, en

Allemagne, en Pologne, en Italie, et portaient l'effroi jusque sous les murs de la capitale d'un puissant empire ? Que sont devenus ce Mahomet II, cet Amurath II, ce Sélim Ier, ce Soliman II, contemporain de François Ier, de Charles-Quint, et digne allié de l'un de ces grands rois, et digne rival de l'autre ? Cependant, par une singularité remarquable, lorsque les plus puissans États de l'Europe redoutaient cet empire du croissant, de faibles États osaient le braver et soutenir ses efforts : Rhodes et Malte lui opposèrent une constance héroïque ; Venise lui fit une guerre constante, souvent heureuse, toujours glorieuse. Mais aujourd'hui Rhodes et Malte ont disparu, ou du moins ce qui en faisait la force et la gloire n'existe plus. Venise a perdu ses flottes, ses richesses, sa puissance, son indépendance ; et l'empire ottoman ne subsiste que par la rivalité et les intérêts opposés des nations chrétiennes dont elle était jadis l'effroi. De pareilles révolutions sont un puissant et éloquent commentaire de ces beaux vers de Lucrèce sur les vicissitudes des empires :

Usque adeo res humanas vis abdita quædam
Obterit, et pulchros fasces, sævasque secures
Proculcare ac ludibrio sibi habere videtur.

SECTION II.

CORRESPONDANCES.

Lettres de madame de Sévigné à sa fille et à ses amis.

Rien n'est plus capable de détourner un critique de parler encore de madame de Sévigné dont on a tant parlé ; de juger encore et de louer ses lettres, si souvent jugées, si souvent louées, que l'excellente édition publiée, il y a quelques années, par M. Grouvelle (en 1811). Cette édition met en effet sous les yeux les meilleurs de ces jugemens divers, les plus délicats de ces nombreux éloges, et même les Préfaces et les *Avertissemens* des principales éditions, qui ne sont encore, en grande partie, que des jugemens et des éloges. Là est rassemblé ce qu'ont dit de madame de Sévigné, et son amie madame de La Fayette, et Voltaire, et La Harpe, et M. Suard, et madame la présidente Brisson, et M. l'abbé de Vauxelles, et le nouvel éditeur lui-même, qui a curieusement recherché tout ce que les autres avaient oublié, et n'a rien omis de ce que les traditions ou écrites ou orales pouvaient nous apprendre, et de l'aimable auteur de ces lettres, et de son aimable société, et de sa famille, de madame de Grignan, du marquis de Sévigné, de madame de La Fayette, de

M. et de madame de Coulanges, de Corbinelli, de Bussy-Rabutin, etc. Quel aperçu nouveau peut-il rester sur un sujet si souvent, si habilement traité, et qu'on peut regarder comme entièrement épuisé? Enfin, ce qui pour moi n'augmente pas médiocrement la difficulté, c'est que je l'ai assez longuement traité moi-même, à l'occasion d'une méchante édition qui parut, il y a environ huit ans; de sorte que j'ai à me défendre de répéter ce qu'ont dit les autres, ce qui serait au moins inutile; et ce que j'ai dit moi-même, ce qui serait bien pis encore.

En attendant que j'affronte toutes ces difficultés, je vais m'attacher à faire connaître les avantages nombreux et incontestables de cette édition sur toutes celles qui l'ont précédée.

On sait que les premières éditions des *Lettres* de madame de Sévigné furent imprimées en 1726, l'une à Rouen, l'autre à la Haye. Elles ne contenaient que deux volumes de lettres, la plupart sans date et sans ordre, imprimées, non sur des originaux, mais sur une copie fournie à la vérité par madame de Simiane à son cousin Bussy, peut-être avec l'aveu, peut-être sans l'aveu de ce dernier: le fait n'est pas bien éclairci; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles furent désavouées par madame de Simiane, qui se défendit du moins, et défendit toutes les personnes de sa famille, d'avoir eu aucune part à ces éditions. Deux motifs la portèrent à publier ce désaveu: les plaintes de quelques personnes encore vivantes, un peu compromises dans les récits malins de madame de Sévigné, et qui ne purent goûter ses malices, malgré leur grâce, ni ses

plaisanteries, malgré leur finesse ; enfin, quelques traits qui rappelaient, qui confirmaient les bruits de quelques chagrins, de quelques mésintelligences qui, à diverses époques, avaient troublé la vive et tendre amitié de madame de Sévigné pour sa fille, et semblaient accuser le cœur et le caractère de madame de Grignan. Affligée du mécontentement des personnes que les traits vifs et plaisans de sa grand'mère atteignaient encore trente ans après sa mort ; plus affligée encore de la défaveur que certaines révélations pouvaient jeter sur le caractère de sa mère, madame de Simiane prit un parti fort ingénieux pour faire oublier le mal que tous ses désaveux n'auraient pu détruire. Elle chargea le chevalier de Perrin, son ami, de publier en 1734 une édition des *Lettres* de madame de Sévigné, qui, avouée par sa petite-fille, faite sur les originaux, et augmentée de deux volumes, et bientôt après de deux autres, devait faire négliger celle de 1726 : ce qui est arrivé en effet. Toutefois, malgré les suppressions et les changemens qui furent faits dans cette édition de 1734, il y subsista encore plusieurs traces de ces nuages qui, plus d'une fois, avaient troublé la sérénité des jours que la mère et la fille avaient passés ensemble, et que l'imagination vive et tendre de madame de Sévigné s'était d'avance représentés et si doux et si purs. Madame de Simiane voulut donc encore faire oublier cette édition de 1734 : elle en donna une nouvelle plus ample, et enrichie d'un grand nombre de lettres nouvelles, continuant ainsi un système de suppressions et d'additions très-adroitement combiné. Le chevalier de Perrin fut encore

chargé de cette nouvelle édition, qu'il ne publia qu'en 1754, long-temps après la mort de madame de Simiane ; c'est cette édition qui, au mépris des précédentes, fut suivie comme originale par tous les éditeurs subséquens qui, plus jaloux de montrer leur esprit, en dissertant sur l'esprit de madame de Sévigné, que de faire les recherches nécessaires pour faire une bonne édition, et de se soumettre au travail plus utile que glorieux d'éditeurs soigneux, exacts, scrupuleux, négligèrent de consulter, de comparer les textes divers de ces diverses publications ; négligèrent surtout de revoir les épreuves, admirent toutes les fautes de l'édition qui leur servait de type, et en consacrèrent eux-mêmes un très-grand nombre de nouvelles. Les nouveaux éditeurs en citent de fort singulières qui, reproduites ainsi, ou multipliées d'éditions en éditions jusqu'à la dernière publiée par M. Grouvelle, dénaturent le texte de madame de Sévigné, le rendent obscur, quelquefois inintelligible, quelquefois ridicule.

Mais le chevalier de Perrin ne s'était pas contenté de ces altérations, dictées par les scrupules de la piété filiale de madame de Simiane, ou par des convenances sociales qui ne subsistent plus ; donnant une plus grande latitude aux fonctions d'éditeur, il supprima encore sous prétexte d'inutilités, il corrigea sous prétexte de longueurs, il changea, il réforma sous prétexte d'incorrection ou de négligence de style ; de sorte que les idées de madame de Sévigné se trouvent assez souvent revêtues, non de son style, mais de celui de M. de Perrin. Je n'en citerai qu'un

exemple, non le plus curieux et le plus important, mais le plus court. Madame de Sévigné donne des avis à sa fille sur la manière dont elle doit se soumettre aux fatigues de la représentation dans la province dont son mari était gouverneur. « Il est vrai, « dit-elle dans l'édition de 1734, que c'est un métier « tuant, que cet excès de cérémonies et de civilités, « mais cependant ne vous relâchez sur rien ; tâchez, « mon enfant, de vous ajuster aux mœurs et aux « manières des gens avec qui vous avez à vivre ; ac- « commodez-vous un peu de ce qui n'est pas mau- « vais, ne vous dégoûtez point de ce qui n'est que « médiocre ; faites-vous un plaisir de ce qui n'est « pas ridicule. » Dans l'édition de 1754, le chevalier de Perrin et tous les éditeurs qui l'ont suivi, suppriment cette dernière phrase, qui pourtant a son prix, comme suffisamment exprimée dans la première, qu'ils ont même un peu altérée, un peu abrégée. Le chevalier de Perrin ressemble à un algébriste qui, pour simplifier deux équations, en fait disparaître les quantités semblables et équivalentes ; mais c'est une mauvaise opération à faire sur le style de madame de Sévigné.

Telles étaient toutes les éditions de madame de Sévigné, jusqu'à celle de M. Grouvelle. Parmi les additions les plus importantes qui enrichissent la sienne, il faut d'abord compter cinquante ou soixante lettres de madame de Sévigné ou à madame de Sévigné, entièrement nouvelles ; plusieurs autres peu connues, parce que, éparses dans des recueils assez rares, elles n'avaient jamais été rassemblées dans cette intéressante correspondance ; des pièces, soit

en vers, soit en prose, adressées à madame de Sévigné; les productions échappées à la plume de ses enfans, telles que la dissertation où M. de Sévigné combat les sentimens du savant Dacier, et établit le sien sur l'interprétation d'un passage d'Horace; un fragment de madame de Grignan, qui analyse le système de Fénelon, sur l'amour pur et le quiétisme; les lettres et les opuscules de madame de Simiane. Je ne dois point omettre de remarquer au nombre de ces additions un travail extrêmement sec et ingrat pour l'éditeur, mais très-utile pour les lecteurs; je veux parler d'une table générale, très-étendue, très-complète et très-bien faite. J'avoue que pour mon compte, je lui sais un gré infini de ce travail; plus on a lu madame de Sévigné, plus on sent le mérite de ce sommaire général des matières. Combien, en effet, de noms, de faits et d'anecdotes dans cette longue et intéressante galerie, qui ont d'abord frappé l'esprit, échappent ensuite à la mémoire, ou n'y laissent qu'un souvenir confus! A l'aide de la table, tout est rappelé au lecteur, tout est remis sous ses yeux et à sa portée. Enfin, aux notes de M. Perrin, M. Grouvelle en ajoute un grand nombre qui expliquent mieux le texte, dévoilent mieux les allusions, font connaître des noms qui jusqu'ici n'étaient indiqués que par des initiales: à un excellent choix de notices, d'éloges, de jugemens, dont madame de Sévigné et ses lettres avaient été l'objet, il a joint ses propres réflexions. Je parlerai de celles-ci préférablement à celles des autres écrivains que M. Grouvelle a rassemblées, parce qu'elles sont plus nouvelles, moins connues, et qu'il est d'ailleurs plus naturel

que ce soit l'éditeur qui recueille la part d'éloges ou de critiques qu'il mérite.

M. Grouvelle, mort peu de temps après avoir rendu cet utile service à la mémoire de madame de Sévigné et aux nombreux amateurs de cette aimable correspondance, était un homme d'esprit : le travail long, difficile et obscur auquel il se condamna pour rendre cette édition la mieux ordonnée et la plus complète de toutes celles qui avaient paru jusqu'alors, et ne rien omettre de ce qui pouvait lui donner plus d'intérêt et de prix, prouve qu'il avait pour ces lettres une prédilection particulière, et cette prédilection fait honneur à son goût. La notice qu'il a donnée sur madame de Sévigné et ses amis, est pleine de recherches assez curieuses : plus méthodique, moins pleine de divagations que celle de M. l'abbé de Vauxelles, elle a aussi moins de grâces et d'abandon; on y remarque moins d'aperçus fins et ingénieux, que dans les réflexions de M. Suard sur madame de Sévigné et sur le style épistolaire; mais elle supplée très-bien à ce que les autres n'avaient pas dit : elle est écrite d'un assez bon style, à quelques néologismes près. Tel est, par exemple, le mot *désharmonie;* c'est bien assez de se servir à tort et à travers du mot *harmonie*, comme le font quelques écrivains de nos jours, qui rendent souvent aussi cette expression tout-à-fait néologique par le mauvais usage qu'ils en font.

Tout irait donc assez bien dans cette *Notice* et dans les divers morceaux ajoutés au texte pour mieux l'éclaircir, et pour nous faire plus parfaitement connaître, et l'aimable auteur des lettres, et les personnages divers qu'elle y met en scène, si M. Grouvelle

n'avait pas, en quelques endroits, heureusement rares, succombé à la tentation véritablement irrésistible pour un philosophe du dix-huitième siècle, de faire, hors de propos, parade de sa philosophie. Ce qu'il y a de bien pis encore, il a voulu en donner une légère teinte à madame de Sévigné. C'est là, il faut l'avouer, une plaisante imagination ! Voltaire voulait attirer sous les drapeaux de la philosophie, Bossuet, Fénelon et les personnages les plus illustres et les plus religieux du siècle de Louis XIV : M. Grouvelle voudrait y rallier une des femmes les plus aimables et les plus spirituelles de ce temps. Cette conquête ne serait point indigne des autres, et M. Grouvelle aurait eu là une noble ambition, pour peu qu'elle fût raisonnable ; mais elle ne l'est pas davantage : appelons les choses par leur nom, elle est tout aussi ridicule que celle de Voltaire et de tous ceux qui l'ont imité dans sa manie de transformer les plus beaux génies, les hommes les plus graves du siècle de Louis XIV, en penseurs légers et hardis du dix-huitième siècle. Je ne m'amuserai point à recueillir dans les lettres de madame de Sévigné les passages sans nombre, qui vengeraient cette dame illustre de l'honneur prétendu que veut lui faire son éditeur. Tout, en effet, dans ces lettres, s'élève contre la singulière insinuation de M. Grouvelle ; et toutes les lectures graves qui font l'occupation habituelle et chérie de madame de Sévigné, et tant de pensées religieuses, et même tant d'autres pensées mondaines dont on l'accuse ; et tous les regrets, tous les combats entre l'amour du monde, où l'on se plaît si bien ; et le désir d'une plus grande perfection ; et

toutes ces petites prédications à des amis qui ne sont pas tous aussi gens de bien qu'elle : à Corbinelli qu'elle veut engager à profiter d'un jubilé, et qui s'en défend, en disant qu'*il n'est pas assez préparé;* à Tréville qu'elle veut convertir, en lui racontant les circonstances édifiantes de la fin d'un de ses amis, mort dans le faubourg Saint-Jacques, et qui lui répond froidement : *C'est ainsi qu'on meurt dans ces quartiers-là.* M. Grouvelle s'imagine-t-il rendre madame de Sévigné plus intéressante, en lui supposant ce caractère raisonneur, et cet esprit indocile au joug des opinions religieuses et de la croyance générale de son siècle et de tant d'autres siècles ? Je crois qu'il se trompe : ces qualités, qui ne rendent pas, ce me semble, les hommes plus aimables, ôteraient aux femmes une grande partie des grâces de leur sexe. Comment le dernier éditeur de madame de Sévigné n'a-t-il pas été frappé de la justesse de ces réflexions d'un autre éditeur, qu'il a transportées avec raison dans sa propre édition ? « J'affirme, dit M. de « Vauxelles, que madame de Sévigné, en adoptant « ces principes, a été plus heureuse, et j'ajoute « qu'elle a été plus aimable. Tout homme sensé sou- « haitera que la femme qui l'intéresse, puisant ainsi à « la source des affections abondantes et réglées, mette « son cœur plein d'émotions sous la protection de cette « doctrine qui subvient à tout dans la vie, et donne « les conseils nécessaires à la prospérité, et de douces « consolations au malheur. La sensibilité des femmes « m'émerveille toujours, et je suis assez porté à « croire avec nos pères, qu'il y a en elle *quelque* « *chose de céleste.* Il leur sied donc d'entretenir une

« sorte de communication avec le ciel. Je le dis aux « femmes, et je le dis à ceux qui ont eu quelque par- « ticipation de leurs dons admirables, aux âmes ten- « dres, aux imaginations que le beau enflamme, qui « ne vivent que pour être émues, émouvoir et « plaire : la pensée religieuse est si grande, si tou- « chante, si vive, qu'elle leur convient excellem- « ment, que leur talent en sera enrichi, et qu'elles « laisseront bien en arrière les âmes sèches et dures « qui la rejettent. Qu'ils s'empressent donc de se pé- « nétrer de ce sentiment, et se souviennent de ce « bel adage des anciens : Muses, chantez d'abord « Jupiter, qui remplit tout de sa présence ; *ab Jove « principium, Musæ ! Jovis omnia plena.* »

Mais si j'ai opposé M. de Vauxelles à M. Grouvelle, j'opposerai aussi à son tour M. Grouvelle à M. de Vauxelles; je lui sais gré en effet d'avoir pris le parti de madame de Grignan contre ce dernier, qui l'avait immolée sans pitié, qui ne voulait voir en elle qu'une pédante sans aucune grâce dans l'esprit, toujours guindée dans les hauteurs de la philosophie cartésienne et dans les abstractions chimériques sur *l'indéfectibilité de la matière,* et les *négations non conversibles,* et joignant à ce faux bel esprit, un assez mauvais caractère et un assez mauvais cœur. Assurément, le bon La Fontaine qui oubliant que plus d'une fois il en a été coupable lui-même, place au Tartare

Ceux qui dans leurs discours ont noirci quelque belle,

n'aurait pas fait grâce à M. de Vauxelles; car madame de Grignan était belle, spirituelle, c'est déjà un assez bel éloge pour une femme, et ce n'est pas tout le

sien : l'apologie qu'en fait M. Grouvelle est excellente. En général, passez-lui le petit paragraphe que j'ai attaqué, un petit nombre d'expressions de mauvais goût, et deux ou trois notes où l'on aperçoit la couleur de ses opinions politiques, et l'on n'aura que des éloges à donner à tout son travail sur un des plus charmans ouvrages de notre langue.

C'est en effet à madame de Sévigné que les femmes sont redevables de tenir le premier rang dans un des genres de la littérature ; genre d'autant plus intéressant, qu'il a un rapport plus direct avec le caractère de sociabilité que l'auteur de la nature donna à l'homme, et qui tend plus que tout autre à resserrer les liens de la société. Les hommes même les plus jaloux des prérogatives et de la supériorité du génie de leur sexe, ne lui disputent point ce rang. Je ne connais en effet que deux écrivains qui, indépendamment de leurs autres titres de gloire, eussent pu se faire par leurs seules lettres, une réputation générale et durable : Cicéron et Voltaire ; et c'est déjà une bien grande gloire pour madame de Sévigné, de pouvoir être, sous ce rapport, comparée à deux hommes d'un génie aussi brillant et aussi facile. Les politiques, ceux qui aiment à lire les circonstances les plus remarquables des grands événemens, des funestes révolutions, des bouleversemens d'un grand empire, les portraits des hommes qui furent les héros de ces terribles catastrophes, préfèreront les lettres de Cicéron ; mais ils avoueront que la grâce, la finesse des pensées, l'originalité des tours et des expressions, la délicatesse des sentimens, compensent dans madame de Sévigné le mérite de l'élégance et de l'ur-

banité qui distinguent les lettres de l'orateur romain. Si Voltaire étonne peut-être davantage par ses saillies, par le choc de ses pensées antithétiques, par les contrastes singuliers et inattendus qu'il présente, par les rapports qu'il trouve entre les idées les plus éloignées et même les plus disparates, madame de Sévigné, qui n'est pas étrangère à ces sortes de mérite, a en outre quelque chose de plus doux et de plus aimable. Il y a dans les saillies de Voltaire un tour plus vif et plus frappant ; on trouve plus d'abandon, de délicatesse dans celle de madame de Sévigné ; les lettres du premier seront plus goûtées par les esprits malins et caustiques ; celles de l'autre, quoiqu'elle ait bien ses petites méchancetés aussi, par les cœurs bons, sensibles et généreux. Peut-être lit-on avec plus de plaisir une première fois celles de Voltaire ; mais je crois qu'on relira plus volontiers celles de madame de Sévigné.

On les a si souvent lues et relues, que je regarde comme inutile d'en extraire et d'en citer des passages qui sont dans la mémoire de tous les lecteurs. Qui ne connaît en effet ces pages charmantes, où elle retrace avec tant d'agrément les anecdotes de la cour la plus brillante et la plus spirituelle de l'univers, et les portraits des personnages les plus intéressans qui composaient cette cour ; et les pages sublimes où elle parle de la mort d'un Louvois, d'un Turenne, où elle peint la douleur d'une mère apprenant la mort de son fils? Quel lecteur n'a pas été frappé mille fois, et de ces traits d'une morale douce, pure et vraiment philosophique, dont elle entremêle ses récits, et de ces détails charmans dont elle orne la narration des plus

simples événemens, et de cette gaîté piquante, qu'elle sait répandre même sur les lettres d'affaires, même sur les comptes de ses fermiers, qu'elle représente apportant *plusieurs petits sacs où il peut bien y avoir trente francs;* et les petits traits d'érudition qu'elle sait ramener avec une grâce infinie, sans aucune prétention et sans la moindre apparence d'ostentation et de pédanterie ? Rien n'est plus opposé à l'heureux naturel de madame de Sévigné que ces défauts; elle sut se garantir de la contagion de l'exemple : car ces défauts dominaient surtout dans les lettres de ceux qui, de son temps, s'étaient fait une réputation par leur style épistolaire; ils n'osaient plus, dans la crainte de compromettre cette réputation, écrire à leurs amis, avec cette familiarité et même cette négligence qui fait le charme des lettres. Nous voyons Balzac soupirer de ce rude joug que lui imposait sa renommée; son contemporain et son ami, Sarrasin, forme les mêmes plaintes, et envie le sort de son procureur, qui pouvait impunément commencer ses lettres par ces mots : *J'ai reçu la vôtre, je vous fais ces lignes,* etc. Il paraît que la contrainte du beau style et du beau langage, avec toute la pédanterie qui la suit, tyrannisait jusqu'aux conversations. Ménage parle d'une assemblée de beaux esprits où il s'était trouvé : « Chacun, « dit-il, s'efforça de bien parler; car, au contraire « d'aujourd'hui, on prenait garde à parler correcte- « ment, et à ne point faire de fautes dans les entre- « tiens d'assemblée. Enfin, tout le monde s'étant « retiré, je restai seul avec Balzac. Alors, me pre- « nant par la main, il me dit : A présent que nous

« sommes seuls, parlons librement et sans crainte « de faire des solécismes. » Pour en revenir au style des lettres, tel était le soin minutieux et pédantesque qu'on y apportait alors, et dans le siècle précédent, que nous voyons dans l'histoire littéraire de ce temps, que les Manuce et les autres personnages de cette réputation et de ce mérite, employaient quelquefois un mois entier et même plusieurs mois à composer une lettre. Heureusement madame de Sévigné n'y faisait pas tant de façons ; ses lettres en sont plus nombreuses, et bien certainement elles en sont meilleures. Mon papier, ma plume, mon encre, *tout vole*, dit-elle ; on s'en aperçoit, et ses lettres tirent leur charme principal de cette facilité, de cet abandon, et même de cette négligence d'un esprit qui s'exprime sans recherche, et dit les choses les plus aimables et les plus agréablement pensées, sans méditation, sans plan, sans méthode. On peut lui appliquer, dit avec raison son dernier éditeur, ce qu'une femme d'esprit avait écrit sur la première page des *Essais* de Montaigne : *C'est l'écrivain qui sait le moins ce qu'il va dire, et qui sait le mieux ce qu'il dit.*

N. B. — Quelques années plus tard fut publiée par M. de Monmerqué une édition très-supérieure à celle de M. Grouvelle, et qui restera vraisemblablement le type et le modèle de toutes celles qui suivront. Il faut mettre au premier rang des nouvelles richesses qui la distinguent, la correspondance de Bussy et de madame de Sévigné ; jusqu'ici imparfaite, incomplète, et obscurcie par des suppressions et des lacunes ; actuellement entière, suivie, ou expliquant parfaitement ses interruptions, claire dans toutes ses

parties et ses diverses périodes, et toujours fort intéressante. La partie la plus curieuse nous avait été dérobée jusqu'ici ; c'est celle qui, après une longue interruption de neuf ans, s'engage de nouveau, et commence par la plus vive explication et les discussions animées qui s'ensuivent. Madame de Sévigné avait été fortement et vivement offensée d'un portrait satirique que son cousin Bussy avait fait d'elle dans son *Histoire amoureuse des Gaules*. Bussy veut s'excuser de ce tort inexcusable ; madame de Sévigné combat avec chaleur cette vaine apologie. Bussy réplique ; il est adroit, il est insinuant, galant même ; il avoue une partie de sa faute pour dissimuler l'autre. Madame de Sévigné détruit cette réplique par une belle et éloquente *duplique*, et Bussy s'avoue vaincu et tout-à-fait incapable de la *tréplique*. « Mais, ma belle cousine, ajoute-t-il, pourquoi m'y « voulez-vous obliger ; je me suis rendu dans la ré- « plique que je vous ai faite ; je vous ai demandé la « vie, et cela est un peu inhumain. Je ne pensais pas « que vous vous mêlassiez, vous autres belles, d'avoir « de la cruauté sur d'autres chapitres que sur celui « de l'amour. Cessez donc, petite brutale, de vouloir « soufflетter un homme qui se jette à vos pieds, etc. »

La plupart de ces lettres ont été imprimées sur les originaux écrits de la main même de Bussy, et qui ont été obligeamment offerts aux éditeurs par M. le marquis de La Guiche, pair de France, qui les possède parmi ses papiers de famille. D'autres manuscrits, jusqu'ici entièrement inconnus, ont aussi servi à perfectionner cette édition : tels sont les mémoires de l'académicien

Conrart (1), d'où les éditeurs ont tiré plusieurs faits curieux, plusieurs éclaircissemens utiles. C'est ainsi que les causes et les circonstances du duel qui enleva à madame de Sévigné un mari léger, volage, point assez digne d'elle, quoique assez aimable, et même assez aimé d'elle, avaient resté presque totalement ignorées. Les éditeurs en racontent, d'après les mémoires de Conrart, l'histoire avec beaucoup de détails que je vais abréger. Le chevalier d'Albret était amoureux de Madame ***, et avait pour rival le marquis de Sévigné. Ayant trouvé la porte de sa maîtresse fermée trois à quatre jours de suite, il se crut desservi par quelques propos de son rival, et chargea un de ses amis, nommé Saucourt, d'aller demander des éclaircissemens au marquis de Sévigné. Celui-ci répond à Saucourt qu'il n'a jamais rien dit au désavantage du chevalier d'Albret; mais que s'il désavouait tous les propos qu'on lui attribuait, c'était uniquement pour rendre hommage à la vérité, et non pour se justifier, attendu qu'il ne se justifiait jamais que l'épée à la main. Saucourt lie la partie pour le vendredi 4 février 1651, derrière Picpus. Arrivés sur le champ de bataille à l'heure convenue, M. de Sévigné assure de nouveau qu'il n'avait jamais rien dit contre le chevalier d'Albret, qu'il était son serviteur; ils s'embrassent tendrement, mettent l'épée à la main, et se battent. M. de Sévigné, après avoir porté vigoureusement trois ou quatre bottes à son adversaire, qui ne percèrent que ses vête-

(1) *Voyez* tome IV de ces Mélanges, page 286.

mens, s'enferre lui-même dans l'épée du chevalier d'Albret, chancelle, tombe et meurt le lendemain. Telle était la fureur des duels à cette époque, que le père de madame de Sévigné, le fils de la pieuse et sainte baronne de Chantal, faisant ses dévotions le jour de Pâques 1624, quitta la sainte table pour aller servir de second à Bouteville, qui trois ans après périt sur l'échafaud, victime de sa fureur insensée pour les combats singuliers.

La Correspondance de Ménage avec madame de Sévigné, qui n'a jamais été imprimée, se trouve dans cette édition, ainsi que plusieurs lettres également inédites de madame de Grignan à M. de Pompone. La Correspondance de madame de Simiane est également plus complète. Je citerai, parce que l'esprit aime ces rapprochemens et ces comparaisons, quelques phrases de deux lettres, l'une de la grand'mère, l'autre de la petite-fille, qui roulent sur le même sujet. Il s'agit d'adoucir le sort d'un galérien : celui auquel s'intéresse madame de Simiane, était le fils d'un vieux peintre qu'elle avait vu, dans son enfance, travailler aux décorations du château de Grignan. Voici comment elle s'exprime : « Ce misérable père a un fils « qui le soulagerait dans sa vieillesse; il s'est avisé « de donner un soufflet à son sergent ; le voilà « aux galères pour la vie ; il est venu à moi tout « en larmes..... Je vous conjure, monsieur, de « vouloir accueillir charitablement et cordialement « ce pauvre homme ; cela le consolera..... Quand « je vois un vieux homme que j'ai vu toute ma vie « chez mon père, que je le vois fondre en larmes

« à la vue de son portrait, je vous avoue que s'il « me demandait mon bien, je crois que je le lui « donnerais. Je vous assure que je vous fatiguerai « beaucoup au sujet de ce fils galérien ; armez-vous « de patience. » Le galérien auquel s'intéresse madame de Sévigné, était un gentilhomme provençal, qui avait fait parvenir une lettre du malheureux Fouquet à sa femme. Après l'exposition du fait et quelques recommandations, elle termine ainsi : « Vous savez que c'est un des plus honnêtes gar- « çons qu'on puisse voir, et propre aux galères « comme à prendre la lune avec les dents. » Cela est plus léger et plus spirituel ; la lettre de madame de Simiane est bien plus touchante.

Lettres inédites de madame de Maintenon et de madame la princesse des Ursins.

ARTICLE PREMIER.

Madame de Maintenon est une des femmes à qui les femmes en général, rendent le moins de justice. Au lieu de la compter parmi celles qui font la gloire de leur sexe, et de l'y placer dans les premiers rangs, comme cela me paraîtrait juste, elles la rejettent, elles la répudient, elles la flétrissent presque. C'est en vain que, dans ces derniers temps, deux femmes célèbres ont voulu la réhabiliter, et ont appelé à leur secours et la fiction et la vérité : madame de Genlis et madame Suard ont perdu les frais de leur imagination et de leurs recherches ; et le roman et l'histoire ont échoué contre des préventions aussi obstinées. Madame de Maintenon n'eut-elle pas cependant les qualités que les femmes envient

le plus, et dont elles sont le plus fières? Ne fut-elle pas très-belle et très-spirituelle? Ne fut-elle pas aussi vertueuse qu'elles le désirent, et que les plus difficiles d'entre elles l'exigent? La beauté, l'esprit, la vertu, dons heureux, très-recommandables en eux-mêmes, mais si vivement appréciés par les femmes, et qui sont regardés par elles comme leurs premiers titres à la considération, à la célébrité, à la gloire, perdent-ils, possédés par madame de Maintenon, tout leur prix et toute leur valeur? Mais, disent-elles, madame de Maintenon fut ambitieuse. Cela est possible; mais je n'aurais pas cru les femmes si implacables là-dessus. J'aurais même soupçonné qu'une ambition couronnée d'un si brillant succès, dont l'éclat rejaillit, pour ainsi dire, sur elles, et prouve jusqu'où peut aller leur ascendant et leur empire, les disposerait à en être plutôt flattées que révoltées. Mais, ajoutent-elles, et c'est ici la terrible accusation, elle ne fut pas sensible! En sont-elles bien sûres? Tout ce que je puis dire, c'est que c'est un point toujours fort difficile à éclaircir, et il me semble que de belles et incontestables qualités, et un mérite vraiment supérieur devraient protéger la mémoire de madame de Maintenon contre une accusation toujours incertaine et douteuse. Mais la discussion de trois ou quatre faits sur lesquels elle repose, et que répètent toujours les détracteurs de cette femme célèbre, m'entraînerait trop loin : elle serait, d'ailleurs, probablement inutile auprès des personnes qui ont pris leur parti de la haïr. Ainsi, au lieu de conjectures vagues sur le plus ou le moins de sensibilité

de madame de Maintenon, je m'empresse de présenter à ceux qui sont plus justes envers elle les nouveaux titres que lui acquiert une nouvelle correspondance, publiée pour la première fois plus de cent ans après sa mort, à la bonne opinion qu'ils ont déjà de son esprit si distingué, de sa raison si parfaite, et de ses sentimens, toujours pleins de sagesse et de modération.

Cette correspondance, dont la tardive apparition peut surprendre, mais dont l'authenticité ne sera suspectée par aucun de ceux qui la liront, se compose des lettres de deux femmes très-célèbres, quoiqu'à des titres différens, et qui toutes deux ont eu une très-grande influence, trop grande même, sur les affaires publiques; car je ne prétends pas que madame de Maintenon n'ait jamais eu ni erreurs ni préventions; et si c'est parce qu'elle ne fut pas parfaite que les femmes ne l'aiment pas, ne l'estiment pas, je n'ai rien à dire. Madame de Maintenon, curieuse de savoir, intéressée à connaître ce qui se passait en Espagne pendant la terrible guerre que Louis XIV eut à soutenir contre toute l'Europe, pour placer son fils Philippe V sur le trône de cette monarchie, écrivait régulièrement tous les huit jours à madame la princesse des Ursins, qui lui répondait assez exactement, et qui, placée auprès de la reine d'Espagne, sœur de la duchesse de Bourgogne, en qualité de camerara-mayor, n'avait ni moins de curiosité, ni moins d'intérêt à s'informer des plans, des projets, des déterminations et même des intrigues de la cour de France, qu'elle aurait bien voulu diriger pour le succès de ses vues person-

nelles. Ces deux dames se promettaient mutuellement de brûler leurs lettres, et la princesse des Ursins paraît surtout tenir à l'exécution de cette clause ; mais elles manquèrent heureusement à leur promesse l'une et l'autre.

L'éditeur nous apprend qu'à la mort de madame de Maintenon ces lettres se sont trouvées dans ses papiers, du moins toutes celles qui nous ont été conservées. Toutefois, il y a ici un peu d'embarras : qu'on ait trouvé ainsi les lettres de madame des Ursins, cela est tout simple et s'explique facilement ; mais comment celles de madame de Maintenon y étaient-elles aussi ? En gardait-elle une copie ? La correspondance elle-même semblerait prouver le contraire : en effet, madame de Maintenon oublie dans une lettre ce qu'elle a dit dans la lettre ou les lettres précédentes ; elle se répète souvent, quelquefois elle se contredit ; une fois même elle nie avoir écrit ce qu'elle avait bien réellement écrit. Tout cela ne s'accorde point avec des copies gardées, à moins que ce ne fût une finesse pour tromper sa correspondante, et ce serait bien fin, et de plus assez inutile, raison plus décisive de n'y pas croire. Je crois que cela méritait une petite explication. Quoi qu'il en soit, les lettres de madame de Maintenon, plus fréquentes ou mieux conservées, remplissent deux volumes et presque la moitié du troisième ; celles de la princesse des Ursins occupent un peu plus de la moitié du troisième et tout le quatrième. C'est ainsi qu'elles ont été distribuées par l'éditeur ; il se présentait, ce me semble, une distribution et plus naturelle et meilleure : c'était de les placer

dans un ordre alternatif et chronologique. Toutefois, je me laisse entraîner par la méthode vicieuse, ce me semble, de l'éditeur, et je commencerai par parler des lettres de madame de Maintenon.

Cette correspondance commence en 1706, immédiatement après la funeste bataille de Ramillies, si complétement perdue par le maréchal de Villeroi, et s'étend jusqu'à la mort de Louis XIV, pendant un espace de neuf années, remplies de grands événemens, de grands désastres et de calamités de toute espèce, dont l'issue ne fut cependant pas sans gloire, ni pour la nation si cruellement accablée par les plus dures épreuves, ni pour le grand monarque si long-temps humilié par les rigueurs de la fortune, qui lui faisait expier les faveurs dont elle l'avait comblé pendant près d'un demi-siècle. Dans d'aussi affreuses circonstances, les lettres de madame de Maintenon ne peuvent être gaies ; elles sont on ne peut pas plus tristes ; mais elles sont remplies de détails intéressans. Pleine de force contre tous les maux passés ou accomplis, dont elle supporte avec courage les suites funestes et accablantes, madame de Mainteuon est pleine de faiblesse et de crainte pour les maux à venir, qu'elle ne peut envisager sans frémir, et qu'elle prédit sans hésitation et sans doute. L'ennemi assiége-t-il une ville ? elle voit cette ville prise ; fait-il un mouvement en avant ? elle voit nos provinces envahies ; nos généraux, pour arrêter ses progrès, vont-ils livrer une bataille ? elle voit cette bataille perdue ; et malheureusement elle a toujours raison, et s'afflige vivement de n'avoir pas eu tort avec les opti-

mistes, qui la contredisent et prédisent toujours des succès, tels que la princesse des Ursins elle-même, et le duc de Vendôme, qui ne doute jamais que l'ennemi serait battu par lui incontestablement, et même par les autres généraux français, confiance trop souvent bien moins fondée.

Mais cette triste prévision de madame de Maintenon, qui dans son excès n'est pas sans quelque faiblesse, n'est pas non plus sans quelque dignité, parce qu'elle est toujours mêlée de sentimens très-patriotiques pour l'honneur et la gloire de la France, pour l'honneur et la gloire de Louis XIV. Ses gémissemens sont souvent éloquens; sa relation de la bataille de Malplaquet arrache des larmes. Elle se plaît à faire ressortir ces mêmes sentimens dans le monarque. « Le roi, dit-elle, porte tout en grand « homme, mais il souffre. Il fut d'abord sensible- « ment touché d'entendre dire que sa maison n'a- « vait fait rien qui vaille (à la bataille de Ramillies); « il est très-sensible à l'honneur de la nation. » Cette tristesse continuelle, et s'étendant dans une suite de plus de quatre cents lettres, serait monotone, si elle n'était extrêmement variée dans ses tours. Dans l'excès de son abattement, madame de Maintenon désire souvent la mort, et envie le sort de ceux qui meurent, et la mort qui frappe tant de victimes à la cour de Louis XIV, dans ce temps de calamités publiques et d'infortunes particulières, lui donne souvent ces tristes sujets d'envie. « Si je « croyais, madame, écrit-elle à la princesse des « Ursins, qui lui avait adressé des vœux obligeans, « que vous pussiez contribuer à me faire vivre jus-

« qu'à cent ans, je vous dirais toutes les raisons que « j'aurais pour mourir; mais comme vos souhaits « ne sont que l'effet de la bonté dont vous m'hono- « rez, j'espère bien que vous me mettrez avant peu « sur la liste des morts de votre connaissance; je la « porte dans ma poche, je vous en ferai part si « vous voulez; il y a vingt ou vingt-cinq personnes « de la cour depuis deux ans. » Madame des Ursins lui demande cette liste, je ne sais si c'était pour en faire l'usage que lui indique madame de Maintenon.

Une des accusations qui pèse le plus sur la mémoire de madame de Maintenon, c'est de s'être trop mêlée des affaires publiques; et on lui impute, en grande partie, les malheurs publics qui accablèrent la France à cette époque. Elle paraît néanmoins, dans toute l'étendue de cette correspondance, avoir grande aversion pour les affaires, et se défend toujours contre madame des Ursins, qui veut la pousser à s'en mêler : « Je ne suis plus qu'un fantôme, lui « écrit-elle, qu'on traîne partout de lit en lit, et de « niche en niche..... Vous dites vrai, lui dit-elle « ailleurs, quand vous croyez que je n'aime pas les « affaires, et que je me retire le plus qu'il est possi- « ble. Si vous me voyiez, madame, vous convien- « driez que je fais bien de me cacher : je ne vois « presque plus, j'entends encore plus mal; on ne « m'entend plus, parce que la prononciation s'en « est allée avec les dents : la mémoire commence à « s'égarer, je ne me souviens plus des noms pro- « pres, je confonds tous les temps, et nos malheurs, « joints à mon âge, me font pleurer comme toutes « les vieilles que vous avez vues. Jugez, madame,

« si dans cet état on a grande envie de se produire, « et si on n'a pas raison de se trouver malheureuse « d'être sur le théâtre, et sur un théâtre qui court « depuis le matin jusqu'au soir. » Assurément, jamais femme ne s'est moins flattée dans un portrait.

Je crois toutefois que madame de Maintenon se mêlait plus des affaires qu'elle ne l'avoue à madame des Ursins, et qu'elle ne voudrait le lui faire croire en se peignant ainsi sous les traits chargés de la décrépitude; mais elle s'en mêlait moins qu'on ne l'en accuse. Sa principale influence, et celle-là eut souvent des suites peu heureuses, fut non-seulement dans la distribution des grâces, des dons, des dignités et des honneurs, ce qui eût été un petit malheur, mais dans celle des fonctions publiques et des emplois importans qui demandent des talens, du cœur, du génie, des dispositions particulières et des facultés brillantes dont l'absence peut compromettre la fortune et le salut de l'État. Elle protégea le maréchal de Villeroi, si inhabile ou si malheureux à la guerre, et si fatal à la France. Ces lettres, qui commencent, comme je l'ai déjà dit, immédiatement après la bataille de Ramillies, donnent des détails assez curieux sur le caractère de ce général qui venait d'être si cruellement battu. Loin de porter à la cour la contenance humble et humiliée qui lui convenait, il y porta, à ce qu'il paraît, un air hautain, chagrin et boudeur, comme si l'on avait eu des torts envers lui. Il repoussait presque les avances du roi, qui, avec une bonté admirable, allait encore le rechercher. « Sa douleur, dit madame de Maintenon, « est sèche, aigre, et n'entre point dans les adou-

« cissemens que le roi voudrait y apporter..... On a « voulu, dit-elle dans une autre lettre, consoler le « maréchal de Villeroi, et si vous saviez, madame, « les marques d'amitié que le roi lui a données dans « cette occasion, vous ne pourriez vous empêcher « de blâmer votre ami de les recevoir si mal qu'il « fait. » Ce ton et ces airs effraient madame de Maintenon : « Son abord me fait trembler, écrit-elle « à sa correspondante, en l'engageant d'écrire au « maréchal; je crois qu'il sera moins aigri contre « vous : il paraît l'être contre tout ce qui est ici..... « Le maréchal se perd, dit-elle encore plus loin. » Mais il ne se perdit point; le roi l'aima toujours et le combla de faveurs. Il est impossible de croire que Louis XIV, madame de Maintenon et la princesse des Ursins, aient une si vive et si durable amitié pour un homme dépourvu de mérite et de qualités remarquables. Mauvais et infortuné général, Villeroi n'était point étranger à l'administration et aux affaires: nommé au ministère, il s'y appliqua avec beaucoup de zèle, et remplit ses devoirs avec assiduité. « Il est « ministre, écrivait madame de Maintenon à la prin- « cesse des Ursins, qui se plaignait de n'avoir pas « reçu de lettre de lui, et ces gens-là ne sont pas de « loisir comme moi, misérable. » Envoyé à Lyon pour y apaiser une sédition, née du malheur des temps, il s'y conduisit très-bien. « Il y est adoré, « écrit madame de Maintenon, et pacifie tout avec « tant de douceur, que je crois qu'il fera pendre « quelques révoltés sans déplaire. » Mais ses moyens doux et lents sont peu expéditifs, et madame de Maintenon s'ennuie de cette longue absence : « Votre

« maréchal, écrit-elle à la princesse, est toujours à « Lyon ; il ne paraît pas qu'il revienne de sitôt. « C'est bien fait de ne faire pendre qu'après y avoir « bien pensé ; mais je le voudrais toujours auprès « du roi. » Enfin il revint sans avoir fait pendre personne. Villeroi avait ces qualités qui plaisent toujours aux femmes, de l'éclat, de la magnificence et un extérieur superbe. « Le maréchal, écrit madame « de Maintenon, expie par la goutte les beaux airs « du marquis de Villeroi. »

Ce n'était pas assurément à ces titres et pour ces raisons qu'elle aimait le duc de Vendôme, et il faut lui savoir gré de la justice qu'elle lui rend et de l'attachement qu'elle ne cesse de lui témoigner. Ce n'était en effet que par intérêt pour l'État et pour les services qu'il rendait à la France, qu'elle pouvait aimer un homme dont les opinions, le caractère, les mœurs et la conduite étaient l'antipode de tout ce qu'elle aimait, de tout ce qu'elle estimait, de tout ce qu'elle approuvait. Cependant ces Lettres sont pleines des témoignages honorables qu'elle lui rend ; elle le voit avec plaisir à la tête des armées : la confiance de Vendôme parvient même quelquefois à rassurer sa défiance, ce qui n'était certainement pas facile. A la vérité elle rit un peu de le voir, déjà vieux, épouser mademoiselle d'Enghien ; mais, dit-elle, « il en rit lui-même, ne pouvant se figurer qu'il « se marie. » Elle revient sur ce sujet dans la lettre suivante. « La noce, dit-elle, s'est faite à Sceaux, « d'où il est revenu bien des particularités de la « malpropreté de M. de Vendôme, de son étonne- « ment d'avoir mis deux chemises blanches dans un « jour, et de son embarras d'avoir du point de

« France sur son estomac, à celle qu'on lui a don-
« née pour la nuit. » Voulant peindre toute l'allé-
gresse des Espagnols en voyant, après la bataille de Villa-Viciosa, gagnée par le duc de Vendôme, Philippe V rentrer triomphant dans sa capitale, elle ne croit pas pouvoir en donner une plus haute idée qu'en écrivant à sa correspondante : « On dit que la
« joie et les transports ont été jusqu'à trouver M. de
« Vendôme plus beau que Cupidon, et qu'ils lui
« donnent ce nom-là. »

C'est une qualité, et même assez rare dans les vieillards, d'aimer les jeunes gens, de s'intéresser à eux. Rien ne prouve mieux la sensibilité de leur cœur : rien ne repousse mieux le reproche d'égoïsme qu'on leur fait, et qu'on a fait particulièrement à madame de Maintenon. Sa correspondance atteste en plus d'un endroit que ce sentiment d'intérêt et d'indulgence pour la jeunesse ne lui est point étranger. On voit qu'elle a de l'attachement pour le duc d'Orléans, depuis le régent, qui, plus encore que le duc de Vendôme, était en opposition avec ses principes et ses idées. Si elle dit un mot des désordres de ce jeune prince, désordres qu'à la vérité elle appelle des *péchés*, mot aujourd'hui banni du beau monde, mais qui y était très-commun autrefois, elle les blâme sans amertume, et dit elle-même qu'elle ne les considère point en *vieille bigote*. Plus vieille encore, elle voit arriver à la cour le jeune duc de Richelieu, et elle en est enchantée. Elle ne se lasse pas de l'admirer. Elle l'appelle *petit prodige*, *petite merveille*, et lorsqu'à seize ans, âge où, dit-elle, il n'en paraissait avoir que douze, ce jeune et brillant

seigneur lui présenta à signer son contrat de mariage, elle fut, dit-elle, sur le point *de le prendre sous le menton*. L'époque où a vécu madame de Maintenon paraît si reculée, si éloignée de nous, que nous nous étonnons, nous qui, à la vérité, ne sommes plus jeunes, d'avoir vu ce menton qui faillit être caressé par elle, fort différent, il est vrai, de ce qu'il était lorsqu'elle eut cette fantaisie.

Mais de toutes les jeunes personnes de cette cour brillante, celle que madame de Maintenon aima le plus, c'est sans contredit la duchesse de Bourgogne : c'est la plus vive tendresse, c'est la plus constante admiration pour cette jeune princesse, qui se retrouve à chaque page de ses lettres, et en égaie le fond si triste, par sa vivacité, ses grâces, son esprit, ses reparties heureuses, ses mots plaisans, et quelquefois un peu légers. Une demoiselle de Roquelaure, âgée de vingt-cinq ans, laide, contrefaite, mais charmante par son esprit, est enlevée par le fils du duc de Rohan ; ce qui fait un grand et scandaleux éclat, et est très-long et très-difficile à arranger. « Madame la duchesse de Bourgogne en est hors « d'elle-même, écrit madame de Maintenon ; elle « avoue qu'elle aime les événemens. » Lorsque les ennemis eurent l'audace de venir enlever le grand-écuyer M. de Béringhen, croyant enlever un de nos princes, madame la duchesse de Bourgogne, au milieu de ses frayeurs, qui lui donnèrent la fièvre, car, dit madame de Maintenon, « elle est sensible, ten- « dre et peureuse, » témoigne, pour une jeune princesse, une singulière curiosité : « Elle nous dit hier « avec une simplicité qui charme, continue la cor-

« respondante de la princesse des Ursins, qu'elle « aimerait assez à être prise, pour savoir ensuite « tout ce qu'on aurait fait et dit. » Là-dessus, madame des Ursins répond que madame la duchesse de Bourgogne eût été certainement une pomme de discorde parmi nos ennemis, et madame de Maintenon assure que la jeune princesse n'a jamais rien entendu d'aussi galant. Il faut avouer que la galanterie n'est pas neuve, et qu'elle est tirée d'un peu loin ; mais cette charmante princesse si vive, si légère, si amie de la joie et des plaisirs, a pourtant le cœur le plus sensible et les sentimens les plus nobles et les plus patriotiques. Les malheurs de la France l'accablent d'autant plus, que son mari, le duc de Bourgogne, commande nos armées battues ; que son père, le duc de Savoie, est un des principaux artisans de nos maux, et qu'il s'acharne à détrôner une de ses filles, sœur de la princesse et femme de Philippe V. Elle est toujours en prières, s'impose, dans notre détresse, toutes les privations, s'interdit tous les plaisirs ; elle s'afflige et pleure, elle en est malade, elle en meurt peut-être, et madame de Maintenon ne peut écrire cette mort cruelle ; c'est sa nièce, mademoiselle d'Aumale, qui prend la plume et qui trace ces mots à la princesse des Ursins : « Tout est mort « ici, madame ; la vie en est ôtée. »

Cette indulgence pour la jeunesse, et cet attrait pour quelques-unes des jeunes personnes qui en étaient l'ornement et la gloire, n'empêchaient pas toutefois madame de Maintenon d'avoir le caractère distinct de la vieillesse, *laudator temporis acti*. « Je vous avoue, madame, écrit-elle à sa corres-

« pondante, que les femmes de ce temps-ci me « sont insupportables; leur habillement insensé et « immodeste, leur tabac, leur vin, leur gour- « mandise, leur grossièreté, leur paresse, tout cela « est si opposé à mon goût, et ce me semble à la « raison, que je ne puis le souffrir : j'aime les « femmes modestes, sobres, gaies, capables de sé- « rieux et de badinage, polies, railleuses d'une « raillerie qui enferme une louange, dont le cœur « soit bon et la conversation éveillée, et assez « simples pour m'avouer qu'elles se sont reconnues « à ce portrait que j'ai fait sans dessein, mais que « je trouve assez juste. » Il est clair que cette der- nière partie est une louange très-délicate pour ma- dame des Ursins; mais la première est bien dure pour la plupart des autres. Elle revient encore sur le tabac qui la révolte: elle se plaint du mauvais ton des militaires qui reviennent de l'armée. « Mais, « madame, ajoute-t-elle, ils n'ont pas le nez plus « rempli de tabac que les dames qui en sont toutes « barbouillées, et présentement portent tout fran- « chement des mouchoirs gris dans leurs poches; « je ne m'accoutume point à ce que je vois, et je « le vois aussi le moins possible. » Mais ce qui la choque autant que la présence des mouchoirs gris, c'est l'absence des corsets qui disparurent, à ce qu'il paraît, pour reparaître ensuite et disparaître encore. Ici, elle accuse sa chère duchesse de Bour- gogne; « elle n'est pas parvenue à gâter sa taille, dit- « elle, mais elle a gâté celle des autres, et on ne « voit plus que des dames grosses et courtes. » Mais elle déplore surtout leurs manières lestes,

hardies, et trop dépourvues de dignité et d'étiquette. « Cela ne ressemble point, dit-elle à la princesse « des Ursins, à cette maison de Versailles, où j'ai « eu l'honneur de vous aller rendre visite, et de « passer une antichambre pleine de livrées et de « domestiques, une autre où étaient les gentils- « hommes et plusieurs demoiselles, et vous, ma- « dame, dans votre chambre, sans porte de der- « rière, et où on était sûr de vous trouver, sans « que vous eussiez échappé finement à tout ce qui « était chez vous. »

Madame de Maintenon, modeste sur tout le reste, se croit de grands talens pour l'éducation, et dans ce siècle, elle eût été la rivale de madame de Genlis. Elle disserte souvent là-dessus ; elle examine même l'opinion d'un de ses amis, qui prétendait que les hommes devaient élever les filles, et les femmes prendre soin de l'éducation des hommes. Consultée sur l'éducation du prince des Asturies et sur le choix du gouverneur, elle répond : « Comme « je suis de tous les temps, j'ai vu plusieurs gou- « vernantes prendre l'honorable de leur charge, « et laisser là le reste..... Tout bien considéré, « j'ai trouvé par expérience qu'un homme d'hon- « neur, qui se donne tout entier de bonne foi, « fait mieux avec un médiocre esprit qu'un éveillé « courtisan..... Je voudrais donc un seigneur es- « pagnol, brave homme de guerre, plein d'hon- « neur et de probité, un précepteur non pédant, « et l'esprit orné de tout ce qu'il y a d'agréable. « L'exemple du roi, les agrémens de la reine, la « politesse et la droiture de la camerara-mayor

« (madame des Ursins), feraient le reste. » Elle serait bien tentée de donner un plan entier d'éducation pour le jeune prince ; mais, dit-elle, « c'est « assez d'avoir une folie ; il ne faut pas être tout- « à-fait folle. » Cependant, quand elle apprend le choix du gouverneur, elle ne peut s'empêcher de dire : « Je voudrais de tout mon cœur que mon- « sieur de Figueroa en sût autant que moi. »

Il me reste à parler de madame la princesse des Ursins et de ses lettres : ce sera le sujet d'un second article.

ART. II.

L'histoire, il faut en convenir, est peu favorable à la princesse des Ursins. Saint-Simon, qui a surtout recherché dans le récit des événemens la satire des personnes qui y ont pris part, l'a fort mal traitée dans ses Mémoires. Duclos prend pour guide Saint-Simon, et ajoute quelques contes satiriques aux histoires satiriques qu'il copie. Voltaire en a parlé légèrement, sans examen, sans recherches, sans rien approfondir, et il n'a point laissé échapper ce texte facile d'épigrammes telles qu'il savait les faire, et dont il avait pris l'habitude d'assaisonner ses histoires. Le marquis de Louville, qui nous a laissé des Mémoires piquans, spirituels, intéressans, sur la guerre de la succession, et sur les intrigues qui agitèrent la cour d'Espagne à cette époque, et sur les principaux personnages qui y jouèrent un rôle, commence par dire tout simplement de la princesse des Ursins : *C'était la plus méchante femme de la terre.* Ce début ne promet pas des éloges pour la

suite; il y en a cependant, et Louville est obligé de convenir que, dans une occasion, la princesse des Ursins rendit un vrai service à l'Espagne. Il convient aussi qu'elle soutint de son crédit l'ambassadeur français Amelot, homme plein de lumières, de probité, d'honneur, de vues politiques, et de désintéressement; Orry, moins désintéressé, mais habile, qui mit quelque ordre dans les finances d'Espagne, tout en en mettant un peu trop dans les siennes; le P. Robinet, jésuite plein de candeur, de piété et de vertu, confesseur du roi après le P. d'Aubenton, jésuite plein d'intrigues, qu'elle avait fait chasser. Mais ces petites concessions sont faites à travers un déluge de sarcasmes contre la princesse et son confident d'Aubigny, que l'histoire ou la chronique ne manque guère de montrer à côté d'elle, et d'accusations plus importantes, odieuses même; et elles sont terminées et comme résumées dans cette conclusion adressée au ministère de Louis XIV : « Il faut enlever « de force cette femme, ou la chasser, ou la forcer « de s'en aller. »

Il serait fort difficile de réhabiliter la réputation de madame la princesse des Ursins, fort compromise sur tous les points, et je ne l'entreprendrai pas. Je crois qu'elle eut les défauts que l'histoire lui reproche; elle fut excessivement ambitieuse; elle fut intrigante; c'est un défaut qui accompagne ordinairement l'ambition, surtout chez les femmes. J'abandonnerai même sa vertu, ou je ne la défendrai que de quelques petitesses et de quelques ridicules par lesquels on l'attaque. Il est de certains travers dont elle devait être préservée, non-seulement par des qua-

lités brillantes, mais même par de brillans défauts. J'ai peine à croire qu'elle fût, à soixante ans, une coquette surannée : d'autres soins, d'autres projets remplissaient son cœur ambitieux. Je ne crois point du tout qu'à soixante-douze ans elle ait formé le dessein d'épouser Philippe V, qui n'en avait pas encore trente, ni qu'elle ait tendu, dans ce beau projet, tous les piéges dont parle Duclos, et fait construire cette galerie où elle voulait surprendre le cœur du jeune monarque. C'eût été là le plan d'une folle, et non d'une ambitieuse. L'exemple de sa correspondante, madame de Maintenon, n'était nullement propre à l'encourager : Louis XIV avait alors vingt ans de plus que Philippe, et madame de Maintenon vingt-deux ans de moins que madame des Ursins. Enfin, je ne croirai jamais qu'ayant eu l'audace d'intercepter une lettre adressée au roi de France, dans laquelle on dévoilait ses intrigues, ses liaisons avec d'Aubigny, et où l'on ajoutait, par une sorte de ménagement : *on les croit* mariés secrètement, elle n'ait été choquée que de ce dernier point ; et qu'après avoir écrit en marge : *pour mariés, non*, elle ait eu l'audace encore plus grande de refermer la lettre, et de la laisser partir pour sa destination. Comment une pareille lettre, avec cette petite note marginale, aurait-elle été reçue par Louis XIV! Peut-on supposer une telle impudence dans ce siècle, envers un tel monarque, de la part d'une femme de cette naissance et de cette éducation, et qui n'avait rien tant à cœur que de conserver la faveur et la protection de Louis XIV?

Je crois donc, sauf ces restrictions, et peut-être

quelques autres encore, que les historiens contemporains ont bien connu et nous ont transmis très-fidèlement les défauts et les torts de la princesse des Ursins ; tout ce qu'il y a eu de mauvais, et même, si l'on veut, de coupable en elle. Mais il me semble qu'ils n'ont vu que le mauvais côté, et qu'ils n'ont rendu aucune justice à l'étendue de ses vues politiques, ni même une entière justice à la force de son caractère et à la fermeté de son courage. Les peintres en profil flattent ordinairement en dissimulant les défauts ; c'est au contraire les brillantes qualités de la princesse des Ursins qu'on a cachées dans l'ombre. Il faut excepter un seul historien, c'est l'abbé Millot. Le portrait qu'il trace de cette femme célèbre me paraît plein de vérité ; les qualités et les défauts n'y sont, ce me semble, ni dissimulés ni exagérés. « Elle avait, dit cet historien, le talent des affaires « avec celui de l'intrigue, de l'élévation dans les sen- « timens avec les petitesses de la vanité ; beaucoup « de zèle pour ses maîtres, avec la jalousie de la « faveur ; moins de vertus et d'agrémens que ma- « dame de Maintenon, mais plus de force d'esprit et « de caractère. Si elle fit quelques fautes, elle rendit « aussi de grands services ; car elle fut le conseil, le « soutien d'une jeune reine sans expérience, qui se « fit adorer de ses peuples, qui anima le roi dans les « circonstances les plus orageuses, qui le rendit su- « périeur à toutes les tempêtes, et qui sans cesse fut « exposée à se perdre avec lui par de fatales impru- « dences. L'Espagne était alors si difficile à gouver- « ner, qu'une grande partie des reproches faits à la « princesse des Ursins, semblent devoir retomber

« sur les conjonctures. Elle fut intrigante, altière,
« ambitieuse..... Mais son courage et sa résolution
« au milieu des périls extrêmes du monarque, con-
« tribuèrent beaucoup à le maintenir sur le trône. »

Telle se montre en effet la princesse des Ursins dans toute cette correspondance, et c'est un grand mérite de l'avoir si bien peinte, sans posséder ces documens historiques qui la font si bien connaître; sans avoir dans les mains cette sorte de miroir où tous ses traits se réfléchissent si bien; mais peut-être cette correspondance, quoique inédite, ne fut-elle pas inconnue à l'abbé Millot, au rédacteur des Mémoires du maréchal de Noailles. Il est bien probable qu'elle lui a été communiquée, et cette probabilité s'accroît de la fidélité du portrait que cet historien a tracé de madame des Ursins.

Madame de Maintenon, il faut l'avouer, se montre faible dans l'adversité; elle est accablée par des malheurs véritablement accablans; elle plie sous les coups d'une destinée fatale et inflexible, ou, ce qui est plus conforme à sa piété, sous les arrêts d'une providence rigoureuse; elle est lasse et rebutée de lutter contre des obstacles qui paraissent invincibles, et contre les plus terribles fléaux, une guerre constamment malheureuse, une disette sans cesse croissante, une famine meurtrière et désolante; elle désespère, lorsque tout espoir semble perdu. Il serait injuste de lui en faire un crime; on n'a pas le droit d'exiger d'une femme, quelque distinguée qu'elle soit, une constance, une fermeté, un courage presque héroïques, et qu'on ne trouve même que bien rarement chez les hommes. Mais il est juste de louer la

princesse des Ursins d'avoir possédé ces qualités supérieures, éminentes, rares dans les deux sexes, plus rares encore dans le sien. Sa correspondance entière fait foi de l'énergie de son caractère et de l'intrépidité de son âme. Elle reste ferme lorsque tout est abattu autour d'elle et loin d'elle. Tant qu'il y a des ressources, elle les indique, et en conclut qu'il faut continuer la guerre; quand il ne paraît plus y en avoir, elle en cherche encore, et prétend en trouver; elle assure qu'on en trouvera, et conclut toujours qu'il ne faut pas faire une paix humiliante. « Il y a cinq ans, dit-elle, que vous assurez qu'il « n'y a plus d'argent pour payer les troupes; vous « en avez trouvé, vous en trouverez encore. La « France, ajoute-t-elle, a fait des profits immenses « dans son commerce avec les Indes, et cependant « les impôts que paie le peuple n'ont point été di- « minués; qu'est devenu cet argent? qu'on le cher- « che, et qu'on fasse là guerre, et qu'on batte les en- « nemis. C'est la faute de l'administration, conti- « nue-t-elle, si on a la famine, si le pain coûte plus « de quatre sous à Paris, plus de deux sous et demi « dans les provinces; » et elle le prouve assez bien. Elle gourmande les officiers qui quittent l'armée pour se divertir à Paris : « Que sont devenus les Français? « s'écrie-t-elle; je ne les reconnais plus. » Elle gourmande surtout madame de Maintenon, qui, effrayée des succès constans des ennemis, du découragement et du dénûment des troupes, et surtout de la misère et du désespoir des peuples, est fort disposée à subir toutes les humiliations de la paix qu'on veut dicter à la France.

Mais, c'est lorsqu'elle apprend que non-seulement

on est résolu à abandonner l'Espagne, mais à s'unir aux ennemis du petit-fils de Louis XIV pour lui enlever la couronne, s'il ne consentait pas lui-même à la céder, que la princesse des Ursins s'indigne. « Vous vous sen-
« tez coupable, écrit-elle à madame de Maintenon, de
« vouloir nous couper la gorge. Vous ne me l'avoue-
« rez pas, madame, malgré votre bonne foi : vous n'o-
« seriez le faire ; vous n'en aurez cependant ni hon-
« neur ni profit, et nous serons tous malheureux,
« sans que ce soit la faute de leurs majestés catholi-
« ques. Quoi ! dit-elle ailleurs, on se soumettra à des
« préliminaires qui ont fait horreur à ceux mêmes
« qui les imposaient ! » Elle assure, au reste, que l'Espagne n'y souscrira pas, qu'elle en haïra davantage la France, mais qu'elle se défendra ; que laissée à elle-même contre le droit des gens, contre l'honneur et les intérêts de la France, elle soutiendra les droits du petit-fils de Louis XIV contre les troupes de Louis XIV lui-même. Elle veut, pour ainsi dire, assister à cette guerre, ou du moins s'éloigner peu du théâtre des combats ; elle se retirera dans une ville des Pyrénées, afin de pouvoir toujours être aux ordres de la reine. « C'est, dit-elle, un endroit fort
« peu agréable, où l'on gèle l'hiver, où il n'y a point
« de meubles à louer ; et comme je n'ai point d'ar-
« gent pour en acheter, je n'y trouve de ressource
« que de me servir de mon lit de camp, et de
« faire faire actuellement une tapisserie de nattes
« pour couvrir les murs de ma chambre, et la ren-
« dre un peu plus chaude. C'est une belle demeure,
« madame, pour une femme à qui vous avez sou-
« vent dit qu'elle jouait un beau rôle ! J'ai eu envie

« de vous faire présent d'une semblable tapisserie, « à vous et à mademoiselle d'Aumale, pour vous « récompenser l'une et l'autre des lettres que vous « lui dictez, et qu'elle prend la peine de m'écrire. »

Cette fermeté d'âme et ce courage n'étaient point aveugles; ils étaient unis à un esprit très-clairvoyant, à des lumières très-étendues, et à des vues politiques tout à la fois justes et élevées. La princesse des Ursins combat par des considérations au moins très-spécieuses les craintes de madame de Maintenon, et la timidité des conseils qui engageaient Louis XIV à abandonner l'Espagne, pour se borner uniquement à défendre la France. Elle prouve très-bien qu'il faut battre les ennemis de la France en Espagne comme sur le Rhin; qu'il faut les y occuper du moins, et ne pas se priver d'alliés tels que les Espagnols. Dans une lettre à M. de Torcy, elle s'élève à des considérations plus générales, et développe des vues plus profondes. Elle remonte à l'époque du testament de Charles II : elle pénètre dans les motifs qui dictèrent ce testament, dans les vues des puissances de l'Europe qui ne s'y montrèrent point contraires, dans les sentimens des Espagnols qui y applaudirent. Elle indique les raisons qui ont changé ces dispositions générales. Pourquoi l'Europe s'est-elle armée contre ce qui ne lui avait point déplu d'abord ? Pourquoi les Espagnols, si unanimes dans le principe, sont-ils actuellement si divisés ? Pourquoi l'enthousiasme de ceux même qui sont restés fidèles à leur sermens s'est-il tourné en froideur ? Quelles sont les dispositions des grands ? quels sont les sentimens du peuple ? Telles sont les hautes

questions supérieurement traitées dans cette lettre. Dans un siècle de lumières et de progrès politiques, elle ferait, je crois, honneur à notre diplomatie.

Un mérite de cette lettre, et qui est commun à la plupart des autres, c'est de nous faire connaître l'Espagne à cette époque, et les Espagnols dans toutes les classes. Le spirituel et malin auteur des Mémoires que j'ai déjà cités, le marquis de Louville, tourne en ridicule l'engouement affecté que montrait madame des Ursins pour la nation espagnole : « Ma-
« dame des Ursins, dit-il, en arrivant à Madrid,
« s'était dit qu'il fallait vanter les Espagnols. En con-
« séquence, l'Espagne était devenue à ses yeux le seul
« royaume du monde... Il n'y avait plus moyen, sur
« aucun point, à l'entendre, d'être autrement qu'à
« l'espagnole, jusque-là que de son M. d'Aubigny
« elle avait fait, à l'aide d'un manteau et d'une ga-
« lille, *el senhor don Luis*, et ainsi du reste. Comme
« ce qui lui importait le plus de gagner, c'était la
« faction des grands, elle disait partout que puisque
« les Espagnols passaient en mérite tous les autres
« peuples, que la noblesse était l'élite de la nation
« espagnole, et que les grands d'Espagne avaient
« une supériorité reconnue sur tous les *titolos* et *hi-*
« *dalgos* de la monarchie, on ne devait évidemment
« rien comparer aux grands d'Espagne; et par le
« moyen de ce petit sorite ou argument successif,
« elle était parvenue à faire estimer son jugement
« des grands mêmes les plus avares d'estime. » Assurément ce n'est point ainsi que se montre la princesse des Ursins dans sa correspondance, soit qu'elle eût changé d'une époque à l'autre; car dans ce pas-

sage, Louville parle de son premier voyage en Espagne, et c'est pendant le second que s'établit cette correspondance avec madame de Maintenon ; soit qu'elle parlât d'une façon et qu'elle écrivît de l'autre ; soit enfin que Louville soit ici plus plaisant que véridique. Dans ses lettres, madame des Ursins vante en général la fidélité du peuple espagnol, les Catalans exceptés ; mais elle parle fort mal de la plupart des grands : « A les entendre, dit-elle avec une plaisanterie bien amère, ils sont prêts à répandre la dernière goutte de leur sang pour le service du roi, mais ils ne veulent pas hasarder de répandre la première. »

Les dames espagnoles ne sont pas mieux traitées. On a vu dans mon premier article le portrait que fait madame de Maintenon, un peu chagrine, des dames françaises qui prenaient du tabac, et avaient bien d'autres défauts encore. Madame des Ursins, qui ne hait pas moins le tabac, et prétend que c'est sûrement le confesseur de madame de Caylus qui lui a conseillé d'en barbouiller son joli nez, fait bien d'autres reproches aux femmes des grands d'Espagne, qui formaient la cour de la reine. Elle plaindrait beaucoup la duchesse de Bourgogne, sœur de cette princesse, si les femmes françaises leur ressemblaient. Elle les peint, en effet, arrivant à la cour, se mettant gauchement à genoux pour baiser la main de la reine, puis s'asseyant sans dire mot, et ne se doutant pas de ce que c'est qu'une conversation. On leur demande si elles savent danser, chanter, faire de la musique ; si elles aiment à se promener, à jouer aux cartes, ou à d'autres jeux ; elles répondent que non.

« Vous m'avouerez, madame, continue la princesse « des Ursins, qu'il est difficile de pouvoir faire usage « de telles personnes. Ce qu'elles font à merveille, « cependant, c'est de demander continuellement des « grâces pour elles, pour leurs amis, pour leurs « domestiques... Il arrive souvent qu'en faisant leurs « remercîmens, elles demandent une autre grâce; « quand elles ne l'obtiennent pas, elles se plaignent « hautement, en disant que le refus qu'on leur fait « est absolument contre leur *punto*. Elles ont, outre « cela, la bonne qualité de ne vouloir point du tout « travailler. Il y en a qui portent des chapelets autour « de leur cou, des agnus sur leurs épaules, de pe- « tites croix, plusieurs reliques, et le rosaire à la « main. Toutes ces manières, madame, peuvent « avoir leur mérite; mais il faut avouer qu'elles n'ont « pas celui d'être réjouissantes. »

On voit que madame des Ursins croit pouvoir railler sur les petites pratiques dévotieuses sans choquer la piété de madame de Maintenon; car elle s'observe beaucoup à ce sujet, et se fait souvent meilleure et plus pieuse, je crois, qu'elle ne l'est réellement. Mais elle ne peut se tenir toujours sur ses gardes, et s'émancipe quelquefois; ainsi elle va jusqu'à lui dire que dans les circonstances où se trouve l'Espagne, elle préfère de bons bataillons et de braves soldats qui battent et tuent bien les ennemis, à de saintes filles qui prient pour le succès des armes de la France et de l'Espagne. Il paraît que madame de Maintenon lui avait écrit de chercher dans le couvent où elle allait souvent avec la reine, quelque religieuse éminente en piété, et de

lui demander le secours de ses prières. La princesse répond : « Je crois toutes les religieuses, en général, « du couvent de l'Incarnation bonnes filles ; je n'en « sache aucune qui se distingue en sainteté : c'est « pourquoi, au lieu de recourir à elles en particu- « lier, nous avons recours à d'excellentes troupes « qui ne font quartier à personne, coupant tête, « bras et jambes à ceux qu'elles ne peuvent prendre « prisonniers. Avec cette manière, elles nous ont « rendus maîtres de l'armée qu'avait l'archiduc, et « il ne tiendra pas à elles qu'elles ne le chassent « absolument. »

Si madame des Ursins ne peint pas très-favorablement les dames espagnoles du plus haut rang, elle ne donne pas une idée plus avantageuse des femmes des classes inférieures. Elle ne peut trouver parmi elles une nourrice pour le prince des Asturies. Elles sont toutes galeuses, s'il faut l'en croire ; elle en fait chercher dans la Biscaye, la Navarre, la Castille; on lui en adresse des collections par douzaines. La princesse les envoie complimenter en forme par un ambassadeur, à quelque distance de Madrid ; elle les fait entrer en pompe dans la ville, va elle-même au devant de ces femmes et les embrasse toutes les unes après les autres ; car, dit-elle, « il faut accou- « tumer à respecter des créatures qui doivent être « employées à nourrir un prince ou une princesse « sortis des premiers sangs du monde. » Mais il se trouve qu'elles sont bien peu dignes de ces respects : la princesse entre dans les plus minutieux détails à cet égard, et a surtout la plus grande peine à empêcher ces femmes à s'arracher les yeux entre

elles. Cet article des nourrices revient souvent et trop souvent dans ses lettres.

Au reste, on voit que la princesse des Ursins se mêle de tout, des petites choses comme des grandes. Aussi, lorsque madame de Maintenon lui mande qu'en France on n'aime pas que les femmes s'occupent des affaires politiques, lui répond-elle avec une ironie piquante, et un tour adroit qui rappelle finement à Louis XIV des temps plus heureux et plus brillans : « Tant mieux, si on n'aime pas en France « que les femmes parlent d'affaires. Nous aurons bien « des choses à reprocher aux hommes, puisque nous « n'y aurons point eu de part. Le mal est que cer- « taines femmes ont plus d'honneur qu'eux, et que « leurs fautes nous rendent martyres de ce monde. « Je trouve cependant que l'esprit de la cour a bien « changé depuis que je suis sortie de France ; car le « roi ne me paraissait point de ce sentiment lorsque « j'avais l'honneur de l'entretenir. Ne serait-ce pas « là la cause de tous nos malheurs ? Passez-moi, s'il « vous plaît, cette mauvaise plaisanterie. »

Je ne fais plus qu'une observation, étrangère au fond de ces Lettres. Il paraît que madame de Maintenon et la princesse des Ursins, ou leurs secrétaires, écrivaient bien mal : les imprimeurs ont eu de la peine à les lire, et ont surtout défiguré beaucoup de noms propres. Je leur passe le maréchal de Fresnes pour le maréchal de Tresmes ; le duc de Montlausier pour le duc de Montausier ; M. Ancelot pour M. Amelot ; don Lauly pour don Lanty, Espagnol qui avait épousé une nièce de madame des Ursins ; mais je ne puis leur passer la singulière erreur con-

tenue dans le passage suivant : « Nous attendons les « bulles de M. *l'abbé Lattaignant* pour l'évêché de « Beauvais; ce sera un saint prélat. » C'est l'abbé *de Saint-Aignan* qu'il faut lire. L'abbé *de Lattaignant* un *saint évêque!* cela est trop plaisant.

Lettres de Voltaire. — Correspondance de Voltaire et du cardinal de Bernis. — Lettres de la marquise du Châtelet. — Supplément à la Correspondance de Voltaire avec le roi de Prusse, et avec différentes personnes célèbres.

Vingt volumes et plus de lettres ne renferment pas encore toutes celles de cet écrivain infatigable, qui, embrassant tous les sujets et prenant tous les tons, composait en même temps de longs poèmes et de petits pamphlets, des tragédies et des épîtres badines ou des contes légers ; des ouvrages nobles et décens, et des écrits coupables et honteux ; des œuvres philosophiques où il prêchait souvent avec dignité, et toujours avec un esprit et un agrément infinis, la sagesse, la modération, la justice, les égards que se doivent entre eux les hommes, et surtout les hommes de lettres ; et des libelles odieux où toute sagesse, toute justice, toute modération sont foulées aux pieds ; où des injures atroces sont prodiguées à des écrivains souvent estimables ; et qui, multipliant ainsi dans une proportion jusqu'à lui inconnue, les volumes de vers et les volumes de prose, étonnait encore plus la république des lettres par la fécondité de son génie, que par le charme et les grâces de son esprit ; et au milieu de tant de

productions variées, de tant de travaux divers, entretenait la correspondance la plus active et la plus étendue que l'histoire littéraire nous ait conservée.

Un volume de ces lettres, plus digne peut-être que beaucoup d'autres d'entrer dans cette collection, que, malgré sa variété et son agrément, on ne peut s'empêcher de trouver quelquefois languissante, monotone et trop volumineuse, avait échappé à toutes les recherches des éditeurs. M. Bourgoing, ancien ambassadeur à Madrid, les a publiées, après avoir établi leur authenticité par des preuves dont la meilleure à mon avis, et sur laquelle il insiste le plus, c'est le style, et ce qu'on appelle le *cachet* de Voltaire, impossible à contrefaire, impossible à méconnaître.

Ce qui rend ces lettres plus intéressantes, c'est qu'adressées à un homme très-aimable et de beaucoup d'esprit (le cardinal de Bernis), elles sont presque toujours suivies d'une réponse qui se fait lire avec plaisir à côté de la lettre qui la précède, et qui peut très-bien soutenir le parallèle. La gaîté peu mesurée de Voltaire, la liberté de ses pensées et de ses expressions, quoiqu'un peu tempérées par la gravité du personnage auquel il écrit, eût été encore trop légère pour un cardinal; celui-ci répand sur cette correspondance des agrémens d'un autre genre et plus convenables à son caractère. Ses lettres sont toujours dignes d'un homme d'esprit, d'un homme qui avait occupé ou qui occupait encore les plus importantes places dans l'État et dans l'Église, et d'un véritable philosophe: elles ont toute la grâce et toute

la politesse d'un homme du monde, la réserve et la discrétion d'un ministre, que la faveur publique rappelait encore au ministère, la dignité et la décence d'un archevêque et d'un cardinal, la pureté et le goût d'un excellent littérateur. Point trop inférieur à Voltaire dans les qualités qui peuvent leur être communes, il lui est supérieur par une bien meilleure et plus véritable philosophie, qui lui fait apprécier avec plus de justesse les hommes, les honneurs, les dignités, les richesses, l'opinion publique, et la réputation littéraire.

C'est surtout cette réputation littéraire qui, pendant plus de soixante ans, fut la passion et le tourment de Voltaire; et dans cet âge qui doit affaiblir toutes les passions, celle-là prit une nouvelle force et un nouvel empire. Ce fut alors qu'il voulut plus que jamais étonner l'Europe par la variété et le nombre de ses travaux littéraires, tandis qu'il l'étonnait encore par le bruit de ses intrigues philosophiques, de ses établissemens et de *ses colonies* à Ferney; de ses querelles avec tous les partis, tous les gens de lettres, etc. Ce fut alors que, septuagénaire, il faisait une tragédie en *six jours*, une tragédie *et ses foins en douze jours;* des pamphlets impies, des contes licencieux, une église, des confessions, des communions; qu'il écrivait plus que jamais aux philosophes *d'écraser l'infâme;* qu'il fondait une colonie d'horlogers, à laquelle il voulait impérieusement intéresser tous les ministres de l'Europe; qu'il se battait à outrance contre tous ses ennemis, « jansénistes, molinistes, Frérons, Pom« pignans, à droite, à gauche, et prédicans, et

J.-J. Rousseau. Je reçois cent estocades, j'en rends « deux cents, et je ris. Je vois à ma porte Genève « en combustion pour des querelles de bibus, et je « ris encore; et, *Dieu merci*, je regarde ce monde « comme une farce qui devient quelquefois tragi- « que. » Cela n'est pas d'un bon homme, mais c'est d'un homme gai.

Il semble que la tendresse aveugle de Voltaire pour ses ouvrages soit en raison composée de sa vieillesse et de la rapidité avec laquelle il les exécutait : rien n'égale son engouement pour *Cassandre*, depuis *Olympie*, qu'il appelle souvent *son œuvre de six jours*. C'était assurément le cas de lui répondre comme Alceste : *Le temps ne fait rien à l'affaire;* mais il est curieux de voir avec quelle adresse le cardinal sait concilier la critique d'un juge éclairé, avec tous les ménagemens qu'il veut avoir pour l'amour-propre le plus irascible qui fut jamais. On ne peut pas dire plus poliment à un auteur que sa tragédie ne vaut rien. Il commence par lui faire compliment sur son ouvrage *de six jours;* mais il lui conseille d'en employer six autres à faire une foule de corrections qu'il lui indique; et lorsque Voltaire lui avoue qu'à force de corrections, son ouvrage *de six jours* est devenu un ouvrage de *six semaines*, le cardinal de Bernis, tout en le louant, l'engage à passer encore *une journée* pour y corriger beaucoup de défauts dans le style et dans le plan; et il faut avouer qu'il lui taille bien de la besogne pour un jour. Voltaire, au reste, se montre très-docile; il reconnaît la justesse de toutes ces remarques: il n'en est qu'une à laquelle il ne veut pas d'abord se rendre. *Cassandre*, se poi-

gnardant, jetait le poignard à son rival; le cardinal de Bernis trouve cette action ridicule : Voltaire persiste à vouloir que Cassandre jette le *poignard au nez d'Antigone*. Le cardinal défend sa critique; Voltaire s'y rend enfin, et promet qu'à l'avenir on ne jettera plus *le poignard au nez des gens*. Mais malgré toutes ces critiques et toutes ces corrections, l'ouvrage de *six jours* ou de *six semaines* ne put devenir un bon ouvrage, parce que, s'il est possible de créer une bonne tragédie, il est peut-être impossible d'en tirer une bonne d'une mauvaise qu'on a faite.

Les jugemens littéraires du cardinal de Bernis sont toujours également remarquables par un bon goût et un excellent ton qui sait concilier les intérêts les plus opposés; c'est ainsi qu'il juge *les Scythes* avec une politesse flatteuse pour l'auteur, et avec une juste sévérité pour un ouvrage sans intérêt, sans aucun mérite dans le style, et dont le plan est tout-à-fait invraisemblable. Il donne son opinion avec une franchise extrêmement polie, mais il la donne toujours, et ne la sacrifie jamais à celle qu'a Voltaire ou de ses propres ouvrages, ou de ceux des autres. « N'êtes-vous pas bien content, lui mandait Vol-
« taire, du discours de notre nouveau confrère,
« M. Thomas? son prédécesseur Hardion n'en au-
« rait pas tant fait. » Le cardinal répond : « Le style
« de M. Thomas ne me plaît guère que dans les
« notes qui accompagnent ses *Éloges*. Je n'aime point
« le style oriental qu'on met à la mode : il est dom-
« mage qu'on ne cherche plus à allier la force avec
« le naturel, et que Lucain ait parmi nous plus d'i-
« mitateurs que Virgile. »

Choqué du mauvais goût qui s'introduisait dans la littérature, il ne l'était pas moins des travers qui s'établissaient dans la société. « Les hommes et les « femmes n'ont aujourd'hui dans la tête que de gou- « verner l'État. C'est une dissertation continuelle et « ennuyeuse; rien n'est plus plat qu'une politique « superficielle, rien n'est plus ridicule que cette « foule de petits Atlas qui croient porter le monde « sur leurs épaules. » Et dans une autre lettre : « Vous avez vu dans notre temps que toutes les « femmes avaient leur *bel esprit*, ensuite leur *géo-* « *mètre*, puis leur *abbé Nollet;* aujourd'hui, on « prétend qu'elles ont toutes leur *homme d'État*, leur « *politique*, leur *agriculteur*, leur *duc de Sully*. » Enfin, il y revient encore, comme s'il avait présenté les résultats de cette manie. « L'orgueil s'élève à pro- « portion que le siècle baisse : aujourd'hui, presque « tous les écrivains veulent être des législateurs, des « fondateurs d'empires. »

Je me suis attaché à citer des fragmens des lettres du cardinal de Bernis, plutôt que des lettres de Voltaire, parce que le goût et le style de l'un est moins connu que le goût et le style de l'autre. Je citerai néanmoins de Voltaire un singulier jugement qu'il porte de madame de Pompadour, qui venait de mourir : « Je crois, monseigneur, que vous avez fait « une véritable perte : madame de Pompadour était « sincèrement votre amie, et s'il m'est permis d'aller « plus loin, je crois, du fond de ma retraite allo- « broge, que le roi éprouve une grande privation; « *il était aimé pour lui-même par une amie sincère*, « qui avait de la justesse dans l'esprit et de la justic

« dans le cœur. » Ce jugement est bien différent de celui que le public manifesta en plein théâtre, lorsqu'il fit à madame de Pompadour l'application de ces vers d'une tragédie de Crébillon :

Vous n'aimâtes jamais; votre cœur insolent
Tend bien moins à l'amour qu'à subjuguer l'amant;
Qu'on vous fasse régner, tout vous paraîtra juste,
Et vous mépriseriez l'amant le plus auguste,
S'il ne sacrifiait au pouvoir de vos yeux
Son honneur, son devoir, la justice et les dieux.

Je citerai encore de Voltaire, en faveur des amateurs, un jeu de mots assez médiocre, ce qui consolera un peu les femmes qui ne l'entendront pas, et à qui il est impossible de l'expliquer. Le cardinal avait mandé à Voltaire qu'il était au régime, et qu'il ne vivait que de légumes; Voltaire lui répondit : « Je « ne savais pas que vous fussiez *frugivore*, je vous « croyais seulement *virum frugi*. »

Je crois devoir défendre Voltaire contre l'éditeur d'un des deux autres recueils que j'annonce, qui, sachant très-bien qu'on estimera toujours assez l'agrément des lettres de Voltaire, s'attache surtout à faire valoir celles de madame du Châtelet, dont il publie aussi un certain nombre, et qu'il louerait même volontiers aux dépens des premières. « Si « dans les lettres de Voltaire, dit cet éditeur, on « trouve plus d'esprit, peut-être sera-t-on forcé « de convenir qu'il y a plus de naturel dans celles « de la marquise. » Je ne pense point qu'on *soit forcé* du tout de convenir de cela. *Le naturel* est une des qualités les plus remarquables de la prose de Vol-

taire, et je ne crois pas que *la marquise* ait cet avantage ni aucun autre sur lui. Ses lettres, adressées à Maupertuis, ne sont point dépourvues d'agrément dans la forme et le tour des complimens; dans le fond, elles ne nous apprennent rien, et ne contiennent presque aucune anecdote; elles ne se distinguent de la correspondance ordinaire des femmes du monde, qui presque toutes écrivent avec autant de grâce pour le moins, que par quelques complimens scientifiques, exprimés en formules algébriques. Il y est beaucoup question d'un Mémoire *sur les forces vives* et d'un autre Mémoire *sur le feu*. Dans le premier, madame du Châtelet attaque le secrétaire de l'Académie des sciences, Mairan, et en parle avec assez de pitié, comme d'un ennemi vaincu; dans le second, elle a l'ambition d'obtenir un prix de cette même Académie dont elle combattait le secrétaire. Elle travaillait à ce Mémoire, à côté et à l'insu de Voltaire, qui traitait le même sujet et avec la même ambition. Elle ne lui en fit l'aveu que lorsqu'ils eurent échoué l'un et l'autre, vaincus tous les deux par le célèbre Euler. Le succès de l'un ou de l'autre les aurait peut-être brouillés : leur commune infortune sembla resserrer leurs liens, et ils réunirent leurs efforts pour obtenir de l'Académie la petite faveur qu'elle fit du moins imprimer leurs Mémoires. Ce fut l'objet d'une importante négociation, à laquelle ils intéressèrent Réaumur, Maupertuis, que Voltaire traita si cruellement dans la suite, et quelques autres encore; ils obtinrent enfin cette satisfaction, et leurs Mémoires furent imprimés par la décision et aux frais de l'Académie. Après la mort

de cette *grande physicienne*, comme l'appelle plaisamment Collé, en annonçant dans son *Journal historique* la grossesse qui lui fut si fatale, Voltaire, qui devait être un peu piqué de la cause de cette mort, écrit néanmoins au roi de Prusse une lettre où il exprime des regrets assez touchans. Mais il est peu galant dans l'éloge qu'il fait de madame du Châtelet. *Elle n'avait*, dit-il, *de défaut que d'être femme;* réflexion qui lui est inspirée sans doute par le genre de mort qui la conduisit si rapidement et si cruellement au tombeau. A cette occasion, l'éditeur met en note que Voltaire attribue la mort de madame du Châtelet à Saint-Lambert : si cette note va à la postérité, qui pourra bien ne pas être instruite de nos petites anecdotes scandaleuses, elle prendra infailliblement Saint-Lambert pour un assassin, ou tout au moins pour un médecin.

Le reste de ce volume est à peu près rempli par des lettres inédites de Voltaire au roi de Prusse : elles roulent sur les mêmes sujets que celles que nous connaissions déjà. C'est toujours, tantôt le langage de la licence et du cynisme que lui permettait, et auquel l'encourageait par son exemple son auguste correspondant; tantôt celui d'une urbanité charmante et d'une flatterie exquise. Ici, il sollicite des faveurs; là, il tâche de réparer, par les grâces de son esprit, les torts de son caractère et les imprudences de sa conduite; ailleurs, il corrige, en adroit courtisan, les vers et la prose du monarque, et sert tour à tour les intérêts de sa fortune, ou de son amour-propre, ou de sa vanité, ou même de sa jalousie et de sa haine, qu'il s'efforce toujours de faire partager au roi

de Prusse. Celui-ci lui avait écrit : « *J'admire* l'au-« teur de *Rhadamiste*, d'*Électre* et de *Sémiramis*, « *qui sont de toute beauté.* » On sent combien cet éloge de Crébillon devait déplaire à Voltaire. Il faut voir dans ces nouvelles Lettres, avec quelle perfide adresse il s'efforce de détruire cette bonne opinion de Frédéric pour les tragédies de Crébillon : il n'attaque d'abord que la plus faible, *Sémiramis*. Vous *aimez*, répond-il au roi, dont il affaiblit les expressions et réduit l'*admiration* à un simple goût, « vous aimez « *Rhadamiste* et *Électre ; j'ai la même passion* que « vous, sire... mais il n'en est pas de même de « *Sémiramis ;* apparemment votre majesté ne l'a pas « lue. » Il est un peu singulier de dire au roi de Prusse qu'il *n'a pas lu* une tragédie pour laquelle il a témoigné expressément *son admiration*, et qu'il a déclaré trouver *de toute beauté.* Mais il tâche ensuite de séduire le roi par la flatterie la plus outrée : il compare ses vers à ceux de Crébillon, préfère de beaucoup les premiers, et s'étonne de trouver dans les vers d'*un roi du Nord, ce nombre, cette cadence, cette élégance,* dont les vers de *l'auteur français* sont tout-à-fait dépourvus. Notez que les vers du roi de Prusse sont détestables. Après avoir fait monter au cerveau de Frédéric les vapeurs de cet encens assez grossier, il ne ménage plus rien ; et, dans des vers à la vérité fort plaisans, il déchire impitoyablement cette *Électre* pour laquelle il déclarait naguère qu'il partageait *la passion* du roi.

Voltaire ne dédaigne pas de dénoncer Fréron à Frédéric, et il le dénonce d'une manière odieuse, c'est-à-dire par une indigne calomnie. On lui a dit

que le roi de Prusse veut prendre Fréron pour son correspondant littéraire à Paris. A cette nouvelle, il frémit; il *conjure* le roi de n'en rien faire; et après avoir représenté Fréron *sortant des prisons, où il avait été mis pour des choses assez vilaines*, il continue ainsi : « Je vous avouerai encore, sire, qu'il « est mon ennemi déclaré, et qu'il se déchaîne contre « moi uniquement parce que je n'ai pas eu la bassesse « de lui faire donner deux louis d'or qu'il a eu l'effron- « terie de demander à mes gens, pour dire du bien de « mes ouvrages. » Je le demande, de quel côté est ici *la bassesse?* Ses fureurs se manifestent encore dans cette correspondance contre les deux Rousseau. C'est dans une lettre à M. de Caylus qu'il se déchaîne contre J.-B. Rousseau, sans toutefois le nommer. « Je dois, « dit-il, lui pardonner, puisqu'il s'honore de vos « bontés, et qu'il a su vous cacher les *scélératesses* « *dont il est capable.* C'est pour la dernière fois que « je parle de sa personne. » (Cette lettre est de 1733, et Voltaire n'a cessé, tout le reste de sa vie, c'est-à-dire pendant plus de quarante ans, de parler indignement de J.-B. Rousseau.) « Pour ses ouvrages, je « n'en ai jamais parlé. » (Il n'a cessé de les dénigrer; et récemment encore, il venait de les dénigrer dans son *Temple du goût*.) M. de Caylus lui répond : » « Je ne connais personne capable de toutes les noir- « ceurs dont vous me parlez, et je n'ai jamais vu qui « que ce fût qui méritât les soupçons que vous me « communiquez. » Toute cette réponse est très-noble, et d'autant plus noble, que M. de Caylus supplie Voltaire de retrancher de ses ouvrages quatre vers qu'il avait faits à sa louange.

Une des lettres les plus spirituelles de ce recueil, c'est celle par laquelle Voltaire demande au roi de Prusse *une demi-aune de ruban noir*. On y voit briller toute la grâce et toute la souplesse d'un courtisan avide d'une décoration. Voltaire ne néglige pas même de mettre en avant quelques faux prétextes qui ne trompent point le roi de Prusse, et qu'il réfute très-bien, comme on peut le voir dans l'édition de Kelh, in-8°, tome 65, lettre CIV. Cette savante négociation pour obtenir un ruban scandalisera un peu ceux qui ont déclamé si éloquemment contre les distinctions sociales et les hochets de la vanité; mais il faut qu'ils en prennent leur parti: Voltaire n'est point un partisan de l'égalité; il n'y a qu'à voir la fierté avec laquelle il signe *gentilhomme ordinaire du roi et comte de Tournay*, dans les occasions où il veut imposer à ses correspondans, et avec quelle humeur il dit, en parlant des troubles de Genève: « Je ne me mêle des affaires que pour me « faire payer mes dîmes par *mes vassaux*. »

Mais ce dernier trait appartient au troisième recueil des *Lettres inédites*, sur lesquelles le défaut d'espace m'empêchera de m'étendre, mais auxquelles on peut appliquer les réflexions générales que j'ai faites sur les premières. Elles sont fort courtes, et la plupart ne sont que des billets. Le volume est de 400 pages, et il y a à peu près deux cents lettres, ce qui supposerait environ deux pages pour chaque Lettre; mais comme il y a presque la moitié du papier blanc, ce n'est guère qu'une page par lettre, l'une portant l'autre. Un grand nombre de ces Lettres ou billets est adressé à M. Bertrand, ministre pro-

testant. Voltaire lui dit beaucoup de mal des prêtres catholiques, ce qui laisse croire au bon M. Bertrand, qui, à en juger par une seule de ses réponses qu'on nous a conservée, est très-religieux, que son correspondant est fort ami des ministres protestans, et fort zélé pour la religion réformée. C'est sans doute pour ne pas lui faire perdre cette bonne idée, que Voltaire lui dit en confidence que c'est un M. Desmal, *homme de beaucoup d'esprit*, qui a fait *Candide ou l'Optimisme*.

C'est encore à ce bon M. Bertrand que, parlant des affaires du Portugal, il dit avec impatience : *Point de jésuite pendu; la justice est lente;* et que dans une autre lettre il dit avec regret : *les jésuites échapperont!* De pareils sentimens diminuent beaucoup le mérite des Mémoires pour Calas et pour Sirven. D'autres lettres du même recueil sont adressées à madame la comtesse de Lutzelbourg; elles avaient déjà été imprimées en 1812, mais avec des suppressions exigées par la police d'alors. Ces suppressions sont curieuses, surtout quand on songe qu'elles furent faites par quelques-uns de ceux qui crient si fort aujourd'hui contre l'oppression et l'esclavage, et qui, alors dans les bureaux du duc de Rovigo, donnaient de si nobles preuves de leur amour pour l'indépendance et pour la liberté. Enfin d'autres lettres sont adressées à cet éternel comte d'Argental, *le cher ange :* on se tient encore pour la millième fois *à l'ombre des ailes*, *on baise le bout des ailes*, on envoie toujours des corrections pour *les Guèbres*, pour les *Scythes*, pour *les Lois de Minos;* et ces corrections gâtent

quelquefois, plutôt qu'elles ne corrigent; c'est ainsi qu'au lieu de :

Cette témérité
Vous offense peut-être, et vous semble une injure,

Voltaire demande qu'on mette :

Cette témérité
Est peu respectueuse, et vous semble une injure.

Le principal mérite de ces deux recueils, c'est qu'ils peuvent former le *soixante-quatorzième* et le *soixante-quinzième* volume de l'édition in-8° des *Œuvres de Voltaire*. Il est bien clair que ceux qui n'ont encore que *soixante-treize* volumes doivent les acheter; il faut bien *se compléter*. Cette bonne raison détermine plus sérieusement un *amateur*, qu'un bon livre.

Lettres de la marquise du Deffant à Horace Walpole, depuis comte d'Orford; écrites dans les années 1766 à 1780, auxquelles sont jointes des Lettres de madame du Deffant à Voltaire, écrites les années 1759 à 1775, publiées d'après les originaux déposés à Strawberry-Hill (1).

ARTICLE PREMIER.

Le dix-huitième siècle sera certainement mieux connu que tous les autres, sinon dans ses grands événemens politiques et publics, du moins dans tous ses petits détails et dans tous ses petits personnages.

(1) *Voyez* Tome III, p. 392, *Éloges de madame Geoffrin*, etc.

Si quelque autre est plus riche en graves historiens qui ont mieux raconté et les actions importantes, et les exploits, et les revers militaires, qui ont mieux observé et les rapports, et les intérêts diplomatiques des diverses puissances, il n'en est point qui ait été si fécond en écrivains de tous les partis et de toutes les nuances ; qui, dans des ouvrages de tous les titres et de toutes les formes, nous racontent l'histoire des salons, nous introduisent dans l'intérieur des ménages, nous découvrent les secrets des boudoirs ; rien ne leur échappe dans les plus petites coteries; toutes les jalousies, toutes les rivalités, toutes les intrigues, toutes les perfidies sont dévoilées; tous les discours sont répétés, toutes les personnes sont nommées; et il y a du malheur, ou si l'on veut du bonheur, à ne pas l'être, lorsqu'on a existé à cette époque : ainsi tout le monde appartient à l'histoire; et il n'y a pas de théâtre si étroit, ni de scène si obscure qui ait pu vous dérober aux regards de ces compilateurs d'anecdotes, de ces faiseurs de mémoires, de ces auteurs de correspondances; enfin, point d'asile où vous n'ayez été aperçu par quelqu'un qui veut absolument le dire à la postérité.

De pareils écrivains ne sont pas sans doute à l'abri de graves reproches, et de pareils écrits ne sont pas sans de graves inconvéniens ; ainsi la médisance qui semblait du moins devoir mourir avec les contemporains, vit dans les générations suivantes : ainsi la calomnie s'éternise ; ainsi la satire devient un fléau d'autant plus cruel, qu'il est plus durable, et qu'il poursuit la mémoire, et afflige la postérité de ceux qui en sont les victimes; ainsi sont dévoilés une foule

de faits domestiques et cachés qui ne sont point du domaine de l'histoire, sur lesquels ni le public, ni l'écrivain qui les lui révèle, n'ont aucun droit, et qui regardent des personnes dont le désir juste et raisonnable serait peut-être de demeurer obscures avec leurs vertus, leurs faiblesses et leurs vices; et l'on ne peut nier que la plupart n'aient un droit incontestable à cette obscurité. Les femmes surtout ont rarement à s'applaudir de sortir ainsi du théâtre circonscrit de leur famille et de leur société, dont elles doivent se contenter de faire le charme et l'ornement, pour être exposées au grand jour et aux regards du public et de la postérité. Leurs plus aimables vertus sont douces, simples, modestes, par conséquent sans faste et sans éclat; leurs travers et leurs vices sont plus bruyans, et leur donnent une tout autre célébrité : ainsi, par la nature même de leurs qualités bonnes ou mauvaises, elles peuvent être sûres que celles-ci seront plus remarquées; et comme la malignité humaine s'en amuse davantage, rarement l'historien ou le faiseur de mémoires s'interdira ce moyen presque infaillible de succès.

Je pourrais à ces considérations en ajouter plusieurs autres; mais il en est une plus puissante qui rend bien inutile toute la belle morale que je pourrais étaler ici, et qui, je dois l'avouer, a souvent entraîné et séduit le moraliste lui-même : c'est que ces écrits plaisent généralement; c'est que ces ouvrages, que presque toujours on devrait bien plutôt appeler des libelles diffamatoires, amusent; c'est qu'il n'est point de livres qu'on parcoure plus volontiers et avec plus d'empressement, qui procurent plus de jouis-

sances à la curiosité, plus d'alimens à la conversation, et qui par conséquent soulagent mieux la plupart des membres de la société *du pénible fardeau de n'avoir rien à faire*, et de ne savoir que dire.

La correspondance de madame du Deffant, qui n'est pas plus que toute autre à l'abri des reproches que j'ai faits à ce genre d'ouvrage, et des inconvéniens que j'y ai remarqués, offre, comme tous les autres, et mieux même que la plupart d'entre eux, l'agrément et les avantages qui les font tous rechercher du public avec une sorte d'avidité. C'est un répertoire d'anecdotes, c'est une galerie de portraits, c'est une collection presque complète de jugemens sur les choses et les personnes les plus remarquables d'une époque assez rapprochée de nous, pour que nous puissions connaître les objets dont elle parle, et que s'ils n'existent plus, la mémoire en soit très-vive et très-fraîche, de sorte que nous pouvons apprécier ce qu'elle en dit, et juger, pour ainsi dire, ses jugemens, ce qui est un plaisir de plus. Ministres, courtisans, grands seigneurs, hommes célèbres, femmes à la mode, beaux-esprits, philosophes, auteurs et leurs ouvrages, tout passe en revue dans cette correspondance; tous sont peints des traits les moins flatteurs, par la sévérité la moins indulgente, par l'esprit le plus caustique, et en même temps tellement éclairé, si habile à démêler le mal et à le montrer, que les lecteurs du meilleur naturel casseront rarement ces arrêts si rigoureux, si inflexibles : mais cet éloge de son esprit, de ses lumières, de sa sagacité, ne donne-t-il pas un motif de plus d'accuser son caractère? et puisque madame du Deffant pensait si défa-

vorablement des personnes de sa connaissance, de sa société, de ses *amis*, de la génération presque entière de ses contemporains, devait-elle écrire tout ce qu'elle en pensait, et léguer ainsi ses amères médisances aux générations futures ? Sans doute elle serait inexcusable, si elle avait écrit ces lettres dans l'intention qu'elles vissent le jour ; mais si cette correspondance ne peut être regardée que comme l'épanchement d'une communication intime et qui devait rester secrète, madame du Deffant n'a que le tort des personnes qui écrivent et parlent beaucoup. Quelle est celle en effet qui, dans la liberté de ses conversations et l'intimité de ses correspondances, ne dit pas un peu de mal de ses *amis*, beaucoup des indifférens, et encore davantage de ses ennemis ? Seulement madame du Deffant médit mieux et plus vivement, parce qu'elle a plus d'esprit et d'imagination qu'on n'en a communément, une pénétration et une finesse très-rares, une raison très-sévère ; et, à quelques singularités près, un goût excellent, et par conséquent très-difficile.

A la vérité, je ne suis pas convaincu, comme quelques personnes m'ont paru l'être, que l'intention de madame du Deffant fût que ces lettres restassent secrètes. D'abord, il est incontestable qu'elle a désiré la publication de sa correspondance avec Voltaire, qui n'est guère moins médisante que l'autre. Elle écrit elle-même à Walpole qu'elle rassemble cette correspondance, et lui avoue, quoiqu'en général assez modeste, qu'elle la croit très-digne d'être imprimée. Or, elle devait avoir assurément une opinion encore plus avantageuse de sa correspondance avec M. Ho-

race Walpole : celle-ci est en général plus curieuse, plus intéressante, et même littérairement meilleure. Dans les lettres à Voltaire, la malignité de madame du Deffant semble gênée et contrainte par la malignité encore plus grande de son correspondant : elle le craint, elle le redoute, elle ne l'aime point ; il n'y a donc dans son commerce épistolaire avec lui, ni cette liberté de sentimens, ni cette verve d'expressions, ni cet épanchement qui font l'agrément de ses lettres à Walpole. Son amour-propre était donc encore plus intéressé à la publication de celles-ci. Mais voici qui est un peu plus positif. Dès le commencement de sa correspondance (lettre III, t. 1^er^, pag. 21), elle écrit à Walpole : « Il faut que je vous « dise une chose que je répugne à vous dire : je « garde vos lettres, et je ne serais pas fâchée que « vous gardassiez les miennes.... Je viens d'acquérir « un petit coffre pour serrer les vôtres, etc. » Il est vrai qu'elle donne un autre motif à cette précaution : « C'est pour me préparer, dit-elle, l'amusement de « revoir par la suite ce que nous nous sommes dit « l'un à l'autre. » Mais ce n'est là vraisemblablement qu'un prétexte. Au reste, c'est une question qui actuellement ne peut plus être parfaitement éclaircie ; elle n'a pas beaucoup d'intérêt. Occupons-nous de la correspondance, qui en a davantage, et disons d'abord un mot de l'auteur ou de l'héroïne.

Madame du Deffant, née d'une famille distinguée de la Bourgogne, médiocrement élevée dans un couvent à Paris, assez médiocrement aussi partagée des biens de la fortune, ne pouvant, quoique remarquable par son esprit, ses grâces et sa beauté, es-

pérer de faire un mariage de son choix et à son gré, prit le premier parti convenable qui s'offrit et que ses parens lui proposèrent : « La mode et la cou-
« tume, qui rendaient inutiles toutes les représenta-
« tions qu'on pouvait faire à ce sujet avant le ma-
« riage, semblaient aussi avoir établi un droit tacite,
« mais reconnu en faveur des personnes qu'on avait
« unies de la sorte ; droit qui, après leur mariage,
« les autorisait à faire un choix avec plus de liberté
« qu'elles n'en avaient eu avant le temps. » Ce sont les éditeurs anglais qui s'expriment ainsi ; et en général ils parlent avec quelque légèreté des dames françaises de cette époque ; et ce n'est pas en cela que je les approuve assurément. Par malheur, les écrivains français en parlent du même ton, et les histoires et les mémoires, et les traditions et les romans, et tout ce qui atteste les mœurs d'une époque, prouvent assez que les uns et les autres n'ont pas tout-à-fait tort. Quoi qu'il en soit, madame du Deffant profita du *droit tacite et reconnu ;* elle se brouilla même ouvertement avec M. du Deffant, ce qu'elle aurait pu éviter, même en ne négligeant pas ce *droit*. Ceux qui auront lu la correspondance de madame du Deffant, et qui auront vu jusqu'à quel point l'ennui était un fléau constant et redoutable pour elle, jusqu'à quel point elle s'ennuyait de tout le monde, ne seront point étonnés qu'elle se soit ennuyée de son mari. Cependant elle eut la fantaisie de se raccommoder avec lui ; mais bientôt elle s'en ennuya plus que jamais, et *sans brusqueries, mais par son air triste et désespéré*, le força à quitter encore une fois la place, et prit ses mesures

pour qu'il ne fût plus tenté de venir la reprendre. Mademoiselle Aïssé, autre personne célèbre de ce temps, et fort intéressante par son caractère et ses malheurs, rapporte quelques particularités curieuses de ce projet de raccommodement et de ses suites. « Un amant qu'elle avait, dit mademoiselle Aïssé, « l'a quittée, quand il apprit qu'elle était bien « avec M. du Deffant, et lui a écrit des lettres « pleines de reproches. Il est revenu, l'amour-pro- « pre ayant réveillé des feux mal éteints. La bonne « dame n'a suivi que son penchant, et sans réflexion, « elle a cru un amant meilleur qu'un mari ; elle a « obligé ce dernier à abandonner la place, et il n'a « pas été parti, que l'amant l'a quittée. Elle reste la « fable du public, méprisée de son amant, blâmée « de tout le monde, délaissée de ses amis ; elle ne « sait comment débrouiller tout cela. »

Ce n'est pas là, comme on voit, le moment brillant de l'histoire de madame du Deffant; mais enfin, l'âge de la galanterie, *première époque de la vie d'une dame française* (ce sont encore les éditeurs anglais qui disent cela), étant passé, elle recouvra sa considération, ou plutôt elle en acquit une très-grande. Sa maison devint le rendez-vous de tout ce que Paris renfermait d'illustre parmi les Français et les étrangers. Grands seigneurs, ministres, hommes d'esprit de toutes les conditions, femmes belles et aimables, tous regardaient comme un avantage, et tenaient pour ainsi dire à honneur d'y être admis. Madame du Deffant faisait le charme des conversations dignes d'un cercle aussi bien choisi, et son esprit était toujours au niveau de ceux qui en avaient

le plus. Cependant, tant de succès et de distractions ne purent la dérober à son cruel ennemi, l'ennui : elle en est tourmentée, accablée, excédée ; elle s'en plaint à tout le monde, demande des remèdes à tout le monde, n'en trouve point, et toujours s'ennuie horriblement ; elle dut ennuyer ses contemporains à force de le dire, et ennuie un peu ses lecteurs à force de l'écrire. Elle est affligée de vivre si long-temps, prend en dégoût cette vie, en redoute une autre, et l'on voit qu'elle ne voudrait ni de ce monde-ci, ni de l'autre. Sans cesse elle essaie des moyens dont elle a cent fois éprouvé l'insuffisance : elle fait de nouvelles lectures, elle va dans le monde, elle attire le monde chez elle ; mais les livres, les hommes, les conversations *l'ennuient*, et elle s'applique souvent, à ce sujet, un mot de madame la duchesse du Maine : « Je ne puis me passer des choses dont je me soucie le moins. » Le malheur d'avoir perdu la vue lui ôte, pendant le jour, une foule de distractions et de ressources ; la nuit, elle ne peut en trouver dans le sommeil. « Les insomnies, « dit-elle, allongent mes jours et abrègent ma « vie ; on pourrait en faire une énigme. » Les soupers seuls apportent quelques diversions à son ennui, aussi elle en fait grand cas. « Les soupers, dit-« elle, sont certainement une des quatre fins de « l'homme ; j'ai oublié les trois autres. »

Mademoiselle de Lespinasse fut regardée, par madame du Deffant, comme une ressource contre le double malheur, et d'être aveugle, ou, comme elle dit énergiquement elle-même, *plongée dans un cachot éternel*, et d'être en proie à cette fatale

maladie de l'ennui : cette ressource lui manqua cruellement. C'est une époque malheureuse dans la vie de madame du Deffant. Mademoiselle de Lespinasse, plus jeune, eut plus de partisans ; plus active, elle les mit plus vivement dans ses intérêts : elle se jeta d'ailleurs dans le parti des philosophes, des encyclopédistes, des économistes, de ceux qui alors faisaient et défaisaient les réputations ; elle s'en fit des panégyristes ; elle en fit des détracteurs de madame du Deffant. Marmontel, de qui il ne faut pas attendre de justice envers ceux qui ne sont pas de ses coteries, et qui y sont opposés, la maltraite beaucoup dans ses Mémoires ; La Harpe est moins injuste, quoique très-favorable à mademoiselle de Lespinasse. Il serait difficile actuellement de juger ce procès : il est à croire qu'il y eut des torts réciproques ; mais quand je considère que mademoiselle de Lespinasse était l'obligée, madame du Deffant la bienfaitrice, et les égards qui lui étaient dus à ce titre et à tant d'autres, tels que son âge, son état, son mérite ; quand je vois les attentions délicates dont elle prévint mademoiselle de Lespinasse, la considération dont elle l'entoura à son arrivée dans le monde, la lettre pleine de noblesse qu'elle lui écrivit au moment de leur séparation, en réponse à une lettre assez commune qu'elle en avait reçue, la modération avec laquelle elle en parla toujours dans la suite, je suis porté à croire que, dans la répartition des torts qui amenèrent leur séparation, ce n'est pas elle qu'il faut charger des plus graves. Je suis persuadé d'ailleurs que mademoiselle de Lespinasse, avec son caractère ardent et son âme passionnée, était à la

longue d'une société encore plus difficile que madame du Deffant avec sa raison calme, son esprit un peu défiant, et son cœur un peu froid.

Ce fut à peu près à l'époque de cette fâcheuse tracasserie que madame du Deffant connut M. Walpole, avec qui elle ne cessa de correspondre, jusqu'à sa mort, que dans les courts intervalles des voyages qu'il fit à Paris. Je parlerai ailleurs de l'esprit très-distingué de M. Walpole : je ne veux remarquer ici qu'une singularité de son caractère, qui donne à cette correspondance un tour tout-à-fait bizarre. M. Walpole craignait prodigieusement le ridicule, et l'excès de cette crainte l'aveugle tellement, que pour l'éviter, il y tombe bien plus sûrement et plus risiblement qu'il n'eût pu faire, s'il n'eût pris aucunes précautions pour cela. Il se met en tête que madame du Deffant, âgée de soixante-dix ans, et dans l'état de cécité où elle est, a conçu pour lui la passion la plus vive, qu'elle en est amoureuse folle ; il a une frayeur mortelle que cette passion, connue par les lettres que lui adresse madame du Deffant, et qu'il suppose décachetées et lues dans les bureaux de la poste, ne le rende la fable de tout le monde, la risée publique : il la conjure donc, dès sa première lettre, de modérer les expressions de ses sentimens, les preuves de son intérêt, les transports de son amour : singulière recommandation faite à une femme! singulier commencement de correspondance! Madame du Deffant tâche de le calmer ; elle le plaisante doucement ; elle l'assure qu'elle ne l'aime pas plus qu'il ne faut. M. Walpole veut plaisanter aussi, et plaisante mal : faisant allu-

sion au refrain de cette vieille chanson, dont Molière a tiré un si plaisant parti dans le *Misanthrope*, il lui dit qu'*il n'aime point sa mie ô gué*. « Je l'aimerais assez *au gai*, continue-t-il; mais très-peu « au triste. (Quel pitoyable calembour !) Oui, « oui, ma mie, ajoute-t-il très-impertinemment, « si vous voulez que notre commerce dure, montez-le sur un ton moins tragique; parlez-moi en « femme raisonnable, ou je copierai les Lettres portugaises. » Madame du Deffant continue à plaisanter; et comme son correspondant continue à se fâcher, elle lui parle plus sérieusement: elle lui représente qu'elle n'est pas folle, que ses soixante-dix ans doivent la mettre à l'abri de tout soupçon. M. Walpole devient de plus en plus déraisonnable, et madame du Deffant se fâche enfin à son tour. « On a bien raison, lui écrit-elle, de dire que « les Anglais sont *féroces;* vous me traitez, dit-« elle ailleurs, avec une *férocité sarmate*. » Mais il paraît que cette correspondance était devenue pour elle une sorte de besoin, une distraction nécessaire: elle fait donc toujours, pour la conserver, des avances, je dirai presque des bassesses. Ces brutalités d'une part, et ces soumissions de l'autre, étonnent d'abord et finissent par être un peu fastidieuses; cependant la contrainte où met madame du Deffant l'humeur bizarre de M. Walpole, lui inspire souvent les idées les plus ingénieuses. Ainsi, comme il frémissait au seul nom d'*amitié*, elle abonde en tournures charmantes pour éviter le mot et exprimer le sentiment; et en excuses charmantes quand le mot fatal lui a échappé. M. Walpole lui reproche

alors de vouloir *le dompter* : elle lui répond spirituellement qu'elle serait bien assez contente de l'*apprivoiser*. On espère que, tantôt raillé, tantôt supplié, tantôt confondu, il rougira enfin de ces impertinentes incartades; vain espoir! et la correspondance continue sur ce ton avec une persévérance quelquefois fatigante pour le lecteur, ridiculement extravagante de la part de M. Walpole, et plus ridiculement faible de la part de madame du Deffant. Le ton devient même tellement dur et brutal, à l'occasion d'un voyage fait à Chanteloup contre l'avis du tyrannique Anglais, que madame du Deffant rompt avec lui par une lettre assez ferme et assez noble; mais telle est sa faiblesse, qu'elle ne peut rester six semaines sans lui écrire, et qu'elle lui demande grâce. Enfin, pour comble de ridicule, il lui est permis, à quatre-vingt-deux ans, de prononcer le nom d'*amitié;* alors elle refuse presque cette permission : « Ce consentement, dit-elle, « m'en a ôté le pouvoir; accoutumée à votre sé- « vérité, votre indulgence me surprend et me dé- « concerte. » J'ai cru comprendre que, dans la suite, cette permission lui est encore retirée, comme si elle en avait abusé. Cependant, il est certain que M. Walpole a une véritable affection pour madame du Deffant. J'ai entendu une femme aimable et spirituelle comparer ces deux cœurs si froids, qui s'étaient pourtant réchauffés l'un pour l'autre, à deux cailloux d'où jaillissent des étincelles. — Dans un second article, je parlerai des nombreux jugemens littéraires dont cette correspondance est semée, et des jugemens non moins nombreux et non moins sé-

vères que la spirituelle, mais peu indulgente correspondante de Walpole, a portés sur les personnes de la société, hommes et femmes, ses contemporains.

Art. II.

Considéré seulement dans ses rapports littéraires, le dix-huitième siècle a passé tout entier sous les yeux de madame du Deffant : elle l'a vu commencer et finir; car en 1780, époque de sa mort, il n'y avait pour ainsi dire plus de littérature en France. Les esprits, occupés de ces systèmes politiques, avant-coureurs des discordes intestines et des fatales agitations qui ont terminé ce siècle, étaient distraits de la paisible culture des lettres; les hommes qui les avaient le plus honorées étaient déjà disparus. Madame du Deffant les avait connus dans tout leur éclat et leur gloire, au milieu de leurs plus grands succès, dans le temps de leur plus brillante renommée : elle avait vu naître tous les ouvrages qui la leur avaient acquise, tous ceux qui, dans cette longue période, obtinrent une heureuse ou malheureuse célébrité, eurent une utile ou funeste influence. A l'époque où commence sa correspondance avec M. Walpole, vivaient encore les plus fameux écrivains du siècle, Buffon, Rousseau, Voltaire; Voltaire, chef de la littérature, chef de parti, plus particulièrement connu de madame du Deffant, avec laquelle il conserva toujours un commerce de lettres, et qu'il appelait, frappé de la justesse de son esprit et de ses jugemens, *l'aveugle clairvoyante;* d'Alembert, qui fut long-temps son ami, et qui dans la suite la sacrifia entièrement et

peut-être un peu durement à mademoiselle de Lespinasse ; le président Hénault, qui lui fut plus fidèle, Diderot, Helvétius, Thomas, Saint-Lambert, Marmontel, l'abbé Raynal, l'abbé Barthélemy, Rulhière, Chamfort, La Harpe, avaient déjà pour la plupart leur réputation toute faite. Delille commençait à établir la sienne par ses premiers ouvrages et par ses premiers succès comme homme d'esprit ; déjà l'on voyait poindre quelques autres académiciens, actuellement les doyens de notre littérature. Madame du Deffant voit tous ces hommes, les pèse dans ses balances rigoureuses, et les apprécie ; elle lit tous leurs ouvrages, et les juge.

Sans doute ses sentimens sur les personnes sont d'une excessive rigueur ; ses jugemens sur les ouvrages d'une sévérité outrée, qu'un tour vif et une expression amère font encore plus ressortir. Cependant, à tout prendre, l'ensemble de son opinion sur la littérature de cette époque est très-juste, et la postérité, qui a déjà commencé pour les hommes et les livres dont elle parle, l'a déjà confirmée et la confirmera de plus en plus. Rien n'est plus difficile, même pour l'homme le plus exercé, que cette juste appréciation de la littérature de son temps et des hommes de lettres ses contemporains ; rien n'annonce mieux la délicatesse du goût et la justesse de l'esprit. Madame du Deffant possède ces rares qualités à un degré très-éminent ; tous les défauts qu'elle reproche, non à quelques ouvrages particuliers sur lesquels elle se trompe quelquefois, quoique le plus souvent elle les juge très-sainement, mais à la littérature en général, et au ton et à la manière qui y dominent,

sont signalés par elle avec une parfaite sagacité, au milieu des applaudissemens que leur prodiguait le mauvais goût du public, et avec une finesse de tact que ne pouvaient tromper ni l'engouement presque universel, ni l'influence tyrannique de ceux qui en étaient l'objet. Ce sont justement les mêmes défauts que reprochent encore aujourd'hui les meilleurs esprits aux écrivains de cette époque, l'exagération, l'emphase, la morgue, le ton tranchant et décisif, l'affectation du bel-esprit et la recherche; tous défauts que madame du Deffant a *en horreur*, parce qu'elle a le goût le plus vif pour tout ce qui est vrai, simple et naturel : elle assure qu'elle préfère une bonne platitude, bien franche, à un discours affecté et recherché. Sans doute le petit conte qu'elle fait à ce sujet est une plaisanterie qu'il ne faut pas prendre à la lettre; mais dans cette plaisanterie même, on peut reconnaître son goût et le tour naturel de son esprit. Elle vient de citer un mot de Socrate, et elle continue ainsi : « A propos de Socrate, nous avons ici un « comte de Paar qui a, dit-on, une grande figure « triste et froide; il grasseye les *rr*, parle très-lente- « ment et en hésitant. Il disait l'autre jour, chez le « président : Quel est ce Socrif qui s'empoisonna en « mangeant ou buvant des cigales ? » Et à la suite de cette petite historiette, elle déclare positivement qu'elle aime mieux entendre *ces choses-là*, que *les savantes dissertations* de madame une telle, *les belles maximes* de telle autre, *les fines remarques* d'une troisième, et elle nomme toutes ces dames; car, dans ses médisances, tous sont nommés et en toutes lettres, si vous en exceptez trois ou quatre

personnes dont elle rapporte des choses trop odieuses; et encore est-il probable que ce sont les éditeurs qui ont retranché les noms; ils ont bien fait sans doute, et ils auraient peut-être dû en retrancher davantage : ils n'ont pas été assez scrupuleux en ce genre, et leurs scrupules n'ont pas toujours été bien éclairés. Combien de noms en effet, n'auraient-ils pas dû omettre, avant celui d'un M. de L***, qui n'est que ridicule comme tant d'autres, et qui donne encore occasion à madame du Deffant de témoigner toute son aversion pour toute affectation de faux savoir et de faux bel-esprit. On lui avait donné ce M. de L*** comme un homme de mérite; et voici ce qu'elle en raconte : « Il n'eut pas le sens commun ; pé-
« danterie, extravagance, dissertations, galimatias,
« étalage de science, il n'a rien oublié pour se mon-
« trer le plus sot homme de France. Ecoutez ce que
« madame de Belzunce m'en a raconté, et dont elle
« a été témoin. M. de Maurepas lui disait : Monsieur
« le comte, vous savez tout ce qu'on peut savoir en
« fait d'art et de science : vous savez sans doute plu-
« sieurs langues? vous savez le grec? Non, dit-il en
« hésitant, je ne m'y suis point appliqué : ce que
« j'en sais, *c'est par sentiment.* » Il est probable que madame du Deffant n'avait pas été assez discrète pour faire un mystère à son correspondant du nom de cet homme qui savait le grec *par sentiment.*

C'étaient surtout ces écrivains qu'on a toujours désignés sous le nom de philosophes, qu'ils se donnèrent un peu fastueusement eux-mêmes, qui, si l'on en excepte Voltaire, s'éloignèrent le plus de ce naturel qui plaît tant à madame du Deffant, comme à

tous les bons esprits. Leur ton orgueilleux, superbe, dédaigneux, insultant même, lui déplaît fort; et c'est ce qu'elle exprime dans ce passage que je choisis entre cent autres peu flatteurs pour eux : « Je ne « saurais lire leurs ouvrages ; ils n'apprennent rien : « c'est toujours l'éloge de la philosophie, ou plutôt « des philosophes. Ils ne veulent pas qu'on croie en « celui-ci, qu'on obéisse à celui-là : ce sont de sottes « gens; ils ont un grand nombre de partisans aussi « sots qu'eux. »

Sans doute, madame du Deffant, ennuyée de tout, des livres comme des hommes, des lectures comme des conversations, juge quelques écrivains et quelques ouvrages avec beaucoup trop de rigueur ; souvent d'ailleurs, elle songe moins à exprimer son véritable sentiment, qu'à exhaler son humeur, ou à donner un libre essor à sa caustique gaîté. C'est ainsi que lorsqu'elle dit : « Auteurs, acteurs, musi- « ciens, beaux-esprits, philosophes, tout est affreux, « affreux ! » je vois plutôt une boutade qu'un jugement. Lorsque mandant à M. Walpole que d'Alembert est nommé secrétaire de l'Académie, et que sur les appointemens de cette place il doit fournir le bois pour chauffer les académiciens dans la salle de leurs séances, elle ajoute : « Si j'étais à sa place, je ména- « gerais le bois en brûlant tous leurs beaux ou- « vrages, » il est clair que ce n'est qu'une plaisanterie, qui même n'est pas excellente, et qui ne tire point à conséquence. Mais souvent aussi, elle juge sérieusement, et n'est pas moins amère, moins injuste : alors c'est qu'elle voit très-bien les défauts d'un ouvrage (et ils ne lui échappent jamais) : et

qu'elle ne voit pas aussi bien les beautés, ou que, si elle les voit, elle n'y trouve point une compensation aux défauts. Il suit de cette disposition d'esprit qu'elle n'aime pas tous les bons ouvrages, mais qu'elle n'en aime point, ou presque point, qui ne soit bon et même excellent : elle a souvent tort de rejeter tel livre, mais elle a toujours raison dans le motif qu'elle allègue pour le rejeter, et dans l'accusation qu'elle forme contre lui; elle met toujours le doigt sur la plaie. Ainsi, elle est injuste envers Buffon, lorsqu'elle dit qu'il est d'une *monotonie insupportable;* mais il est certain que s'il y a un défaut dans le style de Buffon, c'est celui d'une certaine monotonie dans sa perfection. Elle exagère lorsqu'elle prétend qu'il n'y a rien de plus *déraisonnable que l'Émile, de plus indécent que la Nouvelle Héloïse, de plus obscur et de plus ennuyeux que le Contrat social.* Mais il y a bien quelque chose de tout cela dans le *Contrat social,* la *Nouvelle Héloïse* et l'*Émile;* et elle n'exagère guère lorsqu'elle dit de leur auteur : « A l'égard de « Jean-Jacques, c'est un sophiste, un esprit faux et « forcé; son esprit, un instrument discord dont il « joue avec beaucoup d'exécution. » Mais elle a tout-à-fait tort lorsque, plaçant Rousseau sur la même ligne que deux écrivains au-dessus desquels il est à une distance infinie, elle écrit cette singulière phrase : « L'abbé Arnaud est un bel-esprit *dans le goût de* « *Jean-Jacques* et de Thomas; » et elle est impardonnable, lorsqu'elle prétend que la tragédie de Bajazet est de *mauvais goût.*

Peut-être dans ce dernier jugement y a-t-il un peu de l'influence de M. Walpole, qui, comme tous les

étrangers, ne savait pas rendre une justice parfaite à notre divin Racine. Cependant, en général, madame du Deffant se défend très-bien de cette influence et de ces préventions anglaises : elle lui déclare qu'après y avoir beaucoup réfléchi, de tous les chefs-d'œuvre qui honorent le plus l'esprit humain, c'est *Athalie* qu'elle préférerait avoir fait ; elle défend avec chaleur notre littérature, souvent témérairement attaquée par M. Walpole, homme de beaucoup d'esprit, mais étranger, mais Anglais. « Je lis, lui avait « mandé celui-ci dans une lettre datée de Bath, je « lis les Essais de Montaigne, et je m'en ennuie en- « core plus que de Bath ; c'est un vrai radotage de « pédant, une rapsodie de lieux communs. » Madame du Deffant lui répond par l'éloge le plus complet et le mieux fait de Montaigne : on voit qu'elle a un goût vif pour ce philosophe ; elle se défend aussi de partager l'engouement presque fanatique de M. Walpole pour Shakspeare : « Pour moi, lui avait-il « mandé, je me ferais brûler pour la primauté de « Shakspeare ; c'est le plus beau génie qu'ait jamais « enfanté la nature. » Madame du Deffant traite avec assez d'irrévérence ce divin génie : « Vous y « voyez la nature, dit-elle, mais c'est sans doute en « tant qu'elle produit des monstres. » Elle lui accorde cependant de grandes beautés. Cette discussion se prolonge et devient d'autant plus intéressante, que des personnages plus célèbres y prennent part. M. Walpole avait dit dans la préface d'un de ses ouvrages : « Je ne cherche point querelle à Voltaire ; « mais je dirai, jusqu'à la mort, que notre Shak- « peare est mille piques au-dessus. » Madame du

Deffant lui écrit : « Voltaire ne vous pardonnera « jamais cela ; c'est tout ce que je peux faire, moi, « de vous le pardonner. » Voltaire, en effet, ne laisse pas tomber la querelle : on peut voir, dans sa correspondance, la lettre qu'il écrivit à M. Walpole. Cette lettre est, comme on devait l'attendre de lui, pleine de finesse et d'esprit ; mais, comme on ne l'attendrait guère de son amour-propre offensé et de son esprit irascible, elle est d'une rare modération et d'une politesse charmante. Madame du Deffant conseille à M. Walpole de s'en défier ; c'est un piége, lui dit-elle, pour vous attirer dans la discussion, et vous accabler de sarcasmes ; et pour le confirmer dans cette opinion, elle accuse, avec quelque vraisemblance, Voltaire d'une odieuse manœuvre à l'égard du président Hénault. Les amis de celui-ci lui avaient dérobé la connaissance d'un violent libelle fait contre son *Abrégé Chronologique,* qu'on appelait des *Étrennes mignonnes.* Voltaire lui en révèle l'existence en feignant beaucoup d'indignation ; il offre sa plume pour réfuter le libelle ; il l'attribue tantôt à La Baumelle, tantôt à un marquis de Bélestat, qui, dit madame du Deffant, *ne sait pas lire;* enfin, il paraît prouvé que c'est lui-même qui en est l'auteur. M. Walpole raconte, à son tour, des anecdotes peu honorables à la mémoire de cet homme d'un esprit si brillant, d'un si beau génie. Madame du Deffant, qui aime beaucoup et cet esprit et ce génie, n'aime guère ni le caractère ni la personne de Voltaire : elle critique durement ses dernières tragédies, son poème de *la Guerre de Genève,* que M. Walpole a le mauvais goût de vanter, et quelques pamphlets philosophiques

en prose : « Il ne manquait à Voltaire, dit-elle, à « l'occasion de l'un d'eux, que le genre ennuyeux ; « il ne lui manque plus rien. » C'est ainsi qu'elle avait dit d'un Anglais que M. Walpole avait défini *une bête inspirée* : « Oui, mais les inspirations lui « manquent. »

Je ne puis retracer ici les excellentes critiques que fait madame du Deffant des *Éloges académiques* de d'Alembert, de Thomas, des *Saisons* de Saint-Lambert, en qui elle ne voit qu'un esprit froid et stérile qui, sans *les roseaux, les ruisseaux, les ormeaux et leurs rameaux, n'aurait rien à nous dire*, et qui nous accable *d'or, d'azur, de pourpre, de pampre et de feuillage ;* madame du Deffant eût été, sans contredit, un excellent journaliste, quoiqu'un peu amer.

Extrêmement difficile pour les auteurs, mécontente de leur prose, de leurs vers, de leur esprit et de leurs livres, madame du Deffant n'est pas moins difficile pour les autres hommes, et n'est pas plus contente de leurs conversations, de leurs actions, de leur conduite en général, et de leurs procédés à son égard. Sa correspondance est pleine de maximes générales qui annoncent clairement sa façon de penser sur toute la société de son temps, et cette façon de penser n'est nullement indulgente. « J'ai acquis, dit-« elle, *un fonds très-profond* de mépris pour les « hommes : je n'en excepte pas les dames ; au con-« traire, je les trouve bien pis que les hommes. » Il n'y a qu'une femme qui puisse dire de ces choses-là. « Je ne suis point étonnée, dit-elle ailleurs, qu'il « y ait si peu d'élus ; » et on voit bien que si, pour être sauvé, il fallait lui plaire, le nombre des élus

serait peut-être plus petit encore. Les applications particulières sont dignes de ces maximes générales ; toute la correspondance n'est qu'une médisance perpétuelle. Je suis bien éloigné de regarder cette censure rigoureuse et inflexible des hommes de la société et de leurs actions privées, comme aussi innocente, aussi permise, ou, si l'on veut, aussi tolérable qu'une critique même trop sévère et injuste des auteurs et de leurs ouvrages : il y a une énorme différence. Un livre est une sorte d'action publique de laquelle tout le monde a le droit de dire son sentiment : celui qui le met au jour recherche publiquement l'éloge ; il doit donc courir les chances du blâme. Quelque médiocre que soit un ouvrage, il reçoit encore quelques applaudissemens qui compensent les critiques ; l'auteur le croit du moins : enfin, au défaut d'autres suffrages, il a le sien ; et la satisfaction où il est de son propre mérite est telle, qu'elle serait seule une compensation suffisante au mépris qu'en font les autres ; mépris qu'il sait, d'ailleurs, se dissimuler très-bien. De plus, et c'est ici la principale différence, un livre reste ; il est là pour défendre son auteur, s'il a été injustement et malignement critiqué. L'homme impartial aura donc toujours un moyen d'être juste, et de juger avec connaissance de cause : mais qui est-ce qui protégera la mémoire de l'homme du monde contre une satirique médisance ou une odieuse accusation ? et quelle ressource peut-il espérer dans la malignité des générations futures, si disposées à applaudir au trait lancé, et à l'épigramme aiguisée par la malignité des contemporains ?

Ces médisances de madame du Deffant ne sont-

elles pas en effet une des causes du succès de sa correspondance? Chacun ne rit-il pas de la blessure faite à son voisin, à son ami, au père, à la mère, aux parens les plus chers des personnes avec lesquelles il est le plus lié? On discute ces jugemens caustiques et amers, et on finit par décider qu'ils sont, à tout prendre, fort justes; que madame du Deffant a une sagacité merveilleuse pour connaître les hommes, et un talent merveilleux pour les peindre.

Quelques personnes existent encore parmi celles qu'elle a si sévèrement jugées; on les donne pour objet de comparaison, et on demande, voyez si ce n'est pas justement cela? D'ailleurs, il faut l'avouer : au défaut de ces preuves vivantes, au défaut de ces nombreux témoignages et de cette sorte de tradition orale qui attestent la rare et malicieuse perspicacité de madame du Deffant pour saisir les travers, les ridicules et toutes les mauvaises qualités de son prochain, il y a dans la nature même de ses observations un caractère de vérité qui frappe d'abord. C'est ainsi qu'il arrive souvent de juger de la ressemblance d'un portrait dont on n'a jamais vu l'original. Le tableau qu'elle présente de sa société décèle un esprit qui ne voit pas en beau, mais qui voit juste; un pinceau qui ne flatte pas, mais qui est fidèle; ses traits malins vous peignent un homme depuis les pieds jusqu'à la tête. Je crois donc les peintures justes et vraies; mais le peintre est d'autant plus inexcusable, que vraisemblablement elle accablait de politesses chez elle ceux qu'elle déchirait impitoyablement dans sa correspondance. Ce n'est pas, en effet, avec cette dure franchise qu'elle eût attiré tant de monde auprès

d'elle, et qu'elle eût si habilement ménagé tous les partis qui divisaient alors et la cour et la ville, et les princes du sang, et les ministres, et les parlemens : tous s'empressaient autour d'elle, et les partisans du duc de Choiseul, et ceux du duc d'Aiguillon, et les courtisans de Versailles, et la société du Temple, etc. Il y a dans cette conduite beaucoup d'art et de manége ; et si c'est un éloge, c'est le seul qu'on puisse lui donner.

Mais ce n'est pas là une des moindres causes de l'agrément de ces lettres. Madame du Deffant voit tout le monde, parle à tout le monde, s'informe de toutes les nouvelles avec la curiosité d'une femme aveugle, qui n'a guère d'autres distractions, et les transmet à M. Walpole. Toutes les intrigues de la cour, toutes les tracasseries ministérielles, tous les changemens de ministres, et les lits de justice, et la lutte des parlemens, tout est mandé fidèlement, souvent même annoncé d'avance, et ici s'élève une nouvelle accusation contre madame du Deffant. D'abord, il est permis de penser que M. Walpole, membre du parlement d'Angleterre, fils d'un ministre, aspirant peut-être lui-même au ministère, tirait de ces lettres des renseignemens politiques qu'il n'appartenait point à un bon Français de lui donner ; mais ceci n'est qu'une conjecture : ce qui n'en est point une, c'est que le cœur de madame du Deffant n'est nullement français; elle n'aime que l'Angleterre, ne fait des vœux que pour l'Angleterre, et elle le déclare positivement et à plusieurs reprises. Mademoiselle de Lespinasse, qui ne réglait point sa façon de penser sur celle de madame du Deffant, professe

les mêmes sentimens dans sa correspondance; tel était alors le ton général, et il serait facile de déterminer à quels hommes et aux écrivains de quel parti il faudrait l'attribuer. Quelques événemens malheureux et mal conduits, qui avaient fait perdre à la France son rang naturel parmi les puissances de l'Europe ; la faiblesse et l'insouciance du gouvernement, étaient le prétexte de leurs déclamations, mais n'en étaient point l'excuse. Au milieu de ces circonstances affligeantes, les Français ne perdaient point leur gaîté : les vaudevilles, les couplets, les bons mots, les consolaient des disgrâces publiques et particulières.

Indifférente pour sa patrie, comme ses déclarations le prouvent; indifférente pour ses amis, comme ses médisances semblent quelquefois l'attester, on pourrait en conclure que madame du Deffant n'avait aucune affection dans le cœur : c'est aussi de quoi on l'a assez généralement accusée. Ses contemporains nous ont transmis plusieurs anecdotes qui confirment cette opinion qu'on s'est faite de la froideur et de l'insensibilité de son âme. On raconte qu'elle disait à Pont de Veyle, aussi froid qu'elle, et avec qui elle paraissait vivre avec beaucoup d'intimité depuis quarante ans : « Pont de Veyle, de-« puis que nous sommes amis, il n'y a jamais eu « un nuage dans notre liaison. — Non, madame. « — N'est-ce pas parce que nous ne nous aimons « guère plus l'un que l'autre? — Cela peut bien « être, madame. » Le jour de la mort de ce même Pont de Veyle, elle alla à un grand souper chez madame de Marchais; on lui parla de la perte qu'elle venait de faire. « Hélas! dit-elle, il est mort ce

« soir à six heures; sans cela vous ne me verriez « pas ici. » Après ce tendre propos, elle soupa fort bien ; mais il faut toujours se défier un peu des anecdotes. Il est probable que dans sa jeunesse madame du Deffant a été sensible à l'amour, et dans sa vieillesse elle paraît faire cas de l'amitié : que faut-il de plus pour se donner la réputation d'un cœur tendre? Il y a l'accent du sentiment dans plus d'un passage de sa correspondance : elle répète souvent ce mot de saint Augustin : *Aimez, et faites ce que vous voudrez :* et elle prétend que c'est ce que saint Augustin a dit de mieux; en quoi elle a tort, mais ce n'est pas le tort d'une âme froide. « Je persisterai « jusqu'à la mort, dit-elle, dans l'erreur de croire « qu'il n'y a de bonheur dans la vie que d'aimer, « et d'être avec ce qu'on aime. » « Madame de « Choiseul, dit-elle ailleurs, *sait* qu'elle m'aime, « mais elle ne le *sent* pas. » Distinction subtile, mais qui n'est pas d'un cœur insensible. Elle reste elle-même toujours très-attachée au duc et à la duchesse de Choiseul, n'en médit jamais, si ce n'est qu'elle accuse la duchesse d'être trop parfaite, ce qui empêche de l'aimer autant qu'on l'aimerait sans cela; elle défend vivement la mémoire du président Hénault, attaquée encore après sa mort par Voltaire; elle se fâche tout de bon contre M. Walpole, qui lui soutenait qu'elle n'avait point aimé Pont de Veyle; enfin elle n'aime que trop M. Walpole lui-même; et, pour finir la liste de ses affections, elle aime assez Pompon, fils de son valet de chambre ; et beaucoup Toutou, son chien.

Je suis obligé de convenir néanmoins que toutes

ces liaisons paraissent être plutôt l'effet de l'habitude, des convenances, ou du besoin de distraction, que d'une véritable et surtout d'une vive sensibilité : ce vide de son cœur, joint à l'activité de son esprit et à son malheureux état de cécité, était la source de ce prodigieux ennui qu'elle éprouve. Elle voulut un instant chercher une ressource contre ce cruel fléau dans la dévotion : long-temps après d'autres motifs lui inspirèrent encore la même volonté. Dans une extrême vieillesse elle fit des réflexions : elle les mande, sans respect humain, à M. Walpole ; car elle est toujours d'une rare franchise. « Souvenez-vous, lui dit-elle, « du songe d'Athalie :

> Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
> Et d'apaiser leur dieu j'ai conçu la pensée.

« J'ai donc cherché à satisfaire cette inspiration. » Elle eut ensuite des conversations avec un ex-jésuite; La Harpe dit que c'est le P. Lenfant, célèbre prédicateur, dont la fin a été si tragique : elle lui trouve *beaucoup d'esprit*, en est très-*contente* et ne nous apprend plus rien sur cet objet.

Si le vide de son cœur produisait l'ennui, l'ennui à son tour produisait cette excessive sévérité qu'elle exerce dans ses jugemens contre tout le monde, et contre elle-même : car elle ne se ménage guère plus que les autres; elle connaît ses défauts, s'en accuse, et fait mentir le proverbe : *Nul n'est mécontent de son esprit*. Elle dit beaucoup de mal de son style, de ses lettres, et ce n'est pas une modestie affectée qui quête des éloges ; elle paraît franche en cela comme en tout le reste : elle trouve qu'elle conte fort mal. *Cela est conté à faire hor-*

reur, dit-elle souvent : et, à la vérité, elle réussit mieux à exprimer une pensée ingénieuse, délicate, piquante, qu'à conter une anecdote. Madame du Deffant est en ce genre infiniment au-dessous de madame de Sévigné, et personne ne peut en être plus persuadé qu'elle ne l'était elle-même. Cependant on trouve dans ses lettres quelques anecdotes bien racontées ; telle est celle de sa voiture renversée devant l'hôtel de Praslin, et celle du roi demandant du cotignac pour ses filles à l'évêque d'Orléans. Telle est encore celle-ci : madame du Deffant, toujours occupée de dire des douceurs à M. Walpole, veut lui apprendre que tout le monde l'aime, entre autres sa femme de chambre, mademoiselle Devreux ; et voici l'histoire qu'elle raconte, ou qu'elle imagine pour lui glisser cette petite déclaration : « L'archevêque « de Toulouse avait un grand-père, ce grand-père « était mon oncle, cet oncle était un sot, et ce sot « m'aimait beaucoup ; il me venait voir souvent. « Un jour il me dit : « Ma nièce, je veux vous ap- « prendre une chose qui vous fera beaucoup de plai- « sir ; il y a un homme de beaucoup d'esprit, du « plus grand mérite, qui fait de vous un cas infini ; « il vous est parfaitement attaché ; vous pouvez le « regarder comme votre meilleur ami ; vous le trou- « verez dans toute occasion ; il n'a pas été à portée « de vous dire lui-même ce qu'il pense de vous, « mais je me suis chargé de vous l'apprendre. — « Ah ! mon oncle, nommez-le-moi donc bien vite. « — C'est, ma nièce.... c'est *le sacristain des mi-* « *nimes.* » Eh bien, mon tuteur, cette personne qui « vous aime tant, c'est mademoiselle Devreux. »

Cette correspondance, commencée à soixante-dix ans, continuée jusqu'à quatre-vingt-quatre, ne se ressent en aucun endroit ni de l'affaiblissement de l'esprit ni des glaces de l'âge. Madame du Deffant, présentée à quatre-vingts ans à l'empereur Joseph II, qui voyageait en France, conserva toute sa présence d'esprit. « Vous faites des nœuds? lui dit l'empe-« reur. — Je ne peux faire autre chose. — Cela « n'empêche pas de penser. — Et surtout aujour-« d'hui, où vous donnez tant à penser. »

J'avais espéré que cet article serait le dernier; mais je n'ai parlé encore ni de la correspondance de madame du Deffant avec Voltaire, ni de quelques portraits qui se trouvent à la fin. N'est-ce pas pour moi une obligation d'en rendre compte? Heureusement pour les lecteurs ce n'en est pas une pour eux de me lire.

Art. III.

Dans sa correspondance avec M. Walpole, madame du Deffant s'efforce de lui persuader qu'elle ne l'aime pas trop, et elle a bien de la peine à en venir à bout : dans sa correspondance avec Voltaire, elle tâche de le convaincre qu'elle l'aime assez, et elle n'y réussit guère mieux. Je ne sais si, dans l'idée qu'elle veut donner à M. Walpole de ses sentimens pour lui, elle ne le trompe pas, ou si elle ne se trompe pas elle-même. Je ne sais s'il ne s'était pas glissé un peu de passion dans ce cœur de soixante-dix ans, qu'on suppose si froid et si insensible. Je ne comprends pas comment, sans ce secret et puissant motif, elle eût continué une correspondance qui lui attirait tant de dégoûts et d'impertinences : le sentiment

de l'amour peut seul, ce me semble, balancer et vaincre dans le cœur d'une femme le sentiment de fierté qui lui est si naturel, qui lui sied si bien, qui est même pour elle une sorte de devoir et de vertu. Mais si madame du Deffant est de bonne foi dans les dénégations qu'elle oppose aux ridicules craintes qu'a M. Walpole d'être trop aimé, elle ne l'est nullement dans les tendres déclarations qu'elle fait à Voltaire. Sans doute elle aimait beaucoup le génie facile et l'esprit brillant de l'auteur si fécond et si varié de tant de productions ingénieuses et charmantes ; mais la même délicatesse de goût qui la faisait applaudir aux bons ouvrages de Voltaire, ne lui permettait pas d'approuver tant d'autres malheureux ouvrages que lui dictèrent des passions peu honorables, ou qui se ressentirent trop de la faiblesse et des glaces de l'âge : nous avons vu qu'elle les critiquait même assez durement. Amie des convenances et juge sévère de ce qui les blessait, elle dut être souvent choquée, et elle ne le dissimule point, des graves défauts du caractère de Voltaire, des indignes manœuvres, et des excès quelquefois honteux auxquels le portèrent et son ombrageuse sensibilité, et son irritable amour-propre, et sa basse jalousie. Elle n'aimait donc ni n'estimait Voltaire : cela est clairement démontré par sa correspondance avec M. Walpole.

D'ailleurs Voltaire, essentiellement homme de parti, est extrêmement exigeant en amitié ; il veut qu'on l'aime, lui et ses amis, et ses opinions, et ses systèmes ; qu'on haïsse ses ennemis, qu'on partage ses préventions, ses haines, ses injustices, ses fureurs. Madame du Deffant, dont l'esprit est naturellement

très-sage et le caractère très-modéré, ne se laisse point entraîner dans ces sentimens exagérés et ces démarches violentes ; elle résiste courageusement aux insinuations de Voltaire, et lui parle à ce sujet avec une franchise qu'aucun autre de ses nombreux correspondans n'a jamais eue avec lui. Sans doute elle se relâche, sur d'autres points, de cette franchise qui est une de ses qualités remarquables ; elle affecte pour lui une amitié qu'elle n'a pas ; elle loue quelques-uns de ses ouvrages qu'elle avait traités avec le plus grand mépris en écrivant à M. Walpole. Cela était impossible autrement. La franchise ne va pas communément jusqu'à accuser tout juste aux personnes le degré d'amitié qu'on a pour elles, ni aux auteurs le degré d'estime qu'on fait de leurs ouvrages; mais obligée par toutes les lois de la politesse et de l'usage de se contraindre sur ces deux points, elle se dédommage sur tous les autres qui sont moins personnels à Voltaire. Il y en avait deux cependant qui ne lui tenaient guère moins à cœur que s'ils l'avaient personnellement regardée : la haine de la religion et l'admiration des philosophes. Madame du Deffant ne le flatte jamais sur ces deux passions, qui agitèrent et aigrirent la vieillesse d'un homme qui aurait pu s'en ménager une si tranquille et si honorable. Incrédule elle-même, son bon goût lui suffit pour la préserver de tous les travers du fanatisme irréligieux. Elle demande sans cesse à Voltaire de lui envoyer les nombreux ouvrages qui échappaient de sa plume facile, et quelquefois malheureusement facile; indépendamment du plaisir que lui faisaient ces productions ordinairement si spirituelles, il était alors du bon ton à

Paris de les recevoir avant les autres ; c'était une mode, une sorte de gloire, un moyen sûr de célébrité : madame du Deffant les demande donc avec instance ; mais elle dispense formellement Voltaire de lui envoyer ce qu'il écrit contre la religion. « Envoyez-moi, lui dit-elle, vos *rogatons*, mais rien « sur les prophètes : je tiens pour arrivé tout ce « qu'ils ont prédit. » Manière adroite de lui reprocher en même temps ses continuelles redites et son éternel rabâchage sur le même sujet. Voltaire, qu'elle avait consulté sur ses lectures, lui conseille ironiquement de relire l'Ancien Testament. Elle déclare, il est vrai, qu'elle ne suivra pas ce conseil ; mais elle n'entre point dans le sens de l'ironie, et répond gravement et sérieusement : « Non, monsieur, je ne « ferai point cette lecture ; je m'en tiendrai au respect « qu'elle mérite, et auquel il n'y a rien à ajouter ; je « suis surprise qu'on ose y penser. Savez-vous que je « vous trouve bien jeune? rien n'est *usé* pour vous.» Autre reproche du même genre que le premier.

Mais c'est surtout dans l'admiration qu'il veut exiger d'elle pour les philosophes, qu'elle le contredit avec une fermeté dont, je le répète, elle est l'unique exemple ; elle ne lui dissimule point son mépris pour les ouvrages, les intrigues et même les qualités personnelles de cette troupe d'écrivains médiocres et orgueilleux qui combattaient sous les drapeaux et la protection du vieillard de Ferney, et qu'elle appelle *sa livrée ;* elle lui reproche continuellement d'avoir adopté cette livrée. « Tout est Pradon aujourd'hui dans tous les genres, lui dit-elle, et ce « sont là vos protégés ! Rien de plus fastidieux que

« tous ces auteurs et leurs écrits; des cyniques, des « pédans..... Votre nom ne devrait jamais se trouver « dans leurs querelles. » Voltaire aurait dû faire son profit de ces avis pleins de sens et de raison; mais loin de là, il se fâche, il dit presque des injures à madame du Deffant; il l'appelle un *grand enfant*, elle lui répond : « Non, non, monsieur, je ne suis « pas un grand enfant : je suis une petite vieille qui « a tous les apanages de la vieillesse, excepté la mau- « vaise humeur. Je blâme M. de Voltaire, quand il « se fait chef d'un parti qui n'a rien de commun « avec lui qu'*un seul article*.... D'ailleurs, si cela « vous divertit, vous avez raison, n'en parlons « plus. » Mais le moyen de n'en plus parler avec un homme aussi passionné que Voltaire ! on y revient donc sans cesse, et toujours avec les mêmes travers d'un côté, et la même franchise, la même fermeté de l'autre. « Je vous le déclare net, lui écrit ma- « dame du Deffant, je n'admirerai que vous; je ne « puis révérer de certaines choses que vous approu- « vez tant; je suis comme *Mardochée :*

Je n'ai devant Aman pu fléchir les genoux,
Ni lui rendre un honneur *que l'on ne doit* qu'à vous (1).

« J'entends par *Aman* nombre d'auteurs que vous « honorez de votre protection, et que je trouve fort « ennuyeux et fort orgueilleux. Je ne saurais, dit- « elle ailleurs, adorer leur *Encyclopédie*, qui peut-

(1) Voici les vers de Racine (*Esther*, act. III, sc. 4) : c'est Esther qui parle à Assuérus :

Il (Mardochée) n'a devant Aman pu fléchir les genoux,
Ni lui rendre un honneur qu'il ne croit dû qu'à vous.

« être est adorable, mais dont quelques articles que « j'ai lus m'ont ennuyée à la mort. Je ne saurais ad- « mettre pour législateurs des gens qui n'ont que de « l'esprit, peu de talent, et point de goût. » (Quelle justesse dans le jugement!) « On voit clairement, « continue-t-elle, qu'ils n'ont d'autre but que de cou- « rir après la célébrité où ils ne parviendront jamais; « ils ne jouiront même pas de la gloriole des Fonte- « nelle et des La Motte, qui sont oubliés depuis leur « mort; mais eux, ils le seront de leur vivant. » Cela est rigoureux pour la plupart des encyclopédistes, et tout-à-fait injuste pour La Motte et Fontenelle, pour le dernier surtout. Je ne finirais pas, si je voulais citer tout ce que, sur le même sujet, elle dit de raisonnable et de ferme; on sent bien que si Voltaire voulait qu'elle aimât ses amis, ou, comme elle les appelle, *sa livrée*, il exigeait encore plus qu'elle haït ses ennemis; il lui reproche d'être l'amie de Fréron; elle s'en défend, mais avoue (et il y a du courage) que plusieurs articles de *l'Année Littéraire* l'ont divertie; elle en demande l'absolution, que vraisemblablement elle n'obtint pas.

Dans cette correspondance avec Voltaire, madame du Deffant ne sacrifie même pas toujours son opinion à l'amour-propre d'auteur : elle défend Corneille contre son commentateur quelquefois injuste; elle lui adresse une critique des vers de *la Heuriade*, et sa critique est juste; elle s'explique encore assez clairement sur *les Guèbres*, pour que Voltaire s'aperçoive bien qu'elle n'est pas contente de cette tragédie. On voit, en effet, dans sa correspondance générale, une lettre adressée à madame de Choiseul

où il s'exprime ainsi : « Votre petite fille (c'est ainsi « que madame de Choiseul appelait madame du Def- « fant) n'est pas contente des *Guèbres;* et moi je « trouve l'ouvrage rempli de choses très-neuves, « très-touchantes, écrites du style le plus simple et le « plus vrai. » Ce jugement de Voltaire sur son ouvrage, et sur un ouvrage pitoyable, n'est-il pas curieux? Mais dans une autre occasion son amour-propre se trouve plus compromis encore par l'extrême franchise de madame du Deffant; elle lui avait demandé des couplets sur des airs de *Noëls*, pour une fête de circonstance qu'elle donnait à cette époque : Voltaire, qui croyait toujours plaisant de mettre en jeu le bœuf, l'âne, la crèche et la sainte famille, lui envoya, non de jolis couplets sur les airs demandés, mais de véritables Noëls, qui de plus se trouvèrent détestables. Madame du Deffant ne le lui dissimule pas : « Ah! oui, je vous garderai le secret; vous pou- « vez en être sûr.... Vous vous seriez diverti de ma « grande joie et de ma consternation subite : on « m'apporte votre lettre : — Ouvrez vite; y a-t-il des « vers? — Oui, quatre couplets. — Chantez-les... Ah! « mon Dieu, mon Dieu, est-il possible! Pourquoi « me traitez-vous ainsi, mon cher Voltaire? Un « refus valait mieux qu'une telle complaisance : voilà « tout le remercîment que vous aurez. » Cependant, tandis que cette lettre était en chemin pour aller à Ferney, Voltaire faisait d'autres Noëls, après avoir *invoqué*, disait-il, *l'ombre de l'abbé Pellegrin :* ceux-là étaient encore plus mauvais que les premiers. Enfin, il en fit d'autres encore, les plus mauvais de tous : on peut les voir dans ses OEuvres, tome XIII,

édition de M. Palissot. Qu'on juge de sa colère quand il reçut le *remercîment* de madame du Deffant! il se fâcha, ce qui est bien pis encore que de mauvais couplets : il prétendit que les siens avaient été applaudis par une société nombreuse et du *meilleur ton*. Madame du Deffant lui répond : « Votre dernière « lettre est étonnante : je serais bien tentée de m'en « tenir à sa signature, et d'adresser ma réponse à « l'abbé Pellegrin : cependant, si elle est de vous, « je croirai sans peine que vous voyez très-bonne « compagnie, mais que vos correspondances ne sont « pas toutes du *bon ton*. » Toutefois, par une singulière fatalité, madame du Deffant, toujours obligée de se soumettre à la bizarre humeur de ses correspondans, finit encore ici par faire des avances et des excuses. « Faisons la paix, mon cher Voltaire, « écrit-elle ; vous êtes bon, complaisant, et je suis « une sotte impertinente ; vous m'avez lavé la tête, « je vous le pardonne. » Elle va même jusqu'à lui dire que les Noëls sont fort *jolis ;* qu'ils seront chantés chez elle, et trouvés *très-bons*. Quelle petitesse de la part du vieillard de Ferney, et quelle supériorité garde sur lui, jusque dans ses excuses, madame du Deffant, non moins vieille que lui! Je terminerai ce long, et sans doute trop long examen de la *Correspondance* de madame du Deffant (1), par quelques observations sur quelques pièces du même auteur, que les éditeurs ont placées à la suite de ces lettres.

(1) Cette Correspondance fut lue avec avidité et fut l'entretien de tous les salons. Ce fut mon excuse dans le temps ; sentant que je n'ai plus la même aujourd'hui, j'ai abrégé ces articles : j'aurais dû sans doute les abréger davantage.

Dans le dix-huitième siècle, la société parvenue en France à une extrême civilisation vit les vertus publiques décroître, les caractères forts et élevés dégénérer, les actions nobles et patriotiques devenir plus rares; mais elle vit en même temps croître et se perfectionner tous les plaisirs, tous les agrémens, toutes les jouissances qui naissent du luxe, de l'opulence et des relations sociales. Parmi ces plaisirs, celui que les Français ont toujours, sans contestation et sans rivalité, porté à un plus haut degré de perfection, c'est celui de la conversation, plaisir qui suit naturellement de la communication entre les hommes, plus fréquente chez eux, plus facile, plus franche, plus accommodée à leurs mœurs. Sans doute le siècle précédent avait vu quelques réunions d'hommes supérieurs, de femmes distinguées par les plus rares qualités de l'esprit, offrir des modèles d'une conversation tout à la fois ingénieuse, brillante et solide, qui n'ont pas été égalés dans la suite : tels étaient les entretiens de ces sociétés dont madame de Sévigné est l'historien, et dont elle faisait partie avec le duc de La Rochefoucauld, madame de La Fayette, et quelques autres personnages dignes de ces noms célèbres. Mais si les dons heureux de l'esprit qui font le charme des salons où l'on vient se délasser, les uns du poids des affaires et des études, les autres du poids de leur oisiveté, étaient possédés à un plus haut degré par quelques hommes distingués, par quelques femmes privilégiées de l'âge précédent, ils furent dans le suivant plus généralement répartis : l'éducation plus répandue pénétra dans toutes les classes; les esprits moins solidement, mais plus uni-

versellement cultivés, portèrent dans la société et la conversation les fruits de cette culture. Les gens du monde, dans leurs études, avaient été camarades des gens de lettres; ils les retrouvaient dans le monde, à une époque où ceux-ci s'y répandirent beaucoup. Une sorte d'émulation s'empara d'eux, et lorsqu'elle ne fut pas portée plus loin, elle se borna à de petites compositions légères, qui varièrent un peu l'occupation des salons, le sujet des entretiens, et qui substituèrent à des frivolités d'autres frivolités, si l'on veut, mais qui demandent toutefois un peu plus d'application et d'exercice des facultés de l'esprit.

Entre autres passe-temps, moitié littéraires, moitié simples objets d'un amusement passager, on se proposa des *synonymes*, sorte d'exercice qui demande dans l'esprit de la finesse, pour observer les nuances délicates qui distinguent des expressions que le vulgaire est dans l'usage de confondre; de la justesse, pour en déterminer toutes les diverses acceptions; de l'invention et de l'agrément, pour appuyer toute cette théorie par d'heureux exemples. L'usage s'introduisit aussi de peindre les qualités du cœur, de l'esprit et du caractère des personnes les plus remarquables qu'on rencontrait dans la société, de faire des *portraits :* genre de production qui demande encore un peu plus d'efforts et de talent que le premier, puisqu'il a toujours été regardé comme une des parties les plus difficiles de compositions étendues et importantes, telles que l'histoire, et les éloges académiques, qui tiennent du roman et de l'histoire.

Il paraît que madame du Deffant se plaisait beaucoup à ces amusemens de société; les qualités de son

esprit s'y prêtaient merveilleusement ; elle y réussissait très-bien, et on aime ce qui procure des succès. Le premier recueil de ses lettres offrait plusieurs de ces petites compositions, celui-ci en offre un plus grand nombre encore. Ordinairement, ces portraits étaient ceux des personnes avec qui on était le plus lié ; ils étaient souvent demandés par ces personnes mêmes, et leur étaient presque toujours envoyés ou communiqués ; on sent, d'après cela, qu'ils devaient être très-flattés : c'est ce qui fait dire aux éditeurs de cette correspondance, qu'on pouvait les regarder comme *les éloges académiques de ceux qui n'étaient d'aucune académie*. Cependant cette définition n'est pas exacte : car, premièrement, rien n'empêchait de faire aussi le portrait de ceux qui étaient de quelque académie ; et, en second lieu, ces portraits n'étaient pas toujours des éloges ; témoin celui-ci, que la marquise du Deffant avait fait de la marquise du Châtelet, et que celle-ci n'aurait sûrement pas adopté pour son *éloge académique*.

« Représentez-vous une femme grande, sèche, le « teint échauffé, le visage aigu, le nez pointu : voilà « la figure de la *belle Émilie*, figure dont elle est « si contente, qu'elle n'épargne rien pour la faire « valoir : frisure, pompons, pierreries, verreries, « tout est à profusion ; mais comme elle veut être « belle en dépit de la nature, et qu'elle veut être ma- « gnifique en dépit de la fortune, elle est obligée, « pour se donner du superflu, de se passer du né- « cessaire, comme chemises et autres bagatelles..... « Elle ne s'est pas bornée à cette ambition (celle de « savante et de bel-esprit) ; elle a voulu être prin-

« cesse, elle l'est devenue, non par la grâce de Dieu « ni par celle du roi, mais par la sienne; ce ridicule « lui a passé comme les autres; on s'est accoutumé à « la regarder comme une princesse de théâtre, et on « a presque oublié qu'elle est femme de condition. « Madame travaille avec tant de soin à paraître ce « qu'elle n'est pas, qu'on ne sait plus ce qu'elle est « en effet; ses défauts même ne lui sont peut-être « pas naturels; ils pourraient tenir à ses prétentions: « son peu d'égards, à l'état de princesse; sa sécheresse, « à celui de savante; et son étourderie, à celui de jolie « femme. »

Ce portrait est satirique; les autres sont louangeurs: il faut donc se défier de tous, ou croire que dans tous il y a beaucoup d'exagération : celui, ou plutôt ceux dont je me défierais le moins, sont ceux que madame du Deffant a faits d'elle-même; car elle en a fait deux, l'un à l'âge de trente ans, l'autre à celui de soixante-dix-sept: elle parle d'elle avec sa franchise ordinaire. Je ne voudrais pas parier cependant qu'elle ait tout dit; mais tout ce qu'elle en dit me paraît vrai, et tel qu'on l'aurait jugé d'après ses lettres. Pour donner un air de sincérité à ces sortes de jugemens, et pour éviter la fadeur, écueil naturel du genre, il est d'usage de mêler quelques défauts aux belles et aimables qualités qu'on découvre en foule dans le modèle du portrait; mais on sent bien que ce sont de ces défauts brillans, du bon ton, du bel air, dont on tire presque vanité; de ces défauts *cavaliers* que Pascal et Mallebranche reprochaient à Montaigne d'avoir seuls révélés à ses lecteurs dans son livre, où il a aussi la prétention de se peindre. Ma-

dame du Deffant se conforme toujours à cet usage, excepté lorsqu'elle peint madame de Choiseul, en qui elle ne trouve que des perfections, sujet d'une continuelle admiration; et cependant le portrait n'est pas fade, parce qu'il a beaucoup de grâce : il est, ainsi que tous les autres, remarquable par le tour fin et délicat des pensées; et ces heureuses qualités ne sont point ternies par les défauts qui trop souvent les accompagnent, l'affectation et la recherche. On ne peut pas en dire autant d'un portrait fait par le président Hénault, et qui se trouve mêlé avec ceux de madame du Deffant. Le président y loue madame la comtesse de Rochefort de ce qu'elle a beaucoup de naturel et qu'elle est sans recherche ; et il est impossible de donner cette louange avec plus de recherche et moins de naturel. En compensation de cette critique, je restituerai au président Hénault un éloge que je lui devais dès mon article précédent. Une de ses lettres à Voltaire se trouve imprimée dans la correspondance de madame du Deffant : cette lettre est un chef-d'œuvre ; la première moitié est remplie des ingénieux éloges donnés à Voltaire et à ses bons ouvrages; et la fin, des plus éloquentes censures contre les dangereux ouvrages du même auteur, que, par politesse, on désigne sous le nom de l'abbé Bazin, un des cent sobriquets que s'était donnés Voltaire lui-même. Cette fin est admirable, je ne crois pas l'expression trop forte; et le président avait quatre-vingts ans quand il écrivit cette lettre.

Madame de Genlis, parlant d'une autre correspondance de madame du Deffant, s'exprime ainsi : « On a publié des lettres d'elle qui font peu d'hon-

« neur à sa mémoire. » Je ne sais si madame de Genlis, très-honorablement traitée dans cette nouvelle correspondance, la jugera aussi sévèrement que l'autre. Madame du Deffant avait lu les premiers ouvrages, et avait été témoin des premiers succès de l'auteur du *Théâtre d'Éducation*, d'*Adèle et Théodore*, etc. Amie du naturel et de la simplicité, il était impossible qu'elle ne goûtât pas des productions où ces qualités brillent éminemment parmi beaucoup d'autres; elle leur rend ce témoignage en écrivant à M. Walpole. Si, malgré cette opinion avantageuse, qui doit la flatter de la part d'un juge aussi sévère, madame de Genlis pensait de ces lettres comme des autres, j'oserais n'être pas de cet avis : elles font honneur à l'esprit de madame du Deffant, à son goût, à sa raison : quant à son caractère, elles fournissent des armes pour l'attaquer et le défendre. Pour mon compte, à tout prendre, je pense mieux de leur auteur, après les avoir lues, que je n'en pensais auparavant.

Mais on a imprimé beaucoup trop de ces lettres; il en est à la vérité un assez grand nombre qu'on a lues avec plaisir, qu'on pourrait même relire volontiers; mais il faudrait les démêler de tant d'autres fort différentes, que probablement on ne relira guère plus ni les unes ni les autres. Il fallait donc en supprimer la moitié, et je ne suis point trop sévère; on les aurait heureusement remplacées par des lettres de M. Walpole (1); les extraits qu'on nous donne de celles-ci nous font regretter qu'on ne nous en ait

(1) On a suivi ce conseil dans une seconde édition de cette Correspondance.

pas donné davantage. C'était un homme de beaucoup d'esprit, et d'un esprit original, dont les idées sont quelquefois neuves, quelquefois fortes et énergiques, et présentées sous des formes un peu étrangères, parfois même un peu étranges, mais qui ne déplaisent point. Ses jugemens sur nos auteurs sont, à la vérité, très-souvent ridicules ; mais ces jugemens, qui flattent peut-être la rivalité anglaise, n'auraient point humilié notre vanité nationale. Je pourrais citer, à l'appui de ces éloges, plusieurs morceaux très-remarquables, extraits de ces lettres, et insérés dans cette correspondance ; j'aime mieux en citer une qui ne s'y trouve pas, mais à laquelle elle fait souvent allusion : c'est une lettre que M. Walpole écrivit à J.-J. Rousseau, sous le nom du roi de Prusse, petite plaisanterie qui fit beaucoup de bruit dans le temps, et peut-être un peu plus qu'elle ne vaut. Je la cite d'autant plus volontiers, qu'elle est courte, peu connue et assez rare : « Mon cher Jean-Jacques, vous « avez renoncé à Genève votre patrie : vous vous « êtes fait chasser de la Suisse, pays tant vanté dans « vos écrits ; la France vous a décrété : venez donc « chez moi : j'admire vos talens, je m'amuse de « vos rêveries qui (soit dit en passant) vous occu- « pent trop, et trop long-temps. Il faut à la fin « être sage et heureux ; vous avez assez fait parler « de vous par des singularités peu convenables à un « véritable grand homme ; démontrez à vos enne- « mis que vous pouvez avoir quelquefois le sens « commun ; cela les fâchera sans vous faire tort. Je « vous veux du bien, et je vous en ferai si vous « le trouvez bon ; mais si vous vous obstinez à re-

« jeter mon secours, attendez-vous que je ne le di-
« rai à personne. Si vous persistez à vous creuser
« l'esprit pour trouver de nouveaux malheurs, choi-
« sissez-les tels que vous voudrez; je suis roi, je
« puis vous en procurer au gré de vos souhaits; et
« ce qui sûrement ne vous arrivera pas vis-à-vis
« de vos ennemis, je cesserai de vous persécuter,
« quand vous cesserez de mettre votre gloire à l'être.
« Votre bon ami Frédéric. »

Lettres de mademoiselle de Lespinasse.

Mademoiselle de Lespinasse, morte il y a un peu plus de trente ans, n'était point encore entièrement effacée du souvenir de ceux qui, à cette époque, vivaient dans le grand monde où elle était fort répandue, ou dans la société des gens de lettres qu'elle attirait chez elle, qu'elle accueillait avec un enthousiasme souvent peu éclairé, et qui, en revanche, lui ont fait la petite célébrité dont elle jouit encore. Elle est souvent nommée dans les Mémoires qu'ils nous ont laissés, et elle le sera sans doute dans quelques autres dont nous sommes menacés, dit-on. De cette double tradition, ceux qui n'ont point eu l'honneur de voir mademoiselle de Lespinasse, s'en sont formé l'idée d'une personne qui n'était point jolie du tout, qui avait beaucoup d'esprit, mais qui, plus sensible peut-être qu'il ne convient aux agrémens du bel-esprit, en affichait trop les livrées, en recherchait trop l'éclat; et, moins guidée dans cette recherche et dans son goût très-vif pour tout ce qui était célèbre, par un jugement sain et solide, que subjuguée par

la mode, embrassait avec ardeur toutes les opinions favorites du moment, se passionnait pour l'*Encyclopédie*, les encyclopédistes, les économistes, les gens de lettres *ennemis des préjugés*, frondeurs du gouvernement, les hommes d'État systématiques qui, dans leurs vues *philanthropiques*, préparaient la dissolution de l'ancien ordre établi, et de nos anciennes institutions sociales. Elle tenait chez elle une sorte d'académie, ce qu'on appelle un *bureau d'esprit*, et c'est pour une femme une existence assez singulière, et qu'on pourrait même caractériser plus durement, pour peu qu'on préférât les expressions franches et justes, aux expressions vagues et polies.

Mademoiselle de Lespinasse ne fit, au reste, que suivre l'exemple de plusieurs autres femmes qui, par les mêmes moyens, acquirent, dans le siècle dernier, un nom et une célébrité équivoques et peu désirables, madame de Tencin, madame Geoffrin, madame du Deffant. Recueillie et élevée par cette dernière, mademoiselle de Lespinasse se brouilla ouvertement avec elle; et les mémoires du temps ne nous laissent point ignorer la cause de cet important événement. Madame du Deffant, qui ne se levait qu'à quatre ou cinq heures après midi, n'était visible qu'à six; mademoiselle de Lespinasse se levait une heure plus tôt, était visible à cinq, et employait à recevoir les amis de madame du Deffant, qui étaient aussi les siens, cette heure qu'elle avait gagnée sur elle; mais les amis s'oubliaient dans la chambre de la jeune pupille, et se rendaient trop tard dans le salon de leur commune et vieille patronne. Madame du Deffant découvrit enfin ce petit

manége; elle devint furieuse, et prétendit qu'elle avait *réchauffé un serpent dans son sein*. Choquée de l'expression et de tant d'emportement, mademoiselle de Lespinasse quitta brusquement son ancienne protectrice, et éleva autel contre autel, académie contre académie. De là, un schisme entre les philosophes et les gens de lettres; car madame du Deffant exigea impérieusement qu'on optât entre sa rivale et elle: la plupart, et d'Alembert à leur tête, infidèles à leur ancien culte, optèrent pour la nouvelle divinité; et madame de Luxembourg, quoique amie intime de madame du Deffant, orna le nouveau temple, et se chargea de tous les frais de l'ameublement. La haine s'accrut de ces préférences et des jalousies qu'elles excitèrent, et ces deux dames s'accusèrent réciproquement, et plus d'une fois, de *noirceurs;* mais il faut le dire, le public, qui s'occupa de ces accusations, jugea assez constamment le procès en faveur de mademoiselle de Lespinasse (1).

Voilà à peu près ce que nous savions de cette femme célèbre, et il est fâcheux qu'on ait voulu nous en apprendre davantage; car, à tout prendre, en rassemblant toutes ces notions, tous ces traits épars dans divers Mémoires et diverses correspondances du temps, on s'était formé d'elle une idée plutôt avantageuse que défavorable. On la jugeait avec raison une femme de beaucoup d'esprit; on lui accordait un caractère ferme, noble, élevé; on savait aussi qu'elle avait le cœur sensible, elle avait éprouvé les

(1) J'ai cru pouvoir le juger un peu différemment dans mes articles sur madame du Deffant. (Ci-devant, p. 233.)

plus tendres sentimens pour un jeune Espagnol, le comte de Mora; et quoiqu'elle ne fût plus très-jeune elle-même, et qu'elle n'eût jamais été jolie, elle avait su lui inspirer la plus vive passion, et le déterminer à l'épouser. La famille du jeune Espagnol, une des plus illustres de l'Espagne, s'opposait à ce mariage si disproportionné; car mademoiselle de Lespinasse, loin d'être aussi d'une famille distinguée, n'était avouée par aucune famille. Le comte de Mora était retourné en Espagne pour vaincre l'opposition de ses parens; mais il paraît qu'il s'était laissé vaincre lui-même par leurs solides raisons et leurs sollicitations, et qu'il allait faire dans sa patrie un mariage plus convenable, et qui n'était retardé que par une maladie grave dont il fut attaqué. La passion est ingénieuse et celle de mademoiselle de Lespinasse imagina un singulier moyen pour rompre les mesures des parens du comte de Mora, retarder ce fatal mariage, le rompre peut-être, et attirer son amant auprès d'elle : elle obtint une attestation d'un médecin célèbre à cette époque, M. Lorry, qui à trois cents lieues de M. de Mora, et sans avoir par conséquent des idées bien nettes sur son état, déclara néanmoins que l'air natal était très-funeste au malade, et qu'il fallait lui faire respirer celui de Paris. Cette consultation vraiment extraordinaire, mais secondée par les vœux secrets du jeune comte, produisit son effet; il partit, et mourut en chemin. Mais ce qui n'est pas moins singulier que la consultation du médecin Lorry, c'est que mademoiselle de Lespinasse la fit solliciter par d'Alembert, quoiqu'il fût lui-même, dit-on, très-passionné pour elle.

Il faut avouer qu'en cette occasion elle abusait un peu de l'empire qu'elle avait sur le philosophe amoureux. Elle en abusait dans d'autres occasions encore: lorsque M. de Mora était absent, c'était d'Alembert qui le matin, de bonne heure, allait chercher les lettres à la poste, et les apportait avec beaucoup d'exactitude. Tel était le rôle de cet amant soumis et respectueux, et encore était-il fort mal récompensé. Lorsque les amours de mademoiselle de Lespinasse étaient contrariés, lorsqu'ils ne lui offraient pas une perspective heureuse et le dénouement qu'elle désirait, le pauvre d'Alembert était fort maltraité; *et non-seulement il essuyait des froideurs, mais souvent des humeurs chagrines, pleines d'aigreur et d'amertume.* Je tire ces détails d'un des panégyristes les plus enthousiastes de mademoiselle de Lespinasse: ils ne doivent donc pas être suspects.

Ainsi, quoique bel-esprit, quoique philosophe, quoique amoureuse, mademoiselle de Lespinasse n'était point parfaite; aux dons brillans d'une imagination très-vive, aux qualités heureuses du caractère et du cœur, que j'ai déjà remarquées, elle joignait quelques défauts. Ses penchans les plus louables avaient un degré d'exagération quelquefois ridicule, toujours blâmable : ainsi l'esprit, l'amour, le mariage, sont assurément de fort bonnes choses; mais elle était trop sensible à la célébrité que donne l'esprit; elle portait dans l'amour une exaltation qui transforme le sentiment en vrai délire, en véritable frénésie; enfin, pour une personne placée dans la position difficile où elle se trouvait, elle désirait trop vivement de se marier; elle employait, pour parve-

nir à ce but, du manége, de l'intrigue, de la finesse ; moyens qui lui ont mal réussi : elle était exigeante, elle avait des caprices et de l'humeur. Mais tout cela n'est rien ; et ces particularités connues n'empêchaient point qu'un souvenir généralement assez flatteur pour mademoiselle de Lespinasse ne lui eût survécu de quelques années.

Mais sa mémoire ne souffrira-t-elle pas de la publication de ces lettres ? Sans doute sa réputation de femme d'esprit s'en accroîtra. Cette réputation n'était fondée jusqu'ici que sur la tradition : elle l'est actuellement sur un monument réel et incontestable. Mais l'intérêt qu'elle avait pu inspirer par son caractère et ses malheurs ; par cette passion tendre qu'elle avait éprouvée et inspirée ; par cette alternative d'espérances déçues et de bonheur qui lui échappe au moment où elle a plus le droit d'y compter ; par ses regrets qu'on supposait l'avoir conduite au tombeau, ne s'affaiblira-t-il pas un peu, lorsqu'on saura que ces regrets avaient encore un autre objet ; que cette mort n'avait peut-être pas un motif aussi touchant ; qu'elle pouvait bien être l'effet d'une autre passion qu'on n'avait pas su faire partager ; que mademoiselle de Lespinasse menait ces deux passions de front ; qu'à l'époque où son amant était malade en Espagne, ou mourait d'épuisement et peut-être d'amour à Bordeaux, elle en avait un autre fort bien portant à Paris ; qu'enfin, tandis que le premier la regardait comme l'amante la plus sensible et la plus fidèle, et lui écrivait jusqu'à son dernier soupir les lettres les plus tendres et les plus passionnées, elle donnait des rendez-vous au second, et que tout s'arrangeait de ma-

nière que le jour même où M. de Mora expirait à Bordeaux, la vertu de mademoiselle de Lespinasse expirait aussi à Paris, et cédait à M. de G. un triomphe dont il se souciait médiocrement? Ce n'est que par cette lettre initiale qu'on désigne l'amant vainqueur au lecteur curieux ; car les éditeurs de ces lettres sont très-discrets, très-mystérieux : il est vrai que par les lettres mêmes on apprendra que ce M. de G. est auteur d'un ouvrage sur la *Tactique*, jugé excellent par mademoiselle de Lespinasse ; d'une tragédie intitulée *le Connétable de Bourbon*, impitoyablement sifflée à Versailles, au grand scandale de mademoiselle de Lespinasse ; d'un *Éloge de Catinat*, auquel l'Académie-Française préféra celui de La Harpe, quoique mademoiselle de Lespinasse eût couronné le premier dans son académie : on apprendra de plus que M. de G. était un militaire qui avait toutes les prétentions, qui aspirait à tous les genres de gloire; ce qui rappelle un jeune colonel de ce temps-là, qui ne prétendait à rien moins qu'à remplacer Turenne, Corneille et Bossuet, et qui le disait naïvement. Mais ceux à qui ces données ne suffiront pas pour deviner quel est le héros, sinon de ce roman, du moins de ces lettres romanesques, sont condamnés à une ignorance bien cruelle. Il y a beaucoup de mystères aussi profonds dans ces lettres. Cette discrète précaution des initiales est portée si loin, qu'on ne l'applique pas seulement aux personnes, mais aux choses; ainsi mademoiselle de Lespinasse citant ce vers de Mahomet,

L'amour seul me console, il est ma récompense.

on n'ose l'offrir aux yeux du lecteur qu'écrit de cette sorte :

L'..... seul me console, il est ma récompense.

C'est un singulier scrupule dans un livre où il est tant question d'amour, et d'un amour si excessif, si extravagant.

Ce sont sans doute ces voiles si impénétrables jetés sur les personnes et sur les choses, qui auront suffi pour tranquilliser la conscience des éditeurs; ils auront cru pouvoir violer un dépôt sacré, en publiant des lettres écrites dans la plus intime confidence, vingt fois redemandées avec les plus pressantes instances par celle qui les avait écrites, et qu'on ne pouvait retenir, et à plus forte raison publier, sans un coupable abus de confiance. Mademoiselle de Lespinasse avait sans doute le droit de redemander ses lettres, d'exiger qu'elles ne devinssent pas publiques; le respect dû à sa mémoire et à sa volonté lui conservait les mêmes droits après sa mort. Si c'est une simple spéculation d'argent qui a fait blesser tant de convenances sociales, cela n'est pas fort noble; si c'est l'amour-propre de certaines personnes, si ce sont les éloges qu'elles y ont trouvés d'elles-mêmes, et des phrases telles que celle-ci, par exemple : « Cette jeune personne mérite bien le sa-« crifice que vous lui avez fait:..... elle est char-« mante et bien digne de l'intérêt qu'elle vous ins-« pire, etc. (1), » si ce sont, dis-je, de pareils

(1) Ce jugement flatteur de mademoiselle de Lespinasse s'appliquait à une jeune personne à qui elle était sacrifiée, que M. de Guibert venait d'épouser, et qui est l'éditeur de ces Lettres.

motifs qui ont déterminé l'impression de ces lettres, c'est encore une circonstance de plus où la vanité a donné un fort mauvais conseil.

Mademoiselle de Lespinasse avait encore plus d'intérêt que de droit à vouloir que ces lettres restassent secrètes. Elle n'y paraît pas, en effet, sous un jour favorable : c'est déjà un rôle assez désavantageux pour une femme, que de se montrer passionnée pour un homme qui ne l'aime pas ; cela ressemble presque à une femme qui fait des avances. Le rôle est plus mauvais encore, lorsque c'est une fille déjà vieille qui aime un jeune homme. Mais ce qu'il y a de plus fâcheux pour la mémoire de mademoiselle de Lespinasse, c'est ce double amour qu'elle nous révèle : elle se dit extrêmement passionnée pour M. de Mora ; elle se montre extrêmement passionnée pour M. de G. On prétend que ce sentiment partagé, et cependant très-vif, est contre la nature de la passion et du cœur, et surtout du cœur des femmes. Interrogez-les, elles vous diront toutes qu'il est impossible, absolument impossible d'aimer réellement un homme qui est à deux cents lieues, et d'en aimer réellement aussi un autre qui est plus près : elles sont si unanimes sur cette impossibilité, que je suis obligé de la reconnaître et de me rendre.

Mémoires et Correspondance de madame d'Épinay.

Je crois que nous finirons par avoir les *Mémoires* et les *Correspondances* de tous les hommes et de toutes les femmes du dix-huitième siècle qui ont su écrire. Nous n'en saurons pas beaucoup mieux l'his-

toire pour cela ; car la plupart de ces mémoires ne s'occupent guère des événemens publics ; mais nous en connaîtrons parfaitement et la vanité et les mœurs. Les académiciens, les philosophes, les gens de lettres, nous apprennent dans les leurs le grand mérite et les grands succès de leurs tragédies, de leurs comédies, de leurs ouvrages en vers, de leurs ouvrages en prose ; ils y déprécient leurs rivaux, s'efforcent de les livrer au ridicule, les accablent de sarcasmes, les peignent même quelquefois sous les traits les plus odieux, et ne nous laissent rien ignorer de leurs violens démêlés, de leurs scandaleuses querelles. Ils nous entretiennent aussi de leurs galanteries et de leurs bonnes fortunes. En général, les hommes nous parlent beaucoup de leurs maîtresses, et les femmes beaucoup de leurs amans : elles ne nous dissimulent pas non plus combien leurs maris furent maussades. Les femmes, selon La Bruyère, gardent très-bien *leur secret;* mais les femmes du dix-huitième siècle eurent peu de secrets pour leurs contemporains, et ont voulu n'en avoir aucun pour nous. Il est impossible de nous dire plus clairement et plus franchement combien peu de temps elles ont aimé leurs maris, combien de fois elles les ont trahis, du moins combien d'amans elles ont eus. Il faut le dire, à l'avantage de nos jeunes femmes : cette franchise et ces mœurs les étonnent. Il leur échappe à la vérité de dire qu'on *s'amusait beaucoup* alors ; mais je suis persuadé qu'elles en parlent sans regret et sans envie ; on ne peut pas ajouter, et sans curiosité ; elles lisent très-avidement tous ces mémoires, toutes ces correspondances. « Ce qui leur « plaît dans ces sortes d'écrits, disait l'une d'elles

« avec une vivacité peut-être un peu légère et une « spirituelle étourderie, c'est qu'ils nous parlent beau- « coup de nos mères et de nos grands'mères, et nous « font connaître nos grands-pères et nos pères. »

Madame d'Épinay ne donnera cependant pas cette satisfaction à un grand nombre de familles ; elle médit peu des autres femmes ; elle ne médit que d'elle-même, et de deux de ses plus intimes amies et plus proches parentes. Les hommes dont elle dit du mal ne sont pas non plus très-nombreux : c'est son mari d'abord ; ce sont ensuite deux ou trois écrivains célèbres, Rousseau, surtout, qui le lui rend bien, ou plutôt qui avait pris les devans dans ses *Confessions*. En général, madame d'Épinay ne s'occupe guère dans ses Mémoires et sa correspondance, que d'elle et de ses tracasseries domestiques, et des petites passions, et des petites intrigues qui agitent sa société peu variée, peu étendue. Elle retient son lecteur dans ce petit cercle, qui se compose, outre les personnes de sa famille, de deux amans qu'elle a eus successivement ; de quatre ou cinq philosophes et écrivains fameux ; de quatre ou cinq personnages assez ordinaires, assez communs, et d'une intrigante qui ne l'est assurément pas. C'est avec ce petit nombre d'individus, et un plus petit nombre de faits et d'événemens que madame d'Épinay avait composé, m'a-t-on dit, neuf volumes in-quarto de manuscrits assez épais, d'où l'on a extrait trois volumes in-octavo. C'est bien honnête, et c'est assez compter sur la curiosité et l'oisiveté du public.

Mais ce calcul est infaillible, et ces deux fonds ne manquent jamais aux auteurs et éditeurs de ces fu-

tiles ouvrages. Une femme faisant de singuliers aveux, et les faisant avec une singulière franchise, ne se montrant pas moins franche à l'égard de ses deux sœurs ou belles-sœurs, qui peut-être l'en auraient dispensée, est sûre de trouver des lecteurs, surtout si elle a de l'esprit et de la célébrité, et si les personnes dont elle parle et qu'elle mêle à ses aventures, à ses intrigues et à ses tracasseries, ont encore plus de célébrité et d'esprit qu'elle : telle est madame d'Épinay : tels sont les acteurs qu'elle met en scène. Son esprit est à la vérité un peu sérieux pour la nature des récits qu'elle a généralement à nous faire, et l'esprit des grands hommes dont sa manie était de rechercher trop ardemment la société, est souvent bien petit. Loin de paraître avec cet éclat et cette supériorité que promettait la réputation de ces noms illustres, il se perd et s'évanouit souvent dans de futiles et misérables intrigues : c'est le génie dans toutes ses petitesses, c'est le caractère de quelques hommes célèbres dans tous ses ridicules, c'est l'esprit dans tous ses travers, c'est souvent pis encore. J'en pourrai rapporter quelques traits : mais commençons par l'héroïne même de ces mémoires et de cette correspondance.

Madame d'Épinay était déjà connue dans le monde littéraire par un ouvrage destiné à l'éducation des enfans, et plein d'observations vraies et naturelles, fines et délicates, sur leur esprit et leur caractère. Les *Conversations d'Émilie* (1), (tel est le titre de cet ouvrage), remportèrent le prix d'utilité, au jugement de l'Académie-Française, de préférence à *Adèle et*

(1) *Voyez* tome I de ces Mélanges, page 380.

Théodore de madame de Genlis, et au *Théâtre d'éducation* du même auteur. Le parti philosophique, flatté par madame d'Épinay, insulté par madame de Genlis, et dominant à l'Académie, put bien déterminer cette préférence : toutefois le jugement peut se soutenir ; il n'est ni ouvertement partial, ni évidemment injuste ; c'est un assez bel éloge des *Conversations d'Émilie ;* mais toute la gloire de ce prix et tout le mérite de ce livre ont donné moins de célébrité à madame d'Épinay, que tout le mal que Rousseau a dit d'elle dans la dernière partie de ses *Confessions ;* et dorénavant ce ne seront pas les confessions d'un autre qui nuiront le plus à sa réputation, ce seront ses propres confessions : la malignité suspecte d'un ennemi lui fera moins de tort que son amour-propre qui lui a dicté ses Mémoires, comme il inspire toujours plus ou moins ces sortes d'ouvrages : on se défierait des insinuations perfides d'un esprit ombrageux et malade ; on prend toujours au mot une femme qui avoue ses faiblesses et ses erreurs.

On saura donc, puisque madame d'Épinay a absolument voulu nous l'apprendre, que mariée fort jeune à un fort jeune homme, elle l'aima beaucoup pendant plusieurs mois de suite, après quoi elle ne put plus le souffrir. C'était, sans contredit, au mari qu'il faut s'en prendre, c'est lui qui avait tort ; nous ne nous permettrons aucun doute là-dessus, quoique ce soit la femme qui ait écrit les Mémoires. Elle n'y épargne rien pour nous faire partager sa triste opinion sur son triste mari ; elle ne ménage ni l'esprit, ni le cœur, ni le caractère, ni les mœurs de M. d'Épinay ; il paraît qu'elle s'étendait beaucoup plus sur

ce chapitre dans son énorme manuscrit. Les éditeurs avouent qu'ils ont retranché des *factum* tout entiers contre le pauvre mari ; ils en ont laissé subsister assez pour qu'il fût clair, aux yeux de tout le monde, que M. d'Épinay méritait bien sa destinée ; mais il ne lui a rien manqué de tout ce qu'il méritait.

Que faire d'un tendre sentiment et d'un cœur sensible dont un mari s'est montré indigne? Les mœurs corrompues du siècle, des exemples trop séduisans, et peut-être des penchans trop naturels n'indiquaient-ils pas qu'il fallait les donner à un amant? Cependant madame d'Épinay ne tira pas tout de suite cette conséquence, mais elle la tira enfin. D'abord elle accorda beaucoup d'estime à un beau jeune homme, ensuite beaucoup d'amitié, puis elle se plut infiniment à faire de la musique avec lui ; elle l'attira à la ville, elle l'attira à la campagne, séjour bien dangereux avec un jeune homme pour qui elle avait tant d'estime et d'amitié. Cette liaison fut bientôt cruellement troublée et même entièrement rompue, et ce fut encore sans aucun doute la faute du beau jeune homme. Un second lui succéda ; mais madame d'Épinay, plus discrète, a cette fois la pudeur de jeter au moins un voile transparent sur cette nouvelle liaison.

Elle avait en effet de la pudeur, et je crois qu'il serait injuste de lui en refuser, malgré l'irrégularité de sa conduite et l'impudence de ses aveux : elle avait naturellement des sentimens honnêtes, de la noblesse et de l'élévation dans l'âme, et même des principes de vertu : mais ces principes, dans un siècle

irréligieux, n'étaient pas appuyés sur la base la plus solide ou la seule solide; aux plus mauvais exemples dont elle était entourée, se joignirent les conseils les plus pervers. Ce fut en effet une perfide conseillère, mademoiselle d'Ette, qui eut la principale influence sur la première liaison coupable que forma madame d'Épinay. Cette demoiselle est nommée dans les Confessions de Rousseau, et dépeinte sous les traits les moins favorables. « Elle passait pour mé-« chante, dit Jean-Jacques, et vivait avec Valory, « qui ne passait pas pour bon. » Dans les Mémoires de madame d'Épinay, Valory est le meilleur homme du monde, et paraît continuellement la victime de la méchanceté de mademoiselle d'Ette, contre laquelle, comme on voit, se réunissent les opinions les plus opposées et les Mémoires les plus contraires. Ce fut au moment même où madame d'Épinay se brouillait avec son mari, qu'elle se lia avec cette demoiselle. Un matin elle la voit entrer dans sa chambre : elle était alors accablée de maux, et dans la situation la plus déplorable. Ses espérances d'un bonheur domestique au sein de sa famille entièrement trompées, ses douces illusions détruites, son cœur vide d'un sentiment légitime auquel il s'était livré avec ardeur, toutes ces causes de dégoût et d'ennui avaient porté le désordre dans sa santé et dans ses nerfs, et l'avaient plongée dans une profonde mélancolie; c'était sa maladie morale; mais il s'y joignait une maladie physique dont elle ne craint point de nous révéler et la source honteuse et les honteuses suites. Son innocence lui en déroba d'abord la nature; mais mademoiselle d'Ette, qui n'était innocente sur rien,

la lui dévoila, ainsi que celle de sa maladie morale, et lui proposa même un remède pour celle-ci : c'était de prendre un amant. Madame d'Épinay se révolte à cette proposition, mais elle souffre la discussion : la thèse pour et contre est soutenue en règle. La logique de mademoiselle d'Ette est subtile et pressante : celle de madame d'Épinay va toujours s'affaiblissant ; enfin elle ne se retranche plus que sur le qu'en dira-t-on et sur le soin de sa réputation. « La « réputation ! s'écrie mademoiselle d'Ette, quelle est « ma réputation à moi ? — Très-bonne, reprend ma- « dame d'Épinay. — Eh bien ! il y a dix ans que j'ai « un amant. » C'est une rare impudence.

Cette singulière controverse est très-bien racontée dans ces Mémoires. En général, madame d'Épinay excelle à rapporter les conversations ; elle a du talent pour mettre sous les yeux des lecteurs ces scènes dramatiques. C'est ainsi qu'elle nous transporte parfaitement dans le salon d'une actrice, mademoiselle Quinault, où l'on disserte sur la *pudeur ;* le lieu de la scène est, comme on voit, bien choisi pour cette dissertation ; les interlocuteurs ne le sont pas moins bien : c'est Duclos, dont le langage sans frein et sans retenue est caustique et cynique ; c'est Saint-Lambert, dont l'imagination est brillante, l'éloquence vive et les systèmes hardis ; le prince de ***, s'efforçant de racheter la stérilité de ses idées en outrant celle des autres ; mademoiselle Quinault mettant de la finesse et de la gaîté dans ses réflexions, et arrêtant quelquefois l'essor trop hardi de ses convives ; enfin madame d'Épinay défendant faiblement les intérêts de la pudeur, et rougissant sans doute, pour

peu qu'elle en eût. Il est inconcevable que des hommes se permettent une pareille conversation devant une femme qu'ils voient pour la première fois, et qu'ils n'ont aucun droit de mésestimer. Je passe sous silence une troisième conversation très-spirituelle et très-adroite, dans laquelle madame d'Épinay veut arracher, et arrache en effet un secret qui l'intéresse à une jeune femme qu'elle soupçonne de lui avoir enlevé le cœur de son amant; enfin une quatrième conversation qu'elle rapporte, a un objet bien différent. Trompée dans son amour, elle veut, plus par dépit que par sentiment et par conviction, chercher quelque consolation dans les pratiques de la religion. Sa mère, femme très-pieuse, veut profiter de ces apparentes dispositions, et lui procure un entretien avec l'abbé Martin, son directeur. Madame d'Épinay parle dès l'abord de fuir le monde et de se jeter dans un couvent. L'abbé Martin ne lui dissimule pas qu'il a peu de confiance dans ces partis extrêmes et dans ces résolutions désespérées: il lui représente qu'il faut d'abord faire ce que le devoir exige avant d'aller au-delà; il lui parle avec une raison si ferme, une philosophie si religieuse, et obtient sur elle un tel ascendant, que sans l'interroger, sans aucune curiosité, il la force à lui dire son secret; il lui donne alors les plus utiles conseils dans la situation triste et coupable où elle se trouve. Elle ne profita point de ses conseils; mais elle a du moins la bonne foi de n'en dissimuler ni la sagesse ni l'énergie.

Le scandale de quelques aveux et de quelques révélations, la célébrité de quelques noms, voilà ce

qui soutient dans la lecture de ces trois volumes dépourvus de faits, d'événemens, d'intérêt : ces hommes célèbres sont Duclos, J.-J. Rousseau, Diderot, Saint-Lambert, Desmahis, le baron d'Holbach, Grimm; mais la conduite de quelques-uns d'eux est si misérable, que c'est encore un scandale.

Les femmes n'ont pas moins de justice dans le cœur que les hommes ; elles n'ont pas moins le sentiment et l'amour de l'équité ; elles l'ont plus peut-être. Me sera-t-il permis de dire, cependant, qu'il faut se défier peut-être encore plus de leurs jugemens sur les personnes, que des jugemens des hommes? C'est beaucoup d'avoir osé avancer cette proposition, et je ne veux pas joindre à cette témérité la témérité plus grande encore d'exposer ici les raisons assez fortes, et les motifs assez nombreux sur lesquels je la fonde. Je me contenterai de raconter une anecdote qui expliquera un peu ma pensée. Vers le milieu du siècle dernier, le célèbre historien Hume et le comte Algarotti étaient à Paris. Ils se rencontrèrent dans une société, où ils avaient été annoncés comme deux hommes de beaucoup de talent, et qui s'étaient fait une grande réputation par leurs ouvrages. « Je suis « persuadée, dit la maîtresse de la maison, après leur « départ, que les ouvrages de M. Algarotti sont beau- « coup meilleurs que ceux de M. Hume. » Toutes les femmes parurent disposées à donner la même préférence aux ouvrages de l'Italien. M. Algarotti avait de la vivacité dans l'esprit, de la grâce dans les manières ; Hume était dépourvu de ces agrémens extérieurs. Le premier avait été plus brillant ; il avait plu davantage :

aux yeux des femmes, le premier mérite est de leur plaire ; c'est un très-grand mérite aussi aux yeux des hommes.

Certainement, Duclos n'avait pas eu le bonheur de plaire à madame d'Épinay, et j'avoue que je ne voudrais pas accorder une confiance entière au jugement extrêmement défavorable qu'elle porte de cet académicien célèbre : elle ne juge point son esprit et ses ouvrages, mais elle juge son caractère, ses principes et sa conduite, et les peint sous les traits les plus dénigrans et avec les couleurs les plus odieuses. Elle contredit en cela tous les mémoires historiques et littéraires du temps, et renverse toutes les idées qu'on s'était faites de Duclos pendant sa vie, et depuis près d'un demi-siècle qu'il est mort. Duclos ne passait pas sans doute pour un homme sans défaut. Sa franchise était souvent dure, son langage de mauvais ton, et il ne respectait pas assez les bienséances : on l'accusa aussi quelquefois de mettre de l'art et de la finesse jusque dans ses brusqueries, qui n'en donnaient que plus de prix à la louange, et qui étaient du moins dans les occasions importantes, et avec les personnes considérables, mêlées de trop de circonspection et de ménagemens, pour n'être pas soumises à un calcul, ou du moins réglées avec une prudence qu'elles semblent devoir exclure, quand elles sont parfaitement naturelles et sincères. On le trouvait donc un peu habile pour tant de franchise, point faux cependant ; c'est ce que Diderot ou J.-J. Rousseau exprimait, en disant que Duclos était *droit et adroit*. Toutes les traditions littéraires de cette époque nous le représentent comme l'homme du commerce le plus sûr,

de la probité la plus délicate, de la loyauté la plus généralement reconnue. Collé, le plus caustique des écrivains, et qui, dans son *Journal historique*, dit du mal à peu près de tout le monde, ne dit que du bien de Duclos. Rousseau, le plus défiant des hommes, ne soupçonne jamais Duclos; c'est, je crois, le seul homme de lettres dont il loue constamment les procédés, et dont il parle toujours avec éloge. Grimm, l'amant de madame d'Épinay, dont il aurait certainement épousé la querelle si elle eût été juste, et partagé les préventions si elles eussent été fondées, s'en est entièrement défendu (ce qui lui fait honneur, même en supposant leur injustice) dans sa Correspondance, commencée dans les mêmes années où madame d'Épinay écrivait la sienne, et continuée longtemps après; il parle toujours honorablement de Duclos; il le loue vivant, il le loue mort : il critique, il est vrai, très-sévèrement le meilleur des ouvrages de cet écrivain, *les Considérations sur les mœurs;* mais il aime à raconter ses procédés francs et sincères, à rapporter ses sarcasmes et ses bons mots, à faire valoir son esprit et son caractère.

Il est impossible au contraire de dénigrer l'un et l'autre, mais surtout le caractère, plus que ne l'a fait madame d'Épinay dans ses Mémoires. S'il faut l'en croire, on chercherait vainement, dans les bas quartiers d'une grande ou d'une petite ville, une commère désœuvrée et babillarde plus curieuse que Duclos, plus avide de connaître et de surprendre tous les petits secrets d'un homme, d'une femme, d'un ménage. Jusqu'ici ce ne serait qu'un ridicule; mais ce qui est tout-à-fait méprisable, c'est que le plus souvent il ne

veut connaître ces secrets que pour les altérer, pour les dénaturer, pour brouiller le ménage, et perdre de réputation cet homme, cette femme, indignement trahis, livrés et même calomniés par lui. C'est le plus tracassier des hommes : il est de plus grossier, brutal, cynique, insolent, impudent, exigeant, despote, calomniateur, se vantant sans cesse, toujours insupportable, souvent odieux. Madame d'Épinay appuie toutes ces imputations outrageantes sur des faits ; il est vrai que ces faits, qui ne regardent qu'elle, n'ont qu'elle pour garant. Les méchancetés qu'elle rapporte sont enveloppées dans des conversations si longues, ou dans un bavardage assaisonné d'expressions de si mauvais ton, que je m'abstiendrai de les citer. Je me contenterai d'en offrir une aux lecteurs pour échantillon. Grimm venait de perdre un protecteur et un ami : madame d'Épinay, qui lui devait de la reconnaissance, et qui jusque-là du moins n'avait acquitté que cette dette, lui écrit une lettre à ce sujet dans laquelle elle tâche, il est vrai, de proportionner la tendresse des consolations à la vivacité de la douleur que ressentait son ami ; Duclos, qui se trouvait chez elle, a l'indiscrétion de lire ce billet ; il a l'effronterie d'en être mécontent et de le témoigner ; ce qui engage madame d'Épinay à en écrire un autre qu'elle lui lit, et qui lui déplaît bien davantage : mais pour se venger, il dérobe le premier, nie ensuite de l'avoir dérobé, et le colporte en le dénaturant, en le transformant en billet d'amour, et même de rendez-vous ; enfin, il se vante que ce billet lui a été sacrifié, à lui Duclos, par madame d'Épinay, à l'instant même où elle venait de l'écrire, et en attendant Grimm. On

ne sera point étonné qu'à cette occasion Duclos soit traité de *scélérat*, et son procédé de *scélératesse;* et si les faits sont vrais, les expressions ne sont pas trop fortes.

La chronique du temps nous avait laissé d'autres idées et d'autres soupçons sur les rapports de Duclos et de madame d'Épinay. On avait cru leur liaison très-intime; on voit qu'il n'a pas tenu à Duclos de le persuader, comme il ne tiendra pas à madame d'Épinay d'en dissuader, à moins que la haine qu'elle lui témoigne ne soit attribuée à l'aigreur et au dépit qui succèdent quelquefois à un amour inconstant ou trahi. On a fait les mêmes suppositions à l'égard de Rousseau, qu'on a prétendu aussi avoir été l'amant de madame d'Épinay avant d'être devenu son ennemi déclaré : ce n'est pas du moins la faute de Rousseau si l'on a eu cette opinion, car il dit positivement le contraire dans ses *Confessions;* et il articule avec beaucoup de clarté et même de cynisme, les raisons qui l'auraient empêché d'y songer. Leur rupture, racontée et expliquée dans un livre célèbre par les grâces du style et par le scandale des aveux, des accusations, des révélations, a eu beaucoup d'éclat. Madame d'Épinay en donne d'autres explications, et cela est tout simple; mais on ne peut s'empêcher de dire que le préjugé est en sa faveur. Rousseau, en accusant le genre humain d'être conjuré contre lui, a perdu le droit d'être cru dans ses accusations particulières. D'ailleurs, dans toute cette discussion, son rôle est tout-à-fait désavantageux : il était l'obligé, madame d'Épinay la bienfaitrice. La reconnaissance aurait dû fermer sa bouche, même à de justes plain-

tes ; mais loin d'être reconnaissant, il se déclare lui-même ingrat ; s'il faut en croire madame d'Épinay, ses ennemis l'en avaient déjà accusé : ici c'est lui-même qui s'en accuse. Dans une occasion où madame d'Épinay l'avait fait rougir d'un procédé peu délicat, il se mit dans une violente colère. Voulant le ramener et le radoucir : « Mon ami, lui dit-elle, vos « torts ne sont qu'une erreur de votre esprit, et votre « cœur n'y a pas de part.... — Où diable avez-vous « pris cela, reprit-il avec la plus grande violence ? « Sachez une fois pour toutes, madame, que je suis « vicieux, que je suis né tel, et que.... et que vous « ne sauriez croire, mordieu ! la peine que j'ai de « faire le bien, et combien peu le mal me coûte.... « Vous riez : pour vous prouver à quel point ce que « je vous dis est vrai, *apprenez que je ne saurais « m'empêcher de haïr les gens qui me font du bien.* »

Je ne sais si Rousseau a dit cela, mais il a agi comme s'il l'avait dit, et tel fut en effet son caractère. Il a beaucoup haï madame d'Épinay qui lui avait fait beaucoup de bien ; il a oublié tous ses bienfaits, et cette jolie maison de campagne qu'elle avait mise à sa disposition, et qu'elle avait si agréablement ornée pour lui, et toutes ces attentions fines et délicates qu'elle ne cessait de lui prodiguer, et jusqu'à ce jupon qu'elle lui avait envoyé pour se faire un gilet ; et je remarquerai, à l'occasion de ce jupon, une grande contradiction entre les *Mémoires de madame d'Epinay* et les *Confessions de Jean-Jacques*. La première assure qu'elle n'avait jamais porté ce jupon ; Rousseau affirme au contraire qu'elle l'avait très-bien porté. La différence est grande, comme on voit ;

mais il est difficile d'éclaircir ce point important. Au reste, ces attentions délicates, ces soins obligeans, ces bienfaits même l'aigrissent ; c'est lui-même qui le dit ; et ici on ne peut mettre en doute ce malheureux témoignage qu'il se rend, puisqu'il est consigné dans une lettre imprimée dans sa propre correspondance, comme dans celle de madame d'Épinay. Dans cette lettre, il trace un code de l'amitié où il se montre fort difficile, fort exigeant. Après une longue liste de toutes les lois qu'il impose à son ami : « J'exige plus « encore de lui, ajoute-t-il, que tout ce que je viens « de dire ; *plus même qu'il ne doit exiger de moi*, « et que je n'exigerais de lui, s'il était à ma place et « que je fusse à la sienne. » Cette phrase est d'un homme qui est bien décidé à se mettre toujours à la place où l'on exige le plus : « Si je m'aigris *sans su-* « *jet*, si je me mets en colère *mal à propos*, il (l'ami) « ne doit pas s'y mettre à mon exemple, ou bien il « ne m'aime pas ; au contraire, je veux qu'il me « caresse bien, qu'il me baise bien. Entendez-vous, « madame! » Il faut croire que ce n'est pas faute de cette dernière condition que Rousseau s'est brouillé avec madame d'Épinay, car elle se montre fort douce et fort caressante.

O grands hommes, que vous êtes petits! est-on tenté de s'écrier à chaque instant, lorsqu'on voit toutes les tracasseries, toutes les petitesses qui occupent, agitent, et tourmentent les principaux personnages de cette Correspondance. S'il faut en croire Grimm, le premier sujet de sa brouillerie avec Rousseau vient de ce qu'il avait découvert une fois, et remarqué en plaisantant, une transposition de notes dans des co-

pies de musique faites par ce dernier. Depuis ce moment, Rousseau le regarda toujours de travers ; mais des accusations plus graves lui sont intentées ; et, dans cette Correspondance, c'est à qui l'accablera ; c'est une cruelle émulation entre madame d'Épinay, Grimm, Diderot, madame Diderot même. « Il est « dévoré d'envie, disait-elle un jour à son mari ; il « enrage quand il paraît quelque chose de beau qui « n'est pas de lui ; on lui verra faire quelque jour « quelques grands forfaits, plutôt que de se laisser « ignorer. Tenez, je ne jurerais pas qu'il se rangeât « du parti des jésuites, et qu'il entreprît leur apolo- « gie. » Ainsi le plus horrible *forfait* que pût imaginer la femme de Diderot, c'était de *se ranger du parti des Jésuites !* Cela m'a paru curieux à remarquer.

Diderot est, dans cette Correspondance, comme une sorte de divinité invisible. Madame d'Épinay ne peut parvenir à dissiper les préventions qu'il a contre elle, et à se lier avec lui. On sait qu'elle eut ce bonheur plus tard : en attendant, elle lui prodigue toutes les adorations possibles ; elle le regarde comme le plus grand écrivain et le plus beau génie de cette époque. Tel était l'enthousiasme qu'inspirait un homme qui n'a pas produit un seul bon ouvrage, ni dix bonnes pages de suite. On l'a justement comparé à un volcan qui vomit du feu, de la fumée, des pierres et des charbons. Mais le véritable héros de la Correspondance, c'est Grimm ; il réunit toutes les qualités de l'esprit, du cœur, du caractère : c'est l'abrégé de toutes les perfections. Tel est le langage que la passion dicte à madame d'Épinay. Quant à lui, il paraît

plus galant que passionné, et substitue l'esprit au sentiment; il manque même tout à la fois et de sentiment en tâchant de se dispenser d'aller à Genève, où l'appelait madame d'Épinay mourante, et d'esprit dans l'excuse qu'il en donne : « Diderot, dit-il, est « sur le point de faire paraître un ouvrage.» La belle excuse ! Et quelle jactance, d'insinuer ainsi qu'on ne peut rien faire en son absence, et qu'on n'oserait publier un ouvrage si M. Grimm n'était pas là! Que serait-ce si madame d'Épinay n'avait été à Genève que pour y accoucher d'un enfant de M. Grimm, comme le fait entendre très-clairement Rousseau dans ses *Confessions*, tout en se vantant de ne le pas dire?

Dans ce voyage à Genève, madame d'Épinay vit aussi Voltaire; elle en trace un portrait qui n'est point flatté, mais qui est fait avec esprit : en général elle fait très-bien les portraits; on lui trouvait même, sur ce point, quelque analogie avec Duclos. On ne peut cependant pas soupçonner Duclos d'avoir fait ceux qui sont dans cette Correspondance; il faudrait du moins en excepter le sien. Elle peint aussi de traits assez comiques la nièce de Voltaire, madame Denis. A cela près, les voyages à Ferney n'ont rien de piquant : en général, madame d'Épinay raconte très-peu d'anecdotes; j'en rapporterai cependant deux que j'ai recueillies de ses mémoires : l'une a rapport à Voltaire ou à une de ses tragédies, *Tancrède*. Madame d'Épinay assistait aux premières représentations de cette pièce qui excitait beaucoup de transports; elle en rend compte ainsi à mademoiselle de Valory : « Rien n'est comparable à Le Kain..... Enfin tout « cela est si plein de beautés, qu'on ne sait auquel

« entendre. Il y avait l'autre jour un étranger dans « le parterre, qui pleurait, criait, battait des mains. « D'Argental, enchanté, lui dit : « Hé bien, monsieur, « ce Voltaire est un grand homme, n'est-ce pas; « comment trouvez-vous cela?—*Monsieur, c'est fort* « *propre, fort propre assurément.* » Vous voyez d'ici « la mine qu'on fait à cette réponse, et si on peut « vivre, sans voir une pièce qui fait dire de si belles « choses. » L'autre anecdote est relative à Hume, par qui j'ai commencé mon article, et par qui je le finirai. Hume était donc à Paris. La mode était alors de jouer des proverbes; on l'engagea à y jouer un rôle. « Il fit, dit madame d'Épinay, son début chez « madame T***. On lui avait destiné le rôle d'un « sultan assis entre deux esclaves, et employant « toute son éloquence à s'en faire aimer et à vaincre « leur résistance : on le place entre les deux plus « jolies femmes de Paris; il les regarde attentive- « ment, il se frappe le ventre et les genoux à plu- « sieurs reprises, et ne trouve jamais autre chose à « leur dire que : « *Eh bien, mademoiselle... Eh* « *bien, vous voilà donc..... Eh bien, vous voilà...* « *vous voilà ici?...*» Cette phrase dura un quart « d'heure sans qu'il pût en sortir. Une d'elles se leva « d'impatience : « Ah! dit-elle, je m'en étais bien « douté : cet homme n'est bon qu'à manger du veau. » Il faut avouer que le jugement est fort injuste, et que Hume était bon à autre chose, mais non pas à ce qu'il paraît à jouer des proverbes, ni à dire des galanteries bien spirituelles. Remarquons qu'une femme qui avait encore plus d'esprit que madame d'Épinay, madame du Deffant, ne juge pas Hume plus

favorablement : « Vous me faites un grand plaisir, « écrit-elle à Walpole, de me mander que David « Hume va en Écosse. Je suis bien aise que vous ne « soyez plus à portée de le voir, et moi ravie de l'as- « surance de ne le revoir jamais. Vous me deman- « derez ce qu'il m'a fait? Il m'a déplu. »

Correspondance inédite de l'abbé Galiani, pendant les années 1765 *à* 1783, *avec madame d'Epinay, le baron d'Holbach, Grimm, Diderot et autres personnages de ce temps.*

Lorqu'on lit les mémoires de cette partie brillante et turbulente de notre littérature, qui s'étend depuis le milieu du siècle dernier jusqu'aux années qui précédèrent de très-peu la révolution, il est peu de noms qu'on rencontre plus fréquemment, qui soient environnés de plus d'éclat, et auxquels on prodigue plus d'admiration et d'applaudissemens que celui de l'abbé Galiani. On le retrouve dans toutes les correspondances, dans tous les journaux historiques et littéraires, dans tous les mémoires de cette époque : on est presque importuné de sa gloire, ou plutôt de tout le bruit et de tout le fracas que fait ce petit abbé napolitain, dont raffolent à la fois et les hommes d'État et les philosophes, et les femmes un peu pédantes, et les femmes un peu légères. Quelques années de séjour à Paris, quelques ouvrages de circonstance écrits en français le naturalisèrent en France, où, soit par goût, soit par calcul, il s'attacha au parti dominateur par qui seul on avait alors de la réputation et de la gloire. Ce parti, fier d'avoir conquis un étranger de beaucoup d'esprit, et qui de plus était ec-

clésiastique et une sorte de monsignor napolitain, ce qui, par le mépris des convenances et le scandale, doublait le prix de la conquête, se prit d'une belle passion pour lui, et lui prodigua des éloges vraisemblablement outrés, et qu'on peut bien ne pas regarder comme la vraie mesure et la juste appréciation de son mérite : c'est toujours *le charmant abbé, le sublime abbé.* Grimm, ordinairement simple, vif, original et léger dans sa correspondance, prend un ton d'enthousiaste la première fois qu'il a occasion de parler de l'abbé Galiani : il emploie les figures véhémentes de la rhétorique, l'apostrophe : « Par-« donne, ô charmant et lumineux Napolitain ! etc. » Il annonce la publication d'un ouvrage du *charmant et lumineux Napolitain* sur le commerce des grains, et il s'écrie : « O prodige ! » Il le compare sans façon à *l'Esprit des Lois ;* et enfin, se laissant entraîner au vif désir qu'avait le sémillant abbé de se fixer à Paris, et à celui qu'avaient aussi de leur côté les encyclopédistes d'avoir un prosélyte de ce mérite, qui, gambadant au milieu d'eux, les amusait toujours, les instruisait quelquefois ; et persuadé que l'État devait payer l'agrément, les fantaisies et les plaisirs des philosophes, il dit ingénument : « Si « j'étais contrôleur général des finances, j'attache-« rais l'auteur des *Dialogues sur le commerce des* « *grains* à la France, dût-il en coûter au roi *qua-*« *rante mille livres de pension,* sans autre condition « que celle de *se bien divertir*, et de venir deux fois « par semaine causer avec moi des affaires de mon « département. » Voilà sans contredit d'assez bons appointemens pour quelques conversations.

Marmontel est moins solennel dans son admiration ; il traite plus lestement le *sublime abbé*. « C'é-« tait, dit-il, le plus joli arlequin qu'eût produit « l'Italie ; mais, ajoute-t-il, sur les épaules de cet « arlequin était la tête de Machiavel. » Le petit abbé paraît en effet, dans sa correspondance, passablement *machiavélique ;* il ne traite la politique ni comme une affaire de sentiment, ni même d'après les principes d'une morale sévère ; il paraît qu'il ne compte que sur la ruse qui trompe, ou la force qui enchaîne ; il se donne à lui-même, en plus d'un endroit, le nom de *Machiavellino ;* mais il y a de la modestie dans ce diminutif : il égalait au moins son maître. Il était en cela plus franc et de meilleur foi, et moins abusé peut-être par de vaines théories, que ses amis les philosophes, qui tous avaient ou affectaient une politique tout-à-fait sentimentale, soit qu'ils fussent dupes, soit qu'ils voulussent faire des dupes. Galiani leur faisait des contes pour se moquer d'eux ; c'était là son triomphe : d'abord parce que ses contes étaient bons, et que sous une forme frivole ils cachaient souvent un sens profond ; ensuite parce qu'il les racontait de la manière la plus plaisante. Diderot, après avoir rapporté, dans une de ses lettres, une de ces allégories plaisantes, par lesquelles l'abbé Galiani tâchait d'éclaircir, en se jouant, les questions les plus sérieuses, et dans laquelle il établit un dialogue tout-à-fait comique entre un rossignol, un coucou et un âne, s'exprime ainsi : « Les contes de l'abbé sont bons ; mais il les joue « supérieurement, on n'y tient pas. Vous auriez « trop ri de lui voir tendre son cou en l'air, et faire

« la petite voix pour le rossignol, se rengorger et « prendre le ton rauque pour le coucou ; redresser « ses oreilles, et imiter la gravité lourde et bête de « l'âne, et tout cela naturellement ; c'est qu'il est « pantomime depuis la tête jusqu'aux pieds. » Voilà bien l'arlequin de Marmontel ; mais il est certain que son conte du rossignol, du coucou et de l'âne, est digne non pas de Machiavel (il ne s'agissait point des objets graves que traite ordinairement le profond Florentin) mais de Voltaire lui-même, qui ne l'eût pas si plaisamment raconté.

Cette pantomime si vive et si gesticulante, ce mouvement continuel des pieds, des mains, de la tête, de tout le corps ; ce corps de quatre pieds et demi, cette physionomie excessivement mobile, son accent napolitain, tout contribuait au succès de ses conversations et de ses contes, tout jusqu'au désordre que cette action violente et continue portait dans sa toilette. Il plaisante souvent lui-même dans ses Lettres de sa perruque de travers ; mais s'il faut en croire Diderot, cette perruque subissait de bien plus grands dérangemens encore. Il regrette, dans une question littéraire qu'il lui adresse à Naples, d'être obligé de le consulter de si loin ; de ne pouvoir plus l'entendre discuter dans son salon, de ne plus le voir prendre, au fort de la discussion, sa perruque à deux mains, la poser sur la cheminée, et, la *tête fumante*, combattre et souvent convaincre ses adversaires ; et notez qu'il ne s'agit ici que d'une discussion grammaticale sur un vers d'Horace, sujet qui peut laisser au disputeur le plus vif assez de sang-froid et de dignité ; qu'était-ce donc, lorsqu'on agitait

ces hautes questions de morale, de philosophie, de politique, qui échauffaient si vivement tous les esprits? Combien sa tête alors devait *fumer*, et sa perruque s'égarer !

Privé du spectacle de toutes ces gentillesses, nous ne pouvons partager l'engouement et l'enthousiasme qu'elles inspiraient aux contemporains de Galiani qui avaient le bonheur d'en être les témoins. Quand ils ont voulu eux-mêmes nous transmettre leurs transports et leur admiration, en nous rapportant les mots qui leur avaient paru si plaisans, ils n'ont pu y réussir, parce qu'ils n'ont pas pu nous transmettre en même temps l'air, l'accent et le geste du gai et spirituel Napolitain. Le plus passionné de ses admirateurs, Grimm, qui sème sa correspondance de bons mots qui l'avaient tant réjoui, lorsque, s'échappant de la bouche de l'abbé Galiani, ils étaient animés par son action et sa pantomime, compromet son goût et son héros, en ne citant que des mots bien médiocres, quelquefois même de fades et mauvais rebus; tel est celui-ci : « L'abbé Galiani prétend qu'il y a « trois sortes de raisonnemens, ou plutôt de *résonnemens :* raisonnemens de cruches, ce sont les « plus ordinaires: raisonnemens de cloches, comme « ceux de Jacques-Bénigne Bossuet, évêque de « Meaux, ou de Jean-Jacques Rousseau; enfin, « raisonnemens d'hommes, comme ceux de Voltaire, « de Buffon, de Diderot. » J'avoue que je ne conçois pas comment les plus vives et les plus plaisantes gesticulations, et même une perruque de travers ou sur la cheminée, peuvent assez fasciner le jugement et le goût d'un homme d'esprit comme Grimm, pour lui

faire trouver un mot heureux dans une telle déraison et de pareilles absurdités. Tout lui paraissait bon sans doute, lorsqu'on sacrifiait Bossuet à la philosophie, et Rousseau à la haine de Diderot.

Les ouvrages de Galiani moins dépendans de sa pantomime, nous restent; et c'est là-dessus que nous devons le juger. Tout le reste de son mérite a disparu avec lui; mais la plupart de ces ouvrages, écrits ou en latin ou en italien, quelques-uns sur des sujets purement locaux, d'autres sur des objets d'une érudition très-peu familière à la plupart des lecteurs, restés manuscrits, sont encore inconnus au public. Parmi ceux-là, il en est un surtout, commencé dans la jeunesse de Galiani, objet de sa prédilection pendant toute sa vie, et dont la publication, souvent promise, est toujours vivement désirée: c'est le *Commentaire d'Horace*. Excellent humaniste, l'abbé Galiani avait un goût particulier pour Horace; il revenait toujours à cet auteur de choix, soit comme objet de ses études, soit comme délassement de ses autres occupations. Commentateur spirituel, ce qui est très-rare dans un commentateur, ses commentaires sont pleins, dit-on, d'idées neuves et originales. Comme s'il voyait tout dans son auteur favori, il avait fait, dit-on, un autre ouvrage intitulé: « De l'instinct, des habitudes de l'homme, ou des « principes du droit de la nature et des gens, *ou-* « *vrage tiré d'Horace.* » Il y a sûrement beaucoup de choses et d'excellentes choses dans Horace; une multitude surtout de préceptes de cette philosophie commune et usuelle qui doit régler les actions et les jugemens des hommes. Je doute toutefois qu'on pût

tirer de ses poésies un ouvrage bien complet de morale privée et de politique générale, tel que l'annonce le titre que je viens de rapporter. J'ai peine à croire que ce soit un plan véritable et un projet sérieux. L'abbé Galiani parle de ce projet dans sa Correspondance, comme d'une plaisanterie. « Mon « ouvrage est fait et parfait, dit-il, puisque j'en ai fait « les titres des chapitres » ; et là-dessus, il envoie ces titres de chapitres de tout l'ouvrage, divisé en trois livres, à madame d'Épinay, et l'engage à les remplir. Assurément il serait difficile de les remplir en ne puisant que dans les Œuvres d'Horace (1).

Des ouvrages latins, des ouvrages italiens, des livres d'érudition, la plupart restés manuscrits, auraient fait peu de bruit en France, et n'y auraient pas beaucoup étendu la réputation de leur auteur ; mais l'abbé Galiani publia un ouvrage en français : il était fort bien écrit, et les Français savent toujours bon gré à un étranger de savoir assez bien leur langue pour l'écrire avec correction et avec agrément. C'était un ouvrage de circonstance, et qui attaquait un parti puissant et dominateur : excellent calcul, sinon pour une gloire durable, du moins pour une vogue bruyante et passagère, que, dans sa philosophie épicurienne, l'abbé Galiani préférait de beaucoup à la gloire de l'avenir et aux applaudisse-

(1) Quelques fragmens de ce Commentaire, imprimés depuis la publication de cet article, dans l'élégante traduction d'Horace par MM. Campenon et Després, ont entièrement détruit la bonne opinion qu'on avait de ce travail de l'abbé Galiani, si prôné par ses amis.

mens de la postérité. Enfin, le sujet était sec et rebutant; l'abbé Galiani le rendit agréable et amusant; ses adversaires étaient ennuyeux et lourds, il fut gai et léger : ses *Dialogues sur le commerce des grains* eurent un succès prodigieux. Voltaire, assez étranger, assez indifférent au fond des matières controversées, mais si bon juge de la forme, Voltaire, éloigné du centre de l'engouement, le partagea cependant. Il écrivait à Diderot que Platon et Molière s'étaient unis pour composer cet ouvrage. Il s'exprime avec un peu moins d'enthousiasme dans les *Questions sur l'Encyclopédie,* article *Blé*, mais toujours d'une manière très-flatteuse pour l'abbé Galiani. Nous avons vu que Grimm mettait les *Dialogues sur les Grains* à côté de l'*Esprit des Lois :* c'est comme si l'on mettait les *Dialogues sur les Mondes* (de Fontenelle) à côté des grands ouvrages de Descartes ou de Newton. D'autres les comparèrent aux *Provinciales ;* mais on lira toujours les Provinciales, et on ne lit plus les *Dialogues sur les Grains*. Le génie de Pascal a survécu aux querelles du jansénisme : l'esprit de Galiani n'a pu survivre aux systèmes des économistes.

Enfin, voilà un nouvel ouvrage qui devrait encore mieux nous retracer tout l'esprit de l'abbé Galiani, et nous mieux expliquer son prodigieux succès dans les plus brillantes sociétés de Paris. Il y a, en effet, une grande analogie entre l'esprit qui fait réussir dans la conversation et dans le monde, et l'esprit qui doit animer un commerce épistolaire. Mais il y a toujours une énorme différence entre l'abbé Galiani parlant, et l'abbé Galiani écrivant. Je ne conçois pas toutefois comment les grâces de son

débit et la séduction de ses gestes pouvaient faire passer le cynisme de ses expressions : on ne se fait point d'idée d'un pareil langage tenu à des femmes, langage non-seulement contraire aux lois de la décence, mais même à d'autres bienséances, respectées par les personnes dont l'éducation est la plus commune ; et encore les éditeurs se vantent-ils d'avoir supprimé, corrigé et épuré le texte. Que d'autres pauvretés contiennent encore ses Lettres ! Que de rabâchages continuels sur des chemises de toile de coton qu'il demande, sur des bouteilles d'encre qu'il attend de Paris, sur les moyens d'acheter tout cela à bon marché, de le recevoir franc de port ! Il tient beaucoup aussi à recevoir de même, ou à peu près, les lettres de sa chère correspondante madame d'Épinay ; il aime mieux qu'elles arrivent plus tard : cela est assurément peu galant et peu sentimental. « Enfin, écrit-il à madame d'Epinay, il est arrivé, « *le cas tant soupiré* qu'une lettre de vous ne m'a « coûté *que trois sous ;* je n'ai pas pu reconnaître « par le timbre le chemin qu'elle a fait ; mais c'est « assurément la bonne route qu'elle a prise ; il est « vrai qu'elle arrive quelques jours plus tard, mais « *cela importe bien peu* (quelle résignation et « quelle aimable patience !) : réjouissons-nous d'avoir « trouvé le moyen de nous parler à trois sous le « demi-dialogue. » Il accable de commissions sa correspondante, et la gronde toujours de les avoir mal faites et payées trop cher. Il avait lui-même vendu ses *Dialogues* cent louis au libraire Merlin qui le payait mal ; il conjure toujours qu'on le fasse payer. On n'a pas d'idée combien cette *négociation merli-*

nique, comme il l'appelle, tient de place et occupe de pages dans cette Correspondance. Dans sa fureur de vouloir toujours plaisanter, il fait les plus détestables plaisanteries ; il en fait quelquefois d'excellentes aussi, et surtout il parle très-agréablement et très-gaîment des objets sérieux : c'est là son triomphe. Malheureusement il a la fureur de plaisanter pour égayer madame d'Épinay, madame la vicomtesse de Belzunce, et ses autres correspondans ou correspondantes : il lui faut une telle quantité de plaisanteries pour soutenir cette correspondance, il en fait une si grande consommation, que son magasin s'épuise ; il se bat les flancs pour rire et pour faire rire ; il grimace, il devient de plus en plus cynique, et ne trouvant plus rien, même en se permettant tout, il dit avec humeur : *Je suis bête aujourd'hui ;* et cette formule revient souvent. Ce n'est assurément pas qu'il soit difficile sur le genre des plaisanteries ; ce n'est pas non plus qu'il soit modeste : il se rend une justice bien complète sur son esprit, dont il parle souvent, et toujours avec une sorte d'admiration. Il rappelle complaisamment ses succès à Paris : « De long-temps, écrit-il à madame « d'Épinay, vous n'y verrez un étranger *qui soit si* « *aimable*. Je suis le seul homme d'esprit, dit-il ail- « leurs, dont Fréron ait dit du bien. » Il croit qu'il fera école comme Montesquieu, comme Aristote, et même une mauvaise école ; mais ce sera la faute des écoliers : « On sera pédant d'après Montesquieu et « *moi*, comme on l'a été d'après Aristote par les pé- « ripatéticiens. » On voit que Grimm n'est pas le seul qui compare les *Dialogues sur les Grains* à *l'Es-*

prit des Lois. Voltaire avait fait un morceau sur la *Curiosité*, qu'on a inséré dans les *Questions sur l'Encyclopédie;* Galiani fait sur le même sujet, dans une de ses lettres, une petite dissertation qu'il met sans façon beaucoup au-dessus de celle de Voltaire : et comme il ne pense pas avec le Misanthrope que *le temps ne fait rien à l'affaire*, il ne manque pas d'observer, pour augmenter son triomphe, qu'il l'a composée et écrite bien plus rapidement que Voltaire n'a pu composer et écrire la sienne. Il eût mieux valu sans doute attendre qu'un autre lui eût rendu cette justice, et ne pas se la rendre soi-même; mais il est certain que c'est une justice : sa dissertation est plus piquante, plus vraie, plus philosophique que celle de Voltaire.

C'est un de ces morceaux sérieux, trop rares dans cette correspondance, où Galiani, laissant là tous ces riens dont il remplit ses lettres, et toutes ces facéties dont il prétend les égayer, parle raison avec esprit, envisage une question sous des points de vue tout-à-fait neufs, y découvre de nouveaux rapports; et ne se laissant jamais ni dominer par l'autorité des grands noms, ni entraîner par l'exemple du grand nombre, ni déterminer par des raisons ordinaires et des motifs communs, se distingue toujours, soit qu'il établisse une vérité, soit qu'il défende un paradoxe, par une manière piquante, des idées originales, des aperçus singuliers, et des raisonnemens inattendus. Personne n'est plus *indépendant* que lui, dans la véritable et bonne acception de ce mot, c'est-à-dire que ses opinions sont bien à lui; il ne les reçoit jamais de l'ascendant d'un homme, et ne les professe point dan

l'intérêt d'un parti. Attaché à celui des philosophes par quelques points fondamentaux, par les liens de l'amitié, et par toutes les séductions de la flatterie, il n'en combat pas moins très-souvent leurs principes les plus chers et leurs doctrines favorites ; il les attaque par de bons raisonnemens et de bons sarcasmes. C'est surtout leur politique, ce sont leurs systèmes d'administration et de gouvernement qu'il réprouve hautement, et qu'il tourne souvent en ridicule. Il ne paraît ni frappé du *progrès des lumières*, ni subjugué par *l'esprit du siècle*. « Tout ce qui est confor-« me, dit-il, à la nature des choses, est toujours « très-accueilli. Un peu plus de modestie en nous, « un peu plus d'estime de nos ancêtres, nous épar-« gneraient bien des sottises dites et faites. » ... « Le « penchant de tous les esprits médiocres, dit-il ail-« leurs, est de briller par le ton et le jargon du siè-« cle. Il faut avoir un grand fond de caractère dans « l'âme, pour mépriser une gloire et un applaudis-« sement infaillibles, aussitôt qu'on prend le ton à « la mode. » Ici Galiani nomme plusieurs écrivains qui recherchaient et obtenaient ces applaudissemens prodigués par l'engouement du moment, et il met au nombre un de ses compatriotes, fort vanté en France, Beccaria, l'auteur du *Traité des Délits et des Peines*.

Le système à la mode alors, celui qui donnait de la vogue aux plus médiocres écrivains qui l'adoptaient et le défendaient, était le système des économistes, qui mettaient au premier rang de leurs principes fondamentaux, non-seulement la libre circulation des grains dans l'intérieur, ce qui eût été très-sage, mais leur libre exportation au dehors, ce qui, dans cer-

taines circonstances, peut être très-insensé. Cette question, souvent agitée dans cette correspondance, est peu susceptible d'agrémens ; Galiani sait presque toujours lui en donner. Ce qui frappe surtout, ce qui attache le lecteur et lui fait prendre quelque intérêt à ces discussions dont l'objet est si sec et si froid, c'est l'étonnante perspicacité de l'abbé Galiani ; c'est la profondeur de ses vues, ce sont ces traits rapides et lumineux qui prouvent qu'il a démêlé les conséquences les plus éloignées d'un système, d'une loi, d'un simple réglement. Il voit et fait assez bien voir qu'une ordonnance sur les grains peut renverser la constitution d'un empire, changer la forme d'un gouvernement, et le faire passer de l'état monarchique à l'état républicain. Mais on me demandera, ajoute-t-il, « laquelle des deux formes aimez-vous le mieux? « J'aime la monarchie, parce que je me sens bien « plus proche du gouvernement que de la charrue... « Que chacun fasse comme moi et parle suivant ses « intérêts, on ne disputera plus dans ce monde. Le « galimatias et le tintamarre viennent de ce que tout « le monde se mêle de plaider la cause des autres, « et jamais la sienne. L'abbé Morellet plaide contre « les prêtres, Helvétius contre les financiers, Bau- « dot contre les fainéans, et tous pour le plus grand « bien du prochain. Peste soit du prochain! il n'y « a pas de prochain. » Il y a là une verve d'égoïsme tout-à-fait plaisante et comique ; mais du moins cet égoïsme est franc, sincère, entièrement à découvert, et par là infiniment préférable à celui qu'on cache sous les dehors du bien public et de l'intérêt général : il y a toute la différence de la franchise à l'hy-

pocrisie. Galiani prétendait faire dériver l'ordre et la tranquillité publique d'un principe qui n'est ni très-moral ni très-noble, l'intérêt personnel; nos modernes publicistes recherchent l'agitation, le trouble et le désordre d'après des idées très-libérales, et sous le prétexte et l'apparence de l'intérêt général. A tout prendre, l'égoïsme de Galiani est de beaucoup préférable au leur.

Sa franchise en politique est toujours extrêmement remarquable; jamais il ne déguise sa pensée, quelque opposée qu'elle soit à toutes les idées reçues et à la politique sentimentale et philanthropique qui régnait alors : il l'exprime même ordinairement avec une cynique brutalité. *Ce n'est pas mon livre*, dit-il en parlant de l'ouvrage de l'abbé Raynal, qui était alors extrêmement prôné par tout le parti philosophique et par tous les amis de Galiani. « En poli-« tique, dit-il, je n'admets que le machiavélisme « pur, sans mélange, cru, vert, dans toute sa force, « dans toute son âpreté. » Il part de là pour justifier la traite des nègres, la conquête et le pillage des Indes, et il trouve que *donner des coups de bâton et recevoir des roupies, c'est un très-bon commerce, et même le seul bon commerce.* Cela est odieux sans doute; mais ne l'est-il pas davantage encore de parler contre la traite des nègres, et d'avoir un intérêt dans les vaisseaux destinés à ce barbare commerce?

Philosophe, ami des philosophes, lié très-particulièrement avec les plus célèbres d'entre eux, il attaque sans ménagement les principes qui leur sont les plus chers, ceux même qui sont avoués par la plus saine philosophie : Voltaire est, selon lui, un *rabâcheur*,

avec son sermon sur l'intolérance. « Tous les grands « hommes, ajoute-t-il, ont été intolérans, et il faut « l'être. Si on rencontre sur son chemin un prince « sot, il faut lui prêcher la tolérance, afin qu'il donne « dans le piége, et que le parti écrasé ait le temps « de se relever par la tolérance qu'on lui accorde « et d'écraser son adversaire à son tour. » Il n'est pas plus ami de la liberté de la presse que de la tolérance; il demande très-clairement à M. de Sartines de faire mettre *pour quelques semaines à la Force* l'abbé Roubaud qui avait écrit contre lui, et qui, à la vérité, avait mêlé à la discussion sur les grains le récit d'une aventure assez scandaleuse, dont il prétendait que Galiani, vivement mordu par un singe, son rival, avait été le héros ou plutôt la victime. Cette personnalité était condamnable sans doute; mais elle ne justifie ni l'appel que fait Galiani à l'autorité ou plutôt à l'abus de l'autorité, ni sa haine contre la liberté de la presse, haine exprimée en plus d'un endroit. Mais dans son injustice même, il a des vues très-justes et très-saines sur les inconvéniens de cette liberté, car les meilleures choses en ont; il prédit qu'elle doit faire perdre insensiblement l'art de tout dire, de tout faire entendre avec grâce, réserve et décence; qu'elle doit altérer la politesse dans le langage, la délicatesse dans les manières, la susceptibilité sur le point d'honneur. Il va plus loin, et il donne quelques échantillons de la grossièreté à laquelle il prétend qu'elle nous amènera. Ses exemples sont assurément très-forts, et du cynisme le plus effronté. Mais à voir quelques-uns de nos pamphlets, il ne faut désespérer de rien; nous

pourrons arriver à cette délicatesse de style, et les prédictions de Galiani pourront bien s'accomplir.

En général, il aime beaucoup à prédire et à porter ses regards sur l'avenir. A l'avénement de Louis XVI au trône de France, il fait ces réflexions justes et tristes : « Je suis enchanté de tout ce qu'on dit du « nouveau roi; permettez-moi, cependant, d'être « fâché de l'engouement des Français à son égard. Je « vous connais; je sais combien il est aisé de vous « dégoûter par un effet de l'excès des désirs et des « espérances conçues. D'ailleurs, plus j'y pense, « plus je trouve la chose du monde la plus difficile « de gouverner bien la France dans l'état où elle « est : vous êtes précisément dans l'état où Tite-Live « peint les Romains, qui ne pouvaient souffrir ni « leurs maux ni les remèdes. » Il nous applique souvent, dans sa correspondance, ce passage de Tite-Live. Je ne veux pas voir une prédiction dans cette boutade contre la conquête de la Corse et contre quelques réformes qui lui paraissent mal entendues, quoique inspirées par les vertus paternelles du roi. « J'apprends, dit-il, qu'il réforme des chiens « courans, et qu'il garde la Corse : il fallait réfor- « mer la Corse et garder les chiens. La Corse est la « plus grande folie faite par M. de Choiseul, et la « plus fatale à la France. Attendez, et vous verrez. » Je ne lui attribue pas le don de prophétie jusqu'au point d'avoir prévu Bonaparte; mais une prédiction dont il faut lui laisser tout l'honneur, c'est celle qu'il fait dès les premières opérations de M. Turgot, de la chute de ce ministre; et quand cette chute arrive, il s'en réjouit beaucoup, quoique ami du mi-

nistre. Mais il avoue que c'est un grand plaisir de voir le succès de ses prédictions; et il rapporte, à cette occasion, qu'Épictète ayant prédit que son maître, dans sa brutalité et sa violence, lui casserait la jambe, se *pâma d'aise* quand il vit sa prédiction accomplie et sa jambe cassée.

La politique, le commerce des grains, les commissions éternelles, le rabâchage continuel, les pauvretés, les riens, et des polissonneries pires que les riens, tel est le fond de ces lettres. Il y est question quelquefois aussi de littérature ancienne et de littérature française. On demande souvent à Galiani des inscriptions pour des monumens ou des médailles; c'est un genre dans lequel il s'était fait une juste réputation. Il fait ces inscriptions en latin : « le latin, « dit-il, est la langue des inscriptions, et les Fran- « çais ne feront jamais faire *cet autre* miracle à leur « langue. Pour moi, je n'en saurais jamais faire « que des dialogues, et cela est naturel : le langage « du peuple le plus sociable de l'univers, le langage « d'une nation qui parle plus qu'elle ne pense, d'une « nation qui a besoin de parler pour penser, et qui « ne pense que pour parler, doit être le langage « le plus dialoguant. » Il est clair que c'est le succès de ses dialogues qui lui fait porter ce jugement; il ne juge la langue française propre qu'au genre où elle l'a bien servi; mais il a parfaitement raison de lui préférer la langue latine pour les inscriptions; il se montre fort jaloux du succès des siennes; il en compose d'ironiques pour lui-même et pour ses adversaires les économistes qui, dans leur cynisme, sont vraiment très-plaisantes. Galiani possède très-bien la

littérature latine; mais il juge avec une sévérité qui va jusqu'à l'injustice, l'honneur et la gloire de cette littérature, Cicéron, sur lequel madame d'Épinay lui avait demandé son sentiment; il ne lui rend justice, à mon avis, ni comme homme privé, ni comme homme public, ni comme écrivain. Passionné pour Horace, il s'élève avec raison contre le sentiment du traducteur de Juvénal (Dussaulx), qui comparait, qui préférait ce poète au favori de Mécène. « Cette traduc- « tion, dit-il, pourra m'engager à faire des notes « sur Juvénal; mais ce n'est pas Horace à beaucoup « près. C'est Robé à côté de Voltaire; il a le feu de « la criaillerie, il n'a pas la délicatesse du goût. » C'est surtout à l'occasion d'un théâtre français qui venait de s'établir à Naples qu'il parle de littérature française. Ses jugemens sont quelquefois bien étranges. Il décide hardiment que *le Père de Famille* de Diderot *est la meilleure pièce de tout le théâtre français, et par conséquent la meilleure production dramatique de l'esprit humain jusqu'à cette heure;* et comme *depuis cette heure* on n'a rien fait de mieux qu'*Athalie* et le *Misanthrope*, il est clair que *le Père de Famille* reste toujours *la meilleure pièce* du monde. Galiani regarde aussi *Adélaïde Duguesclin* comme la meilleure pièce de Voltaire, et un comédien qu'il nomme *Busset*, comme supérieur à Le Kain. Il faut croire, pour l'honneur de ses dialogues, qu'il se connaissait mieux en commerce des grains qu'en littérature dramatique.

En voilà beaucoup, et peut-être trop, sur l'abbé Galiani; je citerai cependant encore une note comme échantillon des singulières explications de son éditeur,

qui va, comme on dit, chercher midi à quatorze heures, pour expliquer la chose du monde la plus simple : l'abbé Galiani demandant des nouvelles de Paris, fait cette question : « Mademoiselle de Les- « pinasse crie-t-elle toujours à son chien, *carreau?* » et là-dessus l'éditeur met en note : *maladie à laquelle les enfans sont sujets.* Mais pourquoi mademoiselle de Lespinasse aurait-elle *crié* cette maladie à sa chienne ? n'est-il pas probable que c'est un ordre qu'elle lui donnait d'aller se coucher sur quelque carreau établi dans un coin du salon? Cette explication est peu ingénieuse et très-simple; mais cela vaut toujours mieux que d'être inintelligible et ridicule.

Choix des lettres de Mirabeau à Sophie, avec cette épigraphe :

In nos tota ruens Venus
Cyprum deseruit.

Je ne sais si la réimpression de ces lettres était bien nécessaire, si l'édition ou les éditions antérieures étaient épuisées, si elles manquaient dans la librairie, si le public s'apercevait de leur rareté, s'il les recherchait, s'il les redemandait : pour moi, que la nouvelle publication de cet ouvrage entraîne à en rendre compte, j'avoue que je ne les redemandais point, et qu'il m'eût été infiniment plus commode qu'on ne les réimprimât pas. Je me trouve en effet dans une situation fort embarrassante : je vais parler d'un homme de parti s'il en fut jamais, du seul même qui, par de grands talens, mérita une grande influence parmi tous les hommes de parti qui ont agité la France. Je parle au milieu de la génération qui fut témoin de

ses triomphes et de ses excès, à ceux qui y applaudirent, à ceux qui les abhorrèrent. Comment satisfaire au vif enthousiasme des uns, au vif ressentiment des autres ? J'ai à me défendre de mes propres préventions, et elles sont de plus d'un genre; préventions très-défavorables à l'auteur de ces lettres, très-favorables à plusieurs membres de sa famille que j'honore : toutes ces préventions, d'une nature si opposée, me dicteront naturellement néanmoins le même procédé, celui d'une critique extrêmement douce et indulgente envers l'auteur de ces lettres.

Si, pour décider qu'un livre est mauvais, il suffisait de prouver qu'il est le fruit d'une mauvaise action, les *Lettres à Sophie* seraient bientôt jugées et condamnées unanimement, sans contestation et sans appel; elles n'ont même été écrites et ne sont parvenues jusqu'à nous, que par une suite de mauvaises actions : leur origine est due à un des plus coupables attentats contre la morale publique, les principes conservateurs des sociétés, et la tranquillité privée des familles et des citoyens. Leur publication n'a eu lieu que par la violation d'un dépôt et celle de plusieurs secrets qui, intéressant des familles respectables, ne pouvaient être révélés sans leur aveu. Or, loin de donner cet aveu, elles réclamaient avec force contre l'impression de ces lettres : elles demandèrent hautement que le manuscrit auquel elles avaient un droit incontestable leur fût remis; mais à une époque où tant d'autres droits, plus sacrés encore, étaient foulés aux pieds, on ne s'étonne point que celui-là n'ait pas été respecté. Le procureur de la commune de Paris, Manuel, entre les mains de qui ce dépôt

était tombé, le publia donc au mépris de toute justice, de toute honnêteté et de toute bienséance.

De cette violation manifeste des premiers principes de la morale dans l'origine et la publication de ce livre, on est bien tenté de conclure que, moralement parlant, le livre est mauvais, et cette conclusion est aussi vraie qu'elle est naturelle. Sans parler du peu de délicatesse des plaisanteries que Mirabeau fait à sa chère Sophie, et de la liberté de ses expressions dans la peinture qu'il lui présente à chaque instant de son amour, de ses transports, de ses souvenirs, de ses privations, de ses regrets, de ses espérances, on se doute bien que le sujet le plus ordinaire de ses lettres est l'apologie de sa coupable conduite et de celle de son amante. Que dis-je? l'apologie! l'éloge le plus complet, le plus continuel, le plus emphatique. Cette conduite est admirable, héroïque, sublime; on la préconise, on l'exalte, on la divinise; il n'y a de vertu que dans les passions effrénées, et le modèle de toutes les belles passions est celle d'un homme marié qui séduit une femme mariée, l'enlève à son mari; et avec quelles circonstances encore! du moins on tait les circonstances. Malheur à ceux qui n'admirent point et de telles passions, et leurs effets, et leurs résultats, et les êtres privilégiés qui en sont capables! Ce sont des esprits étroits, des cœurs froids, des âmes faibles et pusillanimes; ce sont surtout des dévots et des dévotes, espèce de gens que l'on hait avec fureur, et contre lesquels s'échappent sans cesse des torrens d'imprécations. On conjure Sophie de ne jamais devenir *dévote;* mais bientôt on est rassuré contre cette crainte-là. « Toi, dévote,

« bon Dieu ! s'écrie-t-il ; *toi, si sensible !* oh ! non, « tu ne le seras jamais. » Mirabeau ignore donc que rien ne conduit mieux une femme à la dévotion qu'une vive sensibilité.

En revanche, il apprend à Sophie en quoi consistent la vertu et l'honneur d'une femme ; il lui expose d'abord en s'en moquant, et en termes trop cyniques pour que je puisse les rapporter ici, l'opinion des *dévotes*, c'est-à-dire de toutes les honnêtes femmes à cet égard, et il ajoute : « Pour Sophie et Ga- « briel (nom de baptême de Mirabeau), ils pensent « que l'honneur d'une femme ne consiste pas à ne « point avoir d'amant, comme la sobriété n'est pas de « se laisser mourir de faim ; mais qu'il ordonne de « n'avoir qu'un amant et de l'adorer ; que celui de « tous les sexes, est de tenir ce qu'il a promis, d'être « fidèle à ses sermens (lors même sans doute que ces promesses seraient coupables, et ces sermens criminels!..) Voilà notre honneur, notre religion, nos « principes : malheur à qui les trouve impudens ! « son âme aride n'est pas faite pour juger la nôtre. » Il revient souvent à cette doctrine, et toujours avec les expressions de la plus haute estime de lui-même, de Sophie, et de leur conduite, et celles du plus profond mépris pour le reste des mortels. « Viles « créatures ! s'écrie-t-il, qui ne voient pas que l'a- « mour, qui est le plus pur et le plus chaste des sen- « timens, comme le plus délicieux et le meilleur, « peut être le seul garant qu'une femme puisse avoir « de ses mœurs! » Et c'est à Sophie, à qui une passion insensée a suggéré le dessein d'abandonner son époux, sa mère, sa famille, tous ses devoirs, pour fuir avec

son séducteur dans des pays étrangers, qu'on ose dire que l'amour est pour une femme le garant des mœurs ! Étrange logique des passions ! Mais lors même que celles de Mirabeau n'y sont pas aussi directement intéressées, ses doctrines ne sont ni plus pures ni plus morales. Sophiste dangereux, il est presque toujours en opposition avec les principes avoués par la raison, par la religion, par l'intérêt de la société. Ainsi, par exemple, il approuve le suicide, quoiqu'il n'ait ni envie de se tuer, ni que Sophie se tue, et il appuie cette doctrine par des raisonnemens et des exemples; il rapporte, entre autres, avec intérêt, celui d'un mari et d'une femme qui se pendirent à côté l'un de l'autre, à Londres, après avoir égorgé leur enfant, et recommandé à leur voisin, par une lettre très-touchante, leur chat et leur chien.

Mais ce livre, moralement mauvais, est-il du moins littérairement bon? voilà la question que feront les lecteurs, la seule peut-être qui intéresse un grand nombre d'entre eux. Je suis loin assurément de contester les grands talens que Mirabeau avait reçus de la nature, et qu'il avait même cultivés avec plus d'étude et d'application qu'on n'aurait dû l'attendre de ses passions orageuses, de sa vie agitée et tumultueuse : il avait une lecture immense et une prodigieuse mémoire; il posséda un assez grand nombre des parties de l'art oratoire pour se faire distinguer parmi nos plus célèbres orateurs; mais pour se faire compter parmi nos bons écrivains, il lui manqua des qualités essentielles, la pureté, la correction, le goût: ses pensées, ordinairement fortes et énergiques, sont souvent délayées dans un style diffus, embarrassé,

lourd, traînant, néologique; son talent manque surtout de souplesse et de flexibilité, qualités bien indispensables à celui qui, dans quatre volumes, n'a guère à parler que de son amour : sans doute, on ne saurait trop en parler à sa maîtresse, mais alors il ne faut pas que les lettres qu'on lui écrit deviennent un livre; car ce qui était un mérite auprès de la maîtresse, devient un tort auprès du public, qui s'ennuie du retour fastidieux et monotone des mêmes sentimens, des mêmes idées, des mêmes expressions. Les éditeurs de ces lettres font dire à La Harpe que personne n'avait mieux que Mirabeau surmonté cette difficulté; mais sans doute La Harpe donna cet éloge et beaucoup d'autres éloges exagérés que rapportent les éditeurs, dans un temps où il était dominé par des opinions politiques qui faisaient fléchir ses opinions littéraires, ou par l'influence du nom, de la réputation et du parti de Mirabeau. Sans aller chercher très-loin des modèles bien imposans, je crois que mademoiselle de Lespinasse a vaincu la même difficulté avec plus de bonheur et de grâce.

C'est surtout la grâce qui manque à Mirabeau : toujours orateur, et pour ainsi dire dans une tribune, il prouve vigoureusement à sa maîtresse qu'il l'aime passionnément, et qu'elle doit l'aimer de même; il ne lui épargne ni les apostrophes, ni les prosopopées, ni les plus hardies figures de rhétorique : il a de la chaleur, de la force, de l'énergie, de l'éloquence, tout, hormis la grâce, la délicatesse, et ce charme secret qui pénètre dans l'âme des lecteurs, les intéresse à deux amans accablés d'infortune, et les attendrit au récit de leurs malheurs.

Des tourmens de l'amour la sensible peinture
Est pour aller au cœur la route la plus sûre.

Mirabeau, qui parle sans cesse de son amour, qui veut paraître de tous les amans le plus passionné, ne *va point au cœur*. On admire les ressources de son esprit, on applaudit même quelquefois au talent de l'écrivain, mais l'âme reste froide et n'est point émue : on lit d'un œil sec, et l'expression de son amour, et le récit de ses infortunes, et le tableau de ses peines, de sa douleur; c'est qu'à force de vouloir être énergique et touchant, il est exagéré, et rien ne nuit plus à l'effet que l'exagération : c'est qu'il manque à ses sentimens, de la vérité; au style dont il les revêt, du naturel et de l'abandon : c'est qu'on sent à chaque page que les transports de sa passion ont leur source dans une âme moins tendre et moins sensible, que dominée par la fougue des passions.

Comment le public serait-il touché? comment Sophie elle-même a-t-elle pu l'être par des protestations de tendresse aussi forcées, aussi alambiquées?

« Je t'aime parce que je vis; l'amour est mon « souffle : penser à ne plus t'adorer me paraîtrait « une supposition aussi absurde que celle de conti- « nuer de vivre, sans un cœur pour distribuer le « sang dans mes veines, et sans des poumons pour « respirer. Je t'assure, ma Sophie, que je n'ai pas « plus de mérite à t'aimer, que les rivières n'en ont « à couler, ou le feu à brûler : c'est ma nature, c'est « mon essence. »

Ce n'était pas jadis sur ce ton ridicule
Qu'Amour dictait les vers que soupirait Tibulle;

ce Tibulle, traduit par Mirabeau, qui imite mal un si tendre et si délicat modèle.

Mais l'esprit supplée à bien des choses dans un homme qui en a beaucoup; il le dépouille des défauts qu'il a, le revêt des qualités qu'il n'a pas, orne quelquefois ses paroles, ses discours, son style, des couleurs qui ne leur sont point naturelles, donne même en quelques occasions à son talent le mérite dont il est le plus ordinairement dépourvu. A la vérité ce sont des apparences qui se dissipent à la longue, des faux semblans qui ne peuvent long-temps faire illusion à ceux du moins que la passion et l'intérêt n'aveuglent pas; c'est un masque à travers lequel il est facile de démêler les véritables traits, la vraie physionomie de celui qui le prend, quel que soit l'art avec lequel il l'ajuste à sa personne. Ainsi, lorsque j'ai dit que Mirabeau ne parlait point ordinairement avec grâce et avec délicatesse le langage de la sensibilité, qu'il ne donnait point à la passion et à la tendresse les accens pénétrans qui touchent le cœur, émeuvent l'âme et font couler les larmes, j'ai voulu dire seulement que tel n'était point le caractère dominant de ses lettres amoureuses et passionnées. Ce serait donc très-mal me réfuter que de me citer quelques lettres, en petit nombre, ou plutôt quelques passages où les qualités généralement refusées à son talent se font cependant remarquer, du moins jusqu'à un certain point, car jamais il ne les réunit à un haut degré : jamais il n'obtient leur plus beau triomphe, celui de faire couler des pleurs.

Mais sans doute, à force d'art, Mirabeau imite quelquefois la grâce et la délicatesse, qui ne lui sont

point naturelles ; il met quelque charme dans l'expression de son amour, de ses regrets, de sa douleur. Je citerai, parmi les lettres où se font plus ou moins remarquer ces qualités, celle dans laquelle il console Sophie de la perte qu'ils viennent de faire d'une fille, fruit de leurs coupables amours. Le chapitre des consolations, toujours si difficile à aborder avec succès, est traité avec beaucoup d'adresse par Mirabeau ; il entre dans la douleur de son amante, la partage pour l'alléger, et lui offre avec douceur, avec onction, avec noblesse, des motifs de courage et de résignation. Souvent aussi il sait donner un tour fin et agréable aux louanges qu'il prodigue à sa maîtresse : ces louanges, il est vrai, sont multipliées jusqu'à satiété ; elles sont sans doute fort exagérées ; mais si la simple galanterie suffit pour cela, que doit-on attendre de la passion ? Mirabeau connaît parfaitement le secret d'intéresser l'amour-propre, secret important en amour, et auprès des femmes. Mais Sophie, qui n'ignore pas que les hommes aiment aussi beaucoup à être loués, rend bien à son amant toutes les louanges qu'elle en reçoit ; et si, dans la profusion des éloges que Mirabeau lui adresse, il loue tout jusqu'à *la vertu de sa Sophie*, dans la prodigalité de ceux que Sophie lui rend, elle loue tout jusqu'à *la beauté de son Gabriel ;* celui-ci, à la vérité, repousse cet éloge et en plaisante souvent, mais Sophie le laisse plaisanter et y revient toujours. Puisqu'il est question de plaisanterie, j'observerai en passant que ce n'est pas dans ce genre que brille l'esprit de Mirabeau, du moins s'il s'agit de la plaisanterie fine et légère ; car il réussit mieux dans la raillerie

amère et le dur sarcasme : mais souvent alors il dépasse le but, celui du moins que doit se proposer tout galant homme, même dans le plus vif et le plus juste ressentiment. Ainsi il rapporte avec complaisance qu'une femme lui ayant dit, et peut-être non sans quelque raison, qu'il était *un impertinent*, il lui répondit *devant trente personnes* et *tout doucement :* « Ah ! madame, quel tort vous me faites ! moi, impertinent ! pour insolent, j'ai pu l'être quelquefois : *la chair est si fragile !* mais impertinent... ah ! jamais. » *Elle se mit à pleurer,* continue Mirabeau ; et il observe froidement qu'*il croyait les femmes de cour plus aguerries,* et il semble jouir cruellement des pleurs qu'il fait verser, et de la confusion profonde où il réduit une femme qui, sans doute, attendait mieux, et des égards dus à son sexe, et de la reconnaissance particulière que lui devait celui qui l'humiliait aussi durement : cela me paraît révoltant.

Parmi les louanges que la reconnaissante Sophie prodigue à Mirabeau, il en est encore une qu'il repousse aussi, mais qui le flatte davantage que l'éloge de *sa beauté;* ce sont les complimens qu'il en reçoit fréquemment sur ses lettres admirables et son admirable talent pour écrire. Sophie qui ne se connaît pas très-bien en style, compare celui de Mirabeau, tantôt au style de J.-J. Rousseau, tantôt à celui de Buffon : il aurait fallu opter ; car il est difficile de ressembler à tous les deux. Mirabeau proteste qu'il ne ressemble ni à l'un ni à l'autre, quoique d'autres, ajoute-t-il finement, l'aient pensé aussi. Il s'indigne de la comparaison, crie au blasphême, au sacrilége ;

il prétend n'être qu'un méchant écolier auprès de ces deux grands maîtres ; et s'il n'est pas tout-à-fait sincère dans le mépris qu'il semble faire de lui-même, je le crois de très bonne foi dans la haute admiration qu'il professe pour les deux écrivains célèbres auxquels on osait le comparer. Il paraît surtout très-enthousiaste de Jean-Jacques, qui, selon lui, a montré plus de génie dans les parties qu'il a traitées, que Voltaire dans les divers genres qu'il a embrassés : questions oiseuses et insolubles.

Ces questions littéraires intéressent beaucoup Mirabeau. Cet homme extraordinaire, agité par tant de passions turbulentes, nourrissait encore la paisible passion des lettres, et il s'y livrait avec toute l'énergie de son âme et l'activité infatigable de son esprit. Dans le donjon de Vincennes, au milieu des fortes distractions que devaient lui donner et son amour et les violens démêlés qu'il avait avec son père, sa femme, sa famille, la famille de la femme qu'il avait séduite et enlevée, ses créanciers, il composait une foule d'ouvrages, en méditait un plus grand nombre encore, et écrivait à Sophie des lettres très-longues, excessivement longues, qui ont du moins le malheur de le paraître à ses lecteurs, et, ce qui est bien pis, paraissaient peut-être telles à son amante même, du moins si l'on peut en juger par les réponses très-courtes qu'elle lui fait et dont il se plaint fréquemment. Il travaillait tout à la fois à un *Essai sur la littérature ancienne et moderne*, à un ouvrage sur la *Mythologie*, à une sorte d'Histoire de sa vie mise en dialogue, à une traduction des *Baisers de Jean Second*, des *Élégies de Tibulle*,

des *Métamorphoses d'Ovide*, des *Contes de Boccace;* à une tragédie et à d'autres poésies, dont il nous donne même quelques échantillons; mais Mirabeau méprisait, ou du moins estimait fort peu J.-B. Rousseau, et dès-lors on peut juger qu'il n'était pas poète. Dans le même temps il projetait encore une traduction des très-beaux, mais très-volumineux romans de Richardson, des romans de Fielding, non moins beaux dans un autre genre, et assez volumineux aussi; enfin, ce qui est plus important, une traduction d'Homère *d'après Homère*, dit-il; et d'après qui donc? le voici : « Plus encore d'après la magni-« fique traduction que Pope en a faite en vers anglais : « c'est un chef-d'œuvre où Homère est fort embelli, « quoi qu'en disent les fanatiques adorateurs de l'an-« tiquité. » Je conclurais de ce singulier passage que Mirabeau entendait un peu mieux l'anglais que le grec. Ailleurs cependant il se range parmi les *adorateurs* les plus enthousiastes de l'antiquité, et la célèbre dans une page pleine de vérité, d'éloquence et de sentiment; c'est peut-être la meilleure de ces quatre volumes, et je la rapporterais volontiers si j'avais plus d'espace.

Mais Homère lui porte toujours malheur; ailleurs il lui fait faire le raisonnement le plus étrange et le plus bizarre. Mirabeau accuse d'abord l'auteur de l'Iliade d'avoir fait dire à Agamemnon que *rien n'est plus méchant ni plus impudent qu'une femme;* puis il l'excuse ainsi : « Il est vrai qu'Agamemnon avait « de justes raisons de se plaindre de la sienne : non-« seulement elle lui avait été infidèle tandis qu'il « faisait la guerre aux Troyens, elle l'avait encore

« fait assassiner à son retour, et ceci est trop fort. » Sans doute cela est *trop fort;* mais n'est-il pas trop fort aussi d'indiquer, pour excuse des discours d'Agamemnon, deux motifs dont l'un n'était pas connu de lui, et l'autre ne pouvait pas exister? Il ignorait, en effet, alors l'infidélité de Clytemnestre, et l'on avouera du moins qu'il n'était pas encore assassiné, lorsqu'il parlait si mal des femmes.

Je ne veux pas oublier d'observer que tous ces innombrables ouvrages, ou traductions de Mirabeau, étaient adressés à Sophie, faits pour Sophie, tous sans en excepter un roman très-libre, très-indécent, intitulé *le Libertin de qualité.*

Je sais que ce n'est point un spectacle rare que celui d'un ambitieux qui, placé sur un théâtre, y défend avec chaleur des sentimens qu'il abjure au fond du cœur, y proscrit des opinions qui lui sont chères, souvent même ceux qui, en les professant, pensent réellement comme lui; mais les *Lettres à Sophie* en fournissent un nouvel exemple. Mirabeau à la tribune était un apôtre de l'égalité; il semblait mépriser les distinctions sociales, appui de tout gouvernement bien constitué, et surtout de toute monarchie sage et tempérée; mais il ne pensait point ainsi quelques années auparavant. Ayant appris que plusieurs de ses nièces venaient d'entrer dans le chapitre noble de Maubeuge, il écrit à Sophie : « Cela « m'a fait plaisir; car, comme les preuves excessi- « vement fortes que ce chapitre exige sont néces- « saires du côté de la mère comme du père, cela « me montre que mon père a enfin mis ses papiers « en règle..... J'eus toute la peine du monde à ob-

« tenir communication de ces papiers et permission « d'y travailler ; lorsqu'il me fallut monter dans les « carrosses.... L'A. D. H. (l'ami des hommes), qui « a beaucoup d'orgueil, en a mis à regarder avec « dédain toutes preuves de noblesse ; c'est assez mal « vu. » Ce passage eût été assez curieux à lui répéter à la tribune ; mais il n'était pas à cette contradiction près. Ces lettres présentent encore un singulier contraste entre Mirabeau simple particulier, et Mirabeau revêtu de fonctions publiques et importantes. Tout le monde sait qu'à l'Assemblée constituante il se fit plus remarquer par une patience philosophique à supporter tous les sarcasmes et toutes les injures, que par un vif ressentiment qui les repousse et les venge ; dans ses Lettres à Sophie, au contraire, il parle quelquefois en capitan et en matamore ; il respire la guerre, il semble même révoquer en doute la bravoure de son frère le vicomte de Mirabeau, qui eut pourtant sur ce point une réputation incontestable. Ayant appris que celui-ci était parti pour la guerre d'Amérique, il assure, en termes extrêmement cyniques et même grossiers, qu'il n'y fera que hâter sa mort par ses débauches : « C'est moi, dit-il, qu'il fallait y envoyer ; « j'y aurais été ou en intrépide soldat ou en utile « officier. »

On voit, par le titre de cette édition, que ce n'est qu'un choix de lettres à Sophie ; mais on en a *choisi* beaucoup, et peut-être les lecteurs, trouvant un peu volumineux un *choix* en quatre volumes de lettres amoureuses, sans action qui se développe,

marche, se complique et se dénoue, sans diversité et opposition de caractères, sans autre variété que celle des tours pour exprimer toujours la même chose, diront-ils à l'éditeur :

> Vos abrégés sont longs au dernier point :
> Faisons-les courts, en ne les lisant point.

SECTION III.

VOYAGES.

Itinéraire de Paris à Jérusalem, et de Jérusalem à Paris, en allant par la Grèce, et revenant par l'Égypte, la Barbarie et l'Espagne, par F. A. DE CHATEAUBRIAND.

IL est peu de lectures qui nous intéressent autant que celle des voyages. La relation d'un simple matelot échouant sur un rivage inconnu, nous racontant sans art ses dangers et ses naufrages, nous parlant dans un style barbare d'une peuplade barbare, excite notre curiosité, est lue avec empressement, avec avidité; c'est surtout de ces histoires particulières que Pline aurait pu justement dire : *Historia quocumque modo scripta placet.* Si vous donnez néanmoins un attrait de plus à cette curiosité naturelle et générale, et que changeant le lieu de la scène vous transportiez le voyageur obscur dans des contrées fameuses, alors les grands souvenirs de l'histoire suppléeront à l'insuffisance de l'écrivain et du peintre, animeront ses récits et ses tableaux, donneront de l'éclat à ses couleurs, de l'intérêt à ses informes descriptions. Mais si des lieux célèbres sont parcourus par un célèbre écrivain, par un illustre voyageur; si des pays par-

ticulièrement favorisés de la nature exercent les pinceaux d'un homme dont le talent descriptif sait reproduire toutes les richesses de la nature, et les présente à nos yeux dans des tableaux vifs, animés, pittoresques; si surtout de grands hommes et de grands événemens, dont le seul souvenir enflamme les imaginations les plus froides, ont illustré ces contrées et sont peints et racontés par une imagination forte; si le cœur noble et généreux du voyageur nous retrace les vertus généreuses, les sentimens nobles, les glorieux triomphes, les revers honorables de ceux qui habitèrent les villes et les républiques florissantes dont il ne voit aujourd'hui que les ruines; si le contraste de ce qu'elles furent autrefois, de ce qu'elles sont aujourd'hui, est une occasion fréquente et naturelle, et de grandes pensées, et de rapprochemens frappans, et de touchans regrets; enfin, si la première patrie des beaux-arts et du génie est parcourue par un digne admirateur du génie, par un homme sensible à tout ce qui est beau, à tout ce qui est grand; si la première patrie de la religion, le berceau de ces divines institutions qui ont changé la face du monde, le théâtre de tant de prodiges, de tous ces miracles de grandeur, de puissance, de dévouement et de charité, ont été visités par un homme dont la plume est déjà illustrée par la peinture des bienfaits de cette religion, et de tous les sentiments qu'inspirent si puissamment ces lieux sacrés, que pourrait-il manquer à la relation d'un pareil voyageur, à son *itinéraire*, pour plaire, intéresser, toucher, émouvoir, puisqu'à l'attrait universel pour les voyages se joindraient de si rares et de si heureuses circonstances,

et que les lieux les plus célèbres de l'univers auraient été parcourus par un des hommes les plus dignes de les peindre?

Telles sont les contrées décrites dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris :* tel est l'auteur de cet ouvrage. Athènes, Sparte, Jérusalem, Alexandrie, Carthage; le Parnasse, l'Olympe, l'Eurotas, le Nil, le Jourdain; les monumens de Périclès, ceux des Pharaons, ceux des Maures ou des Arabes; la gloire passée et la honte présente; la liberté turbulente et l'abjecte servitude; les descendans des vainqueurs de Marathon, de Salamine et de Platée, gouvernés par un stupide pacha, ou même par un vil eunuque noir; la patrie d'Homère, de Sophocle, de Platon, de Zeuxis, de Phidias, plongée dans l'ignorance et la barbarie; la montagne de Sion, la fontaine de Siloé, les coteaux d'Engaddi, les champs d'Ascalon; cette Palestine entière illustrée par tant de prodiges de douceur, de miséricorde et de courage, foulée maintenant par d'insolens spahis ou de cruels Bédouins, quels lieux, quels souvenirs, quels contrastes, quels tableaux s'offrent à l'imagination! elle est là dans son empire. Il n'est donc pas étonnant qu'un écrivain en qui cette brillante faculté de l'esprit domine, ait long-temps nourri et enfin exécuté le projet de visiter ces contrées fameuses où tant d'objets s'offraient à sa curiosité, à ses méditations, à ses pinceaux.

Long-temps avant M. de Châteaubriand, un homme d'une imagination riche et sensible comme lui, l'auteur du *Télémaque*, s'était plu à former le même dessein; l'idée seule de ce voyage le remplit

d'enthousiasme, et il peint avec un naïf abandon l'aimable exaltation de ses sentimens dans une lettre qu'on croit adressée à Bossuet, et dont je rapporterai quelques fragmens : premièrement, parce qu'une lettre de Fénelon à Bossuet est toujours bonne à citer ; en second lieu, parce que, dans le petit nombre d'objets qui peuvent être traités ou plutôt indiqués dans une très-courte lettre, on verra une grande conformité d'idées entre Fénelon et M. de Châteaubriand. C'est de part et d'autre un profond mépris, une grande aversion pour les Turcs, et l'horreur de leur domination ; l'amour des beaux-arts et de l'antiquité, une haute admiration des anciens Grecs, une vive compassion pour les Grecs modernes ; enfin dans l'un et dans l'autre des sentimens religieux plus hautement exprimés, sans doute, dans Fénelon qui voulait aller dans le Levant en qualité de *missionnaire*, mais assez marqués dans M. de Châteaubriand, qui avoue, *sans pudeur*, comme il le dit lui-même, qu'il est allé en Palestine visiter les saints lieux en qualité de *pélerin*. « La Grèce entière, s'écrie Fénelon, s'ou-
« vre à moi, le sultan effrayé recule ; déjà le Pélo-
« ponèse respire en liberté, et l'Église de Corinthe
« va refleurir ; la voix de l'apôtre s'y fera encore en-
« tendre. Je me sens transporté dans ces beaux lieux
« et parmi ces ruines précieuses, pour y recueillir
« avec les plus curieux monumens l'esprit même de
« l'antiquité. Je cherche cet aréopage où saint Paul
« annonça aux sages du monde un Dieu inconnu ;
« mais le profane vient après le sacré, et je descends
« au Pirée où Socrate fait le plan de sa république.
« Je monte au double sommet du Parnasse. Je cueille

« les lauriers de Delphes, et je goûte les délices de « Tempé. Quand est-ce que le sang des Turcs se « mêlera avec celui des Perses sur les plaines de « Marathon, pour laisser la Grèce entière à la re- « ligion, à la philosophie, aux beaux-arts, qui la « regardent comme leur patrie !

« . . . . . *Arva, beata*
« *Petamus arva, divites et insulas.*

« Je ne t'oublierai pas, ô île consacrée par les cé- « lestes visions du prophète bien-aimé, ô heureuse « Pathmos! etc. »

Il m'a semblé qu'une pareille citation n'était point étrangère à l'objet qui m'occupe, et qu'elle ne déplairait point aux lecteurs; on n'est point fâché, et M. de Châteaubriand n'en sera sûrement pas plus fâché qu'un autre, de voir cette analogie d'idées et de sentimens entre deux écrivains célèbres qui, avec des talens sans doute très-divers, mais doués néanmoins l'un et l'autre d'une brillante et féconde imagination, nous ont offert encore une autre conformité dans leurs compositions littéraires. C'est, en effet, à Fénelon et à M. de Châteaubriand que nous devons deux ouvrages dans le même genre, et dans un genre tellement difficile, que les difficultés, malgré un grand nombre de tentatives, n'ont pu être vaincues que par eux seuls; et de ces deux ouvrages, l'un est depuis long-temps et incontestablement rangé parmi les chefs-d'œuvre de notre littérature; et l'autre, qu'il n'est peut-être pas temps de classer encore, offre certainement, et en grand nombre, les beautés vives et originales qui font les chefs-d'œuvre.

C'est, comme on le sait, pour perfectionner ce dernier ouvrage (l'auteur dit modestement pour le rendre moins imparfait), que M. de Châteaubriand avait entrepris son voyage dans la Grèce, l'Égypte, la Palestine; il voulait que la description des lieux où il a placé l'action principale des *Martyrs* fût vive, animée, exacte, telle qu'on ne peut l'obtenir que d'un témoin oculaire; il voulait que l'inspiration de ces lieux sacrés et poétiques se fît sentir dans sa composition, et donnât de la vie à ses tableaux. Les détracteurs mêmes des *Martyrs* ont été forcés de convenir que ce noble but, donné par l'auteur à ses voyages, avait été rempli. Heureux voyage pour les lettres, puisque de deux ouvrages remarquables, l'un par des beautés d'un ordre supérieur, l'autre par l'agrément et l'intérêt, il a fait naître celui-ci; et rendu celui-là meilleur!

Jusqu'ici on avait reproché au style de M. de Châteaubriand des couleurs trop poétiques, des figures trop hardies, des tours peu naturels, des expressions et des alliances de mots un peu extraordinaires. Je n'examinerai point si ces reproches étaient fondés, ni jusqu'à quel point ces défauts si amèrement reprochés, si fort exagérés par l'envie et l'esprit de parti, étaient, les uns excusés par le genre de compositions auxquelles se livrait l'auteur, les autres rachetés par un talent original qui n'était pas toujours également pur, mais qui toujours noble, brillant, élevé, savait compenser des taches légères par des beautés supérieures. Ce qu'il y a de certain, c'est que de pareils défauts eussent été beaucoup plus déplacés et infiniment plus sensibles dans la relation d'un voyage;

le goût de M. de Châteaubriand les a évités avec soin, et son talent flexible s'est prêté avec une heureuse facilité au nouveau ton qu'il devait prendre. Un voyageur est le héros de sa relation, et c'est surtout lorsqu'on parle de soi qu'il faut éviter la recherche, l'affectation et l'enflure; le naturel, la simplicité, la grâce, tels doivent être alors les seuls ornemens du discours; tels sont aussi ceux qu'on remarquera dans la narration de M. de Châteaubriand, toutes les fois du moins qu'il s'agit de lui, toutes les fois qu'il est en scène. Cependant des pensées touchantes, des sentimens généreux, des rapprochemens heureux, des traits rapides, vifs, énergiques, qui sortent sans effort de ce fond si simple, n'en reçoivent que plus d'éclat, et font une impression plus infaillible et plus forte sur le lecteur. Mais ce n'est pas de la personne seule du voyageur que le récit du voyage doit prendre son ton; il doit le recevoir aussi des lieux que le voyageur parcourt; il doit s'élever et s'ennoblir suivant l'importance de ces lieux, les brillans souvenirs qu'ils rappellent, les grandes destinées qu'ils ont eues et celles qu'ils peuvent avoir. Le talent connu de M. de Châteaubriand s'accordait trop naturellement avec cette règle de composition, pour qu'il ne s'y conformât pas. Il parle noblement des nobles objets qui s'offrent sur sa route, ou plutôt qui sont rappelés à sa mémoire par l'histoire des peuples qu'il visite, des villes et des lieux qu'il parcourt : le spectacle de cette illustration perdue et de la dégradation de la Grèce, jadis si florissante, si libre, si polie, aujourd'hui humiliée, avilie, presque aussi barbare que ses barbares dominateurs, lui arrache des regrets

éloquens, lui inspire une éloquente indignation contre les stupides oppresseurs de Sparte et d'Athènes, et de nobles vœux pour un meilleur avenir. A ces tableaux historiques et politiques succèdent ceux de la nature physique des pays célèbres, des beaux lieux que parcourt l'illustre voyageur, et le lecteur applaudit tour à tour aux réflexions vives, neuves et originales d'un esprit élevé, quelquefois même profond; aux nobles sentimens d'une âme généreuse, aux riches pinceaux d'une brillante imagination.

Les plus beaux morceaux de ce genre qui ornent et varient l'*Itinéraire* de M. de Châteaubriand sont trop longs pour pouvoir être cités dans un journal, et ils perdraient beaucoup à être abrégés; je serai donc obligé de choisir mal, ou plutôt de ne pas choisir le mieux possible, et de gâter un peu ce que je choisirai, pour le réduire à de plus courtes dimensions. Après avoir prévenu du tort que je fais à l'auteur, je vais néanmoins, pour le plaisir du lecteur, mettre sous ses yeux quelques-uns des fragmens de l'*Itinéraire*. M. de Châteaubriand venait de visiter, et même de reconnaître et de fixer plus clairement qu'on ne l'avait fait avant lui, les ruines de Sparte; il était sur les ruines d'Athènes : on voit que ses affections sont pour cette dernière ville, et pour les Athéniens du temps de Miltiade, de Sophocle, de Périclès, et même d'Alcibiade; mais il n'est point injuste envers Sparte et les Spartiates; et à la vue des ruines et des débris de ces deux peuples et de ces deux républiques, il fait ainsi le parallèle de leurs mœurs et de leurs institutions : « Je m'avançais « vers Athènes avec une espèce de plaisir qui m'ô-

« tait le pouvoir de la réflexion, non que j'éprou-
« vasse quelque chose de semblable à ce que j'avais
« senti à la vue de Lacédémone. Sparte et Athènes
« ont conservé, jusque dans leurs ruines, leurs dif-
« férens caractères; celles de la première sont tris-
« tes, graves et solitaires; celles de la seconde sont
« riantes, légères, habitées. A l'aspect de la patrie
« de Lycurgue, toutes les pensées deviennent sérieu-
« ses, mâles et profondes; l'âme fortifiée semble
« s'élever et s'agrandir : devant la ville de Solon,
« on est comme enchanté par les prestiges du génie;
« on a l'idée de la perfection de l'homme considéré
« comme un être intelligent et immortel; les hauts
« sentiments de la nature humaine prenaient à Athè-
« nes quelque chose d'élégant qu'ils n'avaient point
« à Sparte. L'amour de la liberté et de la patrie n'é-
« tait point pour les Athéniens un instinct aveugle,
« mais un sentiment éclairé, fondé sur le goût du
« beau en tous les genres, que le ciel leur avait si
« libéralement départi; enfin, en passant des ruines
« de Lacédémone aux ruines d'Athènes, je sentis que
« j'aurais voulu mourir avec Léonidas, et vivre avec
« Périclès. »

Mais cette patrie de Léonidas, ainsi que celle de Périclès, gémit sous le même joug, et voici un des nombreux tableaux de cette affreuse servitude, que nous présente M. de Châteaubriand. « Le Pélo-
« ponèse est désert... Les Albanais ont massacré une
« partie de la population; on ne voit que des villa-
« ges détruits par le fer et par le feu.... De criantes
« avanies, des outrages de toutes les espèces achèvent
« de détruire de toutes parts l'agriculture et la vie;

« chasser un paysan grec de sa cabane, s'emparer « de sa femme, le tuer sous le plus léger prétexte, « est un jeu pour le plus petit aga du moindre vil- « lage. Parvenu au dernier degré du malheur, le « Moraïte s'arrache de son pays, et va chercher en « Asie un sort moins rigoureux : vain espoir! Il ne « peut fuir sa destinée; il retrouve des cadis et des « pachas jusque dans les sables du Jourdain et dans « les déserts de Palmyre! L'Attique, avec un peu « moins de misère, n'offre pas moins de servitude. « Athènes est sous la protection immédiate du chef « des eunuques noirs dans le sérail. Un disdar ou « commandant représente le monstre protecteur, « auprès du peuple de Solon. Ce disdar habite la ci- « tadelle remplie des chefs-d'œuvre de Phidias et « d'Ictinus, sans demander quel peuple a laissé ces « débris, sans daigner sortir de la masure qu'il s'est « bâtie, sous les ruines des monumens de Périclès; « quelquefois seulement le tyran automate se traîne « à la porte de sa tanière; assis, les jambes croisées, « sur un sale tapis, tandis que la fumée de sa pipe « monte à travers les colonnes du temple de Mi- « nerve, il promène stupidement ses regards sur les « rives de Salamine et sur la mer d'Épidaure. »

Ailleurs, les souvenirs brillans du passé, le spectacle douloureux du présent, inspirent à M. de Châteaubriand un touchant retour sur sa patrie. « J'arrêtais souvent mon cheval au milieu des pins, « des lauriers et des myrtes, pour regarder en arrière. « Je contemplais tristement les deux mers, surtout « celle qui s'étendait au couchant, et qui semblait « me tenter par les souvenirs de la France. Cette

« mer était si tranquille! le chemin était si court!
« dans quelques jours j'aurais pu revoir mes amis!
« Je ramenais mes regards sur le Péloponèse, sur
« Corinthe, sur l'Isthme, sur l'endroit où se célé-
« braient les jeux : quel désert! quel silence! Infor-
« tuné pays! malheureux Grecs! La France perdra-
« t-elle ainsi sa gloire? Sera-t-elle ainsi dévastée,
« foulée aux pieds dans la suite des siècles? Cette
« image de mon pays, qui vint tout à coup se mê-
« ler aux tableaux que j'avais sous les yeux, m'at-
« tendrit : je ne pensais plus qu'avec peine à l'espace
« qu'il me fallait encore parcourir avant de revoir
« mes pénates! J'étais, comme l'ami de la fable,
« alarmé d'un songe, et je serais volontiers retourné
« vers ma patrie, pour lui dire :

« Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu;
« J'ai craint qu'il ne fût vrai; je suis vite accouru,
« Ce maudit songe en est la cause. »

Voilà des sentimens pleins de naturel, des réflexions touchantes, une heureuse citation; veut-on des tableaux de la nature physique, des descriptions vives, animées, pittoresques? « Il faut mainte-
« nant se figurer cet espace tantôt nu et couvert
« d'une bruyère jaune, tantôt coupé par des bou-
« quets d'oliviers, par des carrés d'orge, par des sil-
« lons de vigne; il faut se représenter des fûts de
« colonnes, et des bouts de ruines anciennes et mo-
« dernes sortant du milieu de ces cultures.... Il faut
« répandre dans les campagnes des Albanaises qui
« tirent de l'eau ou lavent à des puits les robes des
« Turcs.... Il faut supposer toutes ces montagnes

« dont les noms sont si beaux, toutes ces ruines si « célèbres, toutes ces îles, toutes ces mers non moins « fameuses, éclairées d'une lumière éclatante. J'ai « vu du haut de l'Acropolis le soleil se lever entre « les deux cimes du mont Hymette; les corneilles « qui nichent autour de la citadelle, mais qui ne « franchissent jamais son sommet, planaient au-des- « sous de nous; leurs ailes noires et lustrées étaient « glacées de rose par les premiers reflets du jour; « des colonnes de fumée bleue et légère montaient « dans l'ombre, le long des flancs de l'Hymette, et « annonçaient les parcs ou les chalets des abeilles; « Athènes, Acropolis et les débris du Parthénon, se « coloraient des plus belles teintes de la fleur du pê- « cher; les sculptures de Phidias, frappées horizon- « talement d'un rayon d'or, s'animaient et semblaient « se mouvoir sur le marbre par la mobilité des om- « bres du relief; au loin la mer et le Pirée étaient « tout blancs de lumière, et la citadelle de Corin- « the, renvoyant l'éclat du jour nouveau, brillait « sur l'horizon du couchant comme un rocher de « pourpre et de feu. »

J'ai peine à sortir de ce premier volume si plein, si nourri, si intéressant. Je quitte à regret cette Grèce tant célébrée et si souvent décrite, et qui après cette foule de voyageurs et d'historiens est encore présentée à nos regards, dans de nouveaux et admirables tableaux, par un peintre si brillant. Je suis fâché surtout de ne pouvoir pas faire connaître au lecteur ces réflexions politiques sur les causes de la décadence des Grecs, qui terminent le premier volume, et le tableau de cette contrée fameuse. Rien n'est plus intéressant,

rien n'est plus fertile en utiles leçons que ces morceaux d'histoire philosophique, lorsqu'ils sont le fruit des méditations d'un Bossuet, d'un Montesquieu, ou d'un génie heureux qui n'est point indigne d'être le disciple de ces grands maîtres, et de marcher sur leurs traces. Mais ces réflexions occupent trop d'espace pour pouvoir être citées, et il faut d'ailleurs faire voir que M. de Châteaubriand n'est pas moins bien inspiré par les autres contrées qu'il parcourt, et qu'il ne peint pas moins bien, par exemple, les Arabes du désert, que les Grecs anciens ou modernes. Avant de rencontrer ces peuplades errantes et nomades, il passe à Smyrne, dont il donne cette légère esquisse. « Je trouvai chez eux (chez les habitans de Smyrne) « des femmes élégantes qui semblaient avoir reçu le « matin leurs modes de chez Leroy. Placé entre les « ruines d'Athènes et les débris de Jérusalem, cet « autre Paris où j'étais arrivé sur un bateau grec, « et d'où j'allais sortir avec une caravane turque, « coupait d'une manière piquante les scènes de mon « voyage : c'était une espèce d'oasis civilisée, une « Palmyre au milieu des déserts et de la barbarie. « J'avoue néanmoins que, naturellement un peu « sauvage, ce n'était pas la société que j'étais venu « chercher en Orient ; il me tardait de voir des cha- « meaux, et d'entendre le cri du cornac. »

Il a bientôt ce plaisir, bientôt il est transporté au milieu des sauvages arabes, qu'il compare avec les sauvages de l'Amérique, par ce brillant parallèle : « Ce qui distingue surtout les Arabes des peuples « du Nouveau-Monde, c'est qu'à travers la rudesse « des premiers on sent pourtant quelque chose de

« délicat dans leurs mœurs : on sent qu'ils sont nés « dans cet Orient d'où sont sortis tous les arts, tou- « tes les sciences, toutes les religions. Caché aux ex- « trémités de l'Occident, dans un canton détourné « de l'univers, le Canadien habite des vallées om- « bragées par des forêts éternelles, et arrosées par « des fleuves immenses ; l'Arabe, pour ainsi dire, « jeté sur le grand chemin du monde, entre l'Afri- « que et l'Asie, erre dans les brillantes régions de « l'Aurore, sur un sol sans arbres et sans eaux. Il « faut, parmi les tribus des descendans d'Ismaël, des « maîtres, des serviteurs, des animaux domestiques, « une liberté soumise à des lois ; chez les hordes amé- « ricaines, l'homme est encore tout seul avec sa fière et « cruelle indépendance ; au lieu de la couverture de « laine, il a la peau d'ours ; au lieu de la lance, la « flèche ; au lieu du poignard, la massue ; il ne con- « naît point et il dédaignerait la datte, la pastèque, « le lait du chameau ; il veut à ses festins de la chair « et du sang.... Il n'a point dompté le cheval pour « poursuivre la gazelle, il prend lui-même l'orignal « à la course. Il ne tient point par son origine à de « grandes nations civilisées ; on ne rencontre point « les noms de ses ancêtres dans les fastes des em- « pires ; les contemporains de ses aïeux sont de vieux « chênes encore debout ; monumens de la nature et « non de l'histoire, les tombeaux de ses pères s'élè- « vent inconnus dans des forêts ignorées. En un mot « tout annonce chez l'Américain le sauvage qui n'est « point encore parvenu à l'état de civilisation ; tout « indique chez l'Arabe l'homme civilisé, retombé « dans l'état sauvage. »

Le cheval de l'Arabe n'est pas moins heureusement peint que l'Arabe lui-même. M. de Châteaubriand le représente durement traité par son maître, malgré le prix qu'il y attache et l'espèce de passion qu'il a pour lui ; exposé à l'ardeur du soleil, attaché en terre à des piquets par les quatre pieds, de manière à le rendre immobile : ce dur traitement ne lui fait rien perdre de sa vigueur et de son courage. « J'ai sou-
« vent admiré, dit M. de Châteaubriand, un che-
« val arabe ainsi enchaîné dans le sable brûlant, les
« crins descendans épars, la tête baissée entre les
« jambes pour trouver un peu d'ombre, et laissant
« tomber de son œil sauvage un regard oblique sur
« son maître. Avez-vous dégagé ses pieds des entra-
« ves? vous êtes-vous élancé sur son dos? il écume,
« il frémit, il dévore la terre ; la trompette sonne ;
« il dit : Allons, et vous reconnaîtrez le cheval de
« Job. »

Je ne suis point encore parvenu avec l'illustre voyageur au terme de ses courses, au principal but de son voyage, à la cité sainte, texte fécond de tableaux d'un autre genre, de réflexions touchantes et religieuses, qu'inspirent naturellement les lieux sacrés ; de sentimens chevaleresques, que rappellent les exploits des croisés. Je ne puis rien dire des souvenirs que font naître et la vue de Carthage et le tombeau de saint Louis. L'espace me manque aussi pour faire quelques critiques ; et d'abord j'aurais remarqué que ce morceau même d'histoire, à l'occasion de Carthage, est ici déplacé, quoique d'ailleurs très-bien fait, parce que ce n'est point dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, qu'on va chercher et qu'on

s'attend à trouver l'histoire des guerres puniques. C'est peut-être un heureux défaut; mais c'est un défaut de composition. Parmi ces sentimens si nobles, si élevés, si généreux, si touchans, si éloquemment exprimés, j'en aurais peut-être rencontré qui m'auraient paru peu naturels ou peu naturellement amenés : je les aurais trouvés un peu prodigués. Sans doute ces mouvemens d'une âme sensible et noble, ces idées d'avenir, de vanité de l'homme, d'inconstance et de vicissitude des choses humaines, de tristesse, de mélancolie, touchent et émeuvent le lecteur, et sont, en général, parfaitement exprimés par l'auteur; le tour de son esprit et la conscience de son talent l'y ramènent naturellement, et peut-être en abuse-t-il un peu. J'aurais pu disputer sur quelques tours moins réguliers, quelques expressions un peu hasardées; et après avoir épuisé ces critiques minutieuses, je dirais presque ces chicanes, j'aurais encore, avec plaisir, reporté l'attention du lecteur sur tant de pages éloquentes, de détails simples et aimables, de tableaux pleins de chaleur et de vie, qui donnent à cet ouvrage un intérêt soutenu, et lui obtiendront infailliblement une célébrité égale à celle des autres productions du même écrivain.

Voyage pittoresque de la Grèce, par M. le comte de Choiseul-Gouffier.

ARTICLE PREMIER.

Le premier volume de cet ouvrage parut quelques années avant la révolution, et sa publication fut un des événemens littéraires les plus remarquables de

cette époque, un de ceux qui honorèrent le plus les arts et les lettres à la fin du dix-huitième siècle. Toutes les circonstances semblaient se réunir pour attacher le plus vif intérêt à cette grande et belle production : le fond même de l'ouvrage, son exécution, l'auteur à qui l'on en était redevable. C'était vers la Grèce qu'on reportait les regards du lecteur, vers cette contrée la plus célèbre de l'univers, cette terre classique d'où s'élèvent tant de souvenirs, où fleurirent tant de villes fameuses, théâtre de tant d'événemens importans, patrie de tant de grands capitaines, de tant d'hommes illustres, nos premiers instituteurs, nos guides et nos maîtres dans toutes les carrières que se sont ouvertes l'esprit et le génie. Le contraste de tant d'éclat et de gloire auxquels ont succédé tant d'humiliation et d'opprobre semble encore augmenter l'intérêt qu'inspirent ces peuples et ces contrées. La servitude et l'abjection des Grecs modernes font ressortir davantage les généreux triomphes et les brillans trophées de leurs ancêtres, et l'antique renommée des Athéniens et des Spartiates rend encore plus vifs les sentimens de compassion qu'excitent leurs infortunés descendans; on recueille plus avidement les monumens échappés à tant de révolutions; on regrette plus amèrement ceux dont la perte est moins due encore à la destruction du temps, qu'à celle de l'ignorance, du fanatisme et de la barbarie qui s'établit au centre des lumières, dans la patrie des arts, et qui méprise les sublimes productions du génie, ou plutôt les regarde avec une stupide horreur.

Ces sentimens d'admiration, de pitié, de regrets, à la vue de l'état passé et présent de la Grèce, sont

si naturels, que sans doute dans tous les temps ils furent le partage de tous les hommes instruits; mais il faut l'avouer, le *Voyage pittoresque* les nourrit, les fortifia, les accrut dans l'âme de tous les lecteurs. Aucun autre ouvrage ne donnait une connaissance aussi exacte de la Grèce moderne; aucun autre ne présentait mieux les moyens de la comparer avec la Grèce antique. Les courses pénibles et dangereuses, une observation constante et scrupuleuse, l'érudition la plus variée, la connaissance des auteurs anciens et modernes qui avaient parlé de la Grèce, la discussion des divers passages qui se contredisaient, l'explication de ceux qui étaient obscurs, la réfutation d'erreurs accréditées, l'art de la parole et de la gravure, tout se réunissait pour faire connaître ce qui existe encore dans cette illustre contrée, et souvent même ce qui n'existe plus. Enfin, à tant de titres pour intéresser qu'offrait cet ouvrage, se joignait encore l'intérêt que devait naturellement inspirer l'auteur. Était-ce en effet un vieil académicien des inscriptions et belles-lettres, qui ayant pâli non-seulement sur tous les écrivains grecs classiques, mais encore sur les plus ennuyeux scoliastes, sur les plus lourds commentateurs, sur les plus secs géographes et les plus arides compilateurs d'antiquités, avait recueilli du moins, pour fruit de tant de veilles pénibles et de travaux fastidieux, les notions les plus sûres, les plus vastes et les plus étendues sur la Grèce et sur les Grecs, depuis Homère jusqu'à nos jours? Non : c'était un homme extrêmement jeune, qui montrait ces connaissances si variées; c'est à cet âge où l'on est bien plus avide de

plaisirs que d'instruction, qu'échappant à toutes les séductions de Paris, à tous les agrémens que lui offrait une société choisie, dans laquelle il portait tous ces avantages qui faisaient souvent alors une réputation plus prompte et plus brillante que les plus utiles travaux littéraires, sacrifiant même ou ajournant du moins les faveurs que l'ambition et la fortune promettaient à son mérite réel et à son nom illustre, il cède à son enthousiasme pour les arts, les lettres et l'antiquité, et recueille, à travers les fatigues d'un voyage pénible, les matériaux d'un intéressant et bel ouvrage.

Le public, à qui les premiers fruits de tant de travaux et de persévérance furent offerts dans le premier volume de cet ouvrage, ne fut donc que juste en se montrant reconnaissant envers le jeune auteur à qui il les devait : l'accueil le plus favorable fut fait au livre, les suffrages les plus unanimes récompensèrent l'auteur ; mais entre tous ces suffrages, il en est un qu'il dut particulièrement distinguer, parce qu'il partait non-seulement d'un ami, non-seulement de l'homme le plus aimable, qui, en l'accompagnant dans quelques-unes de ses courses savantes, en avait charmé les fatigues et l'ennui, mais encore d'un grand poète, et que les vers qui célébrèrent le *Voyage pittoresque en Grèce* seront lus comme cet ouvrage par nos derniers neveux, et le suivront dans la postérité la plus reculée. Les grâces de l'élocution et le talent littéraire qui brillent dans son livre venaient d'ouvrir à M. de Choiseul les portes de l'Académie-Française, comme l'érudition variée et la saine critique qu'on y remarque lui ou-

vrirent celles de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Ce fut sans doute un beau jour pour l'auteur du *Voyage pittoresque en Grèce*, celui où, entrant dans la première de ces deux Académies, au sein de laquelle il avait été récemment admis, et après y avoir prononcé son discours de réception, il entendit de beaux vers sur cette Grèce qu'il venait de parcourir et de peindre, et qu'il reçut ce bel hommage rendu à sa personne, à ses travaux et à son ouvrage, par le plus brillant de nos poètes :

Sparte, où sont tes débris ? Montre-moi cette Athènes
Où méditait Platon, où tonnait Démosthènes.
Que de charmes encor dans vos restes flétris!
Hélas! le temps allait consumer ces débris!
Parmi les voyageurs qui de ce beau rivage
Emportent en partant une stérile image,
Le Génie éploré de ces fameux remparts
Distingua dans la foule un jeune amant des arts,
Qui pour ces murs sacrés rempli d'idolâtrie,
Triste, semblait pleurer pour sa propre patrie.
. . . . . .
« Tu vois, lui dit le dieu, ces merveilles divines;
« Le temps va dévorer jusques à leurs ruines :
« Bientôt l'œil affligé ne reconnaîtra plus
« L'asile des beaux-arts et celui des vertus.
« Hâte-toi, rends la vie à leur gloire éclipsée.
« Pour prix de tes travaux, dans un nouveau lycée
« Un jour je te promets la couronne des arts. »
Il dit, et dans le fond de leurs tombeaux épars,
Des Platon, des Solon les ombres l'entendirent;
Du jeune voyageur tous les sens tressaillirent.
Aussitôt dans ces lieux, berceau des arts naissans,
Accourent à sa voix les arts reconnaissans.
. . . . . .
Et belle encor malgré les injures de l'âge,
Avec ses monumens, ses héros et ses dieux,
La Grèce reparaît tout entière à nos yeux.

Ces souvenirs aimables, ces brillans préliminaires, qui regardent plutôt la personne de M. de Choiseul que son ouvrage, m'ont trop long-temps écarté de l'ouvrage même, et me laissent trop peu d'espace pour en parler avec l'étendue convenable. Il faudrait beaucoup d'articles pour faire connaître le sujet et le mérite des curieux et intéressans tableaux qu'il offre au lecteur : je lui en consacrerai au moins un second.

Art. II.

L'enthousiasme exagère, la jeunesse exagère, le voyageur exagère; il semblait donc qu'à tous ces titres, l'exagération serait l'écueil contre lequel devait nécessairement échouer M. de Choiseul, voyageant dès ses jeunes années, avec un vif sentiment d'admiration, dans le pays le plus propre à l'inspirer. Il avoue lui-même, dans les rigueurs du jugement qu'il porte de son premier volume, que lorsqu'il le composa, c'était des *illusions de son enthousiasme* qu'il lui était le plus difficile de se défendre. Il me semble néanmoins, qu'en général il s'en est assez bien défendu: ne décrivant que ce qu'il avait vu par lui-même; ne donnant pour certain que ce qu'il avait vérifié par des observations scrupuleuses et des calculs exacts; se contentant, avec une bonne foi rare parmi les voyageurs, d'indiquer comme incertain et douteux, ce qui n'était fondé que sur des calculs d'approximation, ou sur des conjectures même assez probables; parcourant la Grèce avec les souvenirs et les descriptions qu'en avaient laissés les poètes, les historiens, les géographes: Homère, Hérodote,

Plutarque, Pausanias, Strabon, Pomponius Mela, et une foule d'autres écrivains célèbres de l'antiquité et des temps modernes ; comparant leurs divers passages ; les expliquant par l'inspection des lieux ; les conciliant, les adoptant ou les réfutant avec une critique judicieuse, non-seulement il s'est en général abstenu d'une exagération naturelle à sa position et à son âge, mais souvent il a réformé les exagérations des autres, celles même où étaient tombés les écrivains les plus graves et les plus judicieux.

C'est ainsi qu'en descendant dans la grotte fameuse d'Antiparos, il a dissipé non-seulement tous les prestiges dont l'avaient environnée certains auteurs crédules, en comptant beaucoup sur la crédulité des lecteurs, mais encore les hyperboles du sage Tournefort, qui appelle un *précipice horrible* une première ouverture de six ou sept pieds de profondeur, et va toujours croissant en exagération, à mesure qu'il s'enfonce davantage dans les profondes cavités de la grotte. Un Anglais que M. de Choiseul ne nomme pas, mais que je crois être M. Moore, avait encore renchéri sur la description exagérée de Tournefort. La grotte d'Antiparos, ainsi dépouillée de tout ce que la frayeur et l'envie de raconter des choses extraordinaires lui avaient prêté de terrible et de prodigieux, n'en reste pas moins, dans la description de M. de Choiseul, un objet digne de la curiosité des naturalistes et des voyageurs : il lui accorde, avec quelque peine cependant, deux cent cinquante pieds de profondeur ; la regarde comme la plus grande de toutes les grottes connues, et la plus riche en curiosités naturelles, en stalactites, en stalagmites, etc. La hau-

teur du colosse de Rhodes est, comme la profondeur de la grotte d'Antiparos, réduite à ses justes dimensions par l'auteur du Voyage pittoresque de la Grèce. C'était une opinion accréditée par quelques anciens historiens, que les vaisseaux passaient, les voiles déployées, entre les jambes de ce colosse. Plusieurs auteurs modernes avaient répété cette fable; Rollin, écrivain aimable, historien intéressant dans sa candeur et sa naïveté, mais que son respect pour l'antiquité empêche quelquefois de discuter les opinions des anciens, l'avait adoptée : M. de Choiseul la réfute; il relève aussi, en passant, une singulière erreur de Voltaire, relativement au même colosse (1). Mais comme si ce colosse devait porter malheur à tous ceux qui en parlent, je ne sais si M. de Choiseul ne s'est pas trompé lui-même, en ne lui assignant que cinquante-six ans de durée avant sa chute, occasionée par un tremblement de terre. Je crois qu'il fallait dire soixante-six ans (2); au reste, dix ans de plus ou de moins pour un colosse, c'est fort peu de chose.

La Grèce et l'Asie mineure offrent à M. de Choiseul deux sortes de tableaux, le tableau de la nature physique, et ceux de la nature morale chez les malheureux Grecs opprimés, et chez les Turcs leurs barbares dominateurs. Pour les premiers il appelle à son secours les arts du dessin et de la gravure; pour les seconds, il n'a que son talent, son imagination, son pinceau; c'est assez pour tracer des tableaux pleins de charme, tel est celui qu'il nous présente de l'hospitalité chez les Orientaux.

---

(1) Voltaire. *Essai sur les Mœurs*, ch. xcii.

(2) Bayle. *Dictionnaire Historique*.

Rien n'atteste mieux l'impuissance des gouvernemens de l'Orient, le désordre de leurs institutions sociales, l'anarchie des lois et la barbarie des peuples, que ces associations singulières dont on parle souvent parmi nous, et qu'on nomme assez improprement caravanes, du mot turc ou arabe *kiarvan* qui signifie *marchand*. Ceux qui exercent cette profession dans les États du grand-seigneur, et qui transportent les effets de leur commerce dans les provinces éloignées, et surtout en traversant l'Égypte ou l'Arabie, sont obligés, pour se mettre à l'abri de l'attaque des voleurs et du pillage des Arabes Bédouins, de s'armer, de se réunir, de payer des gens armés, quelquefois ces mêmes Arabes, leurs plus dangereux ennemis, mais alors religieux observateurs de leur parole, et fidèles gardiens du dépôt qui leur a été confié. C'est ainsi qu'ils obtiennent par leurs sages précautions, leur nombre et leur courage, ce qu'ils attendraient vainement de la surveillance des lois et de la protection de leur souverain. Cependant, c'est de ces habitudes, si contraires aux mœurs des peuples policés, que sont nés des institutions, des établissemens et des vertus qui honoreraient les nations les plus civilisées. Ces marchands éloignés de leur patrie, sur un sol étranger, au milieu des déserts arides qu'ils viennent de parcourir, trouvent des bâtimens vastes et commodes, où l'on a préparé tout ce qui leur était utile, où l'on n'a pas même négligé ce qui pouvait leur être agréable. Ils entrent dans des cours spacieuses ; de larges platanes leur offrent une ombre salutaire, et des fontaines jaillissantes rafraîchissent l'air brûlant de ces climats ; de vastes écuries, de vastes magasins,

un grand nombre de chambres, reçoivent les chevaux et les chameaux, les marchandises, les maîtres. Là tous les secours sont prodigués, tous les hommes sont admis; le chrétien comme le musulman, le juif comme l'idolâtre, le malheureux que la misère accable comme le riche sur lequel la fortune verse toutes ses faveurs. La description de ces établissemens ou *karavanserais*, et la peinture de la noble hospitalité qu'on y exerce, est un des morceaux les plus agréables et les plus intéressans du *Voyage pittoresque de la Grèce*. C'est sur ces détails touchans des vertus hospitalières que l'auteur a répandu toute la grâce de son style, et son talent n'a jamais plus de charme, que lorsqu'il paraît prendre plus particulièrement sa source dans les nobles sentimens qui l'inspirent. Faisons-nous d'abord une juste idée d'un khan ou karavanserai, et n'en cherchons point ailleurs une plus aimable description, que celle qu'en a donnée M. de Choiseul lui-même :

« C'est un spectacle intéressant que celui d'un « khan, lorsque vers la fin du jour plusieurs cara- « vanes arrivent de divers endroits pour y passer la « nuit; de longues files de chameaux viennent y « déposer leurs charges précieuses; une foule de « cavaliers les accompagnent ou les suivent: ils ont « des vêtemens variés, des armes, des figures dif- « férentes. Le mouvement est général; on parle à « la fois plusieurs langues; on se retrouve avec « surprise, on se reconnaît avec joie : les uns pro- « posent des marchés; les autres s'interrogent sur « les dangers de la route. Toutes les nations, toutes « les religions se rapprochent pour leur intérêt

« commun. Un vieillard, inspecteur du khan, chargé « d'y maintenir le bon ordre, est assis à l'entrée ; « il accueille les voyageurs, leur rend le salut et « les vœux qu'ils lui adressent ; il s'informe de « ceux qu'il n'aperçoit point encore ; il veille aux « intérêts de ses hôtes, assigne les places, prévient « les discordes ; et si à la suite de ces riches convois « venus des régions lointaines, il se trouve, par un « contraste trop fréquent, quelques malheureux dé- « nués de tout, au nom de Dieu et de Mahomet, ils « sont traités comme des frères qui achèvent plus « laborieusement que d'autres le pélerinage de la vie. « Il n'ont pas craint d'entrer : sur la porte ils ont lu « ces mots gravés en lettres d'or..... *Le paradis est « à ceux qui nourrissent, pour l'amour de Dieu, « les malheureux sans ressource, les orphelins et « les esclaves.* »

Ainsi, cette vertu de l'hospitalité, que toutes les traditions sacrées et profanes, historiques ou mythologiques, nous représentent si noblement exercée dans les premiers âges du monde, par les patriarches, les demi-dieux, les héros, les rois et les peuples, est si naturelle dans ces climats de l'Orient où elle est née, que rien n'a pu en faire perdre les touchantes habitudes ; ni la succession des siècles, ni les révolutions des empires, ni la différence de la religion et des mœurs, ni la civilisation et la barbarie se succédant tour à tour dans ces contrées. M. de Choiseul la peint dans tous ses âges, dans toutes ses périodes, dans tous ses bienfaits. Ce sont des rapprochemens bien intéressans que ceux par lesquels, après nous avoir montré le culte de cette vertu consa-

crée dès les temps antiques par les beaux exemples qu'en offrent les plus anciens livres, la Bible et les poésies d'Homère, il nous la présente encore, après tant de siècles, honorée dans les pratiques simples et cordiales des peuples si différens qui habitent les mêmes régions. Le voyageur qui demande l'hospitalité, présente un don léger au maître de la maison dans laquelle il vient d'entrer: S'il n'a rien, il offre une simple fleur, une feuille cueillie près de la maison; jamais cet hommage n'est repoussé : on s'empresse autour de l'étranger, on l'accueille avec joie; c'est un jour de fête pour la maison qui le reçoit. L'Arabe Bédouin lui-même se montre le plus fidèle aux lois, aux devoirs de l'hospitalité. Il aurait pillé, dévalisé, tué peut-être pour le plus léger intérêt le malheureux suppliant, s'il l'avait trouvé sur sa route; il se fera tuer pour défendre le même homme auquel il sera attaché par les liens de l'hospitalité; toute la famille périra plutôt que de permettre qu'on fasse injure à son hôte. Le christianisme, si favorable à tous les sentimens qui unissent les hommes comme des frères, donna à ces vertus hospitalières un principe plus sublime, et leur commanda des dévouemens plus généreux, des sacrifices plus héroïques. M. de Choiseul rend hommage aux nobles institutions que la religion consacra à l'exercice de ces vertus, et à tous ces personnages si dignes d'admiration et de respect, que dans tous les siècles elle anima du feu sacré de la plus tendre charité; à ces pieux cénobites dont les plus riches établissemens, comme les plus pauvres ermitages, étaient des hospices religieux; à ces nobles chevaliers, qui non moins humbles et non moins

humains que braves et fiers dans les combats, s'honoraient du nom de *frères hospitaliers*.

Peut-être dans toutes ces aimables digressions M. de Choiseul s'éloigne-t-il un peu des monumens de la Grèce et des côtes de l'Asie mineure; mais le plaisir du lecteur l'absoudra toujours des reproches que pourrait lui faire ici une critique rigoureuse : lui-même les avait d'ailleurs prévenus, et il y répond si noblement, que le plus sévère censeur doit être désarmé. Dans les jours de désordre, d'anarchie et de calamités générales, M. de Choiseul fut proscrit par cette patrie qu'il avait dignement représentée chez une puissance alliée, et honorée dans d'autres cours par son esprit et ses talens : « Je puis dire « comme Ménélas, observe-t-il, et moi aussi je fus « errant, et moi aussi je fus malheureux. » Une nation puissante, la souveraine d'un grand empire, réparèrent à son égard les torts de sa patrie; une foule d'autres Français, errans et malheureux comme lui, furent généreusement accueillis par la même nation. « Heureuses, s'écrie-t-il, les nations « qui n'ont jamais repoussé l'opprimé que les dis- « cordes civiles privaient de sa patrie! On pourra « sans craindre de les blesser, sans les condamner « à d'humiliantes comparaisons, célébrer la bonté « généreuse et compatissante. Les infortunés qui « trouvèrent chez elles un refuge aux jours du mal- « heur, sentiront le charme attaché au rapproche- « ment de ces antiques et de ces modernes souvenirs. « Ce ne seront pas eux du moins qui me reproche- « ront, lorsque je n'avais annoncé que de simples « notions sur la piété musulmane envers les voya-

« geurs, d'avoir pu me laisser entraîner à rappeler « d'autres bienfaits de l'hospitalité. Celui qui en « éprouva si long-temps l'heureuse influence, n'est- « il pas excusable de s'être oublié dans un pareil su- « jet, de ne le quitter même qu'à regret ? »

De ces considérations graves, et pour ainsi dire religieuses, M. de Choiseul passe avec beaucoup de grâce et de facilité à des récits gais et légers. On sait que l'esprit et la gaîté ne lui manquaient pas plus que les sentimens nobles et généreux. C'est ainsi qu'il raconte très-agréablement les détails de sa visite à l'aga Hassan-Tchaousch-Oglou; des cérémonies de sa réception, et de la fête qu'on lui donna. L'aga était un vieillard de quatre-vingts ans, qui avait de grandes richesses, et s'était à peu près rendu indépendant de la Porte. Il voulait transmettre son autorité, ses trésors et son indépendance à son petit-fils, enfant qu'il tenait dans ses bras. Il expliquait à M. de Choiseul, par le moyen d'un médecin arabe qui servait d'interprète, les desseins de sa politique, sa conduite passée, et ses projets pour l'avenir. Sa conversation était très-grave et très-sérieuse : tout à coup son visage s'égaie, et bientôt il s'abandonne à un rire immodéré. M. de Choiseul, surpris, cherche la cause de cette joie si imprévue et si extraordinaire, et il voit un homme d'un extérieur bizarre qui faisait des grimaces et des contorsions extraordinaires. Le médecin arabe lui apprend que c'est un fou, favori d'Oglou, et qui le quitte rarement. Le vieux aga semblait prendre un plaisir singulier à ce spectacle. « Tout à coup il me demanda, dit M. de Choiseul, « si les princes, dans mon pays, avaient des fous

« dans leur palais. Je lui répondis qu'ils en avaient « eu autrefois ; mais qu'ils n'en avaient plus aujour- « d'hui d'attitrés, et qu'à cet égard ils s'abandon- « naient avec confiance aux hasards de la société. » On reconnaît M. de Choiseul à ce trait spirituel ; mais on le reconnaîtra aussi, je pense, à la réplique non moins spirituelle qu'il se fait faire par l'aga. « C'est un « ancien usage, parmi nous, lui fait-il dire, et qui « n'a aucun inconvénient. Ce ne sont pas les fous « qui sont dangereux dans les cours, ce sont les « sots. Je paie des fous pour m'amuser, et des sa- « ges pour s'occuper de mes affaires. Si le sultan « en eût fait de même, les efforts de ses armes mieux « dirigés n'auraient pas échoué contre les Russes. » J'ai peine à croire que Hassan-Tchaousch-Oglou parlât si bien ; mais quand on rapporte un dialogue, et qu'on a beaucoup d'esprit, on ne fait pas mal d'en prêter un peu à ses interlocuteurs.

A une conversation piquante et spirituelle, succède un tableau gracieux et fleuri ; telle est cette description d'une récolte de roses dans les environs d'Andrinople : « Déjà les beaux jours du printemps « ont mûri les récoltes embaumées ; il est temps « d'enlever les fleurs épanouies et de faire place aux « nouvelles générations de roses qui se succèdent « tout l'été. De jeunes filles, se tenant par la main, « arrivent en dansant ; elles répètent des chants, « dont quelques-uns ont été conservés à travers les « siècles, dont les autres célèbrent des amours plus « récens, mais qui tous rappellent, par des accens « harmonieux, la langue d'Homère et d'Anacréon. « Les grâces décentes de ces moissonneuses, leurs

« vêtemens, les longues tresses de leurs chevelures,
« et les voiles qu'elles se plaisent à livrer au vent qui
« les soutient en voûte sur leurs têtes, tout retrace
« les scènes décrites par Théocrite et Virgile ; il n'est
« pas une de ces beautés dont vous ne croyiez avoir
« déjà vu l'image sur quelques bas reliefs ou sur
« une pierre antique : un vieux berger, semblable
« à Silène, prend sa musette ; il s'anime lui-même
« des sons sortis de l'outre qu'il enfle et presse tour
« à tour ; il croit aussi danser, et ses pieds appe-
« santis par l'âge répètent sur une même place tous
« les mouvemens de la jeunesse folâtre qui bondit
« sur la prairie. Le vieillard sourit à leurs sauts lé-
« gers ; ces belles filles applaudissent à ses efforts,
« à sa gaîté, et ne rient qu'en cachette de sa barbe
« touffue, de ses joues enluminées. Mais le moment
« du travail est arrivé ; le signal se donne : elles en-
« trent dans ces vastes champs de fleurs ; leurs cor-
« beilles sont bientôt remplies ; des chariots reçoi-
« vent ces récoltes odorantes, et de lourds buffles,
« au pas lent, à l'épaisse encolure, traînent avec
« gravité des gerbes de roses. »

Tel est ce peuple qui chante, rit et danse sous ses fers. M. de Choiseul gémit de ce douloureux contraste, et de cette sorte d'avilissement ; et ces généreux sentimens s'expriment tantôt dans un langage éloquent, tantôt dans de vives allégories et d'énergiques peintures ; il représente dans une de ses belles gravures, la Grèce sous la figure d'une belle femme enchaînée par les mains, par les pieds, par le cou, entourée des ombres des anciens héros qui pleurent et qui gémissent, et il s'écrie : *Exoriare aliquis !...*

Ces nobles sentimens et ces vœux généreux n'étaient point une recommandation auprès de la Sublime Porte, où, peu de temps après la publication de son ouvrage, M. de Choiseul fut envoyé, en qualité d'ambassadeur, pour représenter le roi de France, et maintenir les intérêts de la France. On pouvait espérer, il est vrai, que la Sublime Porte, qui ne lit guère, ne lirait point, et ne connaîtrait jamais ce beau plaidoyer en faveur de l'affranchissement des Grecs, et contre leurs barbares oppresseurs. Mais cette espérance fut trompée. Les autres ambassadeurs ou agens diplomatiques ne laissèrent point la cour ottomane dans une ignorance sur laquelle il était si naturel de compter. Ils lui révélèrent ce que vraisemblablement elle n'aurait jamais connu, sans les rivalités et les jalousies qui naissent des intérêts divers et opposés. C'est en effet un des secrets de la diplomatie de nuire aux autres, et chacun de ses agens pourrait prendre pour devise ce vers si peu charitable de La Fontaine :

Mon bien premièrement, et puis le mal d'autrui.

M. de Choiseul se tira avec beaucoup d'esprit et d'adresse de ces difficultés et de ces embarras. Bientôt la révolution vint lui en susciter de plus inextricables. Il n'eut pas, du moins, celui du choix dans le parti qu'il devait prendre. Il resta fidèle à son roi ; il refusa un serment contraire à celui qu'il avait déjà prêté, plus contraire encore à tous ses nobles sentimens. Nommé à l'ambassade d'Angleterre par un gouvernement qu'il ne reconnaissait point, il resta à Constantinople, continua long-temps ses relations diploma-

tiques au nom du roi de France, et adressa ses dépêches aux princes français sortis de France, les seuls représentans de la souveraineté et de la royauté captives. Mais il fallut enfin, sinon céder et fléchir, du moins s'échapper et fuir devant un pouvoir qui domina l'Europe, et chercher un asile pour se mettre à l'abri de ses fureurs. Ainsi furent long-temps suspendus les travaux et les études qui lui étaient si chers, et par le puissant attrait qui l'avait d'abord entraîné à les entreprendre, et par la gloire qu'ils lui avaient déjà procurée, et par celle qu'il devait s'en promettre encore.

Les Indous, ou *Description de leurs mœurs, costumes et cérémonies*, par M. Solvyns.

ARTICLE PREMIER.

Il est des peuples qui sans fournir à l'histoire des faits positifs très-importans, et sans rappeler de grands souvenirs, ont cependant quelque chose de si particulier dans leur physionomie, leurs opinions et leurs mœurs, de si poétique dans leur climat et dans le vague même et l'incertitude de leurs annales, que leur nom seul frappe l'imagination, excite la curiosité et l'intérêt : tels sont ces peuples *voisins de l'aurore*, comme les appelle Hérodote, habitant les belles et fertiles contrées qu'arrosent le Gange et l'Indus. On les voit dans tous les temps, et dès les âges les plus reculés, exercer un grand empire sur l'opinion des nations les plus civilisées. Les sages de l'Inde furent regardés comme les plus sages des hommes ; et rien n'égala dans l'antiquité la réputation des gymnosophistes et des brachmanes.

Les Grecs, si fiers de leur propre mérite, si contempteurs des autres nations, exceptèrent toujours les habitans de l'Inde de ce mépris général qu'ils accordaient si libéralement à tous les autres peuples. Leurs plus célèbres philosophes allaient s'instruire à l'école des philosophes indiens ; et c'était déjà une sorte de mérite qui ne contribuait pas peu à la réputation d'un sage de la Grèce, que d'avoir abordé dans ces climats éloignés, regardés comme le sol natal de la sagesse et de la philosophie. Les Romains, non moins fiers et non moins dédaigneux que les Grecs, mettant d'ailleurs la gloire des armes au-dessus de tout, et confondant dans le même mépris à peu près tous les peuples vaincus, partagèrent néanmoins l'opinion avantageuse des Grecs sur les Indiens, toujours vaincus par tous ceux qui les attaquèrent. Cette haute estime, cette vénération singulière est d'autant plus étonnante, qu'on ne sait trop sur quoi elle était fondée. C'était, comme tant d'autres opinions, une superstition née de l'éloignement des objets et de l'ignorance où l'on était à leur égard. Quel est en effet le grand homme sorti de ces belles contrées ? De quelles découvertes utiles à l'humanité leur sommes-nous redevables ? On ne citerait pas même une seule maxime sage, une règle sûre de conduite dont on pût faire honneur à leurs gymnosophistes si vantés ; et combien d'extravagances ou puériles ou barbares on pourrait leur reprocher !

Mais si cette haute renommée de philosophie et de sagesse que les habitans de l'Inde avaient usurpée chez les anciens, s'est évanouie chez les modernes, dont l'imagination moins vive se laisse moins séduire par

des illusions brillantes, et à qui d'ailleurs de faciles et fréquens voyages ont donné des notions plus exactes et plus sûres, la beauté, la fertilité du climat, la richesse et la variété des productions, mieux connues et plus appréciées que jamais, ont encore assuré parmi nous la réputation de l'Inde, et en ont fait un des pays les plus célèbres du monde. Ce n'est pas, comme les Grecs et les Romains, en poètes et en philosophes que nous parlons du Gange et de l'Indus ; c'est en marchands et en spéculateurs que les nations modernes parcourent les beaux rivages que ces fleuves arrosent et fertilisent. C'est de là que sont transportés en Europe tant d'objets dont l'éclat éblouit nos yeux, dont le parfum charme notre odorat, aiguise notre appétit : objets d'autant plus estimés qu'ils flattent nos sens, ou qu'ils sont bien plus consacrés au luxe et à des goûts factices qu'à une utilité réelle et à des besoins naturels.

Cependant, après les aromates, les pierres précieuses, les soieries, les mousselines, les schalls de Cachemire, et tous les trésors de l'Inde, les Indiens eux-mêmes ont encore quelques droits à notre attention et à notre curiosité. Si nos sages et nos philosophes ne doivent point, à l'exemple de Pythagore, aller voyager parmi eux pour y puiser des maximes et des leçons de philosophie et de sagesse, ils pourront y observer du moins des extravagances qu'on ne trouverait point ailleurs, des coutumes bien bizarres, des mœurs bien singulières ; et tout cela est bon à observer aussi. A ses étranges habitudes, ce peuple mêle d'ailleurs d'excellentes qualités. Les Indiens sont de tous les hommes les plus sobres, les plus tempérans,

les plus doux et les plus hospitaliers. La douce température du ciel sous lequel ils vivent, et l'agrément du sol qu'ils habitent, ont sans doute amolli leurs âmes et énervé leur courage; mais peut-être doivent-ils aussi à ces avantages de leur climat cette douceur de mœurs et de caractère qui les distingue particulièrement; et ce serait encore lui assigner les mêmes causes que de l'attribuer à leur sobriété et à la nature des alimens dont ils se nourrissent: car cette sobriété et cette tempérance est un des effets incontestables de leur ciel et de leur climat. Les Indiens, en effet, habitent un pays où le riz croît sans culture, où le coco, la datte, le figuier, présentent de tous côtés des mets délicieux; les palmiers, les orangers, les citronniers, les cannes à sucre, leur offrent, ou d'épais ombrages, ou des boissons rafraîchissantes, ou une nourriture facile, saine et agréable; leur frugalité leur rend même inutiles ces épiceries qui croissent autour d'eux, et dont les peuples septentrionaux font usage pour aiguiser et augmenter leur voracité naturelle. Ainsi seuls ils peuvent se passer de tous les autres peuples qui ne sauraient guère se passer d'eux. La chaleur de leur soleil qui corromprait bien vite la chair des animaux, leur rend cette nourriture insupportable et odieuse. Ils n'ont pas même besoin de les tuer pour se revêtir de leurs peaux; le ciel de l'Inde invite les habitans à aller presque nus; et l'on ne saurait disconvenir que cette habitude de tuer les animaux et de se nourrir de leur sang et de leur chair, en augmentant la force et le courage de l'homme, n'augmente aussi sa violence et sa férocité.

C'est de ces douces habitudes et de ces besoins si

simples et si facilement satisfaits, qu'est née la métempsycose, doctrine la plus humaine qu'il soit possible d'imaginer, et qu'il eût certainement été bien impossible d'introduire parmi les peuples voraces du Nord : elle se trouve établie chez les Indiens dès les âges les plus reculés. Pythagore la puisa à l'école des gymnosophistes, six cents ans avant Jésus-Christ ; et cette antiquité qui paraîtrait assez belle à la plupart des autres peuples, n'est rien en comparaison de celle que les Indiens attribuent à leurs opinions, à leurs coutumes, à leurs systèmes religieux, à leur existence politique. Il est certain que l'Inde, un des plus beaux et des plus fertiles pays du monde, a dû être un des premiers habités : l'histoire en fait mention dès le temps de Bacchus, qui en fit la conquête ; mais lorsque dans l'histoire profane on est remonté à Bacchus, il est difficile de remonter plus haut.

Tandis que tous les écrivains qui ont parlé de l'Inde attestent cette douceur de mœurs qui caractérise les Indiens, cette horreur pour le sang que leur inspire la métempsycose, et qu'ils portent jusqu'à respecter les animaux les plus immondes et les plus malfaisans, Hérodote accuse les Padéens, peuplade indienne, d'être anthropophages. S'il faut l'en croire, dès qu'un de leurs compatriotes tombe malade, ils le tuent pour qu'il ne maigrisse pas, et le mangent : le malheureux a beau crier qu'il se porte fort bien, qu'il ne maigrira pas, ses parens, ses amis et ses voisins, que leur intérêt rend très-habiles à démêler le moindre symptôme de maladie, l'égorgent impitoyablement. Tibulle fait allusion à ce bar-

bare usage des Padéens, dans les deux vers suivans :

Impia nam sævis celebrans convivia mensis
Ultima vicinus Phœbo tenet arva Padæus.

Mais il est probable que le poète se sera laissé entraîner sans examen à l'autorité de l'historien, et l'historien rapporte bien des fables dans cette partie de son histoire. Je crois qu'il est tout aussi permis de douter de ses anthropophages indiens, que de ses fourmis indiennes, plus petites à la vérité qu'un chien, mais plus grosses qu'un renard. C'est dans les climats âpres et sauvages, parmi quelques peuplades errantes, vagabondes, dans des forêts ou des déserts sans culture, chez quelques sauvages grossiers et étrangers à toute idée de civilisation, que les hommes ont pu se dévorer entre eux. Mais comment admettre que cet horrible usage soit né et se soit maintenu jusqu'au temps d'Hérodote, sous le ciel doux et pur de l'Inde, dans le climat le plus riant et le plus fertile, au milieu des récoltes les plus abondantes et des fruits les plus délicieux; enfin, parmi les peuples peut-être les plus anciens du globe, et le plus anciennement civilisés ?

Ce ne sont point les annales et l'histoire des Indiens qui sont intéressantes ; ce sont leurs mœurs, leurs coutumes civiles et religieuses qui sont curieuses : ce ne sont pas leurs actions publiques ni le rôle politique qu'ils ont joué dans le monde qui ont de l'importance et de l'éclat; ce sont leurs actions privées, leurs usages particuliers, leurs opinions singulières qui nous frappent, nous étonnent, et ont pour nous cet attrait de curiosité que nous inspire tout ce qui est étrange, bizarre, ou ce qui nous pa-

rait tel en s'éloignant prodigieusement de l'ordre accoutumé de nos pensées et de nos habitudes. Que nous offrent en effet les annales des Indiens, fabuleuses dans les myriades d'années et de siècles qu'elles attribuent à ces peuples, le plus souvent incertaines lorsqu'elles cessent d'être fabuleuses, et enfin sans intérêt dans ce qu'elles racontent de réel et de constant? Ce n'est pas que l'Inde n'ait éprouvé ses catastrophes et ses révolutions. Les pays riches et fertiles en ont toujours été moins à l'abri que les autres, parce que dans tous les temps ils ont tenté la cupidité des peuples conquérans ou des hordes barbares qu'un climat moins heureux n'attache point à leur patrie, ou qu'un sol âpre et dur force d'aller chercher au loin un plus beau ciel et une plus facile subsistance. La nation indienne a dû être plus que toute autre victime de ces irruptions étrangères; mais ces peuples mous et efféminés ont subi sans résistance tous les jougs qu'on a voulu leur imposer. Là on n'a point vu de ces luttes longues et opiniâtres qui font la gloire du triomphe, et effacent la honte de la défaite. Ces faciles victoires et ce paisible esclavage sont sans intérêt pour l'histoire, puisqu'ils n'en inspirent ni pour les vainqueurs ni pour les vaincus. L'histoire a tout dit quand elle a nommé les conquérans, ou plutôt les oppresseurs de l'Inde, et qu'elle a marqué les époques où Sesac, Madiès, les Assyriens, les Perses, Alexandre, les Arabes, les Tartares, Sha-Nadir, et les nations modernes de l'Europe, sont venus tour à tour ravager ces beaux et fertiles pays, et faire un peuple esclave d'un peuple qui n'a pas su être guerrier.

Ce n'est donc point un historien qu'il faut à ces peuples ; c'est un observateur qui ait long-temps séjourné parmi eux, qui les ait suivis dans tous les détails de leur vie ; dans leurs amusemens, leurs fêtes, leurs jeux ; dans l'intérieur de leurs maisons, dans leurs temples et leurs places publiques ; dans l'exercice de leurs arts, soit d'agrément, soit d'utilité, et de leurs travaux d'agriculture ; dans leurs voyages ; enfin, qui ayant soigneusement remarqué toutes les conditions, toutes les castes, tous les états, dans toutes les circonstances où peuvent les placer leurs opinions, leurs préjugés, leurs besoins, leurs plaisirs et leurs habitudes, nous représente fidèlement et ce genre de vie singulier, et ces mœurs bizarres, et ces hommes étranges. Il faut que le voyageur exact et attentif, non content de raconter et de décrire, s'aide du crayon, du pinceau, des couleurs et des dessins, et des gravures, pour exprimer fidèlement aux yeux tant d'objets divers et curieux : c'est en effet par leur organe qu'ils seront retracés plus clairement à l'esprit : *Oculis subjecta fidelibus.*

M. Solvyns est cet observateur laborieux, patient, éclairé. Dans un second article je choisirai parmi ses nombreuses et curieuses observations quelques-unes de celles qui pourront donner au lecteur une idée de l'agrément de ses recherches et de l'intérêt de son magnifique ouvrage.

Art. II.

Quinze ans de séjour dans le Bengale, de voyages sur les frontières, dans l'intérieur du pays, dans tous les lieux où s'offrait quelque objet digne de remarque ; de conversations avec les naturels de

l'Inde les plus instruits, et de l'attention la plus scrupuleuse et la plus soutenue, ont mis M. Solvyns à même de tout voir, de tout comparer, de tout juger et de ne point s'en laisser imposer par les erreurs les plus accréditées. Peintre et dessinateur habile, il n'a point été obligé, comme il arrive presque toujours, de s'en rapporter à un artiste étranger, qui, n'ayant pas vu par lui-même, comprend mal la description qu'on lui fait, la rend plus mal encore, et ne met ainsi sous nos yeux qu'une traduction infidèle de la pensée de l'historien et du voyageur : c'est en présence des objets qu'il a tout dessiné lui-même. Un certain nombre de ces dessins répandus à Calcutta, dans les lieux mêmes où l'on pouvait le mieux juger du choix des objets et de la vérité de leur représentation, y eurent le plus grand succès : transportés à Londres, ils y furent extrêmement recherchés, et une édition qu'on en publia, quoique très-incomplète, très-informe, dénuée de texte et d'explication, y fut citée comme *inestimable*, comme *inappréciable*, par ceux qui avaient voyagé dans l'Inde, ou qui écrivirent sur cette contrée célèbre.

M. Solvyns s'est d'abord attaché à nous faire connaître les divisions des castes et leurs nombreuses subdivisions : notions importantes, lorsqu'il s'agit d'un peuple chez qui toutes les classes sont séparées par des préjugés insurmontables et d'éternelles barrières ; notions cependant tellement embrouillées chez les modernes, que Rollin, suivant ses guides ordinaires, les historiens anciens, Hérodote et Diodore de Sicile, divise les Indiens en sept classes, dont la septième, dit-il, est composée de *ceux qui*

sont employés dans les conseils publics, qui partagent avec le prince les soins du gouvernement. C'est de cette classe qu'on tire les magistrats, les gouverneurs de province, les généraux et les officiers d'armée, tant sur terre que sur mer, etc. Qui croira que c'est de la septième, c'est-à-dire de la dernière de toutes les classes, qu'on tire ceux qui occupent les places les plus importantes de l'état? M. Solvyns, qui ne s'en est rapporté ni à Hérodote ni à Diodore, mais à ce qu'il a vu lui-même, a admis dans la société indienne une classification de rangs et d'états plus raisonnable, plus juste, plus vraie.

Chaque Indien paraît très-jaloux de sa caste, ou même de chaque subdivision ou nuance de cette caste, quelque basse qu'elle soit; et de même qu'un brame qui prie sur un amas de pierres ne voudrait pas être confondu avec celui qui prie dans l'eau, de même un pâtissier qui fait des pâtisseries avec du sucre, de la farine de riz et du lait de coco, serait au désespoir si on le confondait avec le pâtissier qui emploie de l'huile ou du beurre. M. Solvyns les représente l'un et l'autre, et on voit bien que ce sont deux êtres fort différens et peu disposés à s'estimer l'un l'autre. Toutes les professions sont aussi scrupuleusement divisées; il y en a quelques-unes de bien singulières : telle est celle du p'haoût. Les p'haoûts sont des espèces de serviteurs très-zélés, qui sont payés par de riches Hindous pour se répandre dans les maisons et jusque dans les places publiques, y proclamer les vertus de leurs maîtres, et raconter, vrais ou faux, des traits honorables à la mémoire de ceux qui les paient. « Ils ne se piquent pas, dit

« M. Solvyns, de véracité; ils se distinguent par la « volubilité et l'abondance de leurs discours. Il est « assez amusant d'en entendre plusieurs ensemble, « rivalisant, en faveur de leurs maîtres, d'exagéra- « tion et de forfanterie... Lorsqu'ils débitent leurs « mensonges officieux, ils se couvrent la tête d'un « linge, comme on le voit dans la gravure. Il semble « que cette espèce de voile leur donne plus d'assu- « rance. » M. Solvyns représente un de ces p'haoûts qui a, il faut l'avouer, l'air d'un fieffé menteur; je suis sûr que le docteur Gall lui trouverait toutes les bosses réunies du mensonge, de la flatterie et de la bassesse. M. Solvyns observe que les p'haoûts, ou flatteurs à gages, sont bien payés, et je le crois aisément; mais il ajoute qu'ils sont plus nombreux dans le nord de l'Inde qu'au midi, et cela me surprend : dans nos climats, les habitans des provinces du midi n'ont pas moins de vanité, et n'aiment pas moins la flatterie que ceux du nord.

Dans tous les pays les femmes sont très-curieuses à observer. Elles ont leurs usages, leurs coutumes, leurs mœurs, qui diffèrent singulièrement d'une contrée à une autre, et qui excitent dans tous les pays la curiosité des lecteurs. M. Solvyns est loin d'avoir négligé ce genre d'observation; un grand nombre de ses gravures est consacré aux femmes. Il nous représente une petite maîtresse du Bengale avec tous ses grands airs; une belle Hindoue avec toutes les grâces de la coquetterie. Un sage législateur, *Menu*, avait réglé les dépenses des vêtemens et de la toilette; mais le désir de briller et de plaire, dans l'Inde comme ailleurs, est plus fort que tous les réglemens. Les

femmes méprisent *Menu* et ses lois somptuaires ; elles se chargent de bijoux, d'ornemens et de pierreries, avec plus de luxe et de profusion, que d'ordre et de goût. On voit dans un de ces dessins qu'une élégante Hindoue, en représentation et en grande parure, doit être assise sur un riche tapis ; des coussins brodés soutiennent ses jambes et ses bras ; ses cheveux, noués par derrière, sont rendus luisans par l'huile de cacao qu'elle y répand fréquemment ; ils sont séparés sur le front par un bouquet de perles ou de pierres précieuses, dont la plus grosse éclate au milieu ; d'immenses colliers et d'énormes pendans brillent à son cou et à ses oreilles. Celles qui foulent aux pieds toutes les lois du législateur chargent encore de gros bijoux leur nez, leurs bras, leurs jambes : trois petites étoiles de diverses couleurs marquent le milieu du front, le bas du menton, le côté gauche du nez. Plusieurs femmes sont occupées autour de la belle Hindoue : l'une rafraîchit l'atmosphère qui l'environne avec une espèce d'éventail ; l'autre lui présente une sorte de tabac à fumer. Ce que les Hindoues recherchent surtout dans leurs ornemens, c'est la solidité et la valeur réelle : les femmes du peuple ne pouvant atteindre à ce dernier avantage, tiennent du moins au premier ; et l'on voit telles d'entre elles se charger le cou et les bras d'anneaux de cuivre qui pèsent quinze ou vingt livres ; et comme dans les mœurs basses, communes à cette classe de la société dans tous les pays, il leur arrive souvent de se quereller et de se battre, leur parure leur sert alors d'armes offensives, et elles se meurtrissent et s'assomment avec leurs bijoux.

Mais bientôt la scène change, et à ces divers tableaux que nous présente la coquetterie des femmes de l'Inde, succède le plus singulier spectacle que puisse donner l'homme dans les accès de la superstition la plus outrée et la plus barbare, ou dans les spéculations du charlatanisme le plus effronté, abusant de la plus sotte crédulité. M. Solvyns fait passer sous nos yeux les faqhyrs dans leurs nombreuses variétés, dans leurs ridicules pratiques, dans leurs postures extraordinaires, enfin dans toutes les bizarreries et les extravagances qu'ont pu imaginer des cerveaux exaltés par la crainte et la cupidité. Quelles que soient les relations étonnantes qu'on ait entendu faire ou qu'on ait lues de ces hommes insensés et cruels, on est encore surpris, en lisant ce que M. Solvyns en rapporte, ou en jetant les yeux sur les gravures où il les représente. Pour en donner une idée, je me contenterai de citer ce qu'il dit d'une secte particulière qu'il appelle *Oudoubahous*.

« Nous avons, dit-il, déjà passé en revue quelques « espèces de faqhyrs ; mais ce sont encore des gens « raisonnables, en comparaison de ceux dont les « folies sont le sujet de cette gravure. L'on en voit « deux sur le premier plan : l'un tient continuelle- « ment un bras en l'air, l'autre a les mains jointes « au-dessus de la tête sans les jamais séparer, en « sorte que les ongles se sont tellement allongés qu'ils « sont entrés dans la chair des bras. Non content « de ce supplice affreux, ce même faqhyr s'est aussi « imposé le vœu de tenir pour jamais ses jambes « croisées ; cette position est si gênante, et il la garde « si rigoureusement, que pour manger il est obligé

« de se faire mettre les morceaux dans la bouche.
« Il semble que ces faqhyrs rivalisent entre eux par
« de nouvelles inventions de tourmens et de sup-
« plices. En voici sur la même gravure un troisième
« qui se transporte d'un temple à un autre, éloigné
« quelquefois de plusieurs centaines de lieues, non
« à pied, mais couché sur le dos, et en se retour-
« nant de tout son corps pour avancer un peu. Non
« moins fou que son camarade, celui qui est à sa
« droite a fait le vœu de parcourir la même dis-
« tance, mais en reculant constamment de deux
« pas, après en avoir fait trois. Plus loin est un fa-
« qhyr qui s'est laissé enchaîner à un arbre, afin
« de rester dans cette attitude jusqu'à sa mort. Un
« autre s'est fait un devoir de regarder fixement le so-
« leil tous les jours, depuis son lever jusqu'à son cou-
« cher, et de suivre des yeux sa course journalière,
« sans jamais les en détacher... Celui-ci se couche
« toujours sur un lit hérissé de pointes de fer, etc. »

Mais il est chez ces peuples de l'Inde une folie bien plus monstrueuse, une barbarie bien plus déplorable que celle de ces faqhyrs : on voit que je veux parler de cette horrible coutume consacrée par les mœurs, la religion, et un antique usage, qui fait une loi à une femme de ne point survivre à son mari, de se placer toute vive sur le même bûcher, et de se livrer aux mêmes flammes qui doivent consumer le cadavre du mort. M. Solvyns a représenté, dans quatre de ces gravures d'une dimension double qu'il place à la tête de chaque livraison, quatre de ces dévouemens barbares, qui ont lieu avec des circonstances différentes dans les diverses contrées de l'Inde,

et dont il a été témoin; car en général il ne peint guère que ce qu'il a vu, de sorte que non-seulement ses tableaux sont vrais et fidèles, mais les personnages qu'il y met en scène sont de véritables portraits.

Ainsi cette affreuse coutume subsiste encore dans l'Inde, quoi qu'en aient dit quelques voyageurs modernes, qui ont prétendu qu'elle y était totalement anéantie. Comment a-t-on pu frapper ainsi, pendant une aussi longue suite de siècles, l'imagination de ces malheureuses victimes, jusqu'au point de leur faire surmonter les sentimens les plus naturels, l'amour de la vie et l'horreur des tourmens? Par deux motifs très-puissans sur l'esprit des hommes dans tous les pays : l'attrait des récompenses dans une autre vie, et l'opprobre et l'infamie attachées dans la vie présente, aux jours que conserverait une veuve en se dérobant à cette loi barbare. « La femme qui « se livrera aux flammes avec le corps de son mari, « disent les livres sacrés des Hindous, égalera la « gloire et le bonheur d'Arundathis, et résidera dans « le *Swerga* (lieu de délices) autant d'années qu'il « y a de cheveux sur le corps humain, c'est-à-dire « trente-cinq millions. » Les veuves que la perspective d'un bonheur si grand et si long ne peut déterminer à se brûler toutes vives, sont condamnées à être esclaves dans leur propre maison, ou à embrasser l'état de courtisanes : singulière législation, qui condamne à une vie criminelle et dissolue, comme une expiation des sentimens les plus naturels! Ces malheureuses victimes d'une cruelle superstition ont cependant un troisième parti à leur choix : elles peuvent s'exiler et vivre solitaires dans les bois ou

dans les déserts, et s'imposer la loi de ne boire que de l'eau dans un crâne humain. On les appelle *agoury*, c'est-à-dire proscrites. M. Solvyns a vu une agoury qui avait bien voulu consentir à devenir la maîtresse d'un riche Européen, mais qui, toujours fidèle à la loi qu'elle s'était prescrite, ne buvait jamais que dans un crâne qu'elle avait fait garnir en or, et monter sur un pied artistement travaillé, portant ainsi l'amour du luxe, jusque dans les marques de son opprobre.

Ces lois cruelles subsistent chez les Indiens depuis un nombre infini de siècles. Un historien grec, Diodore de Sicile, je crois, rapporte qu'après la bataille donnée entre Eumène et Antigone, l'an 315 avant Jésus-Christ, un officier indien fut trouvé parmi les morts; il avait deux femmes, et avait épousé l'une d'elles très-récemment. Toutes les deux prétendirent à l'honneur d'être brûlées; et comme la loi ne parle que d'une victime, chacune d'elles demanda la préférence. L'une allégua son droit d'ancienneté, l'autre des droits qui n'en étaient pas moins réels, quoique plus nouveaux, puisqu'ils étaient prouvés par sa grossesse. On eut la barbarie de juger en faveur de celle-ci. La première se retira triste, baignée de larmes et s'arrachant les cheveux; l'autre, au contraire, s'avança triomphante, entourée de parens et d'amis, parée de ses plus riches ornemens, et, placée sur le bûcher par la main de son propre frère, elle expira au milieu des applaudissemens et des acclamations d'une foule innombrable de spectateurs.

Si l'on veut se distraire de cet horrible spectacle et de ces lugubres idées, on peut jeter les yeux sur

le groupe de musiciens qui, tirant je ne sais quels sons d'instrumens bizarres et avec d'effroyables contorsions, plongent ceux qui ont le bonheur de les entendre dans une extase qu'envieraient nos plus grands amateurs de musique, assistant à nos plus brillans concerts. Cependant des délices plus grandes encore attendent l'Hindou qui fume sa pipe: c'est une des plus fortes passions de ces peuples, les femmes mêmes l'éprouvent dans toute sa violence : une loi sacrée leur défend de fumer, mais c'est la loi qu'elles sont le plus tentées de transgresser; c'est ainsi que, dans les différens climats, les objets de leurs plus grandes tentations changent et diffèrent. Hommes et femmes fument avec des pipes énormes, extrêmement variées dans leurs formes, et quelquefois ornées avec une grande magnificence. Dans ce même volume, un grand nombre de gravures nous représentent les Hindous voyageant sur terre ou voguant sur les belles rivières qui coupent, varient et fertilisent le plus beau climat du monde. Les simples et grossières voitures des pauvres, les magnifiques palanquins des riches sont dessinés avec tous leurs détails et leurs accessoires ; mais c'est surtout dans leurs promenades et leurs voyages par eau, et dans l'art de la navigation, que les Hindous se distinguent par la variété, l'élégance et la légèreté de leurs barques; des nacelles, des yachts, des bricks aux brillantes banderoles, aux voiles éclatantes, aux formes élancées, couvrent le Gange, un des plus beaux fleuves du monde : *Eois dominator aquis*.

Parmi les autres sujets représentés dans ce volume, j'ai encore remarqué la représentation d'une

école; là un maître, armé d'un bambou qui lui sert de férule, et d'une énorme pipe qui lui sert de distraction, régente des petits garçons dont l'attention et le recueillement honoreraient fort une école française; ces enfans sont à peu près nus, et le maître n'est guère plus vêtu qu'eux. Dans un autre groupe je vois des Hindous qui conversent très-tranquillement et n'ont point l'air de se couper la parole, d'être trop pressés de parler, et de parler tous à la fois, comme M. Morellet (1), et le Chinois mis en scène par M. de Lévis, le reprochent aux Français. Plus loin j'aperçois des jongleurs : l'un s'enfonce une longue épée ou un grand sabre dans la bouche, et le fait entrer jusqu'au bas-ventre. Des médecins anglais ont disserté là-dessus, et quelques-uns ont prétendu que cela était impossible; mais M. Solvyns l'a vu. A côté, une femme se couche à plat ventre sur un plateau qui tourne rapidement autour d'une pointe de fer fixée au haut d'un bambou, après quoi elle descend lentement autour de ce bambou, et fait d'autres tours et d'autres gambades, etc., etc.; car il faut finir, mais ce n'est sûrement pas parce que la matière est épuisée.

Les Voyages de Khang-Hi, ou Nouvelles Lettres chinoises, par M. de Lévis, avec cette épigraphe :

Le temps présent est gros de l'avenir.

Un Chinois et une Chinoise arrivent à Paris en 1910. Ils peignent les mœurs, les usages, les institu-

(1) *Essai sur la Conversation.* *Voyez* T. III, p. 408 de ces *Mélanges*.

tions qui existeront alors ; la littérature, qui ne différera guère de celle d'aujourd'hui ; les arts, qui auront fait d'immenses progrès ; Paris lui-même, ses édifices, ses places, ses rues, qui auront subi de grands changemens et seront fort embellis. Ils peignent la Chine telle qu'elle est actuellement, et ils font fort bien ; car, si l'avenir de la France et de sa capitale peut exciter notre curiosité et notre intérêt, ce n'est qu'à la Chine d'aujourd'hui que nous pouvons nous intéresser ; il est à peu près certain d'ailleurs qu'elle sera alors ce qu'elle est à présent, et il n'est pas probable qu'un siècle introduise des changemens notables dans un empire qui, depuis des milliers d'années, reste toujours absolument le même. Un pareil cadre réunit plusieurs moyens d'instruire et de plaire. Le Chinois et la Chinoise louent quelquefois nos usages, nos mœurs, notre politesse, notre esprit, et nous aimons qu'on loue tout cela ; plus souvent ils nous critiquent, et le Français ne hait point la critique dont il est l'objet, quand elle est raisonnable, ingénieuse et piquante. Ils nous parlent beaucoup de la Chine ; et la Chine, pays extrêmement éloigné, empire immense et florissant, tour à tour très-vanté et très-dénigré, mais toujours curieux par des lois, des mœurs, des opinions, des institutions si différentes des nôtres, a fait naître parmi nous assez de dissertations, de discussions et de controverses, pour prouver que nous attachons quelque importance à le connaître ; ils comparent ses institutions, ses mœurs et ses usages avec les nôtres, et ces comparaisons nous plaisent presque toujours. Enfin, voyageant à une époque trop éloignée pour que nous puissions y être, assez rap-

prochée pour que l'intérêt ne soit pas trop affaibli, ils prétendent présenter à notre esprit, et faire passer sous nos yeux l'avenir et les générations qui doivent nous succéder et nous suivre, moyen toujours puissant de captiver les hommes. On peut d'ailleurs, dans un avenir aussi peu éloigné, transporter, avec assez de vraisemblance, tout ce qui dans le moment présent est agréable et curieux à représenter et à décrire; c'est un nouveau moyen de faire des rapprochemens neufs, des réflexions ingénieuses, des comparaisons piquantes, et l'auteur n'a garde de se l'interdire; de sorte que tour à tour philosophe sage, moraliste raisonnable, observateur judicieux, censeur équitable, amateur éclairé des lettres, des sciences et des arts, quelquefois même prophète, comme l'est tout homme d'esprit qui réfléchit beaucoup sur le présent et sur le passé, et toujours écrivain correct et élégant, M. de Lévis varie infiniment les moyens d'attacher le lecteur et de lui plaire; mais aussi le lecteur qui voit d'un coup d'œil tout ce qu'il doit attendre, et de la diversité de ces moyens, et du talent remarquable de l'auteur, devient-il très-difficile et très-exigeant, et ne tenant pas assez de compte des morceaux pleins d'intérêt qu'il a lus, il se montre peut-être trop sévère, si cet intérêt ne se soutient pas et s'affaiblit; si l'originalité des vues et des pensées, la nouveauté et l'agrément des détails, l'effet enfin de l'ensemble, ne répondent pas toujours à la haute idée qu'il s'en était d'abord formée.

Le dirai-je? L'extrême raison et la sévère impartialité de M. de Lévis nuisent peut-être un peu à cet effet général et à cette impression favorable que doit

laisser tout bon livre. Il est des genres de composition où ces excellentes qualités ne doivent pas trop dominer : tels sont ceux où des personnages fictifs font des voyages imaginaires pour observer, juger, comparer les mœurs, les caractères, les législations, les usages des divers peuples. Montesquieu, notre premier ou plutôt notre seul modèle en ce genre, n'est pas toujours extrêmement raisonnable, et il est rarement tout-à-fait impartial : il charge les tableaux qu'il nous présente, afin de mieux faire contraster les mœurs; il n'en saisit que le côté plaisant ou ridicule ; il critique toujours, il plaisante, il se moque, tandis que la justice et la vérité, auxquelles M. de Lévis veut toujours rester fidèle, demanderaient qu'on louât quelquefois, et cela, il faut l'avouer, est moins piquant. Plus la fiction est hardie, plus l'auteur qui la hasarde, doit, je ne dirai pas s'écarter de la raison, mais voiler cette raison sous des apparences qui la déguisent en lui imprimant un caractère de légèreté, de singularité et presque de folie. C'est ainsi que le docteur Swift supposant, non-seulement un voyageur, mais créant encore les pays où il le fait voyager, est infiniment plus caustique, plus mordant, imagine des situations plus bizarres, et paraît beaucoup moins sage que Montesquieu. M. de Lévis, plus hardi dans son hypothèse que l'auteur des *Lettres Persanes*, ne l'est guère moins que l'auteur de *Gulliver*. Il ne crée pas, il est vrai, des pays imaginaires; mais il nous jette dans l'avenir; après nous avoir imprimé cette secousse, je crois qu'il nous devait des choses plus surprenantes, j'ose dire plus extraordinaires. Il fallait faire contraster davantage nos mœurs

et nos habitudes avec celles de nos successeurs ; il fallait nous critiquer plus gaîment ou plus rigoureusement. La raison a beau dire que d'ici à cent ans les changemens seront peu considérables et les différences peu sensibles : nous ne voulons point qu'on nous transporte dans un autre siècle, pour ne trouver que des hommes de celui-ci, et pour ne voir que quelques ventilateurs de plus, fussent-ils de trois cents pieds de haut ; quelques procédés des arts perfectionnés, quelques nouvelles décorations dans Paris. Ce sont surtout les hommes et beaucoup moins les arts de l'avenir qui nous intéressent ; et nous ne voulons point que ces hommes nous ressemblent trop, sans quoi ce n'était pas la peine, pour l'auteur, de hasarder une fiction extraordinaire, ni pour le lecteur de s'y prêter. Mercier est le premier qui parmi nous imagina une supposition à peu près pareille. A Dieu ne plaise que je compare *l'An 2440* avec les *Lettres Chinoises !* Je veux des idées neuves et originales, et non bizarres et extravagantes ; *s'il faut même en chansons du bon sens,* il doit à plus forte raison toujours dominer dans un ouvrage philosophique, de quelque forme qu'on le revête, et quelques écarts que s'y permette l'imagination. Il faut surtout que le style exprime bien la pensée et qu'il l'embellisse, et sous tous ces rapports, il n'y a aucune comparaison entre l'ouvrage de M. de Lévis et celui de Mercier. Cependant (et j'en ai été étonné, et je suis loin de partager cet avis), j'ai entendu des personnes d'esprit dire que le livre de Mercier avait mieux rempli l'idée qu'une pareille supposition leur avait fait concevoir : tant il est vrai que l'esprit, ébranlé par une singu-

lière hypothèse, attend et exige de singuliers résultats!

Mais laissons là bien vite un parallèle si peu flatteur, et auquel je ne vois aucune justesse, puisqu'il n'y a aucun rapport dans la manière de voir, de sentir et de s'exprimer; si nous comparons un livre estimable et un auteur d'un mérite distingué, que ce soit avec un ouvrage d'une grande célébrité et un écrivain d'un rare talent. Comme Montesquieu, M. de Lévis a mêlé une petite intrigue de roman à son voyage. Dans les *Lettres Persanes*, l'intrigue se passe dans la patrie même des voyageurs, dans leur sérail, en leur absence: ils l'apprennent, et n'en sont point les acteurs. Dans les *Lettres Chinoises*, l'action se passe à Paris, et les Chinois sont les héros du roman comme du voyage; dans l'un et l'autre ouvrage l'intrigue est très-légère, et est employée moins pour intéresser par elle-même, que pour concourir au but philosophique du livre, en amenant des situations qui font mieux ressortir les caractères, et représentent plus vivement les mœurs. La Chinoise surtout a très-peu d'aventures, et donne lieu à un très-petit nombre d'événemens, quoiqu'elle soit sur le point d'être enlevée par un petit maître étourdi et corrompu, qui s'était facilement insinué dans sa confiance et dans celle du bon Chinois, son époux. Elle peint avec beaucoup de naturel et d'agrément, dans des lettres qu'elle écrit à une dame de Pékin, tous les étonnemens, toutes les surprises qu'elle éprouve à Paris, et que renouvellent sans cesse les objets si nouveaux pour elle qui frappent en foule ses yeux; ces coutumes et ces mœurs, si différentes de celles qu'elle avait eu occasion

d'observer dans sa patrie, si pourtant une Chinoise observe quand elle est à Pékin ; ce ton de la société, ces conversations si rapides et si variées, ce mélange inouï des sexes, cette curiosité générale et cet engouement excessif dont elle est l'objet; cet accueil obligeant et empressé qu'on lui fait d'abord, pour l'oublier ensuite tout-à-fait, lorsqu'elle ne sera plus un objet nouveau et à la mode, trait distinctif du caractère des Parisiens. Parmi les anecdotes qu'elle raconte à son amie, il en est une qui me paraît aussi très-propre à peindre ces goûts frivoles et légers qu'on attribue aux Parisiennes, et dont elles se défendent faiblement elles-mêmes, parce qu'elles savent qu'ils leur siéent très-bien. Entraînée dans une société nombreuse, la Chinoise y avait été l'objet de l'attention générale : ses manières, son maintien, sa figure, sa parure, rien n'avait échappé à l'observation la plus exacte, quoique la plus polie. Le lendemain un bal magnifique devait réunir la plus brillante société de Paris; on devait y aller en habit de caractère. Voilà qu'il passe par la tête de plusieurs dames, dont chacune croit être la seule qui ait eu cette idée, de paraître au bal en habit chinois : elles ont besoin d'une robe pour modèle; elles l'envoient chercher successivement chez la belle étrangère, qui prête ainsi complaisamment toutes les siennes. Il ne lui en restait plus qu'une, celle qu'elle avait sur le corps : elle espérait du moins garder celle-là; mais une dame jolie, vive, spirituelle, vient la lui demander d'une manière si séduisante, si pressante, si suppliante, que la bonne Chinoise ne peut résister, et qu'elle se met au lit jus-

qu'à ce qu'un de ces habits de bal soit prêt, et qu'une de ses robes lui soit rendue.

Khang-Hi, le principal voyageur, le principal observateur, est aussi le personnage le plus considérable de la partie romanesque de l'ouvrage. Peu fait aux manéges de la coquetterie, cet honnête Chinois se laisse surprendre aux agaceries d'une adroite Parisienne, madame de Fensac, et en devient amoureux. Il rencontre chez cette dame trois personnages qu'il peint d'une manière d'autant plus plaisante, qu'il ne se doute nullement du genre de relations qu'ils ont avec la dame : l'un est un ami, jadis amant, vieille connaissance de dix-huit mois ; l'autre aspire à lui succéder dans le rôle qu'il a quitté ; le troisième est tout simplement le mari. Voici le portrait que fait Khang-Hi de ce dernier. « Je rencontre encore quel-« quefois chez elle un grand homme de trente à « trente-cinq ans, dont l'extérieur est grave et les « manières froides. Au reste, je ne puis que me louer « de sa politesse : dès qu'il me voit entrer, non-seu-« lement il se lève, mais il se donne encore la peine « de m'approcher un fauteuil. Il parle peu, ses vi-« sites sont très-courtes, et je ne conçois pas pour-« quoi il en fait ; car madame de Fensac n'a pas pour « lui cet air prévenant qu'elle a pour les autres per-« sonnes qui viennent chez elle. » A de pareils traits, un Chinois ne reconnaît point un mari ; aussi rien n'égale l'étonnement de Khang-Hi, lorsqu'il découvre que ce grand homme si froid, et si froidement accueilli, est M. de Fensac lui-même. Il espère, du moins, qu'un pareil mari lui cèdera facilement sa femme, et il la lui demande sans façon, dans une

lettre qu'il charge madame de Fensac de vouloir bien remettre elle-même ; le procédé est un peu chinois, ou du moins fort étrange, et la lettre ne l'est pas moins. Après avoir exprimé au mari combien il trouve sa femme jolie, avec quelle passion il l'aime, il ajoute : « Si j'avais su qu'elle était votre femme, « vous auriez appris le premier que ses grâces et ses « attraits avaient fait une vive impression sur mon « cœur ; mais j'avoue que peu au fait des usages de « ce pays, et n'entendant jamais parler de mari chez « elle, il ne m'est pas venu dans l'esprit qu'elle pût « n'être pas parfaitement libre. S'il était possible « (mais j'ose à peine l'espérer) que vous fussiez de- « venu insensible à tant de charmes, peut-être vous « conviendrait-il que la place qu'elle occupe dans « votre maison fût remplie par une personne nou- « velle. Dans ce cas, soyez persuadé, monsieur, que « madame de Fensac trouverait dans la mienne tous « les avantages dont il me serait possible de la faire « jouir.... J'ignore si cette dame vous a apporté une « dot ; ce que je sais, c'est que je ne la recevrais pas : « s'il fallait, au contraire, pour obtenir une si char- « mante personne, une somme considérable, j'ai de « belles pierreries, et des perles d'une grande valeur « que je suis prêt à donner : mais je suis persuadé « que si vous aimez madame de Fensac, elle vous pa- « raît préférable à tous les trésors du monde, et que « si votre amour pour elle était éteint, vous lui con- « serveriez assez d'intérêt pour ne pas vouloir ap- « pauvrir celui qui doit la posséder. Au reste, mon- « sieur, je crois presque superflu de vous dire que « si vous n'acceptez pas la proposition que j'ai l'hon

« neur de vous faire, je ne tenterai en aucune ma-
« nière d'usurper vos droits, ni d'attenter à votre
« propriété. Les mœurs diffèrent, mais les devoirs
« sont de tous les pays, etc. » On sent bien que madame de Fensac ne remit pas cette lettre à son adresse, et cette singulière négociation n'eut pas de suites; mais ce qui aurait pu en avoir de très-fâcheuses pour Khang-Hi, s'il ne s'en était pas heureusement tiré en vrai Chinois, ce fut une étourderie de madame de Fensac, dans laquelle elle le compromit gravement. Elle s'avisa, dans une société nombreuse, de lui parler à l'oreille en regardant un de ses amans et en riant aux éclats. Celui-ci trouve la plaisanterie mauvaise, et soupçonnant Khang-Hi d'en être complice, il l'appelle en duel. Le loyal Chinois est exact au rendez-vous, et tirant de dessous ses habits deux énormes poignards, il en présente un à son adversaire, et l'engage à se fendre le ventre, lui protestant qu'il ne sera point en reste, et qu'il se fendra le sien en même temps. Le Français repousse une pareille proposition; mais le Chinois s'obstine, et dit qu'ayant un grade supérieur dans les troupes de l'empereur du Japon, il doit se battre selon l'usage des officiers japonais, aussi délicats sur le point d'honneur que les officiers français. Cependant l'adversaire de Khang-Hi ne pouvant se faire à cette méthode, et Khang-Hi ne voulant adopter ni le pistolet ni l'épée, les propositions d'accommodement sont facilement écoutées, et tout s'arrange à l'amiable sans tête cassée, et sans ventre fendu.

Si Khang-Hi est extrêmement Chinois toutes les fois qu'il s'agit de peindre les mœurs, il devient très-

Français lorsqu'il disserte sur les arts, sur les sciences, sur les lettres, sur la littérature française, sur les hommes et les femmes qui la cultivent. On voit peut-être un peu trop que M. de Lévis se substitue au personnage qu'il fait parler; mais, si on perd quelque chose du côté de l'illusion, on y gagne beaucoup, je crois, sous le rapport de la justesse et de l'étendue des idées. Khang-Hi se montre, en effet, toujours un Français très-instruit sur ces divers objets, et il exprime sa pensée et ses jugemens tantôt avec grâce, tantôt dans un tour vif et concis, toujours avec élégance et correction. Il se montre surtout très-Français, en parlant des Françaises et de nos femmes auteurs, et il porte sur deux d'entre elles que leur célébrité, également grande, fait communément regarder comme rivales, un jugement plein de vérité, de justesse et d'urbanité. Ici M. de Lévis sent que le Chinois ne peut pas si bien dire; et pour sauver la vraisemblance, il lui fait avouer qu'il a copié ce morceau dans les mémoires littéraires du temps. Les femmes qui se plaignirent de quelques-unes des pensées que M. de Lévis avait insérées dans un ouvrage qu'il publia il y a trois ans, et dont une troisième édition prouve le mérite et le succès, seront plus contentes, je crois, de ce qui les regarde dans celui-ci. Il leur refuse, il est vrai, le génie qui crée de grandes choses, et le talent qui s'élève à une haute perfection dans les lettres et les arts; mais il leur accorde de nombreuses et d'aimables compensations, et elles se consoleront facilement, j'espère, de ne pouvoir ni être habiles architectes, ni jouer parfaitement aux échecs.

Les idées de Khang-Hi sur l'art dramatique, sur notre théâtre, sur ceux qui ont illustré notre scène, sur la difficulté très-grande de faire actuellement de bonnes comédies, et la difficulté un peu moins grande, à ce qu'il croit, de faire de bonnes tragédies, ne sont pas toujours neuves ; mais elles sont justes et fort bien exprimées. Il paraît très au niveau de toutes les sciences et de tous les procédés des arts connus en Europe. C'est même sur ce dernier objet qu'il donne le plus d'essor à son imagination. M. de Lévis, persuadé que les arts feront d'immenses progrès dans l'espace d'un siècle, suppose un grand nombre de nouvelles découvertes, et en indique même plusieurs qui doivent contribuer à la salubrité de l'air et des demeures, aux commodités et aux agrémens de la vie. Il insiste surtout beaucoup sur ceux qui servent à la décoration en grand, et à l'embellissement des grandes cités. Pour se donner une plus libre carrière, M. de Lévis suppose que Paris aura été entièrement détruit par un incendie, et il le rebâtit à son aise et à sa fantaisie, lui donnant de nouveaux édifices publics, une nouvelle forme d'édifices particuliers, de nouvelles places, de nouvelles rues. Parmi ces changemens, il en est qui annoncent en ce genre de l'imagination et des vues assez étendues ; mais je ne puis consentir à ce que M. de Lévis transporte le jardin des Tuileries dans le Carrousel, et dans l'espace renfermé entre le château et le Louvre. J'aime mieux, je l'avoue, le beau jardin de Le Nôtre bordant la Seine, et donnant au spectateur, dans les saisons où l'on se promène le plus, l'aspect du cours d'un fleuve et celui de beaux massifs d'arbres, de belles allées, et d'une

belle verdure qu'il prolonge et continue, que le jardin de M. de Lévis entre quatre murailles, à la vérité, fort belles et fort hautes.

M. de Lévis ne se borne pas à indiquer quelques changemens de décoration dans Paris; il indique des changemens politiques très-importans en Europe et dans les autres parties du monde, entre autres l'affranchissement des colonies anglaises dans l'Inde : il donne même dans un mémoire assez circonstancié les détails de cette mémorable révolution. L'empire des Turcs sera alors l'empire du Bosphore, et par le nom de l'empereur régnant, on voit qu'il sera sous la domination des Grecs. Enfin, pour nous mettre mieux au courant de ce qui se passera alors dans le monde politique, littéraire et moral, l'auteur nous donne une gazette tout entière, *le Journal du Déjeuner*, *du* 15 *septembre* 1910. L'idée est neuve, ingénieuse; elle excite la curiosité, mais elle ne la satisfait peut-être pas assez. Si les arts sont très-perfectionnés à cette époque, les gazettes ne le seront pas beaucoup; et le Journal du 15 septembre 1910 ne vaut guère mieux que ceux d'aujourd'hui : il faut en excepter l'article *Modes*, dans lequel il y a plus d'esprit, plus de légèreté, et une ironie plus fine que dans ceux qu'on nous donne sous le même titre. L'annonce des spectacles nous offre plusieurs pièces connues et célèbres depuis le siècle dernier, et quelques nouveautés, telles que *Nabuchodonosor*, mélodrame en sept actes; *Épaminondas*, tragédie nouvelle; *la Mode*, comédie en cinq actes et en vers. La littérature paraît s'être enrichie d'une nouvelle métaphysique matérialiste sur la *décomposition chimique* de la pensée, et de nouveaux

romans ; une dame qui avait déjà donné *Carina*, *Hortensia*, *Daturina*, *les Amours d'Attila*, donne *Rosa de Bengale*, ou *les Illusions d'une âme rêveuse*, en sept volumes seulement. Les volumes se multipliant ainsi à l'infini, comme aujourd'hui, et peut-être plus encore qu'aujourd'hui, un *abonné*, effrayé de cette surabondance de richesses littéraires, si propres à appauvrir la littérature, propose d'opposer une digue à ce débordement de livres. Ses intentions sont bonnes, mais ses moyens ne paraîtront peut-être pas heureux ; il voudrait qu'on n'accordât la permission d'imprimer qu'à ceux *qui auraient remporté un prix, ou au moins un* accessit *dans les concours des Universités*. Je ne sais si cette rigueur exercée contre tous ceux qui n'auraient pas eu de succès à l'Université, nous priverait de quelques bons ouvrages ; mais je sais bien que cette faveur accordée à tous ceux qui auraient eu des prix, nous procurerait encore un assez bon nombre de productions médiocres ou tout-à-fait mauvaises.

Ce n'est pas, il est vrai, le seul garant de leurs talens et de leur génie qu'exige d'eux l'*abonné;* il demande encore qu'ils inscrivent dans un registre soumis à la censure du public *cent pensées nouvelles*. Peut-être reconnaît-on trop, à cette épreuve vraiment difficile que M. de Lévis voudrait imposer aux autres, après l'avoir avantageusement subie lui-même, l'auteur d'un livre de *Pensées*. Au reste, s'il se décèle ici par un trait qu'on pourra ne pas trouver assez modeste, il se fait reconnaître à de meilleurs titres, par le tour rapide, concis et énergique, qu'il sait imprimer à sa phrase. Je pourrais en citer plu-

sieurs qui ont cette forme vive et sentencieuse qui frappe l'esprit et les grave dans la mémoire. J'aime mieux rapporter un morceau plus étendu, non comme un des plus remarquables, mais parce qu'on est bien aise de savoir ce que dira de nous et de l'époque présente un Chinois dans cent ans d'ici. Khang-Hi, après avoir parlé de la mode et de ses variations en France, de ce *tourbillon continuel qui entraîne les jeunes et les vieux, les fous et les sages, et qui étend son irrésistible pouvoir sur les opinions comme sur les habits, sur la politique comme sur la médecine,* ajoute : « Cependant trois choses ne changent point ici : le « courage, la politesse et la vanité y sont immuables « comme le sol et le climat, et il n'est pas au pou- « voir des hommes de les détruire. L'histoire en offre « une preuve incontestable. Il y a environ cent vingt « ans qu'une révolution terrible bouleversa la Fran- « ce ; tout fut culbuté de fond en comble, lois, ins- « titutions, propriétés ; l'Europe entière s'en alarma, « mais la valeur des Français triompha de tous ses « efforts ; et, chose remarquable, de tous leurs en- « nemis, les plus redoutables furent ceux de leurs « compatriotes qu'une opinion différente arma dans « l'ouest pour la royauté. Si l'on vit un moment la « plus grossière rusticité régner chez ce peuple si « poli, elle ne dura pas plus long-temps que la ter- « reur ; après elle le calme ramena l'urbanité, et « bientôt aussi la vanité cessant de se cacher sous le « manteau ridicule de l'égalité, il fallut, pour con- « tenter ces austères républicains, rétablir bien vite « les titres et les cordons, la noblesse et les livrées. » Je ne sais si les Chinois sont vains, mais apparem-

ment ils ne le sont pas à la manière des Français; car ce qui paraît frapper le plus Khang-Hi, et ce qu'il nous reproche le plus souvent, c'est notre vanité; il y revient sans cesse. Ainsi, à l'occasion de la musique, il partage les Français en trois classes : ceux qui ont étudié la musique, y ont fait des progrès, et ceux-là en sont très-fiers; ceux qui ne l'ayant pas étudiée sont cependant amateurs, connaisseurs; ils prononcent et décident, et ils ne sont pas moins fiers de leurs décisions, que les autres de leurs talens; la troisième classe se compose des personnes qui sont insensibles au plaisir de l'harmonie, et celles-là sont tout aussi fières que les autres. « Elles ont, dit le Chinois, « un orgueil négatif; elles regardent en pitié celles « qui attachent tant d'importance à cet art futile, à « une occupation frivole, et rendent ainsi aux ama- « teurs tout leur mépris : tant l'amour-propre de ces « peuples est un ingénieux Protée! » Cela n'est pas mal observé pour un Chinois; mais s'il avait voulu être juste, il aurait vu une quatrième classe composée d'ignorans qui ne sont point fiers de leur ignorance, mais qui s'en consolent.

On voit que les *Lettres Chinoises* offrent une grande variété d'objets : les arts, les sciences, les divers genres de littérature, les mœurs, les caractères des Français, y sont jugés, appréciés, loués, blâmés. En général, les remarques sont justes, les observations fines et judicieuses; les critiques et les éloges, le blâme et la censure, distribués avec sagesse et impartialité. C'est surtout cette partie de l'ouvrage que je me suis attaché à faire connaître. L'autre partie a pour objet les Chinois, et les considère à peu près

sous les mêmes rapports; elle offre le même mérite. Toutes les deux sont remarquables par celui du style. Cependant comme la pureté et la correction habituelles de celui de M. de Lévis m'ont rendu très-difficile, je lui soumettrai quelques observations critiques. Il dit, page xj de la préface : « On peut « s'occuper.... de rendre *toute espèce de voyage plus* « *sûr et plus commode.* » Une espèce de voyage sûr et commode! cela peut être grammaticalement correct, mais, à coup sûr, cela n'est pas élégant. Voici une phrase qui, pour vouloir être élégante, ou du moins concise, n'est pas correcte, page xvj : « Les *Lettres* « *chinoises* du marquis d'Argens m'ont particulière- « ment intéressé par leur titre; s'il eût été bien rem- « pli, le livre que je publie *ne l'eût jamais été.* » Cette phrase, ainsi construite, signifie : S'il avait été bien *rempli*, le livre que je publie n'eût jamais été bien *rempli*, et ce n'est sûrement pas ce que M. de Lévis a voulu dire. Peut-être, à la rigueur, eût-il parlé correctement, si, changeant le temps du verbe qu'il emploie, il eût dit : *Le livre que j'ai publié* ne l'eût jamais été. M. de Lévis se sert souvent de ce tour : *ne laisse pas que de;* il faut dire *ne laisse pas de*, quoiqu'il pût s'autoriser de l'exemple de quelques bons écrivains, tels que La Harpe; mais c'est une faute. Je ferai encore une remarque qui tombera plutôt sur la pensée que sur le style; elle a pour objet la dernière phrase des *Lettres Chinoises*, et on est ordinairement très-sévère sur les dernières phrases : c'est donc à l'auteur de les faire bonnes. Khang-Hi, convaincu de la perfidie de madame de Fensac, prend, en quittant Paris, la résolution d'éviter à l'avenir les piéges

que pourront lui tendre les coquettes. « Quant à moi, « dit-il, dès que je verrai un joli visage, je détour- « nerai la tête; c'est, je crois, *le seul moyen sûr de* « *la conserver.* » Ce jeu de mots est peu grave dans un ouvrage généralement grave, et je le crois surtout très-peu dans le costume chinois.

Voyages en Amérique, en Italie, en Auvergne, au Mont-Blanc, par M. de Châteaubriand.

Voila une production tout-à-fait nouvelle que publie l'éditeur des *Œuvres complètes* de M. de Châteaubriand; mais si le livre est nouveau, le genre ne l'est pas pour l'auteur, et les lecteurs savent quelle gloire il s'y est acquise, quel rang il occupe parmi les écrivains qui s'y sont le plus distingués. Ce sont en effet des voyages, et l'on n'a pas oublié que ceux que l'illustre auteur a entrepris il y a plus de vingt ans dans la Grèce et dans la Palestine, et dont le seul but était alors de perfectionner une de ses plus grandes et de ses plus nobles compositions, en imprimant un caractère plus sincère et plus vrai à ses descriptions et à ses tableaux, et une couleur plus locale à ses créations, sont devenus ensuite eux-mêmes la matière d'un de ses plus parfaits ouvrages (1). C'est ainsi que les voyages de M. de Châteaubriand sont doublement heureux pour les lettres et pour le public, et comme l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, les *Voyages en Amérique* ont ce double avantage; après avoir orné et embelli les plus célèbres productions de l'auteur, *Atala*, *René*, *le Génie du*

(1) *Voyez* ci-devant, p. 328.

Christianisme, les Natchez, ils produisent une relation qui, quoiqu'un peu dépouillée par les emprunts qui lui ont été faits, est encore pleine d'agrément et d'intérêt, et est tour à tour remarquable par la peinture des mœurs singulières et des coutumes bizarres de vingt peuples divers, sauvages et peu connus; par la description de contrées riches, variées, immenses; par des réflexions ingénieuses ou touchantes, ou enfin par de hautes pensées philosophiques et politiques.

Une savante préface, sur les voyages en général, sert d'introduction à ceux que M. de Châteaubriand offre à ses lecteurs. Là sont indiqués, jugés et souvent analysés, avec une admirable précision et une étonnante érudition, les voyages faits chez tous les peuples et dans toutes les parties du monde, depuis les courses, pour ainsi dire, des patriarches, et les migrations des peuples pasteurs, jusqu'à nos jours; là sont développées les connaissances si exactes et si étendues de notre globe, que si l'on pouvait oublier un instant les autres productions de cette imagination brillante, on croirait que l'auteur de cette préface s'est occupé toute sa vie des simples études et des obscures recherches d'un géographe. On apprend plus dans ce morceau d'environ quatre-vingts pages, que dans beaucoup de gros volumes sur la même matière. On y trouve beaucoup d'observations neuves, et celles qui ne le sont pas paraissent souvent l'être par la manière neuve dont elles sont présentées.

Il est difficile de rien extraire d'un bloc aussi compacte, d'un tissu aussi serré. Je ferai seulement remarquer la manière assez singulière par laquelle un ancien et fameux voyageur nous présente l'idée de

la grandeur d'une ville, et prétend nous faire évaluer sa nombreuse population. Le Vénitien Marc-Paul fut le premier Européen qui pénétra dans la Chine. Il y trouva Nankin et Pékin, villes immenses, comme elles le sont encore aujourd'hui ; mais une troisième ville, Quinsaï, l'emportait alors sur les deux premières. C'était, dit Marc-Paul, la plus grande ville du monde. Traversée par des canaux, on y comptait, pour la communication des habitans dans les divers quartiers, jusqu'à douze mille ponts. C'est beaucoup de ponts ; mais ce n'est pas là ce que je trouve de singulier, cela n'est vraisemblablement qu'exagéré. Mais, ajoute Marc-Paul, on y consommait quatre-vingt-quatorze quintaux de poivre par jour. J'avoue que je suis encore plus frappé de la quantité de poivre que de la quantité de ponts, et l'on avouera que c'est une manière assez rare d'évaluer la population d'une ville.

Mais laissons tous ces voyageurs, dont M. de Châteaubriand nous présente une si riche et si savante nomenclature, et suivons-le lui-même chez ces peuples sauvages et singuliers, dans ces contrées neuves et curieuses qu'il parcourt en peintre, en poète, en observateur, en philosophe. C'est ainsi du moins qu'il les peint aujourd'hui ; car, quoiqu'une partie de son ouvrage se compose du journal même du voyage et des simples notes que le jeune voyageur traçait pour fixer ses souvenirs, monument précieux de ses premières impressions et du talent qu'il avait déjà pour les rendre et les exprimer, on ne peut douter cependant, d'après la nature de certains objets qui y sont traités, la profondeur des réflexions,

des vues, des aperçus et de certaines questions importantes qui y sont soulevées ; et plus encore d'après des allusions et des rapprochemens qui indiquent une composition plus récente, ou même des observations et des jugemens sur des faits récemment accomplis, que la plus considérable et la plus importante partie de ces voyages n'ait été rédigée dans toute la force et l'éclat du talent de l'auteur, et dans toute la maturité de son expérience des hommes et des affaires.

C'est ainsi que le premier grand spectacle qui s'offrit à ses regards en arrivant en Amérique, celui d'une république libre, heureuse et florissante, et du grand citoyen qui avait le plus contribué à la fonder, spectacle qui certainement inspira au jeune voyageur des notes, des observations, des réflexions et quelques pages remarquables à son journal, se reproduit dans ses voyages sous une récente et admirable rédaction. Tout le monde connaît déjà le beau portrait de Washington, suivi du beau parallèle de cet homme célèbre avec Bonaparte, morceau plein d'éloquence, de raison et de philosophie, où, sans rien exagérer du mérite de l'un, sans rien dissimuler de la gloire de l'autre, tout l'avantage reste à la vertu sur le génie, et à celui qui a fait du bien aux hommes sur celui qui les a étonnés et asservis; génie prodigieux sans doute et presque surhumain, mais l'un de ces hommes dont il faut que la terre demande toujours au ciel d'être à jamais préservée !

Poussé par une grande et patriotique idée qu'on doit s'étonner de voir éclore dans la tête d'un jeune sous-lieutenant d'infanterie, celle d'explorer une

nouvelle route, un nouveau passage et de nouvelles terres en Amérique, M. de Châteaubriand reste peu dans ces florissantes contrées qui lui rappellent l'Europe par leurs mœurs, leurs coutumes, leurs richesses, leur luxe et leur civilisation. Il s'enfonce chez les peuples sauvages, à travers ces terres incultes, mais variées, maisfertiles et couvertes d'arbres énormes, de forêts immenses, de productions particulières à ces climats, d'animaux rares et singuliers; coupées ou par de hautes montagnes ou par des torrens impétueux et des fleuves qui ressemblent à des mers, l'Ohio, le Missouri, le Mississipi et le Kentuki ou rivière de Sang, coulant au milieu des plus magnifiques paysages qui, disputés tour à tour par des tribus ennemies et guerrières, sont devenus le théâtre de sanglans combats auxquels il doit ce triste nom. Que de tableaux s'offrent alors aux pinceaux de M. de Châteaubriand! Il peint cette nature si diverse et si variée, les productions de la terre, les grands effets de la nature, les phénomènes du ciel, les animaux et leurs mœurs, les castors surtout, dont il fait un charmant tableau qui attache et intéresse à cette espèce ou société d'animaux, si innocente, si douce, si intelligente et si opprimée.

Mais il peint surtout les hommes, les Onondagas, les Natchez, les Alguonquins, les Siminoles, les Sioux, les Hurons, les Iroquois et une foule d'autres. Voici le parallèle qu'il fait de ces deux derniers peuples..... « Le Huron, gai, spirituel, volage, d'une « valeur brillante, mais téméraire, d'une taille haute « et élégante, avait l'air d'être né pour être l'allié « des Français. L'Iroquois était, au contraire, d'une

« forte stature, poitrine large, jambes musculaires,
« bras nerveux. Les yeux ronds de l'Iroquois étin-
« cellent d'indépendance; tout son air était celui
« d'un héros; on voyait reluire sur son front les
« hautes combinaisons de la pensée et les sentimens
« élevés de l'âme. Cet homme intrépide ne fut point
« étonné des armes à feu, lorsque pour la première
« fois on en usa contre lui : il tint ferme au siffle-
« ment des balles et au bruit du canon, comme s'il
« les eût entendus toute sa vie. Il n'eut pas l'air d'y
« faire plus d'attention qu'à un orage : aussitôt qu'il
« se put procurer un mousquet, il s'en servit mieux
« qu'un Européen; il n'abandonna pas pour cela le
« casse-tête, le couteau, l'arc et la flèche; mais il y
« ajouta la carabine, le pistolet, le poignard et la
« hache : il semblait n'avoir jamais assez d'armes
« pour sa valeur. Doublement paré des instrumens
« meurtriers de l'Europe et de l'Amérique, avec sa
« tête ornée de panaches, ses oreilles découpées, son
« visage barbouillé de noir, les bras teints de sang,
« ce noble champion du Nouveau-Monde devint
« aussi redoutable à voir qu'à combattre sur le rivage
« qu'il défendit pied à pied contre l'étranger. »

Si les sauvages diffèrent par leurs qualités morales, ils se ressemblent tous par certaines qualités physiques, par la perfection surtout des sens, la finesse de l'ouïe, la sûreté, la fidélité, l'étendue de la vue. M. de Châteaubriand en rapporte des exemples incroyables : il avait pris des guides pour s'enfoncer dans les terres des Onondagas; ses guides lui annoncèrent la visite d'autres voyageurs qui pouvaient être à deux lieues de distance; ils ne s'étaient

point trompés ; deux heures après parurent les voyageurs ; les Indiens avaient entendu leurs pas et avaient jugé avec cette précision les distances ; en mettant l'oreille par terre, ils les eussent entendus dans un éloignement double. Leurs yeux font d'autres prodiges ; ils découvrent l'empreinte des pas d'un homme sur des rochers ou des bruyères arides, où tout autre œil ne verrait rien. « Non-seulement, dit « M. de Châteaubriand, ils découvrent ces vestiges, « mais ils peuvent dire quelle tribu les a laissés. Si « la disjonction des deux pieds est considérable, ce « sont les Illinois qui ont passé là ; si la marque du « talon est profonde et l'impression de l'orteil large, « on reconnaît les Outchipouois : si le pied a porté « de côté, on est sûr que les Pontenotamis sont en « course ; si l'herbe est à peine foulée, si son pli « est à la cime de la plante et non près de la terre, « ce sont les traces fugitives du Huron ; si les pas « sont tournés en dehors, s'ils tombent à trente-six « pouces l'un de l'autre, des Européens ont marqué « cette route..... Quand la mousse ou l'herbe n'est « plus humide, les traces sont de la veille. Ces « traces comptent quatre ou cinq jours, quand les in- « sectes courent déjà dans l'herbe ou dans la mousse « foulée ; elles ont huit, dix ou douze jours, lors- « que la force végétale du sol a reparu, et que des « feuilles nouvelles ont poussé : ainsi quelques in- « sectes, quelques brins d'herbe et quelques jours, « effacent les pas de l'homme et de sa gloire. »

L'illustre voyageur consacre plusieurs chapitres à la description des mœurs, des usages, des coutumes de ces diverses tribus sauvages, de leurs ma-

riages, de la naissance de leurs enfans, de leurs funérailles, de leurs déclarations et préparatifs de guerre, de leurs chasses, de leurs jeux, et particulièrement des jeux de hasard, auxquels ils s'adonnent avec une passion et même une fureur qu'on croirait n'être que le partage des peuples civilisés. « Quand le coup décisif se joue, dit M. de Châteaubriand, peu d'Indiens ont le courage d'en supporter la vue; la plupart se précipitent à terre, ferment les yeux, se bouchent les oreilles, et attendent l'arrêt de la fortune, comme on attendrait une sentence de vie et de mort. » Leurs religions sont un tissu des plus absurdes superstitions; toutefois quelques-uns de leurs rites religieux ont quelque chose de touchant ou d'imposant : telle est la fête des moissons chez les Natchez, sur laquelle M. de Châteaubriand fait ces réflexions si simples, si naturelles et si justes : « Cette cérémonie avait quelque chose d'auguste : le vrai Dieu se fait sentir jusque dans les fausses religions. L'homme qui prie est respectable; la prière qui s'adresse à la Divinité est si sainte de sa nature, qu'elle donne quelque chose de sacré à celui-là même qui la prononce, innocent, ou coupable, et malheureux. C'était un touchant spectacle que celui d'une nation assemblée dans un désert à l'époque de la moisson, pour remercier le Tout-Puissant de ses bienfaits, pour chanter le Créateur qui perpétue le souvenir de la création, en ordonnant chaque matin au soleil de se lever sur le monde. »

Quand on pense si bien sur la prière, on doit très-bien prier soi-même, et je ne puis m'empêcher

de rapporter ici une prière de M. de Châteaubriand, quoiqu'elle appartienne au Voyage d'Italie; c'est peut-être tout ce que j'en dirai, car il me reste peu d'espace, et je ne puis encore abandonner le Voyage en Amérique. Dans une lettre charmante que l'illustre auteur adresse à son illustre ami M. de Fontanes, il lui parle de son retour de Naples à Rome : il venait de visiter les coteaux de Tibur et de Lucretile, les maisons d'Horace, de Catulle, la villa d'Est, la villa Adriana, les rives de l'Anio, et tous les lieux que recommande le double enchantement des paysages et des souvenirs, auquel il faut joindre encore celui de l'harmonie de leurs noms heureux. Il aperçoit une petite chapelle dédiée à la Madone *Quintilanea*, et bâtie sur les ruines de la villa de Varus; il y entre, et voit un seul homme qui avait l'air très-malheureux, et prosterné au pied d'un banc. Cet homme ne détourna point les yeux, tant il priait avec ferveur. « Je sentis ici, dit M. de Château-
« briand, ce que j'ai mille fois éprouvé en entrant
« dans une église, un certain *apaisement* des troubles
« du cœur, pour parler le langage de nos vieilles
« Bibles. Je me mis à genoux à quelque distance de
« cet homme, et, inspiré par le lieu, je prononçai
« cette prière : « Dieu du voyage, qui avez voulu
« que le pélerin vous adorât dans cet humble asile
« bâti sur les ruines du palais d'un grand de la terre!
« Mère de douleurs, qui avez établi votre culte de
« miséricorde dans l'héritage de ce Romain infor-
« tuné, mort loin de son pays dans les forêts de la
« Germanie. Nous ne sommes ici que deux infor-
« tunés prosternés au pied de votre autel solitaire.

« Accordez à cet inconnu, si profondément humilié « devant vos grandeurs, tout ce qu'il vous demande; « faites que les prières de cet homme servent à leur « tour à guérir mes infirmités, afin que ces deux « chrétiens qui sont étrangers l'un à l'autre, qui ne « se sont rencontrés qu'un instant dans la vie, qui « vont se quitter pour ne se plus voir ici-bas, soient « tout étonnés, en se retrouvant au pied de votre « trône, de se devoir mutuellement une partie de « leur bonheur, par les miracles de la charité. » Il semble qu'une si douce et si humble prière mérite d'être exaucée.

Mais revenons encore un instant à ce voyage en Amérique, que je ne puis quitter sans dire quelques mots de la conclusion étendue, développée et pleine de hautes pensées, qui le termine. A l'exemple de Tite-Live, qui suspend quelquefois sa narration pour résoudre quelques problèmes historiques, ou hasarder des conjectures sur certaines hypothèses; qui se demande, par exemple, ce qui aurait pu arriver si Alexandre le Grand eût tourné ses armes victorieuses contre les Romains du temps des Fabius et des Papirius Cursor, M. de Châteaubriand, plus libre encore dans sa marche qu'un historien, soulève plusieurs questions importantes. Que serait devenue l'Amérique, et quels progrès eût-elle faits par elle-même dans la civilisation, si elle n'eût pas été découverte en 1492 par Christophe Colomb? Que serait-il arrivé, si la France eût encore conservé son empire sur les belles et immenses possessions du Canada et de la Louisiane, lorsque les États-Unis de l'Amérique se soulevèrent contre la métropole, et se

constituèrent en république ? Cette république, actuellement si florissante, conservera-t-elle sa forme, sa liberté, sa prospérité ? Je ne puis qu'indiquer ces questions ; c'est en faire voir l'importance : et c'est dans l'écrivain, homme d'État, qu'il faut lire ces discussions brillantes et ces savantes conjectures.

Une autre question non moins curieuse et non moins intéressante s'offre à l'esprit de M. de Châteaubriand. Les nouvelles républiques du midi de l'Amérique, formées des débris des vastes possessions de l'Espagne, s'organiseront-elles, s'affermiront-elles, subsisteront-elles ? L'auteur, qui nous fait en passant quelques révélations sur les plans généreux qu'il avait formés dans l'intérêt de ces républiques nouvelles et de leur ancienne métropole, lorsqu'il participait au pouvoir qu'il se proposait d'abandonner dès que ces plans seraient accomplis, ne paraît pas fonder un long espoir sur la destinée et la durée de ces républiques. Ami des monarchies représentatives, il pense que cette forme de gouvernement eût mieux convenu aux vastes colonies espagnoles ; elle eût moins tranché avec le passé, elle eût choqué moins d'intérêts. L'ignorance, fatale à tous les gouvernemens, est portée au plus haut degré chez ces nouveaux républicains, et s'étend à toutes les classes. Un commandant de la milice, voulant expliquer à ses troupes ce que c'était que la liberté, et cherchant inutilement dans sa tête une bonne définition qui leur en donnât une juste idée, ne trouva rien de mieux à leur dire, sinon que la liberté, c'était la foi, l'espérance et la charité. Le Paraguay, s'étant constitué en république, voulut avoir des

consuls, un sénat, et même un dictateur ; mais qu'est-ce que des consuls, un dictateur, un sénat? Personne n'en savait rien. Heureusement, il se trouva dans la contrée un exemplaire de l'*Histoire Romaine* de Rollin, qui leur donna la solution de ces questions. Le docteur Francia leur apprit bientôt ce que c'était qu'un dictateur. Cependant il ne fut d'abord nommé que consul; mais deux fauteuils auxquels on avait donné les noms de César et de Pompée, ayant été préparés pour les deux consuls, il s'empara du *César*, déclarant assez par là ce qu'il préparait à son collègue, D. Fulgencio Yegros, nouveau *Pompée* de cette république nouvelle.

Probablement, si j'eusse commencé par rendre compte du *Voyage d'Italie*, il ne me resterait plus d'espace pour parler du *Voyage d'Amérique;* j'aurais été également entraîné par l'intérêt des descriptions, des tableaux, des réflexions et des pensées. Ce *Voyage en Italie* est écrit en forme de lettres, dont deux avaient déjà été publiées : la description du Vésuve, et le *Voyage au Mont-Blanc*. Ces lettres sont adressées à un ami que M. de Châteaubriand a perdu (qu'il me soit permis de dire à un ami que j'ai perdu, et dont je déplore aussi la perte), à M. Joubert, frère aîné de l'avocat général à la Cour de cassation, « homme d'un esprit rare, dit M. de Château-« briand dans une note que je me fais un devoir de « transcrire, d'une âme supérieure et bienveillante, « d'un commerce sûr et charmant, d'un talent qui « lui aurait donné une réputation méritée, s'il n'a-« vait voulu cacher sa vie; homme ravi trop tôt à sa « famille, à la société choisie dont il était le lien ;

« homme de qui la mort a laissé dans mon existence « un de ces vides que font les années, et qu'elles ne « réparent point. » Que puis-je ajouter à des éloges si justes et si bien exprimés? Je dirai seulement qu'ayant connu M. Joubert trop tard, puisque, étant son compatriote, j'aurais pu le rencontrer beaucoup plus tôt et beaucoup plus jeune, je l'ai cependant connu pendant vingt ans le plus aimable et le meilleur des hommes.

Voyage de Polyclète, ou *Lettres Romaines;* par le baron de Théis.

Je vais parler d'un ouvrage utile : je ne sais si c'est l'éloge le plus flatteur que nous puissions faire d'un livre ; mais c'est certainement le plus rare que nous ayons à donner à ceux dont nous rendons journellement compte. Cet éloge est incontestablement dû, ce me semble, à un ouvrage qui rassemble sur le peuple le plus célèbre de l'univers, en assez grand nombre et avec assez d'exactitude, des notions curieuses, instructives, intéressantes, qui sont éparses dans une foule de livres où nous n'avons souvent pas la facilité, ni toujours la volonté de les rechercher. Sans doute notre jeunesse, passée, pour ainsi dire, avec les Romains, consacrée à étudier leur langue, élevée avec leurs livres, et nourrie de la lecture de leurs orateurs, de leurs poètes, de leurs historiens, nous a laissé des souvenirs très-vifs, et même une connaissance assez étendue de leur histoire. Mais, dans les annales des peuples, ce sont les faits remarquables, les événemens singuliers et extraordinaires, qui frappent la jeunesse; et, sous ce rapport, l'histoire

romaine fournit un inépuisable aliment à sa vive et ardente curiosité; plus tard, lorsque son goût se forme, elle admire le génie et le talent des grands écrivains de ce grand peuple. Mais la réflexion est plus tardive que la curiosité, plus tardive même que le goût, et ce n'est que dans l'âge de la maturité qu'on aime à porter son attention sur les mœurs publiques et privées des peuples célèbres, sur leurs habitudes sociales, leurs usages particuliers, leurs occupations habituelles, leurs amusemens ordinaires, leurs jeux et leurs fêtes, leur vie domestique, enfin, dans toutes ses relations et tous ses détails : c'est une source abondante de rapprochemens, de comparaisons, de jugemens, qui occupent, amusent, instruisent l'âge des méditations et de la réflexion, mais assez indifférente à l'enfance et à l'extrême jeunesse, qui ignore même trop généralement les mœurs et les coutumes modernes, et les usages de la société actuelle, pour pouvoir juger, rapprocher, comparer.

Avouons-le, c'est là ce qui, aux temps de nos études, nous frappait le moins dans la lecture des historiens, des poètes, des orateurs; c'est ce qui se gravait le moins dans notre mémoire, et ce qui s'en est effacé le plus vite. Attentifs aux divisions des patriciens et des plébéiens, aux querelles des tribuns et des consuls, aux agitations furieuses et aux sanglantes révolutions qui en étaient le résultat, nous oubliions bien vite si ces magistrats suprêmes avaient été élus par tribus, curies ou centuries, ainsi que la différence et l'importance de ces diverses élections; nous nous arrêtions même très-peu à la nature de ces divisions du peuple, sur laquelle était fondée la constitution politique de

Rome; à la composition de ces centuries, où dominait l'élément aristocratique conservateur des États, et qui rendit si florissante les destinées du peuple romain, tant qu'il ne fut pas altéré, corrompu, et enfin détruit ou entièrement dominé par le parti démocratique qui produisit le despotisme et la tyrannie, son terme fatal, son résultat accoutumé. Nous voyions chaque fait, chaque événement, chaque loi, ou édit, ou sénatus-consulte, chaque fête ou cérémonie datée des Ides, des Nones, des Calendes, de quelques-uns de leurs mois : nous connaissons tous ces termes, nous en avons tous connu la signification, ainsi que cette méthode singulière, et pour ainsi dire rétrograde, d'indiquer la succession des journées; mais l'avons-nous tous bien retenue? ne nous embarrasserait-on pas si on nous demandait la valeur de l'*as*, du *denier*, du *petit sesterce* et du *grand sesterce?* et ne serions-nous pas forcés de recourir au livre de M. de Théis, et charmés d'y trouver la réponse à cette question? Il est vrai que nous serions fâchés de ne pas trouver en même temps, et au même endroit, la manière dont les Romains désignaient en écrivant ces dernières monnaies (le petit et le grand sesterce), et par quels signes ils en rendaient la valeur mille fois, cent mille fois plus grande; mais on le trouve dans un autre chapitre, ce n'est qu'un petit défaut d'ordre : il eût mieux valu le trouver dans celui-là.

Ainsi donc, tout ce qui concerne la vie publique et privée des Romains, les fonctions de leurs magistrats, de leurs pontifes, de leurs commandans militaires, la composition de leurs redoutables armées,

les récompenses accordées aux généraux et aux soldats, leurs amusemens, leurs spectacles, leurs théâtres, leur littérature, leur philosophie, leurs arts, leurs mariages, leurs esclaves, leurs repas, leur luxe, la somptuosité de leurs palais et de leurs maisons de campagne, leurs vêtemens, la toilette des dames romaines, est le sujet de cet ouvrage; et cette énumération, même incomplète, en prouve assez et l'utilité et l'intérêt. Quelque nombreux qu'ils soient, l'auteur donne à tous une mesure convenable au moins pour les gens du monde, pour qui son livre est principalement fait; car, pour ceux qui voudraient approfondir certains sujets qui sont l'objet de leurs études et de leurs recherches, ou qu'ils affectionnent particulièrement, ils le trouveront peut-être un peu superficiel : il serait même possible que les femmes trouvassent qu'il n'a pas traité avec assez d'étendue et de profondeur le chapitre de la toilette des dames romaines. Ce sujet, qui n'occupe ici que quelques pages, savamment traité par un auteur allemand, remplit à lui tout seul un volume presque égal à la moitié de l'ouvrage de M. de Théis (1). Je ne sais si tout l'attirail de la toilette, si le *mundus muliebris* d'une Française fournirait d'aussi longs développemens. La coquetterie ancienne l'emporterait-elle donc sur la coquetterie moderne? On pourrait le croire, moins encore d'après les immenses détails qu'elle entraînait après elle, que d'après l'humeur et la colère d'une dame romaine, lorsqu'une des

(1) Sabine, ou *la Toilette d'une dame romaine*.

nombreuses esclaves chargées du soin de la parer avait disposé ses cheveux sans agrément, avait formé dans sa robe un pli sans grâce, et donné à sa ceinture un tour sans légèreté, une forme sans élégance. Les historiens, les poètes surtout, historiens peut-être plus exacts de ces mœurs et de ces usages, nous apprennent qu'armées de longues aiguilles, elles les enfonçaient dans les bras ou dans le sein de ces esclaves maladroites ou négligentes. Ovide loue la douceur et le bon caractère de sa maîtresse, qui savait supporter de pareils malheurs sans exercer une pareille vengeance.

Mais Polyclète voyageait avant Ovide, et peut-être avant que le luxe, porté au plus haut degré, eût rendu la toilette si compliquée, et les dames romaines si barbares. J'aurai occasion de remarquer que M. de Théis aurait, ce me semble, mieux fait de choisir une époque un peu plus avancée, pour pouvoir mieux peindre Rome tout entière et dans toute sa durée; mais je n'en suis encore qu'aux éloges de son livre, et il m'en resterait beaucoup à faire. A l'exemple de l'abbé Barthélemy, il a donné une forme dramatique à l'instruction variée qu'il présente au lecteur. Tout le monde voit, en effet, que le *Voyage du Jeune Anacharsis* est le type et le modèle du *Voyage de Polyclète*. Je le remarque donc avec tout le monde; mais je m'en tiens là, et je n'établis aucune comparaison entre ces deux ouvrages, dont l'un peut être à bon droit regardé comme le père de l'autre, mais qui, dans l'exécution, n'ont presque point de ressemblance, et n'ont de commun qu'une première idée générale. La forme dramatique

et romanesque a ses avantages et ses inconvéniens ; elle orne et polit l'instruction, elle adoucit la sévérité des leçons, elle tempère la sécheresse d'un ouvrage didactique ; mais ses formes allongent sans profit réel pour la science, ses fictions occupent un espace perdu pour elle. M. le baron de Théis, qui a beaucoup de choses à dire et à nous apprendre ou à nous rappeler, est avare de son terrain, et ne le laisse guère usurper aux dépens de l'instruction ; il accorde donc très-peu à la fiction, contient la partie dramatique dans des bornes assez étroites, et ne l'emploie d'ailleurs que pour enseigner et instruire.

Toutefois, une scène dramatique vient, en plus d'un endroit, donner de la vivacité aux leçons et à l'instruction. Ainsi, lorsqu'au milieu de la place publique Polyclète et son jeune ami voient passer une femme couverte de longs habits de deuil, se voilant le visage, fuyant les regards des hommes, évitant les flots du peuple dont elle redoute les sarcasmes, et, avec une contenance humiliée, conduisant au temple de Junon une vache pleine qu'elle va immoler sur l'autel de la déesse, on retient mieux la loi, et on est plus frappé de l'esprit du législateur qui, ayant sagement ordonné que les veuves ne se remariassent qu'après dix mois révolus de veuvage, oblige celle qu'un coupable motif force à prévenir ce terme à révéler sa faute par cette allégorie trop facile à saisir, et à la lui faire expier par la honte, par une sorte de pénitence publique, et par un acte religieux.

Un tableau plus doux est celui de l'affranchissement d'un esclave, et tout ce qui peut donner le plus touchant intérêt à cet acte si important de la législa-

tion romaine est réuni dans la scène de ce genre dont Polyclète est témoin : vertus, talens, reconnaissance du côté de l'esclave; égards bienveillans, tendres soins, générosité prévoyante de la part du patron. De graves conversations sur la philosophie, sur les arts, sur le gouvernement, où ces graves objets sont discutés par des interlocuteurs qui les envisagent sous divers rapports, et quelquefois avec des sentimens divers et opposés; qui les comparent avec les arts, la philosophie et les lois de la Grèce, sont très-propres à faire réfléchir le lecteur, et prouvent que M. de Théis a beaucoup réfléchi lui-même sur ces grandes et importantes questions. En général, il me paraît beaucoup mieux réussir dans les conversations sérieuses, que dans le ton léger et plaisant; l'ironie qu'il emploie quelquefois est plus dure que fine et légère. Ainsi Polyclète et son ami Lucius accablent de sarcasmes trop peu déguisés, trop clairs et même trop impolis, un riche banquier dont ils visitent la somptueuse maison : le propriétaire de cette maison a des ridicules sans doute; mais il n'était permis de les relever que par une ironie très-légère, très-déliée, dont la finesse pût lui échapper, et peut-être même eût-il été mieux de s'en abstenir lorsqu'on était chez lui et qu'on profitait de sa complaisance, ou, si l'on veut, de son ostentation et de sa vanité.

On sent que le Grec triomphe quand il est question des arts des Romains : il triomphe aussi quand il s'agit de leur littérature, et c'est ici que je placerai la remarque que j'ai annoncée sur l'époque choisie par M. de Théis pour faire voyager Polyclète à Rome. Certainement s'il eût retardé son voyage de

quatre-vingts ans, les Romains eussent pu opposer aux poètes et aux orateurs grecs des chefs-d'œuvre de poésie et d'immortels monumens d'éloquence ; mais au temps de Sylla, quelles étaient les richesses littéraires de Rome ? Quels étaient les écrivains dont elle pouvait se glorifier ? Quelques vieux poètes, tels qu'Ennius et Lucilius ; quelques orateurs bientôt après éclipsés et oubliés ; quelques poètes comiques, dont deux à la vérité, Plaute et Térence, sont restés l'honneur et la gloire de la scène romaine. Cependant M. de Théis entreprend sur la langue et la littérature latines une dissertation qui reste toujours très-incomplète, malgré quelques anachronismes qu'il se permet pour qu'elle le soit un peu moins. Où sont ces historiens, ces poètes qui, selon lui, avaient fait connaître aux Romains de cette époque les richesses de leur langue ? Catulle, qui le premier donna de l'harmonie au vers hexamètre, naquit l'année même de la prise d'Athènes par Sylla. Dans quels brillans écrivains antérieurs au dictateur, ou même ses contemporains, M. de Théis a-t-il trouvé ces vives apostrophes, ces brillantes prosopopées que Polyclète admire ? N'est-ce pas, au contraire, dans les écrits de Tacite, postérieur à Sylla, qu'il rencontre ces fréquentes ellipses dont il se plaint ? Et ces interminables périodes qu'il blâme, ne se trouvent-elles pas plus particulièrement dans les discours de Cicéron, qui plaida, il est vrai, devant Sylla, mais postérieurement au voyage de Polyclète ? Si donc, comme on le croirait à ces traits, M. de Théis juge la littérature latine indépendamment de l'époque où il place le voyage

du jeune Grec, comment peut-il dire que les écrivains romains dédaignent l'hyperbole qui domine dans les vers de Lucain, et l'antithèse qui abonde dans la prose de Sénèque?

Je hasarderai sans transition quelques autres critiques, car les transitions font perdre de l'espace; et j'en ai peu. Après avoir décrit les principales circonstances du grand triomphe, M. de Théis parle du petit triomphe, connu sous le nom d'*ovation*. Il fait dériver ce mot d'*ovis*, brebis, qu'il traduit mal à propos par *bélier*, parce que, dit-il, cet animal était immolé par le général qui avait obtenu les honneurs de l'ovation. Je sais que Plutarque donne cette étymologie; mais Plutarque, historien plein de charmes, est un guide peu sûr pour les étymologies latines, parce qu'il connaît très-imparfaitement cette langue. Denys d'Halicarnasse, et après lui Festus, font dériver *ovation* du verbe grec εὐάζω, d'où εὐασμα, *clameur, cris de joie;* de ce mot grec, les Latins firent d'abord le verbe *evari:* Virgile dit :

Evantes orgia circum
Ducebat Phrygias. Æn. VII, 517.

d'où vint le substantif *evatio*, et enfin par corruption *ovatio*. Il est certain que ces *cris de joie* se rapportent mieux qu'une *brebis* à l'idée que nous nous faisions d'un triomphe militaire.

M. de Théis veut que les fêtes de Bacchus, appelées *liberales*, ne tirent pas cette dénomination du nom de *Liber*, donné au dieu en l'honneur duquel elles étaient instituées; cette étymologie paraît pourtant bien naturelle. Il pourrait, il est vrai, s'ap-

puyer sur l'autorité du docte Varron ; mais il s'écarte de cette autorité en disant que ces fêtes étaient appelées ainsi, parce que c'était l'époque où les jeunes gens prenaient la robe virile, et étaient affranchis des devoirs de l'enfance. Suivant Varron, elles prenaient ce nom de l'affranchissement, non des jeunes gens, mais des prêtres de Bacchus, qui ces jours-là étaient entièrement libres de leurs fonctions, dont le soin était uniquement réservé aux femmes.

M. de Théis dit avec raison que le sénateur désigné le premier par le censeur avait le titre de prince du sénat, *princeps senatus*, et il ajoute que le chevalier désigné le premier était *le prince de la jeunesse;* il s'appelait plus communément *princeps equitum*, et il fallait au moins faire mention de cette dénomination, beaucoup plus usuelle que l'autre. Il a pareillement eu raison de dire que les censeurs étaient chargés de la construction et réparation des édifices publics et des monumens ; mais il aurait dû ajouter que les édiles étaient plus particulièrement chargés de la construction des théâtres, qui, chez les Romains, étaient de magnifiques monumens publics.

La statue de Janus, placée dans le temple de ce dieu par le pieux Numa, avait, dit M. de Théis, les doigts tellement disposés qu'ils représentaient 365, nombre des jours de l'année ; mais d'abord, du temps de Numa, l'année romaine n'avait pas 365 jours, elle n'en avait guère que 357 : ce fut même Numa qui, un peu meilleur astronome que son prédécesseur, la porta à ce nombre : elle n'était, avant lui, que de 323 jours. Ensuite, quand même les doigts de Janus auraient figuré le nombre trois cent

soixante-cinq, ils ne l'eussent pas du moins figuré en chiffres arabes, qui n'étaient pas connus des Romains : il aurait donc fallu écrire non pas 365, mais CCCLXV. Pline, sur l'autorité duquel s'appuie M. de Théis, écrit le nombre en toutes lettres : *trecentorum quinquaginta quinque dierum*, ce qui veut dire trois cent cinquante-cinq jours ; Pline n'a garde de dire trois cent soixante-cinq ; M. de Théis aurait-il cru que *quinquaginta* était une faute d'impression, et qu'il fallait substituer *sexaginta ?* Pline est presque le seul garant que cite M. de Théis ; c'en est un excellent sans doute ; mais j'aurais désiré qu'il en eût cité d'autres encore : les *Fastes* d'Ovide, par exemple, sont une des sources les plus riches et les plus agréables où puisse puiser l'écrivain qui parle des coutumes et des usages des Romains. M. de Théis y a puisé aussi, mais il fallait le citer et y renvoyer les lecteurs. Ne pouvait-il pas aussi, lorsqu'il parle de la beauté et de la fertilité de l'Italie, associer Virgile à Pline, et rappeler à la mémoire du lecteur ces beaux vers des Géorgiques :

Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus !

Cependant M. de Théis fait à cet écrivain, son guide le plus constant, un reproche qui ne me paraît pas juste. Pline voulant marquer la différence des horloges solaires aux horloges d'eau ou clepsydres, dit que tant que les Romains n'eurent que les premières, ils ne pouvaient connaître avec précision les heures, ni pendant la nuit, ni lorsque le ciel était couvert. M. de Théis trouve que c'est une *naïveté*

et, pour donner quelque poids à sa réflexion, il traduit ainsi : « *Par malheur*, lorsque le temps était couvert, *on n'y connaissait plus rien.* » Mais c'est une parodie, et non pas une traduction. *Etiam tum, nubilo (cœlo) incertæ fuere horæ.* On voit qu'il n'y a point *par malheur* dans le texte, et les mots *incertæ fuere horæ* pourraient se traduire plus exactement et plus élégamment que par ceux-ci : *on n'y connaissait plus rien.* Pline est l'auteur le moins *naïf* que je connaisse.

Malgré ces critiques et plusienrsautres qu'il serait possible de faire encore, je conclurai à peu près comme j'ai commencé, en disant que cet ouvrage se lit avec plaisir, et qu'il pourra toujours être consulté avec fruit.

Le Vallon aérien, ou Relation du voyage d'un Aéronaute, dans un pays inconnu jusqu'à présent, suivie de l'Histoire de ses habitans et de la description de leurs mœurs; ouvrage revu et publié par M. Mosneron, ex-législateur.

L'idée de voyager ou de faire voyager un héros dans des pays inconnus, inabordables, ou même tout-à-fait chimériques et fantastiques, a tenté plus d'un auteur et a été souvent mise en œuvre avec assez de bonheur et de succès. C'est un cadre ingénieux, mais actuellement un peu usé, dans lequel l'écrivain gai ou morose, politique, législateur, moraliste, philosophe, entreprend de régler selon son humeur le monde où il vit, de lui donner des conseils, de lui adresser de sévères réprimandes, de lui dicter des lois, et ordinairement d'en faire la satire. Tel est le

but de Cyrano de Bergerac, lorsqu'il voyage *dans la Lune;* du docteur Swift, lorsqu'il promène son héros Gulliver chez les *Lilliputiens*, les *Brobdingnags*, les *Houyhnhnms;* de Voltaire, lorsqu'il fait descendre *Micromégas* de Sirius dans Saturne, et de là sur notre globe, lorsqu'il fait parcourir à Candide le pays d'Eldorado, et à peu près dans tous ses romans, dont il varie beaucoup les détails, mais très-peu la fiction principale; enfin, tel est l'objet de tous les voyageurs et de tous les *voyages imaginaires* dont on a publié, vers la fin du siècle dernier, une ample collection en trente-neuf volumes, qui vraisemblablement ne les comprennent pas tous.

Un des plus anciens membres de l'Académie-Française, Charpentier, publia, fit imprimer en 1675 un petit ouvrage, très-peu connu alors, parce qu'il ne fut tiré qu'à un très-petit nombre d'exemplaires, peut-être aussi parce qu'il était peu intéressant, et, pour cette dernière raison, peu connu encore aujourd'hui, quoiqu'il ait été réimprimé depuis. Cet ouvrage était intitulé : *Voyage du vallon tranquille.* Le *Voyage du vallon aérien* de M. Mosneron m'a rappelé le Voyage du vallon tranquille de Charpentier : mais il n'y a de ressemblance que dans le titre. L'ancien académicien fait, sous des noms déguisés et imaginaires, la relation d'un voyage très-réel : l'ex-législateur fait, sous des noms pour la plupart très-réels: la relation d'un voyage imaginaire. Dans le temps où Charpentier écrivait, c'était la mode de trouver la société dont on faisait partie parfaitement bien réglée, bien gouvernée, la France la plus belle et la plus heureuse contrée du monde; personne

ne se croyait appelé à la réformer, à lui proposer de nouvelles lois, de nouvelles constitutions, de nouvelles coutumes; on se conformait volontiers à celles qui étaient établies, et qu'on trouvait fort bonnes. Les hommes étaient tous aimables, les femmes toutes adorables; si quelques satiriques de profession ne nous représentaient pas les objets sous un si beau jour, les autres écrivains, tous les romanciers surtout, se conformèrent à ce ton général d'admiration; et *Télémaque* est peut-être le premier roman de ce siècle immortel où l'on substitua une critique indirecte, mais claire et sévère, aux tableaux embellis, et sans doute un peu flattés, des lois, des mœurs, des usages, des plaisirs et des membres de la société. Charpentier, dans son *Vallon tranquille*, se laisse plus que tout autre entraîner à ce penchant universel de panégyriques et d'éloges, qui atteste peut-être plus encore le bon esprit des écrivains d'alors, que le bonheur réel dont on jouissait. Dans son style, qui, d'après le jugement de Boileau, *sentit* toujours un peu l'*écolier*, mais cependant nombreux et périodique, comme celui de tous les écrivains de ce temps, tout lui paraît *des merveilles de la nature et de l'art;* il admire tout avec enthousiasme, les châteaux, les paysages, les jardins français, les longues allées bien droites, les arbres taillés en coupe, en boule, en éventails, *où une feuille ne passe pas plus que l'autre;* la piété des moines, les qualités supérieures des hommes, les qualités aimables des femmes, leurs charmes infinis, leurs grâces accomplies, leurs longues et spirituelles conversations, leurs discussions galantes, et les bons dîners que le *gros Charpentier*, comme l'appelait encore

Boileau, n'a garde d'oublier, et auxquels il paraît très-sensible.

Il y a sans doute, dans tout cela, quelque fadeur; mais c'était le seul inconvénient, et l'amertume des discours et des écrits, qui devint bientôt à la mode, en eut de bien plus graves; les Français apprirent à mépriser leurs lois, leurs coutumes, leur gouvernement, leur patrie; cette patrie sans cesse avilie ou par d'odieuses déclamations, ou par d'insultantes comparaisons, dans les écrits de quelques écrivains pleins d'esprit et de génie, et bientôt après dans ceux d'une foule d'imitateurs sans génie et sans esprit; et par un renversement singulier, on feignit et on feint encore de regarder comme ennemis de la gloire de leur patrie ceux qui s'élèvent contre ces écrivains. Cette réflexion n'est point déplacée, lorsque je rends compte de l'ouvrage de M. Mosneron, comme on s'en apercevra peut-être dans la suite de mon article. Cependant cet esprit chagrin et dénigrant se glissa jusque dans les ouvrages les plus frivoles, jusque dans les fictions et les romans : mais les voyages surtout en furent particulièrement empreints; ils n'offrirent plus que des cadres d'invectives et des textes de déclamations. Bayle a remarqué depuis long-temps que les *relations des voyageurs nous font connaître quel est leur goût dominant, s'ils sont antiquaires, physiciens, géographes, ingénieurs, dévots ou bigots, etc.* Les voyages écrits à cette époque prouvent que la manie dominante des auteurs était d'être politiques, satiriques, législateurs, frondeurs, réformateurs.

Mais c'est surtout dans la relation d'un voyage imaginaire, qu'un auteur doit peindre son humeur

naturelle, et, comme dit Bayle, *son goût dominant,* puisque n'étant nullement commandé et retenu par la vérité des peintures et des descriptions, et par des faits positifs, il peut librement se livrer à son imagination, à ses idées, et se créer, dans ce pays des chimères, une société, un monde, des usages et des lois à sa guise. C'est ainsi qu'en a agi M. Mosneron dans son *Voyage du vallon aérien.*

L'époque où commence le nouveau monde que M. Mosneron va décrire, est celle de la révocation de l'édit de Nantes : ses héros sont des protestans victimes de cette révocation ; le lieu de la scène est un *vallon* délicieux, *élevé* de trois cents toises au-dessus des Pyrénées, au milieu desquelles il est situé, environné de rochers presque inaccessibles et taillés à pic, qui s'appelait autrefois le vallon de Mambré, et qui n'était habité que par quelques chèvres et quelques pâtres, qui seuls pouvaient y gravir ; mais bientôt une colonie plus distinguée et plus intéressante vient s'y établir. Un conseiller au parlement de Toulouse, *luthérien,* à ce que dit M. Mosneron, et fuyant les persécutions auxquelles étaient exposés les habitans du royaume *qui professaient la religion de Luther,* avait cherché un asile dans les Pyrénées, avec son fils, son ami et la fille de cet ami. Ici je ne puis m'empêcher de faire observer à M. Mosneron que les conseillers au parlement de Toulouse n'étaient point *luthériens ;* que les Français réformés professaient la religion de Calvin et non celle de Luther ; et qu'il n'est permis à personne d'ignorer cela, encore moins à un législateur ou ex-législateur qui se mêle d'écrire sur ces matières. Cependant, ces quatre personnages

destinés, par cette Providence qui nous ménageait le roman de M. Mosneron, à être les fondateurs de la colonie du *Vallon aérien*, ne peuvent plus rester au sein des montagnes qu'ils avaient choisies pour asile; poursuivis par les dragons, ne voyant du côté de la France que des rigueurs et des proscriptions, du côté de l'Espagne que des bûchers allumés par l'inquisition, ils tournent leurs regards vers ces rochers escarpés qui, s'élevant perpendiculairement des quatre points cardinaux, fermaient exactement ce bienheureux vallon; ils en font l'acquisition du duc de Bellegarde à qui il appartenait, et qui le leur cède de bien bon cœur, et à bon marché; il faut encore prier M. Mosneron d'observer qu'il n'y avait point alors de duc de Bellegarde; le favori de Henri IV, qui portait ce nom, étant mort sans postérité en 1646.

Mais bientôt les mesures de rigueur croissant de plus en plus, les habitans du village le plus voisin du vallon, qui avaient long-temps donné asile au conseiller *luthérien*, et qui étaient sans doute luthériens comme lui, fuyant les dragonnades, se présentent au pied des remparts naturels du vallon, ayant à leur tête leur ministre qui, par parenthèse, était un curé catholique, et poussant devant eux leurs bœufs, leurs vaches, leurs ânes, leurs cochons, etc.; tout cela grimpe ou est hissé dans le vallon. Lorsque le conseiller et son ami voient la perpétuité de la colonie et la culture de ce nouveau domaine aérien assurées par un assez grand nombre d'hommes et de femmes, d'animaux, d'instrumens aratoires et des métiers les plus indispensables, ils font rompre une espèce de corniche par laquelle il était absolument possible de

pénétrer d'un côté dans le vallon, en risquant de se casser vingt fois le cou ; de sorte que désormais toute communication paraissant impraticable entre ces fugitifs et les habitans de l'ancien monde qu'ils détestent et maudissent, nous aurions été à jamais privés de connaître la suite de leur histoire, sans un de ces hasards singuliers qu'on était alors fort éloigné de prévoir.

Ce hasard, c'est la découverte des ballons. A l'époque de cette découverte, M. de Montagnac herborisait dans les Pyrénées, et mêlait à ses études botaniques celles de la géologie et de la minéralogie. Afin qu'aucune des sommités de ces hautes montagnes ne lui soit inaccessible, il construit un ballon, et l'on voit dès-lors que, nouvel aéronaute, il pourra pénétrer dans le vallon aérien. Avant néanmoins de tenter cette aventure, il demande à des pâtres voisins si l'on soupçonne des habitans dans le terrain resserré entre ces formidables remparts. Les pâtres lui répondent que c'est, sans contredit, un repaire de sorciers et de diables, attendu que toutes les fois qu'il tonne, qu'il grêle ou qu'il gèle, ces suppôts de l'enfer se montrent sur les remparts, faisant des grimaces et riant aux éclats, d'où il suit évidemment que ce sont eux qui envoient ces fléaux. M. de Montagnac, esprit fort, ne se laisse point effrayer : il s'élève au-dessus du vallon aérien, plane majestueusement, s'abaisse lentement, et est pris lui-même pour un diable ou un sorcier par les habitans du vallon, qui s'enfuient épouvantés. M. de Montagnac, descendu heureusement au milieu de leurs habitations, va frapper à celle qui lui paraît la plus élégante et la mieux ornée ; c'était celle du gouverneur : un vieillard vénéra-

rable se présente à lui et lui tient ce discours : « Mon « frère, vous avez couru un grand danger, et nous « avons eu bien peur nous-mêmes de ce gros vilain « animal qui vous tenait dans ses pattes. Il est mort, « sans doute, puisque vous voilà en vie. » M. de Montagnac rassure le gouverneur et toute la colonie. Il leur fait voir qu'un ballon n'est point un animal. On le reçoit parfaitement, on lui donne un bon souper, égayé par une bonne musique; on l'endort, on le réveille au son de cette musique; après quoi on le prie de s'en retourner chez lui, c'est-à-dire, dans l'ancien monde, avec ordre de ne plus reparaître, et avec menaces de recevoir à grands coups de flèches le premier ballon qui oserait planer au-dessus du vallon aérien. Cette excessive rigueur, exercée par une colonie qui paraissait si hospitalière, a de quoi surprendre; mais elle était motivée par les innovations qu'un certain M. Renou, qui cinquante ans auparavant avait eu l'art de pénétrer dans cet asile impénétrable, avait voulu introduire dans le gouvernement, innovations qui avaient failli bouleverser tout le vallon aérien. J'ai cru d'abord que par le novateur Renou, M. Mosneron avait voulu faire allusion à J.-J. Rousseau : on sait, en effet, que le citoyen de Genève feignant, dans un de ses accès d'humeur, de vouloir se faire oublier du genre humain, avait signé quelques-uns de ses écrits de ce nom de Renou; mais les autres traits de ce bizarre épisode le rendraient bien plus bizarre encore, si l'auteur avait voulu les rapporter à Rousseau; et d'ailleurs M. Mosneron est trop enthousiaste de Jean-Jacques, pour avoir voulu lui faire jouer un si mauvais rôle dans

cette espèce de nouvelle utopie que son imagination a créée. Quoi qu'il en soit, M. de Montagnac est obligé d'obéir aux ordres rigoureux qu'il a reçus, et il sort précipitamment du vallon, n'ayant guère eu le temps d'y rien observer, sinon que le terrain y était disposé en beaux jardins anglais ou chinois; que les hommes *semblaient des Apollons*, *les femmes des Vénus, par leurs belles formes;* que ceux-là y portaient des guêtres et des culottes, et celles-ci des jupes et des corsets, dont il ne nous donne même ni les dimensions ni les couleurs, de sorte qu'à notre grand regret, nous ignorerons éternellement si les dames du vallon aérien sont *en jupon court* et *en blanc corset.*

Heureusement pour les curieux habitans de notre vallée de misères et de crimes, M. de Montagnac avait un peu causé avec le gouverneur du vallon aérien. Heureusement encore on lui avait confié un exemplaire des annales du pays, écrites par l'historiographe de la colonie; et avec cette conversation et ces annales, il ne manquera rien à notre instruction et à notre curiosité sur les lois, les mœurs, les usages et l'histoire de cette heureuse et admirable peuplade. Dans la conversation, le gouverneur avait révélé à M. de Montagnac que la religion du vallon était *théocratique*, comme si une religion pouvait être autre chose; mais on voit que par religion théocratique, M. Mosneron entend le pur déisme, sans culte public, sans cérémonies extérieures; telle est, en effet, la religion qu'adoptent définitivement, après une très-légère discussion, les *luthériens* français réfugiés. Le ministre réfugié avec eux, et qui, comme je l'ai déjà observé, était un prêtre catholique, réclame,

à la vérité, un moment, et dit un mot en faveur d'une religion positive et révélée, et d'un culte extérieur; mais le gouverneur lui répond longuement, parle long-temps tout seul, et a par conséquent raison. Je me rappelle que dans un dialogue de Fontenelle, Aristote dispute contre Phryné ou une autre courtisane de la Grèce. On juge bien que d'après l'esprit de ces dialogues, le philosophe est sacrifié à la courtisane : celle-ci l'accable par son babil léger et intarissable; à peine peut-il saïsir un moment pour dire un mot; il se plaint à Pluton de ce que les choses se sont passées ainsi, et de ce qu'il ne lui a pas été possible de répliquer. Pluton juge doctement *qu'à l'avenir un dialogue ne sera pas composé de Phryné toute seule, et qu'Aristote sera obligé de lui répondre.* Je crois que si le dieu des enfers se mêlait des affaires du vallon aérien, il jugerait aussi qu'à l'avenir un dialogue ne serait pas composé du gouverneur tout seul, et que le ministre serait obligé de lui répondre.

La littérature est encore un des objets de cette conversation entre le gouverneur et M. de Montagnac. Les habitans du vallon aérien ne connaissaient que la littérature du siècle de Louis XIV, littérature qu'ils estimaient fort, malgré leurs ressentimens contre la mémoire de ce grand monarque. M. de Montagnac, organe de M. Mosneron, lui apprend à admirer encore davantage les écrivains du dix-huitième siècle. En effet, après lui avoir fait un éloge assez mesquin, à mon avis, de ceux qui ont le plus illustré ce siècle par leurs écrits, le gouverneur s'écrie : « D'après le tableau que vous me tracez des grands

« hommes du dix-huitième siècle, je vois qu'ils ont « eu un grand avantage sur ceux du dix-septième. « Le style était formé quand ils ont écrit; ils s'en sont « servis pour orner la science et rendre l'instruction « agréable. » On voit que ce gouverneur est digne de concourir pour le prix si long-temps proposé par l'Institut, et de terminer enfin cette question interminable, dont la solution lui vaudrait indubitablement le prix. « Sans doute, continue-t-il, ils n'ont que des « admirateurs parmi vous? » A cette question, M. de Montagnac répond avec l'humeur la plus injuste et la plus déraisonnable, que *jamais les Cotins,* les *Pradons,* ne furent plus sifflés, plus déchirés; qu'aujourd'hui *les sages se taisent,* et *qu'il n'y a que la sottise qui fasse du bruit.* Cependant le rétablissement de l'ordre et des lois lui fait présager le retour du bon sens, qui *fera rentrer dans la poussière la déraison et l'impudence.* Quelle aménité d'expressions! et où est le motif de cette grande colère? le gouverneur surpris et indigné, s'écrie : *quelle lâcheté!* « Mais, ajoute-t-il, que disent, que font vos hon- « nêtes gens, en attendant que leur jour revienne? « quel est enfin chez vous l'esprit public? » à quoi M. de Montagnac répond : *il n'y en a plus, et c'est fort naturel.* Ce qui, d'un seul mot, semblerait dire qu'il n'y a plus en France ni *honnêtes gens,* ni *esprit public,* et cela est d'un esprit un peu chagrin. En vérité, je ne sais à qui en veut M. de Montagnac ou M. Mosneron : où sont donc les détracteurs de Buffon et de Montesquieu? et si quelques écrivains, mettant plus d'importance que ne paraît en mettre M. Mosneron à des principes qu'ils regardent

comme également sacrés et politiques, s'élèvent avec force contre l'usage, souvent dangereux, que Voltaire et Rousseau ont fait de leurs talens, était-ce un motif pour un philosophe tolérant comme M. Mosneron de les traiter avec cette intolérante âpreté? Je suis persuadé qu'il n'en est aucun parmi eux qui, s'il s'agissait de rendre une justice éclatante à l'esprit et au génie de ces hommes immortels, n'en fît un éloge plus complet et mieux tourné que celui que M. Mosneron leur a consacré dans son *Voyage aérien*.

Les annales du *Vallon aérien* n'offrent pas un grand intérêt; le plus grand événement est une expédition contre deux ours qui furent aussi courageusement attaqués que savamment tués. Étrangers et indifférens à ce qui se passait sur notre terre, ils n'eurent que deux occasions de s'en occuper un peu: la guerre de la succession et celle de la révolution, qui amenèrent de sanglans combats au pied de leurs remparts, au sein des Pyrénées. Les bons habitans du Vallon aérien furent d'abord tentés de faire rouler d'énormes roches sur les combattans, et d'écraser à la fois Espagnols et Français; mais ils se contentèrent de leur faire, aux uns et aux autres, quelques espiègleries. Les Espagnols les prirent d'abord pour des anges de lumière et les bénirent, puis pour des anges de ténèbres et les maudirent, et tout cela assez énergiquement, pour que les habitans du Vallon, élevé de trois cents toises au-dessus des plus hautes sommités des Pyrénées, entendissent les propres paroles des bénédictions et des malédictions, que l'historiographe rapporte textuellement.

Quelque parfaits que fussent les habitans du Vallon

aérien, ils étaient néanmoins toujours un peu curieux; cinquante ans environ après leur émigration de France, ils veulent savoir ce qu'était devenu ce monde pervers qu'ils avaient quitté; ils députent deux d'entre eux pour leur en apporter des nouvelles : à l'aide d'une poulie et d'une corde, ils les descendent du haut de leurs remparts jusqu'à terre. Ceux-ci, pour savoir ce qui se passe à la cour de France, s'acheminent vers Toulouse; là ils s'aperçoivent que le monde ne va guère mieux que de leur temps, et ils s'en retournent dans leur séjour céleste, assez mécontens de leur voyage sur terre, et n'en recueillant d'autre fruit que celui d'amener avec eux un philosophe : c'est ce M. Renou qui, par ses systèmes, ses innovations, faillit tout bouleverser dans le Vallon, et finit par se jeter du haut en bas de ce délicieux séjour. Ce qui rend cet épisode plus bizarre, c'est que M. Mosneron a jugé à propos de faire de ce philosophe bourru et misanthrope, un fils du cardinal Dubois. Il adopte l'anecdote du mariage de ce cardinal, telle qu'elle est rapportée dans les Mémoires satiriques de Duclos; mais tandis que Duclos, dans son histoire, la raconte d'un ton léger et piquant, et d'un style qui conviendrait au conte et au roman, M. Mosneron, dans son roman, la revêt d'un langage lourd et guindé qui ne convient ni au roman ni à l'histoire.

On voit que M. Mosneron rattache sa fiction à des noms historiques pour essayer de la rendre intéressante. C'est ainsi qu'il imagine un dialogue entre le grand Condé et Racine. Le prince de Condé soutient le parti de la guerre, et Racine celui de la paix.

Dans un endroit du dialogue, le prince répond au poète : « Il me paraît, mon cher Racine, que vous « arrangez tout cela comme *des scènes* de tragédie qui « doivent finir par punir le crime et faire triompher « la vertu. » Quand même tel serait le but et le résultat de la tragédie, ce serait mal s'exprimer que de dire que *les scènes doivent toujours finir* ainsi ; mais le prince de Condé connaissait trop bien les tragédies de Corneille et de Racine, pour donner une pareille définition de la tragédie. Il savait très-bien que dans les catastrophes qui en sont le sujet, les personnages intéressans et vertueux ne succombent pas moins, et peut-être plus souvent que les personnages odieux et coupables. M. Mosneron ne raisonne pas mieux en théologie qu'en poésie dramatique, lorsque, dans un autre dialogue ou conversation, il fait dire à un docteur catholique, professeur en théologie : « Jésus lui-même ne s'est-il pas « conformé au culte institué par Moïse, quoique « intérieurement il *en reconnût la fausseté?* » Il fallait, pour être orthodoxe, dire l'*insuffisance :* comment le divin fondateur du christianisme eût-il reconnu la *fausseté* d'une religion *révélée,* qu'il donnait comme le fondement de la sienne?

Le *Voyage aérien* est terminé par la traduction de l'*Ermite de Parnell,* conte que Voltaire a inséré dans son *Zadig,* en égayant une fiction, sérieuse dans l'original. M. Mosneron la lie tant mal que bien à la sienne : pour moi, la seule liaison que j'y vois, c'est que M. Mosneron avait fait cette traduction, qu'il l'avait dans son porte-feuille, et qu'il était bien aise de la faire imprimer.

Antiquités de Vésone, cité gauloise, actuellement Périgueux, par M. le comte Walgrin de Taillefer, maréchal des camps et armées du roi.

Parmi les lecteurs, et surtout parmi les lectrices, il en est beaucoup qui n'aiment guère les *Antiquités*, et un plus grand nombre peut-être, qui ne se soucient guère de Périgueux, et à qui les Gaulois même sont assez indifférens ; mais ils pardonneront sans doute à d'autres de n'avoir ni la même tiédeur ni la même indifférence. M. le comte de Taillefer se distingue certainement parmi ceux-là ; il aime passionnément les antiquités ; il aime beaucoup Périgueux, sa patrie, et peut-être plus encore *Vésone*, la patrie de ses ancêtres. Il préférerait, je crois, le débris d'un vieux mur de la vieille cité à la plus belle maison moderne ; et quelque couteau de pierre ou autre ustensile druidique, trouvé dans les ruines d'*Ecornebœuf*, ancien fort qui dominait Périgueux ou Vésone, à la pierre la plus précieuse, montée par le plus habile artiste. Ce sont de ces choses, en effet, qu'on peut ne pas aimer du tout, mais qu'on n'aime point médiocrement.

On peut conjecturer que ces deux passions de M. de Taillefer pour les antiquités et pour sa patrie, toutes deux fort vives, toutes deux très-louables, sont nées l'une de l'autre, et se sont fortifiées l'une par l'autre. Ces vieux fondements d'antiques édifices, ces restes mutilés de monumens, dont quelques-uns semblent remonter aux âges les plus reculés ; tous ces débris d'inscriptions, de médailles, de vases,

de statues, de cippes, de marbre, de pierre ou de fer, dispersés sur la surface du sol qui l'a vu naître, et qui s'offraient encore plus nombreux et plus divers dès qu'on ouvrait ce sol, soit pour de simples travaux d'agriculture, soit pour poser les premiers fondemens d'une maison, creuser une cave, un puits, une citerne, frappèrent ses regards attentifs et observateurs, et lui donnèrent le goût d'une science utile, curieuse, attachante. Les progrès qu'il fit dans cette science, le charme qu'il y trouva, redoublèrent son affection pour une ville qui lui fournissait tant de matériaux, tant d'élémens propres à l'alimenter et à l'enrichir. M. de Taillefer eût moins aimé, je pense, une ville toute neuve, une patrie toute moderne.

L'histoire et la description des *antiquités de Vésone* sont précédées par une dissertation assez étendue sur l'ancienne Gaule, que l'auteur considère particulièrement sous le rapport de ses monumens, de ses arts et de sa civilisation, depuis la plus haute antiquité jusqu'au moyen âge. Cette dissertation, pleine de science, de faits ou de conjectures, déduites avec beaucoup de logique et de sagacité, est très-curieuse ; elle est aussi en général très-apologétique. M. de Taillefer n'admet guère que les témoignages favorables aux Gaulois : il rejette assez communément les autres ; mais il ne les rejette qu'après les avoir habilement discutés, et leur en avoir opposé d'autres et plus nombreux et plus dignes de foi. S'il faut l'en croire, et je l'en crois, la religion primitive des Gaulois fut pure, et consista dans l'adoration d'un seul Dieu ; elle ne se corrompit dans la suite que par le mélange des superstitions égyptiennes, grecques, romaines.

Les Gaulois portèrent très-loin la science de l'agriculture et du commerce ; ce qui les enrichit tellement, que les exemples de luxe et d'opulence de quelques-uns d'entre eux, cités par M. de Taillefer, et recueillis de bons auteurs, étonneront la plupart de ses lecteurs. Ils firent aussi beaucoup d'inventions utiles, parmi lesquelles il ne faut pas oublier les matelas, les lits de plume et les tonneaux. Les arts de l'imagination ne leur furent point inconnus, et ils avaient représenté la puissance de l'éloquence sous l'emblème le plus ingénieux. C'était Hercule qui, chez eux, en était le dieu : à sa langue étaient attachées des chaînes légères d'or et d'ambre qui entraînaient un peuple entier, docile à ces liens fragiles. Lucien, qui nous a conservé cette allégorie, en fait expliquer par un druide le sens délicat et mystérieux : « Nous autres Gaulois, dit le druide, nous « ne pensons pas, comme vos Grecs, que Mercure « soit le père de l'éloquence ; mais, selon nous, c'est « Hercule, comme étant le plus fort des dieux. » Assurément, remarque très-bien M. de Taillefer, cette allégorie, qui appartient exclusivement aux Gaulois, et dont on ne retrouve aucune trace ailleurs, annonce un assez haut degré de civilisation : ce n'est point un peuple à demi sauvage, comme on voudrait nous représenter les Gaulois, celui qui regardait la persuasion comme la première des forces, et l'éloquence comme la plus puissante autorité.

Dans cette Gaule riche, industrieuse, puissante, civilisée, l'Aquitaine passa toujours pour une des provinces les plus civilisées, les plus puissantes, les plus industrieuses et les plus riches ; et dans l'Aqui-

taine, le territoire des Pétrocoriens, aujourd'hui les Périgourdins, était particulièrement florissant. Là, s'élevait Vesone, leur capitale, ville d'abord purement gauloise, ensuite métropole romaine, et enfin l'une des premières éclairées par les lumières du christianisme; elle a possédé des monumens de ces trois âges, à commencer depuis la plus haute antiquité; et dans ses savantes recherches, M. le comte de Taillefer les a distingués par cette classification toute naturelle, ainsi que par celle de leur destination à des usages religieux, civils ou militaires. Tout le sol de la ville de Périgueux est jonché des débris de ces antiques monumens : partout on retrouve quelques restes de ces autels druidiques, renversés par les Romains, de ces temples romains renversés par les premiers chrétiens, et de ces monumens gaulois, romains ou chrétiens, renversés indistinctement par le temps.

M. le comte de Taillefer a fait graver dans son ouvrage les principaux monumens qui existent encore; il rapporte les diverses inscriptions qu'il a connues ou découvertes; en rétablissant de son mieux, et avec beaucoup de sagacité, celles que le temps ou la main des hommes a mutilées, et elles le sont presque toutes : il donne aussi la description d'un nombre prodigieux d'antiquités de toute espèce, gauloises, égyptiennes même, romaines ou du moyen âge, toutes trouvées sur ce sol, si fécond en ce genre, les unes en fer ou en cuivre, quelques-unes même en or ou en argent; un grand nombre en pierre, car les Gaulois et leurs druides aimaient beaucoup les pierres, surtout quand elles étaient énormes; ils les plantaient

dans la terre en carré ou autres figures régulières et irrégulières, ou se contentaient de les placer en équilibre l'une sur l'autre. Ils pouvaient satisfaire ce goût pour les pierres en Périgord, où elles ne manquent pas. On fait même dériver *Petrachore* de deux mots grecs (πέτρα et χώρα) qui signifient *régions des pierres*. Un poète périgourdin, en ami des Périgourdins, a tiré un parti fort ingénieux des trois mots latins qui entrent dans la composition du mot latin *Petracorensis*, Périgourdin : *petra*, pierre ; *cor*, cœur, et *ensis*, épée. Je le rapporterai ici, quoique, comme tous les jeux de mots, il ne puisse passer d'une langue dans une autre, et qu'il soit impossible de l'expliquer à ceux qui n'entendent pas le latin :

PETRA *esto duris*, COR *amicis*, *hostibus* ENSIS :
Hæc tria si fueris, PETRACORENSIS *eris*.

M. de Taillefer qui rapporte ce distique, en cite ainsi le commencement : *Petra sis ingratis*, mais à tort ce me semble. La mesure du vers n'y serait pas : le monosyllabe *sis* étant toujours long, même devant une voyelle, *vive memor quam* SIS *ævi brevis*, dit le rat de ville au rat des champs, dans Horace. D'ailleurs, *duris* opposé à *pierre* vaut bien mieux qu'*ingratis*.

Un seul monument imposant par sa masse, et s'élevant dans une assez vaste circonférence à quatre-vingts pieds au-dessus du sol, reste encore debout sur les ruines de l'ancienne Vesone, à travers les injures du temps et les ravages plus destructeurs encore de l'homme. Elle porte le nom de l'antique ville dont elle était sans doute un des principaux édifices :

la Tour de Vesone. M. de Taillefer conjecture et prouve assez bien, que c'était un temple consacré à la déesse Isis ; d'autres temples étaient consacrés à d'autres dieux dans cette ville très-étendue, très-florissante, métropole sous les Romains, ayant conservé long-temps dans le moyen âge le droit de battre monnaie, et une juridiction qui s'étendait jusque dans les provinces éloignées, et même sur Bordeaux, qui n'était alors qu'une sorte de marché : *Emporium.* M. de Taillefer compte jusqu'à douze de ces temples. L'un d'eux était dédié à Vénus, et il n'y a guère plus de soixante ans, qu'en travaillant sous les fondations de l'église des religieuses de la Visitation, on trouva une très-belle statue de cette déesse en superbe marbre de Paros. M. de Taillefer conserve dans son cabinet d'antiquités une main de cette statue, et la courbure du poignet lui fait conjecturer qu'elle était dans l'attitude de la Vénus pudique ; mais les religieuses de la Visitation ne la trouvèrent pas assez pudique encore, et la brisèrent. L'auteur déplore vivement cette perte ; et, dans son zèle pour l'antiquité, il va jusqu'à dire que rien de ce qui est antique ne peut être indécent, cynique, ou obscène : tout le monde n'admettra pas ce principe. On ne sera pas surpris du moins que les religieuses de la Visitation ne l'aient pas admis.

C'est sur les ruines d'un vaste amphithéâtre qu'était bâti le couvent de ces religieuses ; mais toute la partie de ce monument qui s'élève au-dessus du sol a disparu, il n'en reste aucun débris ; *etiam periere ruinæ.* Ce n'est que dans les souterrains qu'on aperçoit quelques constructions : de ces souterrains, et

à l'aspect des fondations, M. de Taillefer reconstruit par la pensée tout l'amphithéâtre, tel qu'il dut être dans son origine, et ne doute pas que l'ouvrage entier ne s'élevât à la hauteur de quatre-vingt-treize pieds six pouces neuf lignes; puis, plaçant des gradins autour de cette vaste enceinte, et donnant à chaque individu un espace d'un pied quatre pouces, il fait asseoir dans cet amphithéâtre environ trente mille spectateurs, sans compter quinze mille qui pouvaient fort bien se tenir debout. Ainsi donc, cet amphithéâtre pouvait contenir quarante-cinq mille spectateurs. « Cependant, observe très-bien M. de « Taillefer, toute la population d'une ville ne se « porte pas à la fois au spectacle; et, bien que les « gens de la campagne pussent y affluer d'une cer- « taine distance, on ne peut guère supposer moins « de cent mille âmes dans l'antique cité que décorait « un si vaste monument. »

Les habitans de Vesone n'étaient pas moins soigneux de leurs études et de leur instruction que de leurs jeux et de leurs plaisirs. Des pierres sculptées et des inscriptions qu'on a retrouvées, désignent assez clairement un gymnase. Des philosophes grecs étaient appelés pour instruire la jeunesse de Vesone. Plus tard, un certain Lupus y professait avec éclat la rhétorique; il était né à Agen, et s'était marié à Périgueux, et chacune de ces deux villes le réclamait, en faisant valoir ses droits particuliers, l'une comme sa patrie, l'autre comme la patrie de sa femme, ainsi que nous l'apprend Sidoine-Appollinaire dans une lettre curieuse : *Unus te patrimonio populus, alter matrimonio tenet..... hic origine, ille conjugio,* con-

testation honorable pour les deux villes et pour le professeur. Lupus veut tout concilier : il reconnaît les droits d'Agen et de Périgueux, et se partageant entre ces deux villes, il va professer de l'une à l'autre, et console Agen de son absence, en laissant à sa place tantôt Drepanius, tantôt Paulin ; et Périgueux, en se faisant remplacer tantôt par Anthédius, tantôt par Alcime. M. de Taillefer croit même que Vesone fut long-temps la résidence de Fronton, ou du moins de sa famille ; de ce Fronton à qui Rome fit élever des statues, avec cette magnifique inscription : *Rome la reine du monde, à Fronton le roi des orateurs.*

Je ne parlerai point des bains ou thermes de Vesone, qui donneraient encore une plus haute idée de sa grandeur et de sa magnificence, et qui fournissent à M. de Taillefer l'heureux prétexte d'une agréable digression sur la construction et l'usage des bains antiques chez les Grecs et les Romains. De toutes les richesses de l'antiquité, les inscriptions sont peut-être celles qu'on trouve le plus fréquemment à Périgueux : il n'y a presque pas de pierre dans le quartier appelé *la Cité*, emplacement de l'ancienne Vesone, où ne soit gravée quelque lettre *unciale*, ou autre. Mais les ravages du temps et de l'homme ne les ont presque jamais laissées entières : la révolution a hâté et complété ces ruines. Ainsi d'ignorans et barbares municipaux firent effacer les caractères d'une inscription dont l'abbé Lebœuf parle dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. On la prit pour un monument aristocratique, quoique ce fût tout simplement l'inscription

d'un aqueduc. « Le maçon qui en fut chargé, dit « M. de Taillefer, était un homme exact; car il n'é- « pargna rien que les deux derniers points, que « sans doute il jugea, dans sa sagesse, être de peu « d'importance pour la chose publique. »

Mais il ne faut pas beaucoup plus que des points à M. de Taillefer pour deviner, lire et rétablir une inscription : quelques lettres lui suffisent, et même quelques fragmens de lettres; il faut souvent tout refaire, tout, jusqu'aux premiers, aux plus simples élémens de l'inscription. Sa sagacité naturelle, nourrie et fortifiée par une longue habitude et de longues études, y parvient. On serait étonné de voir avec quels linéamens, quels traits informes, il a rétabli l'inscription *Hic fortuna redux;* et avec quel petit nombre de mots, presque tous mutilés, il est parvenu à reformer l'inscription suivante, qui atteste la reconstruction d'une grande étendue de murs : *Novos muros in longitudinem passuum* CXXII, *perducere jussit, priscis munimentis jamdudum eversis diruptisq.* OMNIBUS. Plusieurs de ces inscriptions portent le nom illustre de Pompée; elles attestent que les monumens auxquels elles étaient destinées, étaient l'ouvrage des descendans du célèbre et malheureux rival de César; et prouvent que cette famille, fuyant les malheurs et l'asservissement de sa patrie, s'était retirée à Périgueux.

Vesone s'était elle-même long-temps défendue contre son propre asservissement. Ville gauloise, renfermant une population nombreuse et guerrière, ce ne fut qu'après un long siége, et de longs et meurtriers combats, qu'elle devint ville romaine. Les Ro-

mains l'investirent de toutes parts, et à une assez grande distance, de neuf ou dix camps, dont M. de Taillefer retrouve les positions, l'assiette, et même quelques débris. Ce chapitre sur les fortifications, et toutes les constructions militaires des Romains, des Gaulois, et particulièrement des Pétrocoriens, est tout à la fois savant et curieux; on ne peut fouiller la terre aux environs de Périgueux, sur l'emplacement de l'antique cité, sans y trouver des armes brisées, des urnes cinéraires, des ossemens blanchis, et c'est là qu'on peut s'écrier avec Virgile ou avec son illustre interprète :

> Un jour le laboureur, dans ces mêmes sillons,
> Où dorment les débris de tant de bataillons,
> Heurtant avec le soc leur antique dépouille,
> Trouvera, plein d'effroi, des dards rongés de rouille;
> Verra de vieux tombeaux sous ses pas s'écrouler,
> Et des soldats romains les ossemens rouler.

Je suis obligé de passer sous silence beaucoup d'antiquités gauloises, romaines, et même égyptiennes, phéniciennes et puniques, pour dire un mot des monumens du moyen âge et du christianisme. Le plus considérable de ces monumens est sans doute l'église cathédrale, sous l'invocation de saint Front, apôtre et premier évêque de Périgueux : bâtie, continuée, ruinée, restaurée dans la suite de plusieurs siècles, elle porte l'empreinte de ces divers âges, et dans son ensemble irrégulier forme un aspect assez imposant. M. de Taillefer fait remonter la construction des plus anciennes parties de cette église au commencement du sixième siècle; il en attribue

l'honneur à Chronope, saint évêque de Périgueux, à qui le poète Fortunat, évêque de Poitiers, a consacré une longue épitaphe en trente vers latins remplis d'antithèses, d'esprit, de mauvais goût, mais surtout de sentimens pieux et d'éloges mérités. Cette épitaphe, et sa traduction en vers français pleins d'élégance, de facilité et de fidélité, par un aimable et spirituel Périgourdin, M. de Gageac, sont contenues dans l'ouvrage de M. de Taillefer; car plusieurs Périgourdins, et des Périgourdins seuls, ont contribué à perfectionner cet ouvrage: texte, gravures, typographie, tout est indigène. La reconnaissance de l'auteur principal aime surtout à reconnaître à chaque instant les services qui lui ont été rendus par M. de Mourcin, juge au tribunal de Périgueux, très-versé dans les langues anciennes et dans la connaissance de l'antiquité et du moyen âge; et par M. l'abbé de Lespine, un de nos plus laborieux et plus savans bibliothécaires. L'ouvrage, sorti des presses de M. Dupont, imprimeur à Périgueux, serait avoué par les meilleurs imprimeurs de la capitale.

L'auteur conduit ainsi l'histoire des antiquités de Vesone et de Périgueux jusqu'à la renaissance des lettres. Les premiers essais littéraires des Périgourdins auraient été peu heureux, s'il fallait en juger par une harangue d'un maire de Périgueux au roi de Navarre qui vint dans cette ville en 1539. Le greffier lui-même voulut être éloquent dans cette circonstance, et rédigea ainsi le commencement du procès-verbal où sont consignées cette visite et cette harangue : « Quand le clair soleilh, fils de Eyperion « et nepveu de Titan, faisant son cours parmi le

« Zodiaque, heut outrepassé le froid Capricornus, « et actaint l'humidité et chaleur naturelle de Aqua- « rius, et le dixième jour du moys dédyé à l'antique « portier des dieux, Janus, l'an de la salutiffère « incarnation, etc. » Si les lettres et le goût n'avaient pas fait plus de progrès à Périgueux, ils n'auraient pas dédommagé cette ville de la perte de son commerce, qui date à peu près de cette époque. M. le comte de Taillefer, aussi bon citoyen que savant antiquaire, propose et indique les moyens de lui donner une nouvelle activité, d'enrichir et d'embellir tout à la fois sa patrie, où abondent les élémens de la prospérité, et il forme des vœux patriotiques pour que dorénavant elle ne doive pas seulement sa renommée à ses truffes, à ses liqueurs, à ses perdrix et à ses pâtés.

Description historique et pittoresque des Hautes-Pyrénées françaises, ornée d'une carte géographique et de dessins lithographiés; dédiée à M. le Dauphin, par M. de La Boulinière, sous-préfet d'Étampes.

Madame de Staël, dans un de ses ouvrages, *l'Allemagne*, je crois, regarde les montagnes comme une sorte de *tribunes naturelles*, d'où les habitans de ces lieux élevés semblent vouloir se faire entendre *du reste du monde*. Dans ce dessein, et pour remplir cette prodigieuse destination, elle observe que les montagnards ont la voix plus vigoureuse, et que *l'accent devient plus fort*, lorsqu'on s'élève vers les montagnes. Il faut avouer que la différence de cet

accent et de ce volume de voix n'est pas tout-à-fait en proportion avec leurs prétentions : il y a peu de rapport entre les moyens et le but. Mais madame de Staël aimait beaucoup les tribunes, et son imagination se plaisait à en créer de gigantesques, dont les puissans effets fussent, pour ainsi dire, sans bornes et sans limites; elle avait dit, dans le même ouvrage, que le monde était encore plus un poème qu'une machine, et que, pour le comprendre et l'expliquer, il valait encore mieux être poète que géomètre; mais il faut avouer qu'ici elle se montre par trop poète aussi.

Il est bon, du reste, d'être l'un et l'autre pour nous faire connaître les Pyrénées, qui seraient d'assez belles tribunes, et M. de La Boulinière ne néglige ni les calculs du géomètre, ni les couleurs et les tableaux de l'imagination, faculté dominante du poète, mais que doit posséder dans une juste mesure tout écrivain qui veut peindre et intéresser. Il joint à ces qualités les études et les recherches de l'historien; car M. de La Boulinière ne se contente pas de décrire les lieux; il fait aussi l'histoire des peuples qui occupent ces belles contrées, le Béarn, le Bigorre, les Quatre-Vallées, l'ancien comté de Comminges, et une grande partie du département de la Haute-Garonne. Ce n'est pas tout encore : écrivain instruit dans l'économie politique et rurale, il nous fait connaître la population de ces pays qu'il parcourt, et décrit l'état de l'agriculture, le commencement et les progrès de leur industrie et de leur commerce. Observateur curieux, il peint leurs coutumes et leurs mœurs; enfin, savant et littérateur, il disserte sur

les sciences, sur les beaux-arts, sur la littérature, sur la langue des Gascons, des Béarnais, des Pyrénéens et des Basques ; langages divers qui changent d'un village à un autre, mais conservent assez de rapport pour être compris dans tout le midi de la France, excepté pourtant le dernier, qui parut si étrange à Scaliger, voyageant dans ces contrées, qu'il disait plaisamment : « Les Basques prétendent qu'ils s'en-« tendent entre eux, mais je n'en crois rien. »

A tous ces éloges je mêlerai quelques critiques : commençons d'abord par l'historien. J'aurais mieux aimé que M. de La Boulinière, dans une introduction ou dans un précis historique, nous eût donné l'histoire de tous les petits pays limitrophes enclavés dans ces rochers sourcilleux et ces majestueuses hauteurs, ou dans les délicieuses vallées que ces monts dominent et environnent, et où coulent ces eaux thermales, dont ils sont la source heureuse et féconde. Ces petites histoires morcelées de peuples, occupant quelques lieues carrées, divisées en cinq ou six chapitres, jetées dans différentes parties des trois volumes, interrompent plutôt qu'elles ne varient l'agrément du voyage et l'intérêt des descriptions ; elles rentrent nécessairement, très-souvent du moins, les unes dans les autres ; tous les événemens et tous les intérêts de ces villes voisines ou de ces villages qui se touchent, étant fort mêlés, ce qui force l'auteur ou à des renvois ou à des redites. Enfin chacune de ces histoires particulières est peut-être un peu longue. Quelques notions générales, données dans un tableau rapide, eussent suffi au lecteur, qui ne cherche point l'histoire dans un voyage. J'étendrai même cette

critique au reste de l'ouvrage : les descriptions sont un peu longues aussi ; l'admiration est naturellement verbeuse ; en général l'ouvrage gagnerait à être raccourci ; abréger, c'est très-souvent perfectionner :

Est brevitate opus, ut currat sententia, neu se
Impediat verbis lassas onerantibus aures.

M. de La Boulinière remonte jusqu'à l'antiquité la plus reculée de ces petites provinces pyrénéennes et gasconnes, et même jusqu'à leurs traditions fabuleuses. Je ne lui en ferai point un reproche . ces excursions dans le domaine de la fable alongent peu ses histoires; elles sont souvent curieuses, et les prétentions des peuples, comme celles des individus, sont aussi un trait de leur caractère. En fait de prétentions, on doit s'attendre à ce que les Gascons aient les leurs. Ils prétendent donc descendre tout simplement d'Hercule, qui étant venu dans ces contrées pour enlever les troupeaux du roi Bébryx, lui enleva par-dessus le marché sa fille, la belle et infortunée Pyrène, qu'il abandonna ensuite, et qui, promenant sa douleur dans les montagnes, fut déchirée par les bêtes féroces, triste sort qui arracha pourtant quelques larmes au peu sensible Hercule. D'autres Gascons aimaient mieux descendre de Pluton, et c'était particulièrement l'opinion des druides. Bagnères, par la beauté de sa situation et la salubrité de ses eaux, Bagnères que le poète du Bartas appelle *la beauté, l'honneur du Paradis,* semble avoir droit à une origine plus brillante et plus noble encore. Son historien, Salaignac, lui donne pour fondateur

le dieu Mars, blessé au siége de Troie, et venant demander pour sa guérison, à la Naïade du lieu, le secours de ses eaux salutaires. Salaignac n'est même pas éloigné de faire remonter encore plus haut l'origine de Bagnères, et jusqu'à la bataille des dieux et des géans, et aux blessés des deux partis qui vinrent s'y baigner et s'y guérir.

L'histoire du moyen âge n'est guère moins fabuleuse : c'est comme dans la mythologie, des noms de personnages véritables et des faits dénaturés, défigurés, méconnaissables; c'est Ferragus, Roland, Roncevaux, les douze pairs ou paladins.

> Charlemagne, Agramant, tous leurs fameux héros,
> Les Zerbins, les Rogers, les Rolands, les Renauds,
> . . . . . .
> Tout vit par l'Arioste en ce fameux vallon;
> Et, comme aux champs troyens, chaque roche a son nom.

M. de La Boulinière nous donne l'analyse de plusieurs poèmes, en quarante chants, plus ou moins, qui puisant comme l'Arioste dans les chroniques attribuées à l'archevêque Turpin, et y mêlant les imaginations les plus bizarres, ont aussi célébré ces héros et ces faits prodigieux, ainsi que les lieux témoins de tant de merveilles. Charlemagne n'y avait pas seulement signalé sa valeur, mais son talent pour la poésie latine. Ce grand empereur, que quelques historiens ont accusé de ne savoir pas lire, ou du moins de ne savoir pas écrire, et de ne pouvoir signer son nom, fit, dit-on, à Roncevaux même, l'épitaphe de son illustre neveu Roland. Les vers ne sont pas très-brillans de poésie, mais ils ont un accent de tristesse et de sensibilité :

Tu patriam repetis, tristi nos orbe relinquis ;
Te tenet aula nitens : nos lacrymosa dies.

Le reste de l'épitaphe nous apprend que le héros était mort à quarante-deux ans. Je lis dans M. de La Boulinière *reliquis*, mais c'est sûrement une faute d'impression : j'ai donc mis *relinquis ;* je suis persuadé que c'est ainsi qu'avait écrit Charlemagne, et je ne fais que rétablir le texte.

J'aime encore mieux ces histoires ou ces contes, que l'histoire des Centulfes, des Centulles et des Centoins, premiers rois du Béarn, en supposant même qu'elle soit un peu plus certaine. Mais bientôt la maison de Foix, la maison d'Albret et celle de Bourbon et Henri IV, donnèrent un grand intérêt aux annales de cette province. Parmi les princes de la maison de Foix, on distingue Gaston, surnommé *Phébus*, à cause de sa beauté ; grand guerrier, grand chasseur, toujours à la tête d'une armée de vaillans soldats, ou d'une meute de dix-huit cents chiens. Il écrivit un livre sur la seconde de ses deux passions favorites, intitulé : *Phébus, des déduiz de la Chasse,* et il prétendit dans la préface que cet exercice était le plus utile pour nous faire éviter *les sept péchiez mortels*. Cet exercice ne lui fit pas éviter la discorde dans son ménage. *Phébus* vécut très-mal avec sa femme ; par malheur il vécut trop bien avec le méchant roi de Navarre, Charles le Mauvais. Ayant envoyé son fils à la cour de ce prince, le roi de Navarre donna à ce jeune prince une poudre qu'il lui assura être un talisman pour réconcilier son père avec sa mère. C'était du poison ; et Gaston-Phébus

croyant son fils complice de cette horrible perfidie, l'enferma dans une tour. Le jeune prince au désespoir résolut de se laisser mourir de faim; le père voulut le forcer à prendre de la nourriture. Dans ce débat il le frappa par mégarde avec un couteau qu'il tenait à la main; la blessure fut mortelle. Ainsi s'éteignit la première maison de Foix. Froissart nous apprend que dix ans après un chevalier refusait de lui raconter cette histoire, *tant la matière était piteuse.*

La seconde maison de Foix donna un prince bien plus illustre encore, le jeune Gaston, héros d'un siècle où vécut Bayard, et qui, à l'âge de vingt-trois ans, tomba percé de coups, et mourut vainqueur à la bataille de Ravennes. « Dieu nous garde, disait son pa-« rent, le bon roi Louis XII, de remporter souvent « de pareilles victoires. » Cette fin de la seconde maison de Foix est aussi belle et aussi glorieuse que celle de la première est funeste et tragique. On voit régner ensuite dans le Béarn cette Marguerite de Navarre, que son frère, François Ier, appelait *la Marguerite des Marguerites,* et qui nous a laissé des Contes si gais qu'on les trouvait trop joyeux pour une femme et pour une reine; puis la célèbre Jeanne d'Albret, qui ne s'amusait point à faire des contes; puis enfin Henri IV, qui vraisemblablement ne les haïssait pas.

J'ai reproché à l'auteur de multiplier un peu les récits historiques : le lecteur me reprochera d'être un peu long dans les extraits que j'en fais; et l'auteur, de ne pas garder assez de place pour la partie descriptive et pittoresque de son ouvrage; c'est en effet la partie principale d'un voyage, et surtout d'un

voyage dans les montagnes. M. de La Boulinière, loin de la négliger, la traite avec beaucoup de détail, d'exactitude et d'admiration. C'est avec ces qualités et ce sentiment qu'il parcourt et nous fait parcourir les vallées d'Argèles, de Campan, d'Aure, de Bétharan, de Luchon, de Bagnères, de Barousse; qu'il pénètre dans les gorges de Lys, de Couplan, de Pierrefitte, de Luz, de Grip; qu'il s'enfonce dans les grottes de Sarancoulin, de Troubat, de Gargas; qu'il s'élève sur le mont Perdu, sur le pic du Midi, le pic de Culaous, le pic de Viguemale; qu'il s'extasie à la vue des cascades versant des torrens qui se brisent sur les rochers, et tombent avec fracas de huit cents pieds, de quatorze cents pieds de hauteur. On ne sait de ces objets ceux qu'il admire davantage : les vallées le charment, les cascades l'enchantent, les gorges le ravissent, les montagnes le transportent, sentimens naturels à la vue de tant de merveilles, et très-vivement exprimés.

Un savant, M. Plantade, ne put résister à la vivacité de ses émotions en contemplant ces admirables aspects; il s'écria : *Grand Dieu, que cela est beau!* et tomba mort. Il est vrai qu'il était vieux, et que peut-être il ne se portait pas trop bien. Quoi qu'il en soit, M. de La Boulinière semble lui envier ce genre de mort : « C'était mourir, dit-il, en vrai « physicien, dans le sein même de la nature, et au « milieu des pensées et des sentimens qu'elle inspire « à ses adorateurs. » Si ce malheur (il nous permettra du moins de l'appeler ainsi) lui fût arrivé, ce serait certainement à la vue de la cascade de Séculéjo. Il lui sacrifie et l'aspect des environs de

Gabas, et les pics d'Ossau et de Viguemale, et les lacs de Gaube, d'Aure et de Néonvielle, et le Chaos, et la Gavarnie, et le gouffre de Toro et le glacier de Maladette, et il assure que quiconque aura vu toutes ces merveilles, éprouvera, en présence de la cascade de Séculéjo, des sensations et nouvelles et plus fortes. « Il sera forcé, dit-il, d'avouer au fond « de sa conscience, et par un silence de stupéfac- « tion, que rien de supérieur, rien d'égal, rien de « comparable ne s'est présenté à ses regards. »

L'abbé de Voisenon, un peu moins enthousiaste, et qui trouvait que la plus belle nature était dans un salon de Paris ou au théâtre des Italiens, ne paraît pas aussi charmé des Pyrénées. Dans une lettre qu'il adresse à son neveu, et que je suis forcé d'abréger, il s'exprime ainsi : « Je suis arrivé hier en bonne « santé; j'ai mal dormi, parce que la maison où je « loge est sur un torrent qui fait un bruit affreux. « Ce pays-ci ressemble à l'enfer comme si on y était, « excepté pourtant que l'on y meurt de froid; c'est « une horreur à la glace, comme était la tragédie de « *Térée* (tragédie de Lemierre) : on y est écrasé « par des montagnes qui se confondent avec le ciel; « on y voit de la neige sur la cime. Plus bas sont « des fumées qui ressemblent aux fours à plâtre de « Belleville. De tous côtés se trouvent des rochers « énormes qui ne tiennent à rien... Les montagnards « sont vêtus couleur de suie..... Leurs visages sont « brûlés ; on croit réellement être avec les sujets de « M. Béelzebuth. Les femmes y ont des coqueluchons..... Les vieilles ont l'air des trois Parques, « d'autant plus qu'elles ont toujours le fuseau à la

« main. » Plus loin il raconte la peur affreuse que lui firent des *baragouineurs à mine démoniaque;* c'étaient des porteurs de chaise. Comme l'abbé de Voisenon était excessivement petit et très-léger, ils le portaient plus vite que les autres et en courant : il crut qu'ils ne le séparaient ainsi de sa compagnie que pour l'assassiner. Sa crainte redoubla, quand ils le posèrent à terre ; ils lui dirent qu'ils allaient lui demander quelque chose ; il s'empressa de promettre de leur accorder tout ce qui leur plairait. Ces montagnards, qui se trouvaient fort bien d'une charge aussi légère, lui demandèrent sa pratique et le prièrent de les choisir toujours de préférence pour ses porteurs. L'abbé s'y engagea, et leur donna à chacun un écu de gratification. « Alors, continue-t-il, ces « drôles-là dansèrent en me portant, de façon que « j'avais toutes les peines du monde à me tenir sur « ma pauvre petite chaise ; ils chantaient *io biberò*, « *io canterò, io salterò*. Ils veulent me porter un « jour sur une montagne pour me faire tuer un « ours et une biche. Ce sera la première fois qu'on « aura couru une biche en chaise à porteur. »

M. de La Boulinière aime les pays qu'il décrit ; il en aime aussi les habitans : leur vivacité, leur gaîté lui plaisent. « Il est tel canton de ces contrées, dit-« il, où l'on rit plus en un mois qu'en toute l'Alle-« magne dans une année. » Leur langage même, sonore et fortement accentué, ne lui déplaît pas, et il semble regretter que la langue d'Ooc, illustrée par les *lais*, les *tensons* et les *sirventes* des troubadours provençaux, périgourdins, limousins et gascons, ne l'ait pas emporté sur la langue d'*Oui*, moins heureuse-

ment employée peut-être par les trouvères picards et des autres provinces du nord. Je voudrais pouvoir le suivre dans ses aperçus littéraires, ainsi que dans ses observations sur les mœurs, les coutumes et les usages; mais je réserve le peu d'espace qui me reste pour une opinion singulière d'un savant philosophe suédois. Celsius, tel est son nom, prétend que les Pyrénées, comme toutes les montagnes, tendent progressivement à s'abaisser, ce qui nous ferait craindre que le monde ne finît par devenir bien plat. Il assure même que les Pyrénées n'ont déjà plus que la moitié de leur hauteur primitive; d'un autre côté, il évalue à quarante-cinq pouces par siècle leur abaissement continuel et progressif. Supposons quarante-huit pouces ou quatre pieds pour aller un peu plus vite; ne donnons que douze cents toises d'élévation aux Pyrénées; elles en ont en quelques endroits plus de dix-sept cents, elles se seraient donc déjà abaissées de douze cents toises; et, d'après les calculs de Celsius, modifiés même à son avantage, il ne leur aurait pas fallu, pour cette petite opération, moins de cent quatre-vingt mille ans. On voit que la chronologie du philosophe suédois n'est pas très-religieuse ni même très-philosophique, puisqu'elle est en contradiction avec tous les monumens et toutes les traditions.

L'ouvrage de M. de La Boulinière, sur les Pyrénées, vient après une foule d'autres; mais il s'est perfectionné par la lecture de tous les autres, et par les propres observations de l'auteur. Les livres qu'il a parcourus et souvent cités formeraient une bibliothèque. Il n'a pas négligé les anciens: il orne ses pages des vers des

poètes latins, Silius Italicus, Martial, Lucain, Ausone, qu'il a le tort d'écrire Ausonne, ce que je ne puis lui passer, dût-il croire ma remarque pédantesque; et des citations des historiens anciens, d'où il descend aux relations et aux chroniques du moyen âge, et arrive aux innombrables voyageurs et voyages modernes, depuis les observations utiles et savantes de Théophile, de François et d'Antoine Bordeu, jusqu'aux observations philosophiques et sentimentales de M. Azaïs, et à un voyage plus récent, intitulé : *Promenade de Paris à Bagnères, et de Bagnères à Paris,* par M. le comte de Vaudreuil, ouvrage qui, sous ce titre modeste, renferme beaucoup d'aperçus aussi justes qu'ingénieux, et dans lequel la légèreté, l'esprit et la finesse n'excluent ni le savoir et la variété des connaissances, ni l'exactitude des recherches et la solidité des réflexions.

La France, par lady Morgan, ci-devant miss Owenson.

Lady Morgan, avec beaucoup d'esprit, beaucoup d'imagination, mais avec bien plus de préventions encore qu'elle n'a d'imagination et d'esprit, a fait sur la France un ouvrage très-singulier. Son livre est assez divertissant, parce qu'il est très-varié, et que le lecteur s'amuse souvent des jugemens, des raisonnemens et des opinions qu'il n'approuve pas; il y a de l'esprit dans un grand nombre de pages, du talent dans quelques-unes, du goût rarement, et de la raison, comme du goût. Si l'on est étonné de tout ce que l'auteur sait, on l'est plus encore de tout ce qu'elle ignore. Elle connaît notre histoire, nos

noms historiques, nos anecdotes de société, nos bons mots, nos écrivains, nos philosophes, nos littérateurs; mais citant vraisemblablement de mémoire, elle brouille tout, et les noms, et les dates, et les époques. Elle confond les pères avec les enfans, les grand'mères avec les petites-filles; elle dénature nos anecdotes, et, malgré tout son esprit, gâte nos bons mots. Elle porte sur notre littérature les jugemens les plus singuliers, les plus contradictoires. Elle proclame notre nation *la première dans les lettres*, et elle méprise, elle flétrit nos premiers écrivains; elle croit nous dédommager, en offrant à notre admiration quelques auteurs obscurs, ignorés, ou jouissant d'une malheureuse célébrité; elle nous aime et nous dénigre, nous vante et nous humilie; car, n'est-ce pas nous dégrader, que de vouloir flétrir toute notre gloire passée, et la mémoire de nos pères, en imprimant le sceau de la servitude et de la bassesse sur leurs actions, sur leurs discours, sur leurs écrits, sur leur littérature, sur leurs plus libres sentimens d'amour et de reconnaissance pour leurs princes, sur leur galanterie même, et sur leurs simples hommages à la beauté?

Tout ce qui est bien en France a été produit par la révolution; tout ce qui est mal encore est un misérable reste de ce siècle honteux de Louis XIV, dont la révolution aurait si heureusement fait disparaître tous les vestiges, si par malheur on ne l'avait pas arrêtée dans sa course fortunée; tout ce qui existait avant la révolution était sot, ridicule, absurde, méprisable, pitoyable : telle est la triple proposition que lady Morgan développe dans tout son livre; tel

est son système, son impartialité, sa justice. Un de ses compatriotes, un Irlandais, homme qui a beaucoup d'esprit comme elle, mais qui a un autre esprit, et dont le prisme ne réfléchit pas tout-à-fait les mêmes couleurs, me disait dernièrement : « Lady Morgan nous dit dans son ouvrage qu'elle a trouvé le soleil de la France vif et brillant, le ciel pur et serein, la température agréable et douce. Je suis étonné qu'elle n'ait pas fait honneur de tout cela à la révolution, et qu'elle n'ait pas soutenu que sous Louis XVI, Louis XV, Louis XIV et leurs prédécesseurs, la température en France était âpre, le climat sauvage, le soleil faible et pâle, et le ciel plus brumeux qu'en Angleterre. » Il y a des propositions plus singulières que celles-là dans son livre.

Ces propositions sont en si grand nombre, qu'elles embarrassent le critique qui n'a que quelques colonnes de journal pour les combattre, tandis qu'à peine un volume pourrait suffire, puisqu'il n'y a presque pas une page dans l'ouvrage de lady Morgan où il n'y ait ou une erreur de fait à redresser, ou un faux principe, une fausse conséquence, un faux raisonnement à combattre. Je suis obligé d'appeler les choses par leur nom, et j'en demande pardon à lady Morgan; mais je n'ai pas assez d'espace pour employer des circonlocutions, qui seraient à la vérité plus respectueuses, des périphrases où j'aimerais à mettre plus de politesse et de courtoisie.

C'est par les paysans que lady Morgan commence sa revue de la France : elle va dans deux ou trois riches fermes de la Beauce; elle en avait visité à peu près autant dans la Normandie, et elle prononce,

d'après cela, que depuis la révolution, tous les paysans de la France sont riches, heureux, philosophes, hospitaliers ; qu'ils ont des pendules dans leurs chaumières, des bibliothèques, cent cinquante paires de draps ; que les domestiques mêmes des paysans ont des maisons et des terres à eux, etc. Je désirerais de tout mon cœur qu'elle ne se trompât pas sur tous ces points ; je ne suis même pas fâché qu'une Anglaise répande en Angleterre ces idées vraies ou fausses de notre prospérité intérieure.

Mais je ne puis souffrir qu'elle calomnie tous les temps antérieurs, et tous les Français des classes élevées qui ont vécu avant la révolution ; qu'elle les représente comme des tyrans impitoyables qui faisaient gémir les paysans sous une barbare oppression. Ces seigneurs qu'elle hait tant, étaient, pour la plupart, des patrons généreux, compatissans, aimant à répandre des bienfaits sur ces paysans, dont, au commencement de la révolution, ils éprouvèrent trop généralement l'affreuse ingratitude. Ils aimaient plus véritablement le peuple et les paysans, que ces révolutionnaires que lady Morgan regarde comme des défenseurs intrépides et désintéressés de la cause populaire et des habitans des chaumières ; que ce Brissot de Warville, par exemple, dont elle admire tant l'*éloquence* et même le *génie*. Par le plus bizarre rapprochement, s'indignant pour la seconde fois contre la *Guirlande de Julie*, hommage rendu à Julie d'Angennes par quelques poètes du nombre desquels était le grand Corneille, elle est transportée de joie, lorsqu'elle pense que cette *éloquence* de Brissot a tonné, que ce *génie* a éclaté aux mêmes lieux où cette *Guir-*

lande de Julie était regardée comme le nec plus ultra *de l'esprit de la nation.* Avouons que la Guirlande de Julie n'est pas plus le *nec plus ultra* de l'esprit humain, que les discours de Brissot ne sont le plus haut degré de l'éloquence et du génie; et, s'il fallait absolument choisir entre ces chefs-d'œuvre, il vaudrait encore mieux préférer *la Guirlande :* cela est plus innocent. Comment peut-on se passionner ainsi pour de misérables intrigans, rejetés même et désavoués par leur parti, sans vertus, sans talens, sans l'éclat même du crime, uniquement parce qu'ils ont déclamé contre les institutions de leur patrie, et qu'ils ont contribué à la bouleverser, à la couvrir de malheurs, de sang et de ruines?

Pour en revenir aux paysans, j'accorderai à lady Morgan qu'ils ont gagné quelque chose à la révolution; mais les avantages qu'ils en ont retirés ne pouvaient-ils pas découler d'une source plus pure et moins désastreuse dans son cours et dans ses ravages? L'opinion publique, les mœurs du temps n'y disposaient-elles pas doucement tous les esprits? Les classes privilégiées ne se désistaient-elles pas de la plupart de ces droits onéreux contre lesquels elle s'élève avec tant d'amertume, et tous ne consentaient-ils pas à supporter également le fardeau des impôts? La corvée, avant la révolution, à qui lady Morgan veut attribuer tout l'honneur de l'avoir supprimée, n'était-elle pas extrêmement adoucie et même à peu près abolie? Ces droits de chasse, qu'elle reproche si amèrement à l'ancienne France, n'existent-ils pas plus rigoureusement encore en Angleterre? Mais lady Morgan approuve tout, aime tout dans la révolution,

même les guerres furieuses et les batailles sanglantes; elle appelle en dérision *campagnes à la rose*, celles qui ont précédé cette sanglante guerre : il lui faut sans doute des batailles meurtrières et des boucheries horribles. Quelle humanité! quelle philosophie!

Mais si lady Morgan est parfaitement satisfaite de nos paysans, de leur état, de leur manière, de leur esprit, de leurs sentimens, elle est en revanche très-mécontente de leurs curés et de leurs maires; ils les forcent, dit-elle, à aller à la messe, même les jours ouvriers; ils leur font payer de fortes amendes, s'ils travaillent les dimanches et les jours de fêtes, et il y a jusqu'à cinq jours de fête dans une semaine : elle tient tous ces détails de sa *blanchisseuse*. Cette *reine des savonnages*, comme l'appelle poétiquement lady Morgan, l'a fort attendrie, en lui parlant des *peines considérables*, des *fortes amendes* auxquelles était condamné le paysan, lorsqu'il prenait sa bèche *la veille de saint Didyme* ou *le jour de sainte Catherine*. Il faut avouer que lady Morgan écrit son voyage sur de bons mémoires et de bons renseignemens! A qui donc adresse-t-elle son ouvrage? est-ce aux Français? Ils ne verront dans tout ce tableau qu'un jeu de l'imagination de l'auteur, et ils trouveront que cette imagination pourrait s'exercer plus agréablement : il n'y a peut-être pas un paysan en France qui ait jamais entendu parler de saint Didyme; pas une blanchisseuse qui l'ait mêlé dans ses propos ou dans son bavardage. Est-ce aux Anglais qu'elle veut communiquer ces injustes et fausses préventions? Cela n'est pas loyal; ajoutons que cela n'est pas adroit. Trop d'Anglais ont pu voir en France

combien toutes ces assertions sont dénuées de fondement, et tous les Anglais s'étonneront de voir une Anglaise nous reprocher l'observation du dimanche, si rigoureusement et si tristement observé par eux. Je ne veux point opposer une *blanchisseuse* à lady Morgan, mais je ne puis lui dissimuler que cette *reine des savonnages* s'est fort irritée des propos qu'on lui prête; elle les a niés, formellement niés : voilà ce que m'ont assuré les personnes les plus dignes de foi, car je ne suis point allé interroger cette femme, et je n'ai vu ni son *casaquin écarlate,* ni son ample *jupon rayé,* ni sa belle *cornette;* intéressante description dont l'auteur orne son ouvrage.

Dans d'autres suppositions plus innocentes, lady Morgan fait tenir à nos paysans des discours qu'elle a évidemment inventés et qu'elle trouve plaisans. Ainsi elle se fait dire par la même blanchisseuse : J'appelle mon chien *Cléopâtre,* parce que j'aime les noms des *grands hommes; c'est si beau cela!* La blanchisseuse prend encore tout son village à témoin que son chien s'est toujours appelé *Bel-Œil,* parce qu'il a un œil de travers, et qu'elle ne peut pas même encore prononcer, et surtout retenir le nom de *Cléopâtre.* Ailleurs lady Morgan voit un ouvrier qui plaçait un paratonnerre sur une maison de campagne; le propriétaire veut lui faire quelques observations sur la manière dont il le plaçait : « Mon« sieur, dit l'ouvrier d'un air d'importance, depuis « qu'on a inventé la *science de chimie* en France, « c'est comme cela que les *botanistes* placent les « paratonnerres. » A Chantilly, M. Pinte, aubergiste, veut prouver à lady Morgan qu'il y a *mille*

exemples de tendresse conjugale en France, et il commence ainsi son énumération : « Tenez, madame, « en comptant sur ses doigts, nous avons d'abord « notre Héloïse et Abeilard, ensuite notre Pyrame « et Thisbé, voilà ! Que voulez-vous, madame? » Le malheur, c'est que ces petits contes sont sans vraisemblance, qu'ils sont trop apprêtés, trop évidemment inventés, et que surtout ils sont médiocrement plaisans.

Lady Morgan quitte les champs, entre dans les salons. Elle divise la société en plusieurs classes, d'après diverses nuances d'opinions politiques, et commence par en insulter quelques-unes avec beaucoup d'aigreur, et quelquefois avec beaucoup de mauvais goût. Je ne lui pardonne point de renouveler cette odieuse plaisanterie des *voltigeurs de Louis XIV*: c'est trop nous révéler sous quelle dictée elle a écrit son livre. Républicaine, elle eût été sévèrement blâmée dans une des plus célèbres républiques de l'antiquité, à Sparte, pour avoir insulté à la vieillesse; il vaut mieux être jeune sans doute pour lui plaire; mais ce n'est pas une raison pour traiter avec mépris et dérision d'honorables vieillards. Amie de l'égalité, elle se pavane néanmoins avec une sorte de complaisance qui n'est pas trop conforme à cette théorie et à ces principes, en faisant l'énumération des illustres et brillantes sociétés où elle a été admise; elle ne cite presque pas un nom, sans l'accompagner d'un titre, ce que nous faisons beaucoup moins à Paris; quelquefois même elle célèbre avec enthousiasme l'illustration de la naissance, et entre dans des détails généalogiques : cela n'a-t-il pas l'air un peu *féodal*?

Avouons-le, toutefois; elle peint cette société avec bienveillance, et nous devons lui en savoir gré; mais que d'erreurs! quelle confusion de noms et de personnes! quels tableaux sans vérité! que de méprises singulières, au milieu de quelques réflexions singulièrement justes! que d'inconvenances dans quelques récits! C'est bien pis, quand elle veut parler de l'ancienne société qu'elle n'a pas connue. Dans son dessein de la dénigrer, elle puise dans des recueils satiriques, ou recherche dans l'histoire les traits les plus défavorables à cette société et à l'ancien gouvernement. Je lui demanderai si la société anglaise, si le gouvernement anglais, si tout autre gouvernement ou société seraient à l'épreuve d'une pareille méthode de les juger. D'ailleurs elle sait bien mal notre histoire, sur laquelle elle s'appuie. Je ne puis m'empêcher de rapporter quelques-unes des bizarreries dans lesquelles elle tombe à ce sujet. Passant devant le château de Vincennes, elle voit, dit-elle, la fenêtre où le grand Condé cultivait des œillets; et elle observe qu'il était dans cette prison pour n'avoir pas voulu céder *sa femme à un roi à barbe grise;* car lady Morgan n'aime pas plus les *barbes grises* que les *vieux voltigeurs*. On voit qu'elle veut parler ici de Henri IV, mort onze ans avant la naissance du grand Condé, qu'il ne fit point par conséquent mettre à la Bastille, et dont il n'aima point la femme. Dans deux endroits de son livre, elle suppose que Louis XIV, qu'elle fait profession de détester dans tous les endroits où elle en parle, se conduisait par les conseils du cardinal de Richelieu : Louis XIV avait quatre ans quand Richelieu mourut. Elle place

dans la même catégorie le cardinal Dubois et le sage et respectable cardinal de Fleury, et prétend que tous les deux gouvernèrent la France *par des tours de passe-passe :* jamais deux hommes ne se ressemblèrent moins. Elle se trompe en croyant que madame de Prie était maîtresse du régent. Elle fait une plus singulière méprise dans le bizarre rapprochement du père Élisée avec le fameux père La Chaise, s'imaginant sans doute ou que *le père La Chaise* était le médecin de Louis XIV, ou que *le père Élisée* est confesseur du roi (Louis XVIII), je ne sais lequel des deux : les royalistes, dit-elle, n'ont pas pour le père Élisée le respect qu'avaient les courtisans de Louis XIV pour le père La Chaise. Dans quels mémoires ou dans la conversation de quels hommes a-t-elle appris que la cour avait envoyé une lettre de cachet à Voltaire la nuit avant sa mort? Elle ne défigure pas moins les passages qu'elle veut citer de nos auteurs, que les faits de notre histoire. Diderot avait dit, fort ridiculement à la vérité : « Pour peindre la femme, il faut « tremper sa plume dans les couleurs de l'arc-en- « ciel, et jeter sur son papier de la poudre prise sur « les ailes d'un papillon. » Lady Morgan, qui ne paraît pas trouver cette phrase ridicule, la rend plus risible encore en la citant ainsi : « Pour peindre la « femme, il faut prendre *une plume de l'aile d'un pa-* « *pillon*. » Les plumes d'un papillon ! Ailleurs elle veut appliquer à la Sorbonne un mot célèbre de Pascal : « Il « était plus aisé, dit-elle, d'y trouver des moines que « des *argumens*, » substituant le mot *argumens* à *raisons*, ce qui gâte tout ; car assurément les argumens n'étaient ni rares ni difficiles à trouver en Sorbonne.

« Je me suis souvent bien amusée, dit lady Mor-
« gan, en entendant des femmes françaises discuter
« sur le mérite du style de Gibbon, de Hume et de
« Robertson. » Après quoi, sans craindre de don-
ner leur revanche aux dames françaises, elle se met à discuter sur le mérite de tous nos auteurs, et de Racine en particulier, qu'elle traite avec un grand mépris : elle regrette de ne pas trouver dans son style de belles images comme dans Shakespeare, telles que des *tours ayant des nuages pour chapiteaux;* ou bien *Mercure empenné s'élançant du haut d'une montagne qui baise le ciel;* grâce au ciel, Racine n'a pas de ces images-là. Elle le sacrifie aussi à Métastase, dont elle rapporte une expression gracieuse, comme s'il n'y avait pas des expressions *gracieuses* dans Racine; à l'Arioste, dont elle cite une comparaison qui n'est qu'une traduction littérale d'une comparaison de Virgile : *Purpureus veluti cum flos*, etc. Elle enveloppe tous les écrivains, tous les artistes du siècle de Louis XIV dans la disgrâce que ce monarque a encourue auprès d'elle : elle semble d'abord excepter Molière; mais ensuite elle ne peut supporter la représentation du chef-d'œuvre de ce grand homme, joué par les meilleurs acteurs. Ces meilleurs acteurs ne sont pas d'ailleurs trop bons; ils ne remuent point leurs bras de manière à imiter l'*agitation des branches d'un chêne,* geste *majestueux* que lady Morgan attribue à Kemble, acteur anglais, et qu'elle admire beaucoup. Toutefois lady Morgan m'a paru bien sentir le mérite d'une comédie de Molière, *les Précieuses ridicules*. Je suis étonné, d'après ce jugement plein de goût, qu'elle n'ait pas

effacé de son livre des phrases et des expressions telles que celle-ci : « Le peu de largeur des rues de « Paris *est un péché originel sans rédemption ;* la « nature fut l'Aristote de Shakespeare ; » et ces abeilles qui sont *les petits brigands de la nature,* et qui même ont parmi elles *un petit chancelier de l'échiquier,* etc., etc.

Je m'applaudis de n'avoir plus d'espace pour parler des jugemens particuliers de lady Morgan sur toutes les personnes qu'elle a rencontrées à Paris, depuis cet homme qui, suivant elle, *marche, par son génie, l'égal des rois,* jusqu'au garçon restaurateur qui la servait. Une très-bonne brochure intitulée : *Observations sur l'ouvrage intitulé la France, par lady Morgan* (1), observations auxquelles je renvoie pour suppléer à l'insuffisance des miennes, dit énergiquement qu'il n'y a pas assez de sifflets en France pour la plupart de ces personnages *éminens* auxquels elle prodigue les plus insipides flatteries : leurs plus grands ennemis n'auraient rien de mieux à faire pour les rendre tout-à-fait ridicules, que de répéter ces éloges outrés et emphatiques. Je demande, en effet, à celui qu'elle fait marcher *l'égal des rois* par son génie, s'il serait bien aise que je le nommasse ici? Ridicules pour les uns, ses éloges sont même embarrassans pour ceux qui méritent d'être loués, parce qu'ils sont généralement sans mesure, sans convenance et sans goût : la délicatesse des femmes s'offense de ce qu'elle les a nommées. Je ne vois pas, il est vrai, la plupart des personnes qu'elle loue; mais parmi celles

(1) Par l'auteur des *Quinze Jours* et des *Six Semaines,* à Londres.

que je connais, il n'en est qu'une qui soit parfaitement contente des éloges qu'elle veut bien lui donner, c'est moi, et je l'en remercie.

Souvenirs de Paris; par M. Kotzebuë.

A l'âge de cinquante ans, M. Kotzebuë vient à Paris pour la seconde fois, et s'y promène comme un badaud sorti pour la première fois de son village; admire polichinelle et les marionnettes, et les pierrots, et les paillasses, et les diseuses de bonne aventure; s'extasie à la vue des boutiques à 18 ou à 25 sous; s'amuse beaucoup sur les boulevards à contempler des jeux de quilles, des joujoux d'enfans; entre pour voir *les curiosités surprenantes, les chefs-d'œuvre curieux et intéressans* qu'on voit pour 4, 6 ou 12 sous, tels que les puces traînant un carrosse, les mouches se battant à l'épée, les serins montant la garde avec un sabre et un bonnet de grenadier; transcrit sur ses tablettes les affiches des rues, emplit ses poches de celles qu'on distribue sur le Pont-Neuf ou au Palais-Royal; et pour l'utilité et l'instruction des Allemands, ses compatriotes, il leur donne l'adresse de tous les grands médecins qui, dans ces affiches, se vantent de guérir de beaucoup de choses. S'élevant ensuite à de plus graves objets, il prononce sur les beaux-arts, dénigre le *Laocoon*, le *Gladiateur mourant*, et même la *Vénus de Médicis;* et vante quelque enseigne à bière, quelque caricature; prononce sur la musique comme sur la peinture et la sculpture; commence par juger de tout, finit par avouer qu'il ne s'y connaît pas, et fait mieux

que de le dire, il le prouve ; parle beaucoup de théâtres, surtout de ses pièces ; assure que les Parisiens sont enchantés de deux de ses drames, ce qui leur fait beaucoup d'honneur ; mais qu'ils aiment aussi certaines comédies de Molière, ce qui leur fait beaucoup de tort ; dit beaucoup de mal des Français en général, et beaucoup de bien des individus en particulier ; lance force épigrammes contre les femmes ; au milieu d'une foule de contradictions, de choses de mauvais goût, de plaisanteries détestables, place des morceaux pleins de sens, de vérité, de raison, de sentiment ; enfin, s'il ennuie quelquefois, souvent aussi il amuse, tantôt par ce qu'il y a de bon, tantôt par ce qu'il y a de ridicule dans son ouvrage.

On voit que M. Kotzebuë après nous avoir fait verser, par son drame de *Misanthropie et Repentir*, des pleurs dans une telle abondance, que suivant son expression, ou celle d'un de ses amis, *ils auraient suffi pour diminuer la sécheresse* que nous éprouvâmes il y a deux ans, veut actuellement nous faire rire. En effet il se présente toujours dans ses *Souvenirs* sous les traits d'un homme gai, plaisant, goguenard, aimant tous les plaisirs, et par-dessus tout ceux de la table. Ici les préjugés de nation disparaissent ; et si M. Kotzebuë est, comme dit Montaigne, Allemand ou *Souysse* par la capacité de son estomac et son aptitude à boire et à manger, il est tout-à-fait Français dans l'hommage qu'il rend à la supériorité de notre cuisine ; et ce n'est point un hommage à dédaigner en ce genre que celui de M. Kotzebuë ; c'est un homme qui, sur quatre-vingts plats qu'on lui sert chez le consul Cambacérès, mange de quarante seu-

lement. Tout l'enchante chez nous quand il s'agit de boire et de manger ; nos cuisiniers et nos restaurateurs le ravissent ; il est en extase devant une carte de Naudet ou de Véry, sur laquelle il trouve neuf potages, sept sortes de pâtés, tant d'huîtres qu'on voudra, vingt-cinq hors-d'œuvre, *parmi lesquels on distingue, etc.;* un bouilli assaisonné avec vingt sauces, du bifteck avec toutes ses variations; trente-une entrées de volailles, vingt-huit de mouton ou de veau, *parmi lesquelles on distingue, etc.;* vingt-huit espèces de poissons, et quels poissons ! quinze sortes de rôti ; quarante-quatre entremets, parmi lesquels *on distingue* des œufs accommodés en *cent* manières ; treute-un plats de dessert ; vingt-deux espèces de vin rouge ; dix-sept de vin blanc ; seize sortes de liqueurs, *mais on ne les sert que dans de petits verres ;* cela est fâcheux !

Ce qui est fâcheux aussi, c'est que presque tous ces mets ont des noms auxquels on n'entend rien : *de la mayonnaise de poulet, de la galantine de volaille, de l'épigramme d'agneau;* que voulez-vous qu'un Allemand entende à tout cela ? De l'*épigramme d'agneau !* quelle singulière antithèse !

M. Kotzebuë décrit avec la même méthode et la même volupté nos déjeûners et nos thés : il indique à ses compatriotes les lieux où ils trouveront les meilleures tourtes, les meilleurs fromages à la crême, les meilleures meringues, les meilleurs gâteaux d'abbesse, les liqueurs les plus exquises ; il a même la bonté de leur apporter *du velours en bouteille ;* ce qui charmera les Allemands, qui ne connaissent guère que le velours d'Utrecht. L'usage de ne plus

souper fournit, à la vérité, à M. Kotzebuë, un texte de longues lamentations : cependant, en suivant les différentes heures des déjeûners, des dîners et des thés dans les divers quartiers de Paris ; en allant, par exemple, déjeûner à la Chaussée-d'Antin, après avoir dîné au Marais, il trouve le moyen de rester à table dix-neuf heures par jour, et de dormir cinq heures. On peut ensuite, ce me semble, se consoler de n'avoir pas soupé.

Exact jusqu'au scrupule sur tous ces objets, qui l'intéressaient particulièrement, M. Kotzebuë l'est beaucoup moins sur le reste : il tombe même assez souvent dans de singulières méprises ; il prend un hasard pour une habitude, une affiche pour un réglement, un nom pour un autre ; il confond le consul Lebrun, avec le poète Lebrun ; le chimiste Seguin, avec M. le comte de Ségur, qu'il prétend s'être enrichi en tanant des cuirs, et en les vendant à la nation ; il attribue à Molière une pièce de Fabre d'Églantine, et cette erreur est si grave pour un auteur dramatique, que je soupçonnerais que les deux prépositions *de* et *par* étant quelquefois exprimées par le même mot en allemand comme en français, le traducteur a traduit *le Philinte* par *Molière,* lorsqu'il fallait traduire *le Philinte* de *Molière.* Prenant le *Prospectus* de l'Athénée comme une loi invariable, M. Kotzebuë le copie pour l'instruction des Allemands, et tout est changé lorsque les Allemands le lisent. Se fiant trop à ce *Prospectus,* il assure qu'à l'ouverture de la séance de l'an XII, où il assistait, M. Ginguené lut un morceau sur l'histoire littéraire de l'Italie, et il se trompe ; M. Ginguené était

attendu, mais il ne vint pas. Cette erreur est peu importante, il est vrai, mais en ma qualité d'historiographe de l'Athénée, dans l'an XII, il m'est impossible de laisser passer la moindre erreur sur cet établissement, pendant la durée de mes fonctions. Je suis là-dessus d'un scrupule incroyable.

Je ne citerai point les plaisanteries et les épigrammes de M. Kotzebuë : il suffit de dire qu'elles sont ordinairement du plus mauvais goût, et quelquefois détestables : c'est dans les intervalles trop rares et trop courts où il veut être sérieux, qu'il dit de très-bonnes choses. On trouvera, par exemple, des réflexions pleines de sens et de sentiment dans son chapitre sur le *Musée des Petits-Augustins*, sur les monumens de *Saint-Denis*, malgré quelques inexactitudes de faits, peu importantes, que le traducteur lui reproche amèrement. Il rend une noble justice aux Français dans son article sur les Invalides ; sa critique sur la plupart des maisons d'éducation des deux sexes, établies à Paris, est pleine de sel et de justesse ; rien de mieux pensé et de plus véritablement philosophique que ses réflexions sur les préjugés utiles de la naissance.

Très-injuste et de très-mauvais ton quand il parle de la nation en général, parce qu'alors il veut être plaisant, il est juste ou même flatteur quand il parle des individus, parce qu'alors il est sérieux. Le traducteur lui reproche beaucoup son chapitre sur madame Récamier ; mais je voudrais prendre là-dessus l'avis de madame Récamier elle-même, et savoir si elle en est mécontente : je ne le pense pas. Je trouve dans ce chapitre l'expression d'un bon Allemand, bien

franc, qui a trouvé madame Récamier bien jolie, et qui le dit peu délicatement : il a admiré en elle des qualités morales supérieures à sa beauté, et il le dit franchement encore; il n'y a de trop dans tout cela que quelques points, mais il faudrait savoir si les points signifient autant en Allemagne qu'en France. M. Kotzebuë ne se contente pas de louer les individus, il loue tout un quartier de Paris, celui du Marais : il y a trouvé de la simplicité, de la décence; de jeunes demoiselles jolies, bonnes, modestes, très-précieuses pour un mari (et il a raison); mais qui ne trouvent point de maris (et il a tort).

Au milieu de toutes les singularités que présente cet ouvrage, il en est une d'autant plus remarquable, qu'elle est peut-être unique. On a toujours vu les traducteurs à genoux devant leurs originaux ; ici le traducteur sauterait volontiers à la figure de M. Kotzebuë pour le dévisager; il entre dans des colères terribles, et véritablement quelquefois risibles, contre l'auteur qu'il traduit. Il le mord, il le déchire sans cesse, et paraît beaucoup regretter de ne l'avoir pas là sous sa main pour le déchirer en personne, ou du moins pour lui donner de bons coups de bâton; mais il espère que l'occasion s'en présentera : « Malheureusement, dit-il, nous n'avons pas le bras assez long, mais cela peut se retrouver. » Cette grande colère n'est guère moins ridicule que ce qui l'excite. Un seul passage de Kotzebuë pouvait la justifier, c'est lorsqu'il se permet une calomnie aussi injurieuse que fausse contre les demoiselles de Paris : l'indignation du traducteur est ici très-motivée, et, contre son usage, très-bien exprimée. Mais trop

souvent il se fâche quand il ne faudrait que rire et mépriser ; il répond à de mauvaises plaisanteries par des injures ; il fait imprimer contre Kotzebuë des anecdotes honteuses et peu vraisemblables, des lettres prétendues plaisantes. Quant aux anecdotes, je crois que cela n'est jamais permis, et quant aux plaisanteries, je crois qu'il faut les faire meilleures. Le traducteur tombe aussi dans le défaut qu'il reproche si amèrement à l'auteur : ainsi il explique le succès de *Misanthropie et Repentir* par la *profonde immoralité* où nous sommes parvenus. Qu'a dit de plus fort l'auteur des *Souvenirs ?* Il prétend que le style de l'original est fort négligé : je ne sais si l'ouvrage de M. Kotzebuë est en mauvais allemand ; mais cela ne devait pas empêcher que la préface du traducteur et sa traduction ne fussent en bon français.

Voyage à Cayenne, dans les deux Amériques et chez les Anthropophages ; par L. A. Pitou, homme de lettres et chanteur, déporté à Cayenne.

M. Pitou, *né d'une famille de laboureurs et de gens de robe,* a exercé deux professions qui répondent parfaitement à cette double origine. Pour ne point déroger à la dignité des gens de robe ses ancêtres, il s'est fait *homme de lettres :* pour ne point s'élever au-dessus de la condition modeste des laboureurs, ses aïeux ; pour conserver la gaîté, la franchise, la bonne humeur des habitans de la campagne qui, dans une heureuse médiocrité, cultivent l'héritage de leurs pères, il s'est fait *chanteur* dans les

rues de Paris. Long-temps il exerça cette dernière profession, aux applaudissemens d'un concours immense qui ne pouvait se lasser d'entendre ses chansons. Mais cette célébrité lui devint funeste : M. Pitou était royaliste ; il croyait que la France ne pouvait être heureuse que sous le gouvernement d'un seul. Le directoire croyait au contraire que pour le bonheur des Français il fallait absolument cinq directeurs et leurs nombreux agens. M. Pitou et ses chansons furent plus faibles que le directoire et ses arrêtés ; il succomba malheureusement, mais non sans gloire, dans cette lutte plusieurs fois recommencée avec courage.

Arrêté à diverses reprises, transféré tantôt à Bicêtre dans un galbanon, tantôt au cachot, tantôt dans une autre prison, traîné de tribunaux révolutionnaires en commissions militaires, condamné quelquefois à mort, d'autres fois à la déportation, il ne se laisse jamais accabler par tant d'adversité, et il montre en plus d'une occasion une présence d'esprit admirable. Des témoins déposaient devant le tribunal révolutionnaire qu'ils avaient entendu l'accusé chanter des couplets royalistes ; Pitou, sans se déconcerter, improvise sur le même air la parodie de ces couplets : voilà, dit-il, mon délit ; voilà ce que j'ai chanté. Les témoins qui reconnaissent l'air et qui ne se rappellent plus les paroles, se regardent interdits et ne savent trop que dire. Les *honnêtes* jurés applaudissent à l'accusé, dont ils trouvent les couplets si bons, qu'après l'avoir acquitté, ils lui donnent à dîner. Le voilà sauvé, mais ce ne fut pas pour long-temps, et le 18 fructidor il est condamné

à la déportation : telle est la triste fin du chanteur. Ici commence le rôle de l'homme de lettres.

M. Pitou avait dès long-temps posé les bases de ce nouvel état par les études qu'il avait faites à Châteaudun sa patrie, et au séminaire de Chartres, où l'avaient placé ses parens, qui voulaient en faire un prêtre ; mais ce n'était pas là l'intention de M. Pitou ; il fit mille protestations contre ce vœu de ses parens ; mille espiégleries qui prouvaient qu'il n'avait point de vocation pour cet état. Mais comme le cardinal de Retz qui se battait à chaque instant pour qu'on lui fît déposer son habit ecclésiastique, restait néanmoins toujours *avec ses duels et sa soutane ;* de même M. Pitou restait toujours *avec sa soutane* et ses espiégleries.

Un beau matin, au lieu d'aller au séminaire de Chartres, il prend la route de Paris, y arrive avec peu de ressources, *perche son chapeau au haut de sa canne, le fait tourner, attachant sa destinée à la direction de la corne droite, qui se fixe à l'est sud-est ;* et d'après cette direction il vient se fixer dans la rue Saint-Jacques, où après beaucoup de petits malheurs gaîment supportés et gaîment racontés, il prend, comme nous l'avons vu, l'état de chanteur, acquiert beaucoup d'argent, beaucoup de célébrité, et rencontre à la suite de ces biens le malheur qui trop souvent les accompagne. On ne peut éviter sa destinée : M. Pitou, qui sans doute eût été déporté comme prêtre, l'est comme chanteur.

C'est l'histoire de cette déportation à Cayenne que contient son ouvrage. Transféré d'abord à Rochefort, M. Pitou traverse en prisonnier, en homme

condamné à un sort affreux, les champs paternels qu'il avait foulés librement et joyeusement dans son enfance ; il voit la cabane de son père, et lui adresse ces vers, que tel homme de lettres et poète de profession ne désavouerait pas :

> Humble cabane de mon père,
> Témoin de mes premiers plaisirs,
> Du fond d'une terre étrangère
> C'est vers toi qu'iront mes soupirs.

Tout dans les environs de Chartres, de Châteaudun, de Vendôme, lui rappelle des souvenirs : ici il voit le précepteur qui le premier *lui fit décliner* MUSA ; plus loin, la femme qui la première *lui fit décliner* AMOR ; là des églises ruinées, des prêtres emprisonnés, et à cet aspect ses réflexions coulent avec quelque diffusion, mais avec assez de sensibilité : il est vrai que bientôt il pense au jupon de Nanette, car il est un peu égrillard, M. Pitou ; mais avec mesure cependant, et pas plus qu'il ne convient à un chanteur *homme de lettres ;* d'autres fois aussi il est sérieux et profond, mais avec mesure encore, et pas plus qu'il ne convient à un homme de lettres *chanteur ;* de sorte que ces deux professions sont en lui dans un heureux accord, l'austérité de l'une tempérant la gaîté de l'autre, et la bonne humeur, inséparable de celle-ci, égayant la sagesse et la raison de la première ; le tout établi, non pas dans un équilibre parfait, mais de manière que la balance penche un peu du côté du chanteur, en quoi M. Pitou a raison : cela est plus gai.

Arrivé à Rochefort, M. Pitou comparaît devant

la municipalité ; il se met à chanter, prend le président par le bras et le fait danser, répond aux questions qu'on lui fait, en battant des entrechats ; voilà le *chanteur*. Mais voici l'*homme de lettres* : il entre dans des détails curieux, sur les agens révolutionnaires qui se trouvent dans cette ville, sur les prisonniers, Richer-Sérisy et autres, sur ses camarades de déportation, sur ceux qui l'ont précédé à Cayenne, sur les huit cents prêtres qui furent déportés en 1794, en rade de l'île d'Aix, etc. ; enfin il part, et nous donne jour par jour son itinéraire, raconte très-bien le combat qu'eut à soutenir la frégate *la Charente*, sur laquelle se trouvaient cent quatre-vingt-treize déportés, contre des frégates anglaises qui la forcèrent à s'échouer : de là, les déportés sont transférés sur *la Décade*, et M. Pitou continue son voyage et sa relation. Lorsqu'une journée n'offre rien d'intéressant, eh bien! il vous chante des chansons, il vous raconte des histoires, il donne des fragmens sur la révolution, des explications de quelques phénomènes physiques ; et lorsqu'il est embarrassé dans ses explications, *il s'en va dîner*, et dîne fort mal. Il sème dans tout cela une érudition incroyable, cite Virgile, Ovide, Horace, qu'il traduit tantôt en vers, tantôt en prose ; puis Platon, Socrate, Eudamidas, la reine Nitocris, le roi Psamnitichus, Bayle, Montesquieu, etc., etc.; se brouille un peu dans ses grands mots, parle d'un tableau *dramati-comique*, met *foucade* pour boutade, veut citer Zeuxis et Parrhasius, et dit *Paraphasius ;* dit *panacée* au lieu de *panade* (espèce de potage). Mais je voudrais bien voir si la plupart de nos gens de lettres, transportés à la

Guiane, et sans livres, citeraient autant et aussi bien. Je ne dois pas oublier des dissertations religieuses et métaphysiques, qui sont quelquefois très-raisonnables. Souvent la raison, le bon sens et le style de l'auteur étonnent; je crois même que M. Pitou va quelquefois jusqu'au sublime; tel est ce morceau : « La réalité d'une autre vie est un con-« trat que l'Éternel signe dans nos cœurs, en nous « en donnant la pensée; la certitude s'ensuit pour « moi, quand je suis proscrit et honnête homme. »

Arrivé à Cayenne, à Sinnamari, à Konanama, un nouveau champ se déploie devant l'imagination active de M. Pitou : une foule d'objets se présentent à sa plume féconde et descriptive; les malheurs effroyables des déportés, les rigueurs barbares des agens du directoire, la misère, la patience, la résignation, la piété des uns; le luxe, le cynisme, la férocité des autres; la mort affreuse de Collot-d'Herbois déchiré de remords, l'histoire de Billaud-Varennes, des députés et des généraux déportés le 19 fructidor; la description des sites, des lieux, des mœurs des colons, des productions du climat, des animaux de toute espèce, tels sont les tableaux infiniment variés que nous présente cette partie du *Voyage à Cayenne;* et dans ces divers tableaux on peut trouver un mérite différent. Dans la peinture des hommes, M. Pitou montre toujours un excellent naturel, aucune trace d'animosité contre ceux qui l'ont tant fait souffrir : s'il les peint sous des couleurs qui ne leur sont pas favorables, il avoue que dans leur place il leur était bien difficile de contenter tout le monde; il aurait fallu, dit-il, *être Ange*

ou Protée, et ces messieurs n'étaient ni l'un ni l'autre. Il s'étend avec complaisance sur les bonnes qualités de ses compagnons d'infortune ; il les aime et s'en fait aimer : il souffre de leurs douleurs, pleure leur fin cruelle, donne la liste des morts avec un tableau abrégé de leur vie ; enfin, M. Pitou est encore bien plus un bon homme qu'un bon écrivain.

Dans la peinture des objets, il a une manière très-vive de les présenter ; il ne les décrit pas froidement, mais les lie toujours à une action ; il a une scène dramatique pour chaque insecte, pour une chique, pour un maringoin, une araignée, une chauve-souris, un serpent qui, par exemple, avant d'être tué par M. Pitou, vient d'avaler une douzaine d'œufs de poule, dont M. Pitou fait ensuite une bonne omelette ; un tigre ne se présente que pour enlever une vache ; un tamanoir pour livrer un combat à mort au tigre ; un kaïman pour couper un chien en deux : dans tout cela il est permis de douter de la liaison des scènes et de la vérité du drame, mais rien n'empêche de croire à la vérité des descriptions. Je serais un peu plus incrédule sur les aventures que décrit l'auteur au pays des Anthropophages où il a fait une excursion, et je crois qu'ici l'*homme de lettres* nous donne des *chansons*.

Tel est ce livre singulier, dont je n'ai pu présenter qu'un abrégé bien imparfait : ce livre, que nous avons risqué de perdre ainsi que son auteur dans les sables mouvans de Cayenne, qui faillirent être aussi funestes à M. Pitou, que les sables mouvans de Calais à l'habit du chevalier de Grammont. Il n'est pas fait selon les règles de l'art ; on ne peut en

louer ni le plan, ni la méthode, ni l'exécution ; il y a des digressions bien déplacées, mais on y trouve des choses très-curieuses, et beaucoup de détails qui amusent. Après cela, *suez, graves auteurs,* faites des ouvrages bien réguliers, bien méthodiques, et partant bien ennuyeux; voilà M. Pitou, *homme de lettres* et *chanteur,* qui ne s'embarrasse pas beaucoup des règles, qui se moque de l'unité de plan et d'objet, qui méprise l'art des transitions, qui est quelquefois (je lui en demande pardon) bien ridicule ; et il se fera lire mieux que vous, et son ambition n'enflant point avec ses titres, se rappelant toujours la modestie de son premier commerce, et le prix modique auquel il cédait dans les rues ses premiers opuscules, tandis que vous vendez fort cher vos petits ouvrages, il donne pour six francs ses deux gros volumes in-8°, avec de larges gravures.

Mémoires d'un Voyageur qui se repose;
par M. Dutens.

M. Dutens a voyagé, puisqu'il a été plusieurs fois en Angleterre, plusieurs fois en Italie, souvent en France, et qu'il a failli aller en Espagne; il a été homme de lettres, puisqu'il a publié les ouvrages d'un autre, deux ouvrages à lui, sans compter ses Mémoires, et qu'il a été membre d'une académie ; il a été homme d'État, puisqu'il a rempli les fonctions de secrétaire d'ambassade dans une des plus petites cours de l'Europe. Voyageur, négociateur, littérateur, un de ces titres suffit pour persuader à un

homme que ses Mémoires intéresseront le public : il les réunissait tous les trois ; nous ne pouvions donc manquer d'avoir *les Mémoires* de M. Dutens. C'est un droit que se sont arrogé, dans le dix-huitième siècle, les gens de lettres, et qu'ont eu, dans tous les temps, les politiques et les voyageurs : il n'est point de si mince diplomate qui ne pense avoir approfondi les plus curieux mystères, pénétré les secrets les plus cachés ; il faut donc qu'il les dévoile à ses contemporains, à la postérité, à l'univers, qui pour l'ordinaire n'apprend rien dans ces Mémoires, si ce n'est le rôle important que s'attribue l'auteur dans les événemens connus qu'il raconte. Quant aux voyageurs, ils ressemblent au pigeon de la fable ; ayant *beaucoup vu* tous, ils croient avoir *beaucoup à dire aussi*. Il n'en n'est point qui, au moment de son départ, ne se dise :

> Je reviendrai dans peu, conter de point en point
> Mes aventures à mon frère.

C'est-à-dire à tout homme qui voudra m'écouter ou me lire.

> Je le désennuîrai ; mon voyage dépeint
> Lui sera d'un plaisir extrême.

Voilà l'idée qui occupe et soutient le voyageur : s'il abandonne sa patrie, ses parens, ses amis ; si dans ses courses pénibles il a souvent à regretter *bon souper, bon gîte, et le reste,* il trouve un dédommagement pour tant de sacrifices, de privations, de fatigues et de dangers, dans l'espérance flatteuse de les raconter un jour :

> Je dirai, j'étais là ; telle chose m'advint.

Mais ordinairement le voyageur n'ayant le droit de se regarder comme un homme important qu'au moment où il se met en route, ne commence ses Mémoires qu'au point du départ; le négociateur, l'homme d'Etat, ne parle aussi de lui, que lorsqu'il joue un rôle sur la scène du monde, et que ses actions sont liées avec les événemens publics : l'un et l'autre nous font grâce de leur naissance, de leur enfance, de leur éducation, de leurs espiégleries, de leurs grands succès dans leurs petites écoles; de l'admiration du père, de la mère, de la tante et des cousins. Quelques-uns, peut-être, se sont écartés de cette sage méthode; mais elle ne doit pas moins en être regardée comme une règle sévère de bienséance. Il faut à l'homme une raison, ou du moins un prétexte pour oser parler de lui au public; le prétexte du voyageur est dans ses observations curieuses et dans les aventures singulières qui ont dû lui arriver, dans tant de climats divers, au milieu de tant de peuples différens, dont les mœurs, les usages, les préjugés sont si opposés, si extraordinaires, si bizarres; le prétexte de l'homme d'État, est la part qu'il a eue ou qu'il croit avoir eue à la paix, à la guerre, aux intrigues, aux révolutions, aux événemens, enfin, qui ont occupé les hommes, qui ont agité les États : ils ne nous racontent leurs aventures particulières, que parce qu'ils croient, ou qu'ils feignent de croire qu'elles feront mieux connaître les pays, les peuples, les hommes, et les événemens publics, qui sont ou l'objet réel, ou l'objet apparent et avoué de leurs ouvrages. Mais les gens de lettres qui nous ont donné leurs Mémoires, se sont tous écartés de cette règle

que prescrivaient également la bienséance, la modestie et le goût ; ils les ont commencés *ab ovo*, et ont cru que tout devait nous intéresser dans leur vie, et leurs enfantillages, et leurs puérilités, et leurs bonnes fortunes, et leurs maîtresses, et leurs intrigues, et leurs tracasseries, et leurs querelles.

C'est sans doute comme homme de lettres que M. Dutens a cru devoir nous parler aussi de sa naissance, de ses parens, de ses aïeux, et se montrer ainsi à ses lecteurs dans toutes les périodes de sa carrière, depuis son berceau jusqu'à une vieillesse assez avancée. Cette carrière a été longue : M. Dutens s'y est assez agité pour se faire un nom et une fortune ; il a parcouru diverses contrées de l'Europe, y a exercé divers emplois, connu les principaux personnages ; il a recherché et obtenu la faveur des grands ; il a été accueilli par les gens de lettres d'un parti, ménagé par ceux de l'autre ; il a eu des relations avec tous ; il aimait les anecdotes, les historiettes, les contes ; il en contait ; on lui en contait ; il les recueillait, et de tout cela il a composé deux volumes de Mémoires, dont la plus grande partie peut être rangée parmi les lectures inutiles et frivoles, mais agréables et amusantes. Je ne parle pas du troisième volume, qu'il a intitulé *Dutensiana*, et dont les répétitions, le désordre et l'ennui qui en résultent, ne peuvent être rachetés par quelques mots heureux et quelques traits remarquables : l'esprit aime naturellement l'ordre, et il n'est point d'ouvrage qui ne soit susceptible d'un ordre quelconque. On est donc choqué avec raison, lorsque dans un livre même d'*Ana*, on voit passer d'une dissertation théologique sur les

plus grands mystères de la religion, à un calembourg; du récit des cruelles infortunes qui précipitèrent un puissant monarque du trône sur l'échafaud, au sentiment de Chrysippe, qui pensait que *le cochon avait une âme en guise de sel pour l'empêcher de pourrir;* d'une anecdote relative à l'auteur, aux victoires des Assyriens sur les Arabes; d'une discussion sur Melchisédech, à un voleur de grands chemins, etc. Il semble que M. Dutens ait mis tous ses matériaux dans un sac, et qu'après les avoir bien secoués, bien mêlés, il les ait tirés au hasard : or, c'est une mauvaise méthode pour faire un livre.

Il y a sans doute plus d'ordre dans les Mémoires, et il était plus facile de leur en donner : l'auteur n'avait qu'à suivre le cours des événemens de sa vie, et c'est ce qu'il a fait. C'est sans doute un inconvénient pour un auteur, de se constituer le héros de son ouvrage, mais cet inconvénient est inséparable des Mémoires; c'en est un autre non moins grave et non moins inhérent au genre, de dévoiler une foule de faits domestiques et cachés qui ne sont point du domaine de l'histoire, sur lesquels l'historien ou le faiseur de Mémoires n'a réellement aucun droit, et qui regardent des personnes dont le désir juste et raisonnable serait peut-être de rester obscures avec leurs vertus, leurs faiblesses et leurs vices. M. Dutens tâche du moins d'atténuer ce dernier défaut, en disant du bien de presque tout le monde : presque tous les hommes qu'il connaît ont la taille bien prise, la jambe belle, le visage agréable, *de l'esprit et du génie.* Ces deux dernières qualités surtout se trouvent réunies dans un grand nombre de personnes de sa connaissance;

la plupart des femmes dont il parle sont belles, aimables, vertueuses. M. Dutens paraît un fort bon homme qui aime tout le monde, et qui est aimé de tout le monde. Cependant, ces jugemens, si favorables aux individus qui en sont l'objet, font tomber l'auteur dans une singulière contradiction. En effet, parle-t-il d'un grand seigneur en particulier? c'est un homme loyal, généreux, et qui a *de l'esprit et du génie*. Parle-t-il des grands en général? ils sont tous égoïstes et injustes. Il regrette le temps qu'il a passé avec eux, les soins qu'il s'est donnés pour leur plaire; il prend pour épigraphe de son ouvrage un trait de satire contre eux :

Dulcis inexpertis cultura potentis amici;
Expertus metuit.

Il répète ce trait satirique dans le cours de son ouvrage; il rapporte, dans ses Mémoires, une satire entière de Regnier Desmarets contre les grands; il en cite encore plusieurs strophes dans le *Dutensiana;* et cependant il ne rencontre, ce me semble, que des grands pleins de générosité et de bienfaisance. L'un l'ayant pris pour précepteur de son fils, et s'apercevant qu'il était fort ignorant, lui dit avec bonté: « Que cela ne vous inquiète point; je m'en vais vous apprendre le grec, le latin, l'anglais et les mathématiques, et puis vous apprendrez tout cela à mon fils. » Et c'est réellement ainsi que M. Dutens fit son éducation et celle de son élève. Un autre l'établit à Turin sur le pied le plus brillant; un troisième lui fait donner un bénéfice considérable; un quatrième veut lui assurer douze mille livres de rente, à con-

dition qu'il voudra bien habiter avec lui dans la plus belle terre, le plus beau château et la maison la plus opulente de l'Angleterre. Enfin, chez les Anglais, M. Mackensie, lord Bute, lord Algernon Percy, et le duc de Northumberland, se le disputent avec une émulation au moins polie. En France, le duc de Choiseul n'est content, que lorsque M. Dutens est à Chanteloup ; madame la comtesse de Boufflers veut qu'il ait un appartement chez elle ; deux autres dames de Boufflers, femmes très-aimables aussi, le traitent avec beaucoup de bonté. Il a les mêmes succès auprès des seigneurs de Turin : les cardinaux, à Rome, l'accablent de politesses et de bons procédés. Il me semble que M. Dutens devait être assez content des grands, à moins qu'il n'eût lui-même de fort grandes prétentions.

Il avait celle, par exemple, de recevoir un présent du roi de Sardaigne, et il éprouva à cette occasion un petit mécompte assez plaisant. Admis à l'audience du roi, il le voit prendre et tenir quelque temps à la main une très-belle tabatière ; il ne douta pas qu'elle ne lui fût destinée, et il fut très-désagréablement surpris, lorsque, après avoir pris une prise de tabac, on remit la boîte à la poche. Un quart d'heure après, le roi sort d'une autre poche une nouvelle tabatière, plus belle encore que la première : M. Dutens, enchanté, préparait déjà son remercîment, lorsque S. M. prend gravement une prise de tabac d'Espagne, serre sa boîte, et congédie poliment monsieur le secrétaire d'ambassade.

Si l'on passe à M. Dutens cette petite contradiction entre sa bonhomie accoutumée, et cette humeur

chagrine qui le prend par accès, on sera assez content de lui, de ses principes, de sa conduite, et on trouvera assez d'agrémens et d'intérêt dans ses Mémoires : le style n'en est, à la vérité, ni correct ni élégant; on s'aperçoit trop, en lisant le français de M. Dutens, qu'il sait fort bien l'anglais; mais si cela explique les défauts de son style, cela ne les excuse pas, parce qu'il est très-possible de bien parler et de bien écrire les deux langues. On peut aussi reprocher à l'auteur des répétitions de choses qui valaient tout au plus la peine d'être dites une fois. C'est ainsi (et ce n'est pas le seul exemple que je pourrais en rapporter) qu'il répète dans deux volumes différens les circonstances d'une chasse où l'on tua dix-huit mille trois cent quarante-trois lièvres; dix-neuf mille cinq cent quarante-cinq perdrix; neuf mille quatre cent quatre-vingt-dix-neuf faisans. Je fais grâce des cailles, des alouettes, etc., et je me borne à dire qu'il fut tiré, en tout, cent seize mille deux cent neuf coups de fusil, dont neuf mille dix par la princesse Charlotte. M. Dutens aime ces énumérations : il nous apprend ailleurs que le comte Brulh avait huit cents paires de souliers, six cents paires de bottes, une chambre pleine de perruques, etc., etc. Ses Mémoires sont donc remplis de trop de minuties sans intérêt, d'anecdotes qu'on trouve partout, ou qu'on devrait ne trouver nulle part; tel est ce mot de Beaumarchais, qui revenant d'Angleterre, disait « qu'il avait observé une petite différence entre Paris et Londres, qui cependant « avait de grands effets; c'était que là on avait la « liberté de la presse; au lieu qu'à Paris la liberté

« était en presse. » Quel misérable calembourg !

Heureusement il y a des mots plus heureux, des anecdotes plus intéressantes dans ces Mémoires. La secte dominatrice et intolérante des philosophes que M. Dutens paraît avoir bien connus, bien appréciés, ainsi que leurs intrigues, leur orgueil, leur morgue, leur despotisme, lui fournissent quelques chapitres assez curieux. Les hommes de tous les états, de toutes les conditions, de toutes les nations, les Anglais surtout, fournissent aussi à M. Dutens des traits de caractère fort singuliers. Tel est celui-ci, par lequel je terminerai cet extrait déjà fort long. M. Pitt, père du dernier mort, et le duc de Newcastle, étaient d'un avis opposé sur la sortie d'une flotte. « M. Pitt, dit M. Dutens, étant retenu au « lit par la goutte, se trouvait obligé de recevoir « ceux qui avaient à lui parler, dans une chambre à « deux lits, où il ne pouvait souffrir du feu. Le duc « de Newcastle, qui était fort frileux, vint le trou- « ver..... A peine fut-il entré, qu'il s'écria tout « grelottant de froid : « Comment vous n'avez point « de feu ! — Non, répondit M. Pitt, je ne puis le « souffrir quand j'ai la goutte. » Le duc de Newcastle, « obligé d'en passer par là, s'assit à côté du malade, « enveloppé dans son manteau, et commença à en- « trer en matière; mais ne pouvant résister long- « temps à la rigueur de la saison : « Permettez, dit-il, « que je me mette à l'abri du froid, dans le lit qui « est à côté de vous; » et sans quitter son manteau, il « s'enfonce dans le lit de lady Esther Pitt, et conti- « nue la conversation au sujet de cette flotte qu'il « répugnait d'envoyer en mer.... Tous deux s'agi-

« taient avec chaleur. « Je veux absolument que la « flotte parte, disait M. Pitt, en accompagnant ses « paroles des gesticulations les plus vives — Cela est « impossible ; elle périra, répliquait le duc en fai- « sant mille contorsions. » Le chevalier Charles-Fré- « déric, arrivant là-dessus, les trouva dans cette « posture ridicule, et il eut toutes les peines du « monde à garder son sérieux en voyant les deux « ministres d'État délibérer sur un objet aussi im- « portant, dans une situation si nouvelle et si sin- « gulière. »

Voyage d'Antenor, par M. Lantier, septième édition.

La seconde édition d'un pareil ouvrage me surprend beaucoup ; je ne puis m'expliquer la troisième et la quatrième ; la cinquième et la sixième me confondent. Je me dis, à la vérité, que six éditions d'un livre ne prouvent pas plus son mérite, que trois portiers tués à la porte de la comédie ne prouvaient le mérite de l'*Amour tyrannique* de Scudéry, et sa supériorité sur le *Cid,* dont les représentations n'avaient pas été honorées par une pareille catastrophe. Toutefois, six éditions des *Voyages d'Antenor!* cela est inconcevable. Quant à la septième, elle ne m'étonne pas du tout : l'époque présente l'explique parfaitement (1).

Il me semble assister à tous les conseils qui se sont tenus dans les boutiques et les magasins de la capi-

(1) Cet article fut fait au mois de novembre 1804, à l'époque où, par tous les moyens possibles, le gouvernement appelait à Paris un grand concours d'habitans des départemens pour les fêtes du couronnement de Bonaparte.

tale, et entendre toutes les spéculations qu'on y a faites sur les étrangers et les provinciaux qui arrivent de toutes parts à Paris. Voilà, aura dit une marchande de mode, un châle, un ruban, un bonnet, qui depuis un an sont relégués dans mon arrière-boutique, indignes de paraître aux regards d'une Parisienne; mais ces objets peuvent encore faire les délices d'une petite maîtresse de la Creuse ou du Morbihan; mettons-les sous les yeux de son frère, de son cousin ou de son amant, c'est un moyen sûr de nous en défaire. Voilà, aura dit un libraire, un livre entièrement oublié ou toujours inconnu, exposons-le à la porte de mon magasin; son titre philosophique frappera les regards de quelque membre d'un athénée de province, et c'est autant de vendu. Et ce roman historico-politico-philosophique? Depuis huit ans nous faisons croire aux Parisiens qui bâillent en le lisant, qu'il est amusant; aux Parisiennes, dont il brouille toutes les connaissances historiques, qu'il est instructif; mais enfin, le prestige cesse sur les bords de la Seine; il est même incroyable qu'il ait fallu six éditions pour le détruire : si cette sixième édition est épuisée, c'est une raison pour en faire une nouvelle; si elle ne l'est pas, c'est encore une raison pour annoncer la septième; car chacun sait que si un libraire fait une nouvelle édition avec bien plus de joie lorsque la dernière a été vendue, il la fait avec bien plus de rapidité lorsqu'elle est restée dans sa boutique. C'est donc une affaire décidée; faisons ou annonçons une septième édition, et soyons sûrs qu'elle passera en détail des poches de tous les Français galans qui arrivent à Paris, dans le sac ou sur la toilette des

plus jolies femmes des Vosges, de l'Arriége, des Deux-Nèthes, enfin de tous les départemens de l'empire.

Il ne faut point être trop sévère contre ces petites ruses, puisque sans elles le commerce irait fort mal; mais je crois cependant qu'elles doivent avoir des bornes, et quelle que soit mon indulgence, il en est une à laquelle je ne veux pas donner les mains. J'avertis donc les étrangers et les provinciaux qu'on les trompe, lorsqu'on leur dit que cette septième édition a été *revue et corrigée par l'auteur*. Il se peut bien, à toute force, que M. Lantier l'ait *revue;* mais alors il a tout admiré, car il n'a rien *corrigé*. Ce sont bien dans son style les mêmes fautes qu'on y a toujours lues; et, dans la contexture de son roman, la même bizarrerie dans les caractères, la même indécence dans les événemens, la même bassesse dans les mœurs, la même trivialité et la même invraisemblance dans les actions des personnages historiques les plus fameux, ou des personnages enfantés par l'imagination peu réglée du romancier. C'est bien toujours ce mélange confus et bizarre de vrai et de faux, de noms historiques et de faits totalement dénaturés ou entièrement romanesques; cette suite non interrompue d'anachronismes, qui font vivre en même temps Aristide et Cyrus, Miltiade et Lysandre, Socrate et Thalès; cette ignorance ou cette mauvaise foi, qui attribue à Aristide un mot de Cicéron, à une femme grecque un trait d'une dame romaine, à une courtisane athénienne une action de la mère de saint Louis, à une autre courtisane une sentence d'un grave chancelier d'Angleterre, à Aristippe des vers d'Horace, à Bion

des vers de l'abbé du Jarri. C'est toujours ce peu d'art avec lequel toutes ces pitoyables histoires et tous ces ridicules événemens sont liés : enfin c'est toujours le même mauvais goût dans les plaisanteries de l'auteur, le même ennui pour le lecteur, triste résultat qui accompagnera ce mauvais roman partout où ses destinées le porteront.

Dans quels lieux, en effet, la politesse des mœurs, si naturelle aux Français, et surtout aux Françaises, ne leur ferait-elle pas tomber le livre des mains, au récit de cet événement qui se passe entre un des principaux personnages et une femme ? « Je lui dé-
« tache un soufflet qui ébranle sa vieille mâchoire.
« *Elle* (la mâchoire sans doute) s'élance sur moi,
« écumant de colère, me présentant les ongles; un
« second soufflet la jette par terre; de là je courus à
« la chambre où j'avais entendu la voix de Théano...
« Transporté de rage, je l'assaillis, je le charge de
« coups; il se défend, je le saisis à la gorge; une
« lutte vigoureuse commence, je le terrasse, le
« traîne, lui fais jeter les hauts cris; on accourait à
« ses hurlemens, il fallut lâcher ma proie; mais je
« signalai mes adieux par mille coups redoublés. »

Et qu'on ne pense pas que ce soit aux seuls personnages de son invention que M. Lantier attribue de pareilles mœurs : les plus fameux héros de l'antiquité nous sont présentés sous ce bas et ignoble travestissement. Thémistocle et Aristide se donnent d'aussi furieuses gourmades que Phanor et Théon. En effet, les deux Athéniens sont amoureux de la belle Agarista. Aristide ne manque pas chaque matin d'attacher un bouquet de roses à la porte de sa mai-

tresse : son rival veut faire la même offrande et la même galanterie. Indigné de se voir prévenu par Aristide, qui sans doute se levait plus matin que lui, il arrache ce bouquet odieux et y substitue le sien. Aristide, témoin de cette espièglerie, médite un bon tour pour se venger. Le lendemain, il attache son bouquet à l'ordinaire : Thémistocle vient aussi à l'ordinaire pour le détacher; mais Aristide, placé en sentinelle à une fenêtre voisine, lui verse sur la tête un vase plein d'eau; et quelle eau! On croit bien que les choses n'en restent pas là; mais laissons M. Lantier prendre le pinceau; lui seul est un digne historien de ce grand événement, qu'il appelle une *Iliade*. « Le vase versé l'inonde des pieds jusqu'à « la tête, et change son allégresse *en tribulation*. Il « m'aperçoit et monte furieux dans la maison. *Je* « *ne le craignais pas :* nous nous élançons l'un sur « l'autre, *prêts à nous étrangler. Une lutte vigou-* « *reuse commence.* » (On voit comme M. Lantier varie ses formes.) Enfin, pour abréger, trois bonnes femmes parvinrent, *non sans peine*, à faire lâcher prise aux deux champions. Telle est, selon M. Lantier, l'origine de la rivalité qui exista toujours entre Thémistocle et Aristide. Assurément personne ne semblait plus à l'abri de pareils travestissemens que Thémistocle, et surtout qu'Aristide. Boileau s'en serait encore plus indigné, que de voir

Peindre Caton galant et Brutus dameret.

C'est ainsi que l'histoire devient noble, intéressante, instructive sous la plume de M. Lantier.

Veut-on savoir si, sous cette plume, la morale et

la poésie s'ennoblissent davantage? un seul morceau pourra satisfaire à cette double curiosité, puisque c'est un morceau de morale en vers. Bion mourant s'adresse à son âme, et lui chante cette petite chanson :

O ma chère âme! ô tout moi-même!
Tu vas descendre chez Pluton.
. . . . . .
Que dira-*t-on*, ombre légère,
Lorsque Minos au noir *sourcil*,
Demandera d'un ton sévère
Ce que tu fis ou voulus faire,
Quand tu logeais dans ton *étui*?

Assurément, quoique les poètes grecs s'entendissent très-peu en rime, il est impossible que Bion ait cru que *sourcil* rimait avec *étui*. Voici la réponse de l'âme :

Tantôt grave stoïcien (l'âme stoïcien!),
Tantôt élève d'Épicure,
Je fis le mal, je fis le bien,
Mais sans malice.....

Si cette âme fit *le bien sans malice*, elle le fit aussi d'après les variations du thermomètre.

Suivant le froid, suivant le chaud
Qu'au gré des vents *il fait là-haut* :
L'homme, hélas! n'est qu'une machine.
. . . . . .
De plus encor, *comme poète*,
J'eus des défauts assez nombreux ;
Je fus colère, paresseux,
Rétif, têtu, capricieux.

J'aurais cru que c'était *comme homme*, et non *comme poète*, qu'on avait ces défauts-là. Assurément,

si de pareils vers (ainsi qu'un assez grand nombre que je supprime, car la chanson du poëte mourant est longue), étaient l'ouvrage de Bion, il aurait dû se reprocher bien d'autres défauts *comme poète*.

Encore si tout cela, vers ou prose, aventures romanesques ou événemens historiques, avait le mérite d'être lié avec art, si les transitions par lesquelles on passe d'un récit ou d'une scène à une autre étaient heureuses! mais tantôt c'est Antenor ou un autre interlocuteur qui ressemble à un écolier débitant tout ce qu'il a appris dans le *Selectæ è profanis*, érudition qu'il renforce de quelques pages de Rollin et de quelques lambeaux des *Métamorphoses d'Ovide;* tantôt c'est un jeune homme qui raconte à un vieillard ce que celui-ci doit savoir mieux que lui, et ce qui ne doit être ignoré par aucun enfant d'Athènes; tantôt c'est un grave philosophe qui, venant voir Aristippe au lit de la mort, lui fait lecture de ses mémoires sur l'Égypte, lui parle longuement des psylles, sur quoi Aristippe lui demande : « Mais n'y a-t-il pas aussi des crocodiles? — Assurément; » et le philosophe entame l'histoire des crocodiles. « N'en aviez-vous pas peur? — Non : » et ici commencent des détails sur les moyens d'éviter ou de vaincre cet amphibie. Pour reconnaître tant de courtoisie, et n'être pas en reste, Aristippe, mourant, raconte de son côté une aventure galante et quelques petites anecdotes sur Denys le tyran, anecdotes que le philosophe si profond sur l'Égypte ignorait apparemment. Quelquefois c'est Lasthénie qui, pour se consoler du départ forcé de son amant Antenor, recueille soigneusement les anecdotes de société, les bruits de rue, la chronique

scandaleuse d'Athènes, et fait ainsi une longue gazette qu'elle entremêle de tirades philosophiques plus longues encore ; le plus souvent ce sont des personnages qui, se rencontrant par hasard, se disent tout simplement, racontez-moi cette histoire, et puis encore, cette autre. Ressource admirable ! transition ingénieuse, au-dessous de celle des *Mille et une Nuits*, dont elle paraît empruntée.

Les Antenors modernes, ou *Voyage de Christine et de Casimir en France, pendant le règne de Louis XIV*. Esquisse des mœurs générales et particulières du dix-septième siècle, d'après les Mémoires de ces deux ex-souverains, continués par Huet, évêque d'Avranches. Avec cette épigraphe :

Le siècle fut plus grand que son héros.

Le titre de cet ouvrage annonce un *roman historique* plutôt qu'une Histoire ou de véritables Mémoires ; et l'épigraphe annonce dans quel esprit ce roman est composé. On sait que Casimir n'a point laissé de *Mémoires :* on sait que ce prince, qui s'était montré grand sur le trône, se montra dans la société, après son abdication, doux, aimable, poli, aimant les lettres, les arts, les plaisirs. Paris, la cour de Louis XIV, le siècle immortel auquel ce grand roi mérita de donner son nom, offraient à Casimir tous les objets de ces goûts divers, portés à un degré de perfection qu'auraient admiré les hommes nés dans les siècles et les climats les plus heureux, mais qui dut prodigieusement étonner un Sar-

mate, tout à coup transporté des âpres bords de la Vistule sur les rives de la Seine ; d'une cour agitée par des orages politiques et des divisions intestines, dans un empire tranquille et florissant ; d'une nation plus brave et plus fière que polie et civilisée, dans la patrie des arts et du génie, au sein de la magnificence, du luxe et de la politesse. Charmé de tant d'éclat, de gloire et même de véritable grandeur (car ce fut dans les plus brillantes années du règne de Louis XIV que Casimir vécut en France), reconnoissant envers un roi qui le comblait de bienfaits et l'accueillait avec une magnificence vraiment royale, il est à présumer que s'il eût laissé des Mémoires, ils ne nous sembleraient point écrits avec la plume d'un auteur aigre et chagrin, ennemi du trône, de l'autel, et de toute distinction sociale. Un noble Polonais, un descendant des Jagellons, n'aurait peut-être pas partagé les idées de l'auteur de ces *nouveaux Antenors* sur l'égalité, ni sa haine contre une noblesse dont le caractère, l'esprit et les manières furent si véritablement nobles dans ce beau siècle. Christine n'a pas laissé plus de *Mémoires* que Casimir. L'ouvrage que nous avons sous son nom est de M. Arkenholz, qui, avec toute la philosophie et toute la diffusion d'un Allemand, a délayé dans quatre volumes in-quarto un fond assez mince. Enfin Huet n'a point *continué* des Mémoires qui n'existaient pas ; celui qui parle ici en son nom n'a aucune mission pour cela ; et il suffirait de le nommer pour qu'il fût démontré à tous qu'il ne peut y avoir aucune idée commune entre lui et le savant évêque d'Avranches.

L'auteur (1) se défend cependant d'avoir fait un roman historique : éloigné, dit-il, des intérêts et des souvenirs qui *vibraient encore* du temps de Voltaire, et qui en firent un historien adulateur, il se propose *de faire faire à l'art un pas nouveau*, en mettant *les fictions dans le cadre, et la vérité dans le tableau :* image qu'il affectionne beaucoup ; car il est plus d'une fois question de *cadre* et de *tableau* dans son ouvrage. Il résulte, ajoute-t-il, *de ce plan et de cette combinaison, une histoire dramatique* du siècle de Louis XIV ; et il nous promet une histoire *plus dramatique encore* des siècles de Henri IV et de François Ier. Si l'auteur entend par là une histoire plus fausse, plus longue, plus ennuyeuse, en vérité ce sera trop, et celle-ci était déjà bien assez *dramatique*.

La première loi de tout *drame*, puisque drame y a, c'est la peinture exacte des mœurs du temps où se passe l'action, et du caractère des personnages qu'on introduit sur la scène : il ne faut point leur prêter des opinions qui ont pu prévaloir un siècle après eux, mais qu'ils auraient trouvées, ou ridicules, ou absurdes, ou odieuses ; il ne faut point leur faire débiter cinquante ou cent pages d'un écrivain qui n'a vécu que cinquante ou cent ans après eux, et que certainement ils n'auraient pas copié ; il ne faut pas faire parler des personnages graves en bouffons et en baladins ; des hommes religieux, en philosophes du dix-huitième siècle ; des courtisans, des

(1) M. Publicola Chaussard, dit-on.

seigneurs et des princes, en échappés des clubs de 93 :

Si dicentis erunt fortunis absona dicta,
Romani tollent equites peditesque cachinnum.

Tels sont les travestissemens que subissent la plupart des personnages, dans ces *Mémoires des Antenors modernes.* Tout est faux, lorsque l'auteur s'abandonne à ses préjugés et à sa propre imagination ; la forme dramatique qu'il a prétendu donner à son histoire, ne sert qu'à donner des apparences fausses aux faits réels qu'il raconte, à revêtir la vérité de fausses couleurs, à mêler à l'histoire des circonstances fausses, à placer ses personnages dans une position fausse, et souvent très-forcée, ou même impossible et absurde. C'est ainsi qu'il est parvenu à altérer ce qui est vrai, à gâter les bons écrivains lorsqu'il les copie ; ce qui lui arrive le plus rarement qu'il peut : il aime bien mieux puiser dans des sources obscures et suspectes : dans les *Chansonniers satiriques de la Fronde,* dans les *Mémoires des réfugiés,* dictés par la haine et la vengeance ; dans les *Lettres galantes de madame Dunoyer,* dans l'*Espion turc,* dans des Mémoires secrets, dans des Anecdotes littéraires, magasin de mensonges ; dans un *Tableau philosophique* de M. Lavallée ; dans des Notes philosophiques de Thomas, qu'il fait débiter à Christine ; enfin (on aura peine à me croire) jusque dans les ouvrages de M. Naigeon, dont il fait réciter quelques pages à ce bon roi Casimir ; ou quelques fragmens de M. Soulavie, qu'il met dans la bouche de Pélisson. Il suit de *ce plan et de cette combinaison,* pour parler comme l'auteur, qu'il n'est

pas bon lors même qu'il copie de bons auteurs ; que le plus souvent il est très-mauvais, parce qu'il copie de très-mauvais écrivains, mais qu'il n'est jamais plus mauvais, que lorsqu'il ne copie personne.

L'idée principale et la première conception de l'ouvrage, est une atteinte impardonnable, portée non-seulement à la vérité, mais à toute vraisemblance, première loi de toute composition, même fabuleuse et romanesque. Christine ne resta que très-peu de temps en France : Casimir n'y vécut que cinq ans ; et c'est dans ce court espace de temps, que tous les événemens remarquables de cette époque se passeront sous leurs yeux ; que tous les acteurs de l'histoire se rassembleront devant eux pour jouer en leur présence la comédie entière de leur vie, et leur donner ainsi une *histoire dramatique ;* que tous les poètes, et les mauvais poètes surtout, voudront leur réciter leurs vers ; que tous les peintres, les sculpteurs et les divers artistes viendront montrer leurs ouvrages, raconter leur vie, et celle de leurs amis; que les faiseurs de *Dictionnaires historiques* suppléeront à ceux qui ne se sont pas présentés, attendu qu'ils étaient morts ; que d'autres, par des réflexions prophétiques, prédiront l'avenir, sans oublier les plus petites circonstances, telles que celle-ci, par exemple, qui devait beaucoup intéresser Christine : « Le père Joubert et le père Pomey font un *Dictionnaire français-latin*, mais celui du père Joubert sera meilleur. » Enfin, après que les hommes les plus obscurs auront passé dans cette espèce de lanterne magique, les femmes les moins intéressantes y paraîtront aussi pour parler de leurs amans, de leurs intrigues, de leurs

aventures scandaleuses; ou plutôt ces aventures sont mises en action, ou devant Christine, ou par Christine elle-même, afin que cela soit plus *dramatique*.

Des gens qui voient beaucoup de choses, les voient ordinairement fort mal, et c'est ce qui arrive bien fréquemment aux deux modernes Antenors. Ils confondent les faits, les lieux, les époques, les personnages, et transportent à l'un ce qui est arrivé à un autre; ils font écrire par Gourville au cardinal Mazarin : « L'é-« vénement qui se prépare est de la plus haute impor-« tance; il doit signaler l'époque de *votre entrée* « dans le ministère : il est vraisemblable que les li-« gnes d'Arras seront forcées demain. » Or, Gourville, qui savait un peu mieux que les modernes Antenors, l'histoire de son temps, ne pouvait pas regarder l'année 1654, époque du combat dans les lignes d'Arras, comme celle de l'*entrée* du cardinal au ministère, puisqu'il était alors ministre depuis plus de dix ans. Le même Gourville, ou Saint-Evremont, ou je ne sais quel autre (car il est souvent difficile de démêler quel est l'acteur qui est en scène, tant le drame est clair), n'aurait point placé dans le camp d'Arras des événemens qui se passèrent au siége de Trino, en Piémont. Si ces hommes aimables, si ces délicats courtisans eussent mis dans la bouche du brillant chevalier de Grammont un compliment pour Turenne, ce compliment n'eût pas été lourd, ridicule, et digne tout au plus du Bourgeois gentilhomme. On savait alors que le prince Eugène avait quitté le service de la France, non parce que Louis XIV n'avait pas voulu lui donner un bénéfice, mais parce qu'il lui avait refusé un régiment. Le car-

dinal de Retz savait très-bien qu'un des brouillons et des intrigans qui lui étaient le plus affidés, s'appelait le vicomte de Lameth, et non pas *Lames*. Ce n'est point Christine qui, allant à la comédie le jour de son abjuration, dit à ceux qui l'entouraient : *Messieurs, il est bien juste que vous me donniez la comédie, après vous avoir donné la farce ;* mais ce furent les protestans, qui, mécontens de cette abjuration, tinrent à peu près ce propos, quoiqu'en meilleur français. Il faut être extrêmement ignorant pour soutenir que la conversation du maréchal d'Hocquincourt et du père Canaye par Saint-Evremont, a été insérée dans l'édition de 1740, *faite sous les yeux de l'auteur*, tandis que Saint-Evremont était mort bien long-temps avant cette époque. Il faut être bien peu exact pour attribuer un mot de Boileau sur Dacier, à madame Desloges sur Montmaur; pour prétendre que l'abbé de Cosnac reçut en un même jour l'épiscopat, la prêtrise, tous les ordres inférieurs, fit sa première communion, reçut la confirmation, et qu'on lui demanda s'il ne fallait pas lui donner le baptême. On raconte cette anecdote du cardinal Dubois : ces deux abbés n'ont rien de commun, si ce n'est qu'ils étaient tous deux de Brive-la-Gaillarde; et il ne faut pas croire que la même aventure arrive à tous les abbés de Brive-la-Gaillarde.

Ces erreurs, dira-t-on, sont peu importantes; mais dans un livre qui ne contient que de petites anecdotes, quelques obscures et tristes vérités, il ne peut y avoir que de petits mensonges. Il y en a cependant de plus importans; mais ils tiennent à un système plutôt qu'à l'ignorance. C'est surtout le roi de Po-

logne et l'évêque d'Avranches qui les débitent, et je m'abstiendrai de continuer l'examen de ces prétendus mémoires ; c'est bien assez, et peut-être trop, d'avoir parlé de ceux de Christine.

Cette reine quitte enfin la France, et lui fait ainsi ses adieux : « J'ai voulu visiter cette France célèbre ; « j'ai vu un roi mineur jouir de ses passions et de celles « des autres ; un royaume sans constitution (qui « eût cru la reine Christine si constitutionnelle?), « une noblesse rampante, un clergé sans religion, « des tribunaux sans législation uniforme, etc. » Christine, ou plutôt son interprète, montre ici beaucoup d'humeur ; la noblesse, loin d'être rampante sous la minorité de Louis XIV, était factieuse ; mais même au milieu des factions, elle conservait l'esprit véritablement français, un caractère gai, aimable, humain, généreux. Christine juge sans doute le clergé de France par les abbés qu'elle pouvait rencontrer chez Ninon ; il eût été plus juste de le juger par les vénérables ecclésiastiques qu'avaient formés l'exemple, les soins et les institutions de Vincent de Paul, qui vivait encore. Quant aux tribunaux, tout homme qui n'est pas étranger à notre histoire, sait qu'à cette époque on voyait à leur tête des magistrats dont les noms sont comptés parmi les plus illustres de la monarchie française.

Non contente de flétrir ainsi toutes les classes de la société en masse, il semble que Christine veuille peindre tous les Français un à un ; elle fait ainsi les portraits d'une centaine de personnages, dont cinquante sont obscurs, trente ridicules, et les vingt autres beaucoup mieux connus avant qu'elle ou son

interprète nous en parlassent ; puis elle raconte des anecdotes que tout le monde sait, ou que personne ne se soucie de savoir. Et quand, au milieu de tant de puérilités, de tant de mensonges, de tant d'aventures scandaleuses, on entend un mauvais compilateur décrier des hommes de mérite, vanter sa véracité et les *pas qu'il a fait faire à la science,* on croit entendre ce fripier, qui après avoir trompé Gil Blas, lui dit : « Vous êtes bienheureux de vous « être adressé à moi ; je suis le seul fripier qui ait « de la morale. »

Corinne, ou *l'Italie;* par Madame de Staël Holstein.

Un voyage promet assez ordinairement un roman (1), ce sont deux sortes d'ouvrages qui ont beaucoup de traits de ressemblance, et que ceux qui aiment à simplifier les choses et à ne point multiplier les genres sans nécessité, confondent à peu près dans la même classification. Mais si, à ces rapports qu'ils ont presque toujours au fond, se joignent ceux de la forme ; si le voyage est fondu dans l'intrigue d'un roman, et si c'est enfin madame de Staël qui est l'auteur de tout cela, on peut bien s'attendre à la production la plus romanesque qu'il soit possible d'imaginer, non que cette femme célèbre s'abandonne à sa brillante imagination pour multiplier des incidens et créer des faits extraordinaires : il faut si peu de faits et d'évé-

(1) C'est ce qui nous a déterminés à placer ici cet article, ainsi que quelques-uns de ceux qui l'ont précédé, comme des transitions naturelles de cette section à celle des *Romans*, qui ouvrira le volume suivant.

nemens à madame de Staël pour faire un gros livre! Et si les aventures qu'elle imagine sortent de l'ordre naturel et vraisemblable, on ne peut pas dire néanmoins qu'elle se donne, à cet égard, plus de licence que la plupart des auteurs de romans; mais ce qu'il y a de prodigieusement romanesque dans ses ouvrages, c'est sa métaphysique; ce sont ses analyses des passions, ses subtilités sur le cœur humain; c'est ce monde idéal ou de sentimens tellement chimériques, qu'elle ne peut les exprimer que par des mots qui n'expriment rien de positif, ou de sentimens réels, mais qui cessent de l'être par l'exagération qu'elle leur donne.

Si la nature est riche et puissante, si même trop souvent elle montre une richesse malheureuse et une puissance cruelle, c'est dans le nombre des passions, c'est dans la variété des sentimens qu'elle donne à l'homme; c'est surtout dans la force et l'énergie qu'elle imprime à ces sentimens et à ces passions. Mais madame de Staël, trouvant sans doute sur ce point la nature faible et avare, veut sans cesse suppléer à cette stérilité par l'inépuisable fécondité de son imagination : il lui semble que les passions et les sentimens, tels qu'ils ont été exprimés par ceux qui ont le mieux connu le cœur humain, et qui en ont été les peintres les plus fidèles, ne sont que l'apanage des hommes ordinaires. Or, madame de Staël méprise beaucoup les hommes ordinaires, et plus encore les femmes ordinaires. Peut-être les méprise-t-elle trop; peut-être ne songe-t-elle pas assez que c'est pourtant dans cette classe que se trouveront ses lecteurs, et même ses juges, et même ses critiques : elle

crée donc des personnages extraordinaires ; elle leur donne des passions extraordinaires, sur lesquelles elle les fait disserter dans un langage souvent extraordinaire. Leurs conversations sont, à la vérité, presque toujours brillantes, mais elles sont trop fréquentes; leur langage est plein d'âme, de verve et de chaleur, remarquable par une foule d'expressions vives et originales, de tours animés et pittoresques; mais ils étonnent l'esprit du lecteur plus qu'ils ne le sédnisent; ils l'éblouissent plus qu'ils ne l'éclairent. Il est souvent impossible de mieux dire ce qu'ils disent; mais ce qu'ils disent se trouvant trop fréquemment hors de la sphère des idées vraies et des sentimens naturels, il est impossible que leur langage ait ce naturel et cette vérité qui plaît aux bons esprits, et qui assure un succès durable aux ouvrages. Leurs conversations sont donc un mélange fatigant d'idées, les unes vraies, les autres fausses, quelques-unes grandes, la plupart gigantesques; celles-ci véritablement belles, mais alors même peu convenablement placées; enfin, s'ils sont presque toujours éloquens, presque toujours aussi leur éloquence s'exerce sur des chimères.

A Dieu ne plaise que je place la mélancolie au nombre de ces chimères. Je ne veux pas me brouiller avec les mélancoliques, et cela prouve que je ne les regarde pas comme des êtres de raison : je ne sais cependant si ce sentiment, qu'on ne rencontre que dans les classes oisives de la société, est aussi naturel que le pense madame de Staël; je ne sais si ce n'est pas plutôt une maladie de l'âme que le plus haut degré de sa perfection. J'ose croire que l'on peut être bon,

humain, compatissant, généreux, sensible même, et, s'il le faut, amoureux et passionné (car à quoi est-on bon, si l'on n'est amoureux et passionné ?), sans avoir ces dispositions habituelles de mélancolie rêveuse qu'elle donne à tous ses héros, à toutes ses héroïnes, et dont elle prive impitoyablement tous les personnages qu'elle sacrifie, et pour lesquels elle ne veut pas intéresser. Il y a d'abord quelque charme et quelque douceur dans ce caractère et ces sentimens qu'elle prête à ces personnages favoris; mais il y a aussi de la monotonie dans le retour fréquent des mêmes idées; il y a surtout de l'obscurité dans le développement de cette doctrine mélancolique, et dans toutes les nuances subtiles que madame de Staël découvre dans un sentiment déjà obscur par lui-même, fugitif, et qui échappe aisément à l'analyse. Toujours ses personnages sont environnés de *vague*, de *rêves*, de *mystères*, d'idées mystérieuses dans l'esprit, de sentimens mystérieux dans le cœur, d'une *destinée mystérieuse*, de tous les *secrets de l'homme;* enfin, s'il m'est permis de parler ainsi, d'une certaine fantasmagorie sentimentale, que j'explique sans doute fort mal, parce que je ne l'entends pas très-bien, mais que madame de Staël n'explique pas trop clairement, quoiqu'elle l'entende sans doute parfaitement.

Si, sortant de ce monde un peu fantastique, madame de Staël aborde un monde plus réel, son imagination, comme je l'ai déjà observé, l'agrandit et l'exagère tellement, qu'il n'est guère moins chimérique que l'autre; elle ne voit d'hommes raisonnables que dans les hommes exaltés; de sentimens dignes

de ce nom que dans l'enthousiasme, dans l'admiration, le culte, l'idolâtrie; de passions que dans le délire. Elle s'est fait des idées si singulières sur la perfection de l'homme, que si le beau idéal qu'elle a conçu venait à se réaliser, et que beaucoup d'hommes et de femmes ressemblassent à ses héros et à ses héroïnes, tout ordre disparaîtrait dans la société civile, tout bonheur dans la société domestique, et l'on serait à chaque instant témoin ou victime des scènes les plus bizarres et les plus tragiques. Si, en effet, tout le monde était parfait à la manière de madame de Staël, tout le monde serait amoureux; or, pour être amoureux ou comme le beau *Léonce*, ou comme le sensible *Oswald*, ou comme *Delphine*, ou comme *Corinne*, il faut que l'amant menace de se briser la tête contre un pavé aux yeux de son amante ou de se jeter dans un canal; il faut que l'amante soit aussi quelquefois sur le point de se précipiter dans la rivière; qu'elle tombe souvent évanouie, qu'elle se fracasse la tête, que le sang ruisselle; il faut enfin que l'un des deux au moins périsse victime de son amour : heureux s'ils ne périssent pas tous les deux d'une manière plus tragique encore!

Il faut l'avouer cependant : ces défauts sont ceux de beaucoup d'autres romans; et si madame de Staël les porte plus loin qu'un autre, mieux que tout autre aussi elle les rachète par les qualités qui tiennent à une imagination brillante, à un esprit rare, et même à un talent distingué, quoique très-inégal. Il y a dans son ouvrage des détails pleins de charmes et d'intérêt; il y a, à travers trop de dissertations et de

subtilités sur les passions et le cœur humain, des aperçus aussi vrais que fins et délicats. On y trouve un grand nombre de belles pensées, exprimées avec énergie et concision ; des traits vifs, ingénieux et inattendus; des pages éloquentes, peut-être même trop pour le genre. Il me semble qu'en général madame de Staël veut élever son ton fort au-dessus de celui qui convient à un roman ou à un voyage; elle veut même quelquefois mettre de la poésie dans son style : il vaudrait mieux y mettre plus de souplesse, plus de variété, de clarté, de grâce et de correction, moins d'affectation et de phébus métaphysique et sentimental. Au reste, comme le style d'un pareil ouvrage est, à mon sens, le principal mérite, je reviendrai sur les beautés et les défauts que j'ai cru remarquer dans celui de madame de Staël.

Il me reste peu d'espace pour parler du fond du roman; mais mon dessein n'est pas d'en présenter ici l'analyse complète : ce n'est point, en général, ma méthode, lorsque j'ai à parler d'un roman; et quand même je l'aurais suivie jusqu'ici, je devrais l'abandonner lorsque j'ai à parler d'un ouvrage de madame de Staël. Je dois supposer que le lecteur est très-peu curieux de lire en abrégé ce qu'il est très-avide de lire en entier. Je ne parlerai donc que des caractères principaux tracés par l'auteur, et de quelques faits singuliers qui peuvent donner lieu à quelques réflexions.

Oswald, le héros du roman, est beau, bien fait et très-*mélancolique;* il est fort adroit dans tous les exercices du corps, parce que, selon madame de Staël, *l'âme se mêle à tout;* ce qui veut dire que

tout homme qui est maladroit n'a pas d'âme ou n'a qu'une âme triste et misérable. Oswald a tantôt une grande énergie dans le caractère, tantôt une grande faiblesse et une grande timidité : il a les passions les plus ardentes, et ces passions se taisent devant des obstacles qui n'arrêteraient pas une passion médiocre ; il a presque toujours raison quand il parle, et presque toujours tort quand il agit. Il voyage avec un Français que madame de Staël lui sacrifie entièrement, parce qu'il n'est pas mélancolique, et qui cependant a toujours raison contre lui, et qui répond avec autant d'esprit que de vérité au reproche que lui fait Oswald sur sa légèreté : « Vous appelez, lui dit-il, « légèreté, la promptitude de mes observations. Ai-je « moins de raison, parce que j'ai raison plus vite? » Ce héros, au reste, souvent inexplicable, presque jamais attachant, ne serait qu'un homme assez ordinaire, s'il ne rencontrait une femme fort extraordinaire ; et tant qu'il reste la figure principale du tableau, le roman est froid, languissant, je dirai presque ennuyeux.

Cette femme extraordinaire, c'est Corinne : femme admirable sans doute, si le plus grand charme et même la plus grande gloire de la femme n'était pas dans la pratique de toutes les vertus douces, aimables et modestes ; si sa plus belle, ou plutôt sa seule destinée, n'était pas d'être d'abord fille timide et respectueuse, ensuite femme aimable et vertueuse, mère sensible et tendre. Mais ce n'est pas, selon madame de Staël, le beau idéal de la femme. Corinne, qui est sans doute le type de ce beau idéal, paraît d'abord à nos yeux sur un char de triomphe, au milieu d'une

place à Rome, entourée d'admirateurs, d'adorateurs, et d'une foule enthousiaste. Là, elle commence par entendre son propre éloge dans un panégyrique presque aussi long que celui de Trajan. Cet éloge est simple et *sans prétention*, dit madame de Staël, et on y lit les phrases suivantes : « La musique que « nous avons faite ensemble (avec Corinne), les ta- « bleaux qu'elle m'a fait voir, les livres qu'elle m'a « fait comprendre, composent *l'univers de mon* « *imagination :* il y a dans tous ces objets une *étin-* « *celle de sa vie ;* et, s'il me fallait exister loin d'elle, « je voudrais au moins m'en entourer, certain de « ne retrouver nulle part *cette trace de feu, cette* « *trace d'elle enfin, qu'elle y a laissée*, etc. » Corinne répond avec beaucoup de prétention à ce discours *sans prétention :* elle improvise un hymne sur les beautés de l'Italie; puis apercevant Oswald, qu'elle voit pour la première fois, elle devine le sentiment qui l'occupe, et improvise sur ce sentiment. Oswald, prêt à se trouver mal, s'appuie sur des lions de basalte : Corinne n'est pas moins émue; et au milieu de la place de Rome naît le plus violent amour qu'il soit possible d'imaginer. En sa qualité de femme extraordinaire, Corinne fait toutes les avances. Oswald est malade, et Corinne, jeune personne non encore mariée, s'enferme dans son appartement pour le soigner. De si tendres soins ont le plus heureux succès. Oswald guérit, et alors Corinne s'établit son *Cicerone :* elle le promène à la ville, à la campagne, pour lui en expliquer les antiquités, les tableaux, les beautés naturelles; elle juge les arts, la littérature, les mœurs, la politique dans des conversations

brillantes, dont je parlerai quand il sera plus particulièrement question du voyage; elle joue la tragédie, elle joue la comédie. Quand tous ces objets sont épuisés à Rome, elle monte en voiture avec son amant, et le mène à Naples. Pendant la route l'amour s'exalte de plus en plus; on se prend mutuellement la main, on se la presse contre le cœur, on est au comble du bonheur, malgré un nuage noir qui, obscurcissant la lune, présage les plus grands malheurs; et le nuage n'a pas tort.

Cependant Oswald, prêt à épouser Corinne, ne sait pas encore qui elle est. Enfin ils se racontent mutuellement leur histoire : celle d'Oswald est assez intéressante et point trop romanesque; celle de Corinne l'est prodigieusement; elle parle beaucoup trop surtout de sa *supériorité;* et comme les lecteurs peuvent supposer qu'en parlant d'une *femme supérieure*, madame de Staël ait eu la même idée que ces mots réveillent en eux, cela pourrait ne pas la faire croire modeste. Au reste, cette supériorité de Corinne consiste à lui faire trouver ridicules toutes les convenances, monotones toutes les vertus domestiques, insupportables toutes les villes où il n'y a ni spectacles, ni musique, ni tableaux; et à lui faire croire que les femmes anglaises, au lieu de faire le thé à leurs maris, devraient jouer la tragédie et improviser. Oswald apprend, par l'histoire de Corinne, qu'elle est Anglaise, et il part aussitôt pour l'Angleterre, afin de découvrir si son père, qui est mort depuis deux ans, veut qu'il se marie avec Corinne, et s'il a laissé quelques traces de sa volonté à cet égard. Il découvre en effet que ce n'était pas trop son intention; et ce qui l'aide beaucoup à faire cette

découverte, c'est qu'il trouve Lucile, jeune sœur de Corinne, bien plus fraîche et plus jolie qu'elle. Lucile a aussi un caractère bien différent de celui de Corinne; et madame de Staël, en le traçant, peint avec beaucoup de talent la réserve, la modestie, la timidité, la pudeur, tous les sentimens doux, aimables et purs de l'innocence : c'est un tableau charmant. L'infidélité d'Oswald est filée avec beaucoup d'art, et même excusée, autant qu'il est possible, par d'incroyables circonstances. Son union avec Lucile n'est point heureuse. Les deux époux ne peuvent parvenir à dissiper quelques nuages qui s'élèvent entre eux, et à s'entendre, parce qu'ils ne s'expliquent pas, ils ne se parlent pas : malheur bien singulier pour des acteurs mis en scène par madame de Staël! Enfin l'infortunée Corinne, après avoir fait inutilement, pour empêcher l'infidélité d'Oswald, un voyage bien romanesque en Angleterre et en Écosse, meurt victime de son amour, mais non sans avoir revu Oswald et Lucile, non sans avoir eu le plaisir d'improviser encore devant eux (scène très-déplacée, sans intérêt, sans excuse, et qui sera, j'ose le dire, généralement désapprouvée); et non surtout sans avoir vu, au moment même de sa mort, le petit nuage noir, présage de tous ses malheurs.

Madame de Staël ne s'est pas contentée de peindre dans son nouvel ouvrage des caractères inventés par elle, et de faire agir des passions créées par sa vive et brillante imagination; elle a voulu aussi nous présenter le tableau de mœurs réelles et de caractères véritablement existans : elle nous donne ses observations sur les arts et la littérature d'une nation, la

première de toutes dans la culture des beaux-arts, et à laquelle les lettres devront toujours une double reconnaissance, et pour avoir rallumé dans l'Europe moderne leur flambeau éteint depuis plusieurs siècles, et pour les avoir enrichies de productions brillantes et de chefs-d'œuvre immortels. Cette partie de son ouvrage, trop longue pour un roman dont elle coupe trop souvent le fil, et suspend trop long-temps l'intérêt, trop courte pour un voyage dans un pays célèbre dont on ne peut faire connaître en aussi peu de pages ni les monumens ni les hommes, contient encore trop peu d'observations réelles et positives pour son étendue. En effet, madame de Staël observe peu et raisonne beaucoup; si elle établit un fait ou porte un jugement, elle le développe avec esprit; elle disserte avec feu, elle remonte aux causes, explique les effets, donne ses conjectures, trouve des rapports, et mêle à tout la métaphysique subtile de son esprit raisonneur, et plus souvent la métaphysique plus subtile encore du sentiment, en sorte que dans l'histoire comme dans le roman, c'est toujours son imagination qui domine.

C'est dans des conversations entre les différens personnages de son roman, que madame de Staël juge ou fait juger Rome et l'Italie et tous les chefs-d'œuvre des arts, et toutes les productions du génie qui ont immortalisé cette contrée célèbre, et le caractère et les mœurs de ses habitans. Cette forme ne contribue pas peu à multiplier les mots dans un rapport qui n'est nullement en proportion avec les choses, et à grossir prodigieusement le volume; mais il faut l'avouer, quelquefois elle le grossit pour l'a-

grément des lecteurs. Plusieurs de ces conversations sont vives, animées, dramatiques; la discussion donne à la matière un nouvel intérêt; les sentimens contradictoires sont attaqués et défendus avec une grande fécondité ou de raisons solides ou de raisonnemens spécieux et d'ingénieux sophismes; les interlocuteurs montrent beaucoup d'esprit, de verve, d'imagination, quelquefois une sorte d'inspiration et d'éloquence; et si l'abondance des pensées, la recherche des tours et des expressions, le ton soutenu de l'élocution; si la variété des objets que parcourent ses personnages, des citations qu'ils font, des connaissances qu'ils étalent, et qu'ils semblent ainsi avoir toujours présentes à l'esprit, paraissent demander plus de réflexion qu'on n'en apporte ordinairement dans une conversation sans préparation et sans étude, telle qu'elle s'établit entre des gens d'esprit qui se rencontrent par hasard dans un salon, il faut se rappeler que Corinne a le talent d'improviser; il faut se rappeler surtout qu'elle et les interlocuteurs qui parlent le mieux, parlent au nom de madame de Staël, et la représentent.

Mais si l'esprit, ne se laissant point éblouir par ces brillans dehors, veut examiner le fond des choses, il trouvera que souvent la pompe des mots cache le vide des idées ou déguise ce qu'elles ont de faux ou de commun. Je pourrais en citer plus d'un exemple: j'en choisirai un dans une des conversations les plus importantes, celle où, dans le salon de Corinne, on juge les trois plus célèbres littératures de l'Europe. Le comte d'Erfeuil, défenseur de la littérature française, est assurément le plus faible de tous; cepen-

dant tel est son esprit naturel, et surtout la bonté de sa cause, qu'il a le plus souvent raison contre Oswald, avocat de la littérature anglaise, et Corinne, enthousiaste de la littérature italienne. Le comte d'Erfeuil triomphe surtout lorsque, parlant de l'art dramatique, il peut citer avec un noble orgueil les grands noms de Corneille, de Racine, de Molière, et de tous ces immortels écrivains, la gloire de la scène française; il fait une critique aussi vraie que spirituelle, et de ces tragédies italiennes où les meurtres et les horreurs sont accumulés sans intérêt, sans art et sans aucune observation des règles, et de ces opéras où le poëte est sacrifié aux caprices du musicien, et de ces comédies où la société et les mœurs ne sont pas représentées, où les ridicules ne sont pas saisis, et où tout le comique est dans des bouffonneries basses et ignobles. Corinne répond fort longuement à cette vive attaque; et dans cette réponse elle dit fort sérieusement, et même avec emphase, que si les Italiens n'ont pas de comédies de caractère, ce sont eux qui ont inventé *les personnages d'Arlequin et de Pantalon.* Quelles inventions à opposer à celles du *Tartufe,* de *l'Avare,* du *Misanthrope,* des *Femmes savantes!* Corinne va plus loin : elle veut tirer un sujet d'éloge pour les Italiens de ce faux comique qui règne dans leurs comédies, et nous faire un sujet de reproche de *l'ironie philosophique* qui, dit-elle, règne dans les nôtres : « Il y a, ajoute Corinne, « quelque chose de triste *au fond* de la plaisanterie « *fondée* sur la connaissance des hommes; la gaîté vrai- « ment inoffensive est celle qui appartient seulement à « l'imagination. » Enfin ce n'est pas seulement par

bonté, c'est par un calcul réfléchi que les Italiens ne font pas de bonnes comédies; ils connaissent en effet parfaitement les hommes : « Mais peut-être, dit « Corinne, peut-être n'aimeraient-ils pas à généra- « liser leurs découvertes, à publier leurs aperçus; « ils ont dans le caractère quelque chose de *prudent* « et de difficile, qui leur conseille de ne pas *mettre* « *en dehors,* par leurs comédies, ce qui leur sert « à se guider dans les relations particulières, et de « ne pas révéler, par les fictions de l'esprit, ce qui « peut être utile dans les circonstances de la vie « réelle. » Quel singulier raisonnement! Assurément, si c'est par finesse que les Italiens ne font pas des comédies comme celles de Molière, ils sont trop fins aussi.

Tels sont les disparates qu'offre trop souvent le talent distingué, mais extrêmement inégal de l'auteur de Corinne. Au milieu de raisonnemens assez fermes, assez spécieux du moins, et qui annoncent à la fois et la force de la pensée, et la variété des connaissances, et les ressources de l'esprit, se glissent fréquemment des sophismes qu'on ne peut pas même appeler ingénieux. A côté de pages étincelantes d'imagination et d'esprit, on en trouve un trop grand nombre qui sont l'abus le plus inexcusable de l'un et de l'autre. La finesse des pensées dégénère trop souvent en vaines et inintelligibles subtilités, l'élévation en enflure, l'énergie en galimatias, l'originalité en mauvais goût, ce qui suppose, au reste, que souvent aussi elle montre cette finesse, cette élévation, cette énergie et cette originalité, de sorte qu'elle a du moins les qualités dont ces défauts sont

l'excès ou l'abus, tandis que tant d'autres écrivains n'ont que les défauts, et sont dépourvus des qualités qui les font pardonner.

On peut encore reprocher à madame de Staël de ne pas s'oublier assez elle-même dans la composition de ses ouvrages d'imagination : sans cesse elle se représente dans les principaux personnages, sans cesse elle leur fait discuter, appuyer, soutenir ses doctrines ; et ses doctrines sont bien moins incontestables que son talent. C'est ainsi que le comte d'Erfeuil, dont les opinions, énoncées dans de petites phrases légères et gaies, sont toujours sacrifiées à l'éloquence, et souvent à l'emphase des autres interlocuteurs, quoiqu'il ait souvent raison contre eux, proposant les grands écrivains du siècle de Louis XIV comme des modèles que doivent toujours avoir devant les yeux les écrivains français, et même les étrangers, est contredit par Corinne, qui parle bien évidemment ici au nom de madame de Staël. Elle assure que le génie est essentiellement *créateur;* que *l'imitation est une espèce de mort :* comme si les grands hommes qu'elle sacrifie n'avaient rien créé! comme s'ils n'avaient pas créé du moins leur style, création souvent admirable et sublime! Elle ajoute que chaque nation doit avoir *sa couleur originale*, ce qui est vrai, pourvu que ces couleurs soient agréables et naturelles. Or, ce n'était que contre les couleurs fausses et de mauvais goût que s'était élevé le comte d'Erfeuil. Enfin, continue-t-elle, cette espèce d'*orthodoxie littéraire qui s'oppose à toute innovation heureuse, doit rendre à la longue la littérature française très-stérile.* A quoi on peut répondre, que jusqu'ici les *innova-*

tions n'ont pas été *heureuses;* qu'il est désormais impossible que la littérature française soit *stérile;* et qu'enfin il n'est rien qui ne soit préférable à une *stérile abondance* et à une malheureuse fécondité. Le comte d'Erfeuil répond très-bien au reste : « Ne « voudriez-vous pas, madame, que nous admissions « chez nous la barbarie tudesque, les Nuits d'Young « des Anglais, les concetti des Italiens et des Espa- « gnols?... Il nous serait impossible, dit-il ailleurs, « de supporter sur la scène les monstruosités de « Shakspeare.... Ce serait nous plonger dans la « barbarie de vouloir introduire rien d'étranger « parmi nous. — Autant vaudrait, dit Corinne, « élever la grande muraille de la Chine autour de « vous. » Et le comte d'Erfeuil ne répond plus rien, parce qu'il faut bien que Corinne ait raison, ou du moins cette apparence de raison que donne le dernier mot.

Corinne, qui improvise, qui disserte, qui raisonne surtout, qui décide de tout, qui fait des vers, de la prose, de la philosophie, de la morale, de la littérature, de la politique, doit nécessairement faire l'éloge des femmes savantes, des femmes auteurs, de ce qu'elle appelle les *femmes supérieures.* Elle traite avec beaucoup de mépris ceux qui ne penseraient pas à cet égard comme elle; ce sont des *esprits étroits,* des *gens médiocres,* qui veulent *se débarrasser de l'enthousiasme, du génie enfin, comme de leurs ennemis,* qui condamnent *tout ce qui tient à une âme élevée :* « Chaque femme, ajoute-t-elle, « comme chaque homme, ne doit-elle pas se frayer « une route d'après son caractère et ses talens? »

Non; chaque femme doit rester dans la route qui lui est indiquée par la nature et l'ordre de la société; les pas qu'elle fera dans une autre route seront trop souvent incertains, hasardés, malheureux: voilà la maxime générale. Ce qu'on donne ici comme une règle ne devrait être donné que comme une exception; et si Corinne se fût bornée à le présenter sous ce véritable point de vue, tout le monde serait tombé d'accord que Corinne avait bien le droit d'établir cette exception, et d'y être comprise.

Après avoir peint avec un enthousiasme qu'elle fait quelquefois partager, le beau climat et le beau ciel de l'Italie, et les prodiges des arts qui immortalisent cette contrée célèbre, et les grands souvenirs qu'elle rappelle; après avoir parlé de la littérature, tantôt avec goût, tantôt avec une exagération peu raisonnable, quoique très-raisonnée, mais toujours avec esprit, madame de Staël peint aussi le caractère et les mœurs des Italiens. En général, elle les traite favorablement; et outre que ces sentimens favorables me paraissent justes envers les Italiens, je préfère de beaucoup cette indulgence qui présente tout du beau côté, à cette humeur chagrine qui a rendu tant de voyageurs détracteurs des pays qu'ils ont parcourus, et des peuples qu'ils ont visités. Madame de Staël aime l'extrême mobilité des Italiens, leur vivacité, et surtout cette imagination qui les domine, qui les rend si sensibles aux beautés de la nature et des arts, et qui se manifeste même dans les manières du peuple, dont le langage est animé par des images fleuries et des expressions poétiques. L'empire de cette imagination s'étend même aux choses sacrées;

mais je crois que madame de Staël exagère un peu la superstition italienne qui en est quelquefois le fruit. Je ne crois pas les Italiens du dix-neuvième siècle assez superstitieux pour regarder Oswald comme l'archange Saint-Michel ; pour l'engager à *déployer ses ailes, et à voler sur le clocher de la cathédrale, afin que de là toute la ville le voie et le prie.* Je doute que le peuple de Rome prît Corinne, sortant de Saint-Pierre, pour la sainte Vierge. J'ai quelque peine à croire que les postillons de l'Italie recommandent à saint Antoine de Padoue l'âme de leur cheval mourant. Mais au moins madame de Staël, en rapportant toutes ces petites superstitions, ne s'élève point avec une morgue philosophique contre elles ; elle n'en fait point le sujet de reproches insultans pour les Italiens. Bien plus, elle est un peu superstitieuse elle-même, si nous la jugeons d'après son héroïne ; mais je ne le lui reprocherai pas plus qu'elle ne le reproche aux Italiens : ce sont au contraire de petites faiblesses qui ne déplaisent pas dans une femme. Je ne sais si madame de Staël n'exagère pas aussi un peu le défaut de dignité de quelques prédicateurs italiens, dont elle fait dégénérer les prédications en pantalonades burlesques. Elle rapporte que l'un d'eux, prêchant dans une église de Rome, s'en prenait à Voltaire, et surtout à Rousseau, de l'irréligion du siècle : « Il jetait, dit-« elle, son bonnet au milieu de la chaire, le char-« geait de représenter J.-J. Rousseau ; et en cette « qualité, il le haranguait et lui disait : *Eh bien !* « philosophe *genevois, qu'avez-vous à objecter à* « *mes argumens ?* Il se taisait alors quelques mo-

« mens, comme pour attendre la réponse; et le « bonnet ne répondant rien, il le remettait sur sa « tête, et terminait l'entretien par ces mots : *A pré-* « *sent que vous êtes convaincu, n'en parlons plus.* » Le conte est assez joli; mais il faudrait le donner pour un conte.

J'avais promis de revenir sur le style de cet ouvrage, et j'avais dans ce dessein rassemblé un grand nombre de phrases d'un tour si singulier, et remplies d'expressions et d'alliances de mots si bizarres, qu'elles ne peuvent avoir été inspirées à madame de Staël que par ce mépris de l'imitation et des modèles, qu'elle érige en principe; et par l'amour des *innovations heureuses*, dont, selon elle, ce mépris est la source; mais il ne me reste plus d'espace pour faire ces citations, et je m'en applaudis. J'aime bien mieux, au lieu de finir mon article par les preuves des défauts de style que j'ai reprochés à madame de Staël, le terminer par l'aveu d'un talent distingué, que ces défauts obscurcissent à la vérité, mais qui reparaît assez fréquemment, et avec assez d'éclat, pour qu'ils ne puissent le faire oublier.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

SECTION PREMIÈRE.

MÉMOIRES PARTICULIERS.

Pages

Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Condé. . 1
Tableaux de genre et d'histoire, etc., recueillis et publiés par M. Barrière. 10
Souvenirs et portraits, 1780—1789, par M. de Lévis. . . 23
Mémoires sur Voltaire et ses ouvrages, par Wagnières et Longchamps 39
Vie privée de Voltaire et de madame du Châtelet. 51
Mémoires critiques et littéraires, par Ch. Collé. 61
Mémoires de Marmontel. 74
Mémoires de l'abbé Morellet 97
Mémoires inédits de madame la comtesse de Genlis. 124
Lettre écrite de Brives-la-Gaillarde au rédacteur du *Journal des Débats*. 138
Mémoires sur la vie et la puissance d'Ali-Pacha, visir de Janina, par M. J. Bessières 158

SECTION II.

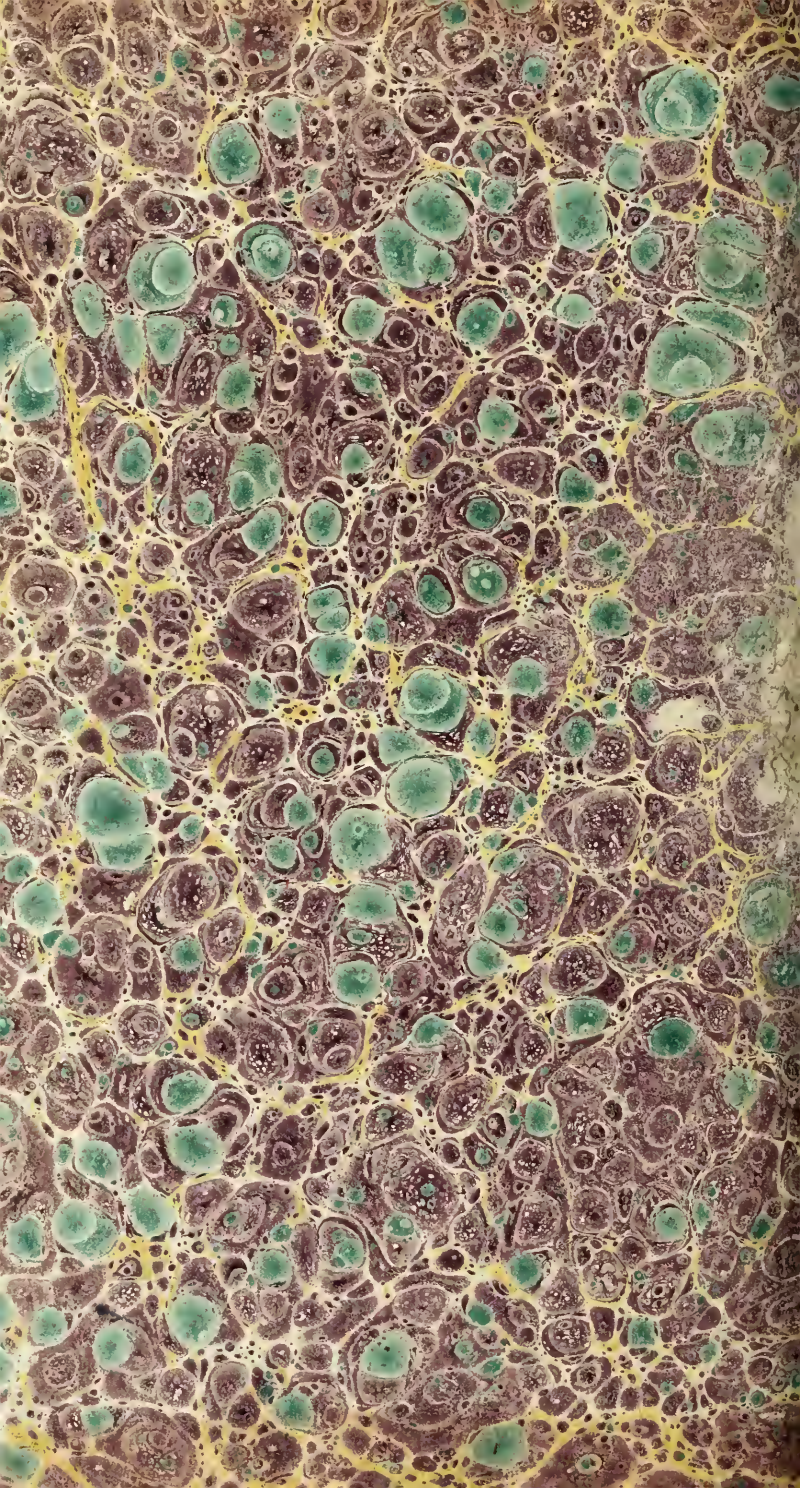
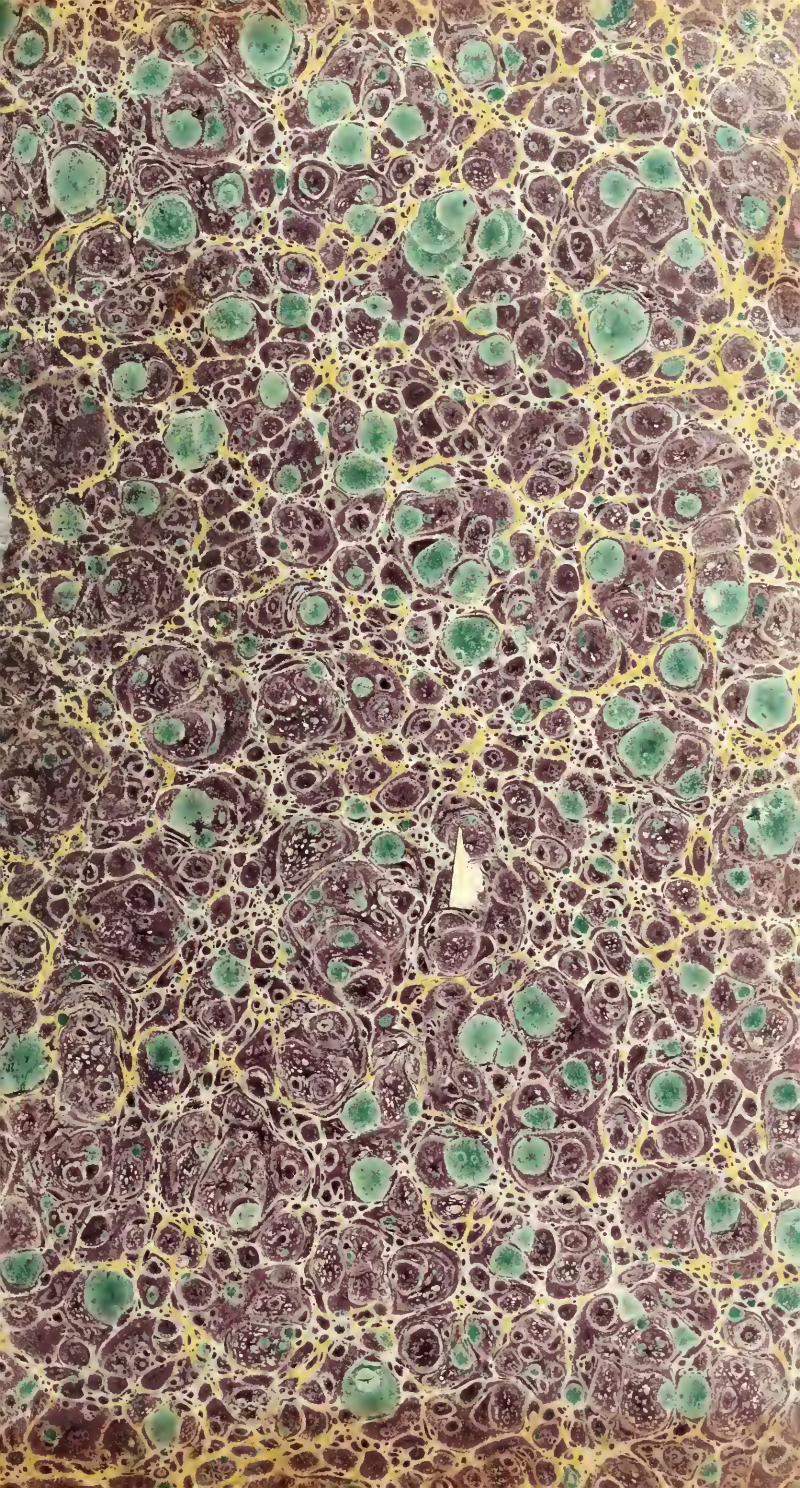
CORRESPONDANCES.

Lettres de madame de Sévigné à sa fille et à ses amis. . 166
Lettres inédites de madame de Maintenon et de madame la princesse des Ursins. 183
Lettres de Voltaire. 211
Lettres de la marquise du Deffant à Horace Walpole. . . 224
Lettres de mademoiselle de Lespinasse. 268
Mémoires et correspondance de madame d'Épinay. 276

Pages.
Correspondance inédite de l'abbé Galiani. 295
Choix des lettres de Mirabeau à Sophie 313

SECTION III.

VOYAGES.

Itinéraire de Paris à Jérusalem, etc., par M. de Châteaubriand 328
Voyage pittoresque de la Grèce. (Choiseul). 343
Les Indous, ou description de leurs mœurs, costumes et cérémonies, par M. Solvyns. 360
Les Voyages de Khang-Hi, par M. de Lévis. 377
Voyages en Amérique, en Italie, en Auvergne, etc., par M. de Châteaubriand 391
Voyage de Polyclète, ou Lettres romaines, par le baron de Théis. 406
Le Vallon aérien, etc., ouvrage revu et publié par M. Mosneron. 417
Antiquités de Vésone, actuellement Périgueux, par M. le comte Walgrin de Taillefer. 431
Description historique et pittoresque des Hautes-Pyrénées françaises, par M. de La Boulinière. 442
La France, par lady Morgan. 453
Souvenirs de Paris, par M. Kotzebüe. 465
Voyage à Cayenne, etc., par L. A. Pitou. 471
Mémoires d'un voyageur qui se repose, par M. Dutens. . . 478
Voyage d'Antenor, par M. Lantier. 487
Les Antenor modernes. 494
Corinne ou l'Italie, par madame de Staël-Holstein. 502

FIN DE LA TABLE.